



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

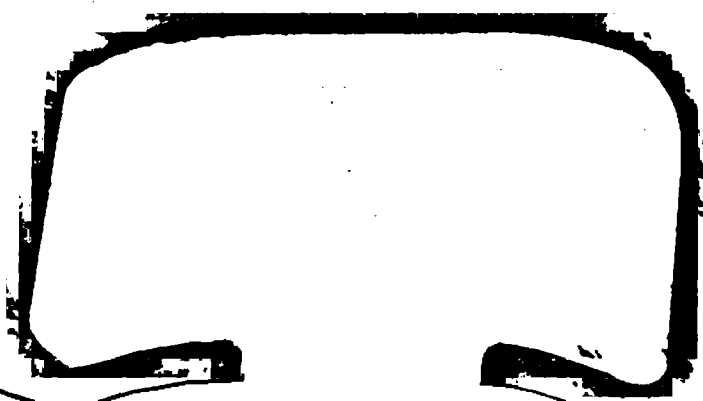
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>













# BULLETIN

DE LA

*Normandie*

## SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES DE NORMANDIE

TOME XIV

ANNÉES 1886 ET 1887

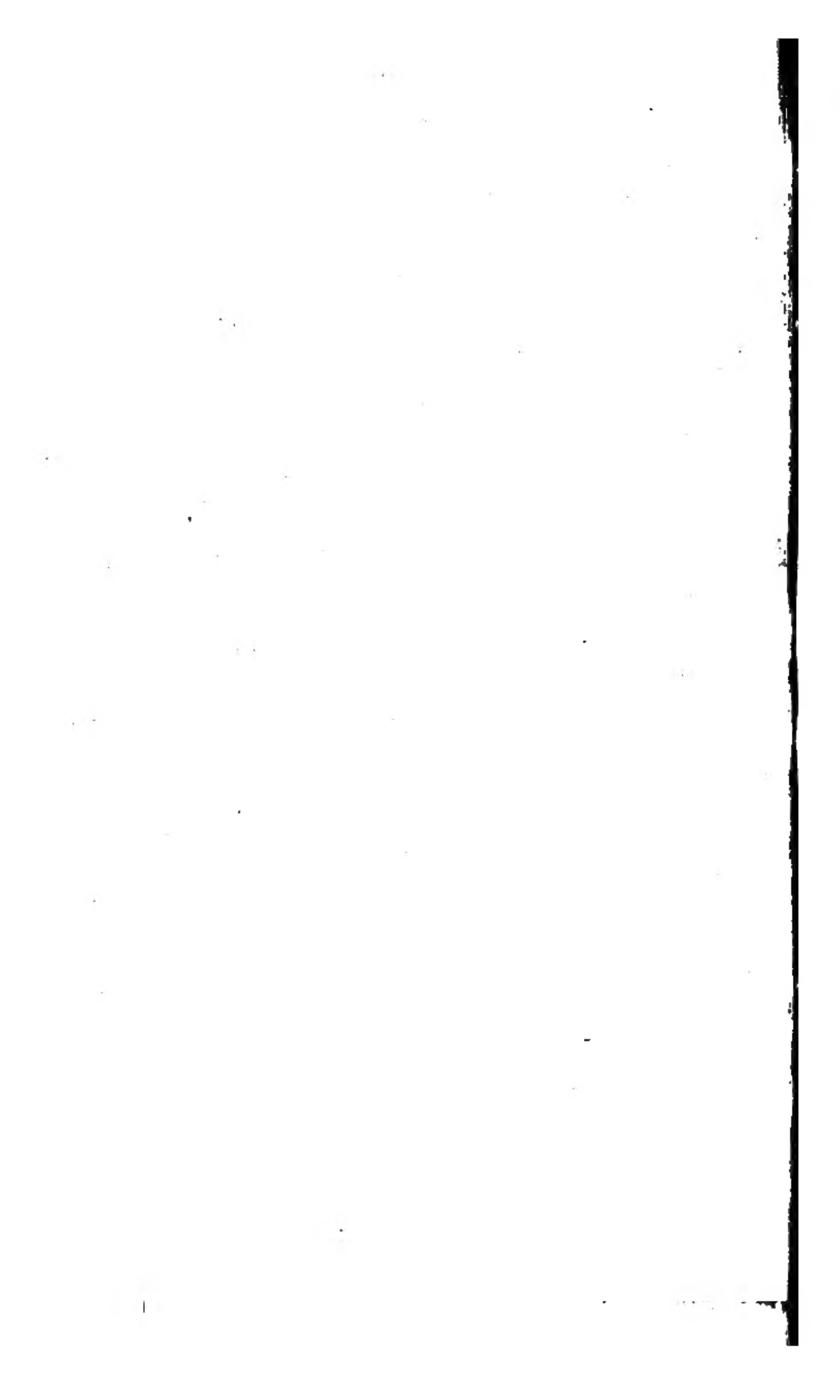
CAEN

HENRI DELESQUES, SUCC<sup>r</sup> DE F. LE BLANC-HARDEL  
RUE FHOIDE, 2 ET 4

ROUEN, LESTRINGANT, SUCC<sup>r</sup> DE CH. MÉTÉRIE

PARIS, HONORÉ CHAMPION, QUAI VOLTAIRE, 9

1888





ETIN

LA

ANTIQUAIRES

MANDIE



# **LLETIN**

DE LA

## **SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRE**

### **DE NORMANDIE**

---

**TOME XIV**

---

**ANNÉES 1886 ET 1887**

**CAEN**

**HENRI DELESQUES, succ<sup>r</sup> de F. LE BLANC-HARDE**  
**RUE FROIDE, 2 ET 4**

**ROUEN, LESTRINGANT, succ<sup>r</sup> de CH. MÉTÉRIE**  
**PARIS, HONORÉ CHAMPION, QUAI VOLTAIRE, 9**

---

**1888**



# SÉANCE PUBLIQUE

DU 17 DÉCEMBRE 1885

**Présidence de Mgr THOMAS,**

Archevêque de Rouen,  
Directeur de la Société.

---

Aujourd'hui 17 décembre, à 3 heures de l'après-midi, a eu lieu, dans la grande salle de l'Hôtel-de-Ville, mise gracieusement par M. le Maire à la disposition de la Compagnie, la séance publique annuelle de la Société des Antiquaires, sous la présidence de son directeur, Mgr Thomas, archevêque de Rouen, primat de Normandie.

Avaient pris place au bureau, à côté du Directeur, M. Tesnières, président de la Société ; Mgr Hugonin, évêque de Bayeux et Lisieux ; M. Zevort, recteur de l'Académie ; MM. Jules Lair et Charles de Beaurepaire, anciens directeurs ; Émile Travers, archiviste-bibliothécaire ; Eugène de Beaurepaire, secrétaire.

MM. Houyvet, premier président ; Mériel, maire de Caen ; Faguet, procureur général, avaient exprimé par lettres leurs regrets de ne pouvoir se rendre à la réunion.



a Société, des  
des notabilités  
la presse avaient

ix et choisi ren  
; couloirs.  
précédentes, des  
dames.  
élèves du Lyc

ainsi composé  
ture, par Mgr l'  
cteur.

travaux de l'ann  
secrétaire.

d'Yquelon, par  
uments anciens  
ssais normand,

es, par M. Gust

mémoire de M.  
d, a été renvoy  
ectures ont eu l  
e et ont été ch

## DISCOURS DE MONSEIGNEUR THOMAS,

Archevêque de Rouen, directeur.

MESSIEURS,

Fénelon a dit : « L'antiquité m'enchanté. » Elle nous instruit, dirons-nous à notre tour. Plus pratique et plus érudit que ses devanciers, notre siècle ne demande pas seulement aux grandes époques de l'histoire les nobles joies de l'esprit ; il entend recueillir, des œuvres de toutes les générations qui l'ont précédé, d'utiles enseignements, et profiter pour lui-même des trésors qu'elles ont patiemment amassés.

Les hommes de foi et tous les esprits supérieurs dirigent plus haut leurs efforts. Ils font servir au triomphe de la vérité l'étude et les leçons du passé. Tel est votre but, Messieurs, dans le culte et l'intelligence de nos antiquités nationales. C'est par là que votre compagnie a mérité l'estime qui s'attache à ses travaux dans le monde savant, les vives et constantes sympathies de votre Évêque très docte et très dévoué à toutes les nobles causes, l'admiration reconnaissante des Prélats qui se sont succédé au fauteuil qu'avec le plus aimable empressement vous m'avez invité à occuper aujourd'hui.

Le passé, comme je le considère, est un grand

re ma pensée à  
le des œuvres  
cathédrale du  
de la patrie et

ule élever nos  
es montagnes  
énie incompa-  
el au Dieu de  
es lois rigou-  
c les élans de  
avec les plus  
vivante ency-  
ion du moyen  
d'Aquin est à

rme générale,  
un effort de  
dans l'infini.  
t aux formes  
cle ne connaît  
l'intérieur du  
blancet et se  
s de nos forêts  
les aiguilles,  
rs cimes har-  
'espérance, de  
hauteurs que

n'ont jamais connues les monuments antiques de la Grèce et de Rome.

Par ses vastes et majestueuses proportions, la cathédrale du XIII<sup>e</sup> siècle exprime la grandeur de Dieu, mais elle raconte aussi sa bonté. Voyez comme toutes les parties de l'édifice, les colonnes, les arcades, les voûtes, convergent harmonieusement vers le sanctuaire; voyez comme les chapelles, disposées en guirlandes de chaque côté du monument, forment ensuite une couronne royale dont le plus beau fleuron est la chapelle du fond de l'abside, ordinairement dédiée à Notre-Dame. Le centre, le foyer, où tout ramène et de qui tout rayonne, c'est l'autel, c'est le tabernacle. Là, Dieu habite avec nous; là, pour attirer l'homme et l'élever jusqu'à sa hauteur, il se penche vers lui avec toute la tendresse d'un père, avec la familiarité et le cœur à cœur d'un ami : *Tabernaculum Dei cum hominibus*. Cette pensée créatrice du temple était si présente à l'esprit des architectes du moyen âge, que l'échelle unique de proportions adoptée pour le style ogival, c'est l'homme, c'est l'échelle de la taille humaine. J'emprunte cette observation très ingénieuse, mais très exacte, à des savants qui ont voulu simplement constater une loi, sans aucun souci du sentiment religieux qui l'a inspirée et réalisée.

Par son ordonnance symbolique, la cathédrale rappelle nos grands mystères. Ainsi, le dogme de la Trinité resplendit dans la hauteur, la largeur et la longueur admirablement proportionnées de l'édifice; dans ses divisions principales et secondaires : le sanctuaire, le chœur et la nef; les travées, le triforium et la claire-voie; les trois entrées, les trois portes,

rois pignons. Partout, jusque  
ornementation, le nombre *trois*  
que un plan réfléchi, une pen-  
re, le dogme de la Rédemption  
forme de l'église. C'est la croix,  
me-Dieu, dont la tête expirante  
droite. De là, une inclinaison du  
dans toutes les cathédrales, et  
nevet dont la partie méridionale  
oncée que celle du nord.

me point de vue chaque partie  
avons la plus sublime théologie  
symbolisée par les ornements  
vale a semés avec une si riche  
et à l'extérieur; résumée dans  
s'empare en quelque sorte de  
ur le soulever de terre, et dans  
emblable « à l'aigle dont parle  
ses petits sur ses ailes et les

Je ce sont là de belles analogies  
Lisez plutôt dans nos rituels  
consacrées à la dédicace des  
exposé et développé ce cons-  
grand bâtisseur de la cathédrale  
debert, nous a laissé le sermon  
2, à l'occasion de la dédicace de  
par ces paroles, dont tout le dis-  
commentaire : « On trouve dans  
vec les cloches, dont elle est la  
es qui portent l'édifice, les fe-  
la porte, les deux murs laté-



raux, les pierres unies par le ciment. Or, toutes ces choses ont pour nous un sens symbolique : *Quæ omnia mystici aliquid in nobis designant* (1). »

La cathédrale du XIII<sup>e</sup> siècle est donc le *Credo* de notre foi, imprimé sur le granit, et que chante la voix de tous les siècles. C'est en même temps le cri d'amour par lequel l'élite de l'humanité répond d'âge en âge à l'adorable martyr : *Amo Christum*, j'aime le Christ. C'est le génie d'une époque, c'est le cœur d'une cité, d'une nation qui palpite encore sous la pierre, et qui affirme, à travers les révolutions du temps et des hommes, que ces prodigieux monuments ont été créés par une grande foi, au service d'un grand amour.

## II.

L'architecture ogivale est d'origine française. On a pu nous contester cette gloire, lorsque les études archéologiques étaient superficielles et incomplètes. Dans l'état présent de la science, nos titres ne sont plus guère méconnus que par des Allemands attardés et jaloux. « Il est aujourd'hui démontré, dit M. de Laprade, que l'honneur nous revient de l'architecture ogivale, comme celui des croisades et des épopées chevaleresques (2). » — Dans cet art, dit M. Viollet-le-Duc, apparaît le génie propre à la nation française,

(1) *Opera Hildeberti*, p. 646.

(2) *Le Sentiment de la nature chez les modernes*, 2<sup>e</sup> édition, Paris, Didier, p. 4.

ations de l'antiquité, comme  
 la Germanie dans les temps  
 écrit à son tour : « L'anté-  
 l'origine française sur tous  
 ne ne nous semble pas pou-  
 C'est un fait que les écri-  
 ne font pas grande difficulté  
 range, ce style à ogive, si  
 marche en Allemagne, est  
 mandes, le style teutonique  
 te, il s'est acclimaté et na-  
 ans doute, il y a produit de  
 u'il y soit né, jamais obser-  
 urra le soutenir (2). »

connaissions la date certaine  
 ites la plupart de nos cathé-  
 cette construction a précédé  
 mandes. Qui ne sait qu'un  
 la France avec tendresse et  
 l, posait, en juillet 1163, la  
 e-Dame de Paris, quand la  
 tait commencée qu'en 1248,  
 cinq ans plus tard ?

ément un argument sans  
 seule de nos églises du  
 qui ont concouru à leur dé-  
 le génie français.

de liberté qui s'affirme en  
 ec la tradition reçue ; c'est

1863, XXI, p. 364.

*art*, 1886, p. 92.

la fécondité d'imagination, la clarté, la grâce, la mesure et le bon goût, unis à des audaces heureuses : autant de qualités françaises qui brillent dans la disposition de l'édifice ; c'est aussi la souplesse et l'habileté dans les moyens d'exécution. Si l'on descend au détail, quels types nouveaux et parfois sublimes de chevaliers et de héros, dans ce monde de statues qui peuplent le monument, des parvis jusqu'au faite ! Quelle variété dans la flore et la faune, bien françaises, bien locales, où l'on trouve de petits drames charmants qui révèlent un vif sentiment de la nature, et qui font songer involontairement à la bonhomie plus que douteuse des fables de La Fontaine !

Quelle recherche aussi, quelle passion de la couleur ! La France s'en est éprise sous le ciel d'Orient. Elle en revêtira désormais, comme d'un manteau éclatant, ses monuments les plus aimés. Les murs des cathédrales se couvriront de peintures polychromes enlevées sur des fonds d'or. La lumière n'arrivera elle-même qu'à travers des roses et des vitraux ingénieusement nuancés, qui sont une fête perpétuelle pour les yeux, comme un enseignement pour la foi. La couleur se jouera sur les pavés même du temple, où les carrelages en poterie vernissée reflètent en quelque sorte les rayons prismatiques des fenêtres. Enfin, les tapisseries, artistement ouvragées par les reines et les grandes dames, viennent encore ajouter à cet ensemble harmonieux, comme elles apportent un nouveau secours à la piété des fidèles, en retraçant les scènes de la Bible, de l'Évangile et de l'histoire de l'Église.

De son côté, l'orfèvrerie ornait les autels de chefs-

quis et souvent d'une richesse  
er qui jetait sur les calices, les  
et les châsses, tant d'ornements  
travaillés au marteau, enjolivés  
ois modeler, ciseleur, fondeur,  
de pierreries. Il réalisait des  
industrie qui étonnent l'observa-  
enchantent. Les pièces les plus  
lorifient les trésors de nos cathé-  
e époque, où la vivacité de la foi  
rit français semblaient rivaliser  
de Dieu.

vait toutes ces décorations, le  
es harmonies de ce beau chant  
artistes envient et cherchent à  
la suavité, l'expression idéale ;  
dignes de prêter à tous les arts  
x, et de chanter dans nos cathé-  
prière publique, hymne à deux  
commence et où le ciel répond.

### III.

a cathédrale du XIII<sup>e</sup> siècle est  
ouvement de civilisation dont je  
r pour l'Épiscopat.

données les plus récentes de  
si les moines bénédictins ont fait  
Évêques ont créé l'église ogivale.  
r conteste plus la gloire d'avoir  
oué à l'affranchissement des com-

munes. Amis du peuple encore plus que des grands, c'est la cause du peuple que les Évêques prirent en mains contre les abus de la féodalité. Après avoir imposé *la trêve de Dieu*, au prix des efforts les plus énergiques et les plus persévérants ; après avoir couvert d'une protection efficace les petits et les faibles, ils leur donnèrent, par l'association, une force irrésistible ; et les unions populaires pour les pactes de la paix, transformées en communes diocésaines, ont été l'origine de nos municipalités. Tous les oublis et toutes les ingrattitudes n'effaceront pas ces paroles du chroniqueur Ordéric Vital, lorsque, célébrant, à l'avènement de Louis le Gros, l'établissement des communes, il écrit : *Tunc ergo communitas in Francia popularis statuta est a præsulibus*.

Alors aussi le clocher s'éleva dans tous les villages comme un signe d'affranchissement, et les flèches de nos cathédrales portèrent jusqu'aux nues le symbole de la foi et de la liberté. Le temple, qui avait servi d'asile aux faibles et aux persécutés, devint le centre de tous les intérêts. C'est là que les ventes, les donations, les contrats, étaient écrits ; là que se conservaient les archives ; là que le peuple vaquait aux actes solennels de la vie publique : élections, délibérations, résolutions communes. La cathédrale était l'*hôtel de ville* et le *forum* de la cité.

Les grands ne virent pas sans envie cette popularité croissante de l'Épiscopat. Réunis en 1235 à St-Denis, ils protestèrent, en présence du roi, et adressèrent même leurs plaintes au Souverain-Pontife ; mais la reconnaissance du peuple s'attacha de plus en plus à ceux qui avaient défendu sa cause.



et le titre glorieux de *defensor civitatis*, comme le protecteur et le père de tous. Elle aussi fut aimée comme la maison commandante famille ; et, pour mieux répondre à son nouvelle, on la vit abandonner les artisans, et appeler à sa construction, non les artisans sortis de Cluny, mais des architectes de la capitale ; et la splendide demeure de Dieu et des hommes s'éleva et s'embellit grâce à l'effort de tous, mais bien plus par le travail avec l'obole des petits et des humbles, par les riches aumônes des seigneurs et les dons de la cour royale.

« Que si attachante et encore trop peu connue, la France possédait les avantages de la monarchie sans en avoir les inconvénients, « on ne renoncera pas à l'exercice de ses droits religieux et de ses droits politiques, parce que l'état religieux est bien supérieur à l'état politique, et que l'Église, tous les droits et tous les devoirs en elle étaient à peu près méconnus..... Si on n'aurait pas le temple, c'eût été à la fois attenter à la société, à tous les droits nationaux (1). »

« Les classes populaires est toujours de-  
vant le cœur des Évêques. Au milieu même  
des troubles du grand siècle, Bossuet reven-  
dit à Louis XIV le respect des droits des  
petits et l'égalité de tous devant la

*virtulaire de Notre-Dame de Paris*, par M. Gué-

loi. « Servons-nous, disait-il, de cette mesure commune de justice qui enferme le prochain avec nous dans la même *règle de justice*..... *gardons l'égalité envers tous*, et que le pauvre soit assuré *par son bon droit* autant que le riche par son crédit et le grand par sa puissance (1). • Sentiment impérissable, qui, après avoir fait battre d'âge en âge le cœur des Pontifes qui illustrèrent les sièges que nous occupons, a passé dans nos cœurs, et que nous transmettrons intact aux Évêques qui viendront après nous.

Sans doute, Messieurs, le XIII<sup>e</sup> siècle n'est pas l'idéal de la civilisation chrétienne, mais il en est une magnifique ébauche. Or, nos pères ont créé leurs monuments par l'association, c'est-à-dire par la puissance du nombre et l'unité d'action. Appliquons le même principe à chacune de nos œuvres de foi, de science, de charité. Bien loin d'avoir peur de tous ces nobles essais d'association qui ont pour but l'amélioration morale ou matérielle des classes ouvrières, sociétés de secours mutuels, sociétés coopératives, œuvres des ateliers, des patronages, des banques populaires, des logements ouvriers, prêtons-leur un généreux concours; abandonnant, s'il le faut, des formes vieilles, des types d'organisation qui ne répondent plus aux besoins de l'époque actuelle; n'ayant qu'une seule ambition, celle de faire pénétrer dans les institutions, les lois et les mœurs, l'influence de l'Évangile, et d'établir le règne de la charité de Jésus-Christ.

(1) Sermon sur la justice, prêché devant le roi, à Saint-Germain, en 1666.

, nos cathédrales, filles des évènements, des travaux, des services, le dévouement des ancêtres du XIII<sup>e</sup> siècle ; elles ont hérité du génie national et les sentiments ont enfanté les merveilles de l'art, inspiré les *gestes de Dieu par la main* héroïque des siècles vous sont chères, vous ont versé une partie du sang, du cœur, de l'âme, et vous apportez à leur conservation, une infatigable persévérance. Contre tout effort de dénigrement s'attaque aux ennemis, mais votre tendresse filiale multiplie les efforts pour sauver de l'abandon et de l'oubli les monuments des âïeux.

Donc que cette émulation de toutes les forces se mette à retrouver, à étudier, à publier les monuments, à restaurer les ruines, à protéger les monuments ? Qu'est-ce que cette passion, cette fièvre, aujourd'hui, de collectionner les monuments de l'art ou de l'industrie des siècles ? Ce n'est un hommage de notre reconnaissance et de notre admiration et le désir d'utiliser les monuments qu'ils apportent avec eux ?

Rien de grand ne s'improvise ici. Sans éducation, il n'y a point d'instruction. On ne peut pas parler de creuser un abîme entre le passé et la France moderne ? Et pour ne pas à rougir de notre histoire, la plus glorieuse, la plus glorieuse qui soit au monde a été le foyer le plus actif de la civilisation, la mère de tous les vrais progrès, nous n'avons qu'à continuer, en l'amé-

liorant, l'œuvre de nos pères, trop heureux si cette tâche nous trouve à sa hauteur.

Considérant donc les efforts de votre Société et de toutes celles qui sont ses émules, une pensée consolante s'empare de mon esprit. Il me semble que ce goût croissant des antiquités nationales est le gage d'un meilleur avenir. Tous ces fragments des siècles ne sont pas des débris, mais les fondements sur lesquels s'élèvera la France du siècle futur. Elle prendra du passé tout ce qu'il renferme de vrai et de beau : sa foi, son vieil honneur, sa vaillance, son génie artistique ; et, ajoutant à ce patrimoine les laborieuses expériences de notre époque, ses trésors de science et d'érudition, elle marchera de nouveau à la tête des peuples, comme la reine de la civilisation.

## RAPPORT SUR LES TRAVAUX DE L'ANNÉE

**Par M. Eugène de BEAUREPAIRE,**

Secrétaire.

MESSIEURS,

Nous allons vous distribuer le tome XIII de notre Bulletin. Il contient les procès-verbaux de l'année académique qui prend fin aujourd'hui. C'est là le meilleur compte-rendu que nous ayons à vous présenter de nos travaux. Aussi, pour satisfaire aux prescriptions de notre règlement, puis-je me borner à quelques brèves et rapides indications

, permettez-moi de remercier Féron de Longcamp, Armand 1<sup>me</sup> veuve Pépin, dont les dons les collections de notre Musée. is consacrons un article spécial normande. Par une innovation pneur revient au zélé conserva- se, M. Charles du Plessis, nous précéder d'une Revue numis- appréciant les diverses décou- qui auront eu lieu dans l'année, e l'ancienne province de Nor-

que nous vous présentons, outé, à ce rapport spécial, une e deux chartes, dont il a fait tion pour la collection Mancel. , qui ne se désintéresse pas de sous nos yeux des documents ujets les plus variés : descente côtes de Normandie, occupation rbourg, commencement de la dance en Amérique, désordres aris et dans les provinces. Tout il nous adressait du Jura, un iances du Roy, « sur les com- ctes, à la congrégation des États r les délégués d'icelluy païs sur gendarmes, commissaires, offi- la date de 1427. »

le | M. E. Châtel aux archives A. Bénet, que nous avons été

heureux de recevoir dans nos rangs, n'a pas tardé à nous payer sa bienvenue, en s'associant activement à nos travaux. Déjà nous lui avons dû la communication d'une lettre originale de Louis XI, dauphin, à l'évêque d'Autun, pour lui demander de confirmer sans retard l'élection du prieur Gonault comme abbé du Mont-St-Michel. Cette pièce a été publiée, il est vrai, avec quelques variantes, d'après une copie existant aux archives municipales de Lyon, dans les lettres de Louis XI éditées par M. Étienne Charavay, pour le compte de la Société de l'Histoire de France, mais elle a une telle importance dans les annales du Mont-St-Michel, que nous n'avons pas hésité à la reproduire dans notre Bulletin.

M. Bénét nous a aussi envoyé d'Évreux, avec de substantielles annotations un document fort intéressant pour l'histoire de l'instruction publique dans notre pays. Nous serions heureux de lui donner place dans nos publications.

Un membre du clergé canadien, d'origine française, M. l'abbé Laboureau, curé de Penetanguishene, avec lequel nous avons eu la bonne fortune d'entrer en relations, a mis à notre disposition le texte d'un récit inédit du martyre d'un des apôtres les plus zélés et les plus héroïques de cette contrée, le R. P. de Brébœuf. Le document a d'autant plus de valeur pour nous que le P. de Brébœuf est l'une de nos illustrations normandes, et que la relation qui le concerne a été écrite par un jésuite de la maison de Caen, le P. Christophe Regnault.

M. Gasté, qui vous avait donné lecture d'une

monnet de Montville, vous a fait  
erte de monnaies du XV<sup>e</sup> siècle,  
uteur de la rue au Canu, dans  
pour l'établissement des nou-  
s de ces monnaies, après avoir  
M. du Plessis, ont été acquises

a informé votre secrétaire de  
ription lapidaire, que la démo-  
e la Faculté sur la rue aux  
nener au jour et qui constatait  
re des bâtiments restaurés de  
avait été posée en 1694, par  
èque de Bayeux.

narche faite, en votre nom, par  
secrétaire, M. le Maire de Caen  
e des mesures pour assurer la  
ieux monument épigraphique.  
à M. Gasté un mémoire judi-  
la chanson des Faux-Nobles,  
ert dans un des registres de  
une de Monts-en-Bessin, avait  
ns peine, par M. Châtel, ainsi  
s sur les œuvres poétiques et  
epteur du Dauphin, M. l'abbé

ur MM. Bouet et Eugène Simon  
nce de peintures murales du  
, avec la date de 1594, à la  
de l'église St-Nicolas.

qui est en train de se faire  
de l'étude des sciences sigillo-

graphiques, vous a soumis des observations sur le sceau de Loja ; il a, plus tard, essayé d'élucider certaines devises en vers qui servent de légende à d'autres empreintes.

L'un des plus jeunes de nos membres, M. Pierre Carel, auquel nous devons déjà une notice sur l'ancienne abbaye de Fontenay, nous a fait part, à deux reprises différentes, des recherches qu'il a entreprises sur l'histoire de la ville de Caen, d'après les documents originaux.

M. Pigeon, chanoine titulaire de Coutances, vous a entretenu du Mont-Saint-Michel à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Il vous a lu, en même temps, sur le tumulus des Biards, un mémoire qui renferme de précieuses constatations et qui soulève en ce moment, dans l'Avranchin, d'assez vives controverses. Vous trouverez les deux mémoires de M. le chanoine Pigeon dans le Bulletin.

Nous avons toujours fait ici sa part, et sa très large part, aux études philologiques. Nous vous signalerons à cet égard les notes qui nous ont été adressées par MM. Moisy et Le Héricher sur le glossaire de Gouberville, ainsi que le programme d'une *Flore populaire*, aujourd'hui en préparation, qui nous a été soumis, au mois d'août, par M. Charles Joret, professeur à la Faculté des Lettres d'Aix.

Votre secrétaire vous a présenté une courte notice sur la chapelle de la Bizardière, des rapports sur l'inscription de l'église de Martigny et sur le vase gaulois de la commune du Luot, un mémoire sur les représentations dramatiques aux Puys des Palinods en Normandie, aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles.



notre président, M. Tesnières, que dans le Bulletin, a trait à une dépoint de vue de l'histoire de l'art, et particulièrement signalée. Vous a une magnifique cheminée en pierre : une des salles de notre Musée, et M. Robert a publié récemment un . Cette cheminée, d'un grand effet les armes de la famille de Villy, connu M. Le Féron de Longcamp, de la maison n° 28 de la rue

. la date de cette œuvre d'art ont vives controverses au sein de notre s. M. Léchaudé d'Anisy l'attribuait t reportait son exécution à la pre- XVI<sup>e</sup> siècle ; telle n'était pas l'opiges Mancel, qui n'y voyait qu'un . Des moulages récents exécutés scrupuleux, pour le compte de M. Douin, ont fait reparaître, sous he de peinture, cette date vainesqu'ici. La belle cheminée n'a pas Jean Goujon, comme l'affirmait nisy, mais ce n'est pas davantage .VII<sup>e</sup> siècle, comme le prétendait porte en effet la date de 1568 et nséquent, un spécimen désormais a sculpture ornementale sous le IX.

usage constant, nous avons fait dailles d'honneur aux élèves de

rhétorique qui ont obtenu le premier prix d'histoire dans les six lycées de Normandie.

Les jeunes lauréats de cette année ont été MM. Pierre de Vanssay pour le lycée de Caen, Jules Lenoël pour le lycée de Coutances. Les noms des jeunes élèves qui ont obtenu la même distinction dans les autres lycées ne nous ont pas été transmis.

La Société a admis au nombre de ses membres titulaires résidants et non résidants, MM. Charles Paulmier, député, Bucaille de Littinière, ancien sous-préfet, Foisil, avocat à la Cour d'appel, ancien magistrat, Révérony, vicaire général du diocèse, Costard, Langlois, notaires à Caen, Hurel, Charles Tesnières, docteur en droit, Pierre de Witt, marquis d'Eyragues, Henri Cordier, professeur de langues orientales à la Bibliothèque nationale. Bénet, archiviste du département, Pitts Limwood, publiciste à Guernesey.

De nombreux savants français et étrangers ont demandé à vous être affiliés en qualité de correspondants.

Depuis notre dernière réunion, notre Société a été cruellement éprouvée ; nous avons, en effet, perdu l'un de nos plus illustres correspondants, trois de nos membres titulaires, deux de nos anciens directeurs, MM. Worsåae, Vastel, Liesville, Victor Châtel, Émile Egger, Hervé de Saint-Germain.

M. Worsåae, ancien ministre de l'instruction publique en Danemark, inspecteur des monuments historiques, chambellan et conservateur des musées royaux, était pour nous un lien précieux entre les pays scandinaves et la Normandie.

atriotes, qui est aussi notre correspondant Steenstrup, lui a contribué dans la *Revue historique*, une œuvre et excellente. En la lisant, les faits qui remontent à l'année 1856 nous reviennent à la mémoire.

Steenstrup avait déjà publié : *Les Antiquités illustrées par les tumulus et les sépultures par les Danois et les Norvégiens en Irlande*. Soutenu par la haute faveur du roi Christian VIII, roi lettré, qui s'honorait d'être membre de la Société des Antiquaires, il fut accueilli à Londres et à la faveur marquée, par la grande reconnaissance. C'est à son retour d'Angleterre, pour compléter ses observations, qu'il fit un voyage d'études en Nor-

mandie province dans tous les sens, avec une attention, interrogeant les documents, les noms de lieux, et se conférait avec tous ceux qui s'occupaient d'histoire, de philologie. Il vit notamment et Cochet, à Rouen, M. Bonnin, La Sicotière, à Alençon, MM. de Caumont, à Caen. J'eus l'honneur de le rencontrer et de visiter avec lui, en compagnie de l'*Avranchin monumental*, le Haguette Dick de Vains, le littoral de Mont-Saint-Michel.

C'est qu'il recueillit dans ce voyage les matériaux réunies par lui dans un volume

publié en 1863, et qui porte pour titre : *Conquête de l'Angleterre et de la Normandie*.

Son petit traité devenu classique : *De la civilisation danoise sous les Vikings*, est considéré généralement comme son chef-d'œuvre.

Administrateur remarquable, écrivain distingué, causeur spirituel, homme du monde ayant au suprême degré le sentiment des convenances sociales, Worsåae était proclamé par tous comme l'un des maîtres de l'archéologie préhistorique. Dans les Congrès internationaux, l'accueil qui lui était fait témoignait de l'estime qu'on portait au savant, de la sympathie affectueuse qu'avait su inspirer l'homme privé.

Quel est celui de nous ayant tant soit peu fréquenté les bibliothèques, les musées les dépôts d'archives, qui n'a pas rencontré sur sa route Charles Vastel, avocat intermittent, voyageur effréné, que l'on a surnommé, à juste titre, le chevalier errant de *Charlotte Corday*. On le trouvait à Versailles et à Paris, à Argentan, à Caen, à Évreux, à Alençon, voire même à Bourges, à Saint-Émilion et à Bordeaux, partout, en un mot, où il pouvait rencontrer un document ayant trait à son héroïne, un souvenir d'elle, une trace de son passage. Cette étrange obsession dura de longues années, on peut même dire qu'elle n'abandonna jamais notre confrère. Entre temps il s'occupa des Girondins, mais la Gironde n'était-ce pas encore Charlotte ? Hoche, dont il s'enquit plus tard, s'y rattachait, il faut en convenir, beaucoup moins, et M<sup>me</sup> du Barry, sur laquelle il écrivit deux volumes

ne s'y rattachait pas du tout. Mais tentatives isolées qui ne sauraient première et la plus intéressante aux.

la multiplicité de ses publications ion indiquent à suffire l'intensité et la persistance de son effort.

Procès de Charlotte Corday devant tionnaire.

enseignements sur le fac-similé de la e Corday à Barbaroux.

authenticité du portrait de Charlotte

day et les Girondins, 3 vol.

St-Émilion. Biographie de Salles.

dramatique, historique de Corday.

ique de Charlotte Corday; la maison

, à Argentan. Documents inédits. »

si considérable, n'est rien auprès notes, des rédactions commencées, e sujet, qui remplissent, retenons te-cinq énormes cartons.

autre indiqué comme devant pages sur Charlotte Corday, dont nous res en suivant l'ordre des dates :

Charlotte Corday, contenant tous mis par les premiers biographes, es personnes qui l'avaient connue, ces émanées d'elles jusqu'à son

ssier historique de Charlotte Cor-

day. — Histoire de la famille de Corday. — Période féodale, 1077 jusqu'à l'alliance avec le grand Cornuille. — Période Cornélienne ou moderne, de 1674 à la naissance de Charlotte Corday, 1678 ;

3<sup>e</sup> Biographie inédite de Charlotte Corday, par Caille-Desfontaines, son premier historien, et notice sur Louis Caille.

Aucun de ces ouvrages, annoncés pourtant avec une certaine solennité, n'a vu le jour ; aucun même n'a été rédigé.

Il semble, comme l'a écrit M. de la Sicotière, auquel nous empruntons beaucoup de ces détails, « que l'auteur ait voulu se saisir du sujet et prendre « date à l'avance par cette indication, qui était, sinon « sans objet, au moins fort prématurée. »

Nous ne regrettons pas trop ce mécompte. Vastel n'eût jamais su maîtriser ses documents, et il nous paraît fort douteux qu'il eût jamais réussi à disposer et organiser un volume. Et pourtant, à sa manière, notre confrère a été véritablement un précurseur. Il a été l'un des premiers chez nous à appliquer à l'étude des faits et des événements contemporains, les procédés d'investigation patiente, minutieuse, rigoureusement critique, que les Allemands ont mise en honneur et dont les ouvrages de Taine peuvent faire aujourd'hui entrevoir l'importance.

M. Vastel, né à Versailles le 4 décembre 1817, est mort dans la même ville le 30 janvier 1885.

De M. Vastel à M. de Liesville, la transition est naturelle et pour ainsi dire indiquée à l'avance.

Issu d'une ancienne famille du département de la

Albert-Robert Frigoult, vicomte de Lies-  
né à Caen le 4 mai 1836.

les études mal dirigées, placé fort jeune  
une belle fortune, il porta ses recherches  
ment sur un nombre infini de sujets.  
que incohérente des débuts finit par se  
s investigations de notre compatriote se  
ent, elles gagnèrent en précision et en  
valurent, en définitive, à leur auteur, une  
able notoriété.

s'essaya d'abord par des études sur Ba-  
l'Orne, par des revues d'art, par des  
ns insectologiques.

*de du voyageur à Bagnoles-les-Eaux* ne  
is qu'une curiosité bibliographique, et  
Liesville ait été l'un des fondateurs de la  
d'*Apiculture et d'Insectologie générale*,  
qu'il a publié sur cette branche de la pro-  
gricole n'est, à tout prendre, qu'un manuel  
que les éleveurs d'abeilles pourront con-  
c fruit, mais qui ne dépasse pas le niveau  
ces sortes de productions.

*istes normands au Salon* — qui n'eurent  
nnées d'existence — nous offrent le relevé  
eux des noms de nos compatriotes qui  
à ces compositions, mais la critique d'art  
re et la rédaction sans couleur.

pas l'originalité de Liesville, ni sa sérieuse  
le valeur. Ce n'est en effet ni un artiste,  
rateur, ni un naturaliste, mais tout sim-  
in curieux, doublé du plus actif, du plus  
des collectionneurs.

Nous ne saurions dire comment ce goût lui vint et comment, de l'étude de l'*Hélix cincta* et des mouches à miel, il passa sans transition à la recherche et à l'amour du bibelot.

Nous serions porté à croire que les relations intimes qu'il noua avec Champfleury y furent pour quelque chose. C'est de là que lui vint son admiration pour les faïences populaires, et peut-être aussi l'ardeur excessive avec laquelle il rechercha toutes les épaves de l'époque révolutionnaire. Dieu sait ce qu'il dépensa de temps et d'argent au cours de ces pérégrinations dans le monde de la curiosité. « Il avait, nous dit M. de La Sicotière, le cœur bon, « la main ouverte et cette confiance de la jeunesse « qui ne doute ni d'elle-même, ni des autres. » Si ses finances en souffrirent parfois, on peut dire qu'au point de vue critique et historique, les résultats qu'il obtint ne trompèrent pas ses espérances.

Il est impossible d'indiquer tout ce que lui doit la céramique, l'imagerie, la bibliographie de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et de l'époque révolutionnaire. Estampes, livres, brochures et brochures, journaux, plaintes et chansons, objets de toilette, armes, meubles divers, tout cela allait s'engloutir chez Liesville et former ce musée extraordinaire qui occupait tout un étage de la rue Gauthey et qu'il montrait le dimanche, avec une extrême complaisance, à tous les visiteurs.

Comme tous les amateurs d'autographes, de bibelots, de tableaux et de céramique, Liesville avait été parfois la dupe d'industriels très avisés et fort peu scrupuleux. Grâce à un trucage savant, à



s, le faux vieux avait fait invasion  
en cherchant bien, on trouverait  
le suspecte dans sa numismatique

mésaventures sont communes ; per-  
se flatter d'y échapper. Emporté par  
., M. Vastel lui-même n'avait-il pas  
cueilli dans son cabinet, sous la  
es, de gouaches et de dessins, un  
spectacle de fausses et peu intéres-  
e Corday ? Liesville qui, avec moins  
pas plus de défiance, éprouva les  
ies.

la rue Gauthey avait eu d'étranges  
ndant le siège de Paris, un des der-  
ssiens y pénétra et, en éclatant, mit  
quelques-unes des plus belles céra-  
composaient. Nouvelle mésaventure  
a rentrée des troupes à Paris, après  
ommunaliste.

croire M. Burty, que cite M. de La  
l'en fallut que cette collection, sus-  
profanes, ne fût livrée au pillage. Un  
plus zélé qu'intelligent, voyant vrai-  
des emblèmes prohibés dans toute  
ets datant de la première révolution,  
erturbablement les fusils à pierre,  
pistolets d'honneur, les glaives des  
es faisceaux, les piques, les écharpes,  
nnets de la liberté.

lire, pour être juste, que les écharpes,  
toute cette ferraille historique,

qu'un émeutier de nos jours eût repoussée avec dédain, fut promptement et fidèlement rapportée au domicile de son propriétaire.

En 1881, M. de Liesville donna à la ville de Paris ce qu'il y avait de mieux dans cet entassement original d'objets bizarres, hétéroclites, sans grand charme, mais non sans curiosité. La collection forme, dans le musée Carnavalet, une section spéciale qui porte le nom de son donateur ; Liesville en avait été nommé conservateur-adjoint, à titre honorifique. C'est dans la salle où elle se trouve qu'il a peut-être passé ses moments les plus heureux. C'est là que devrait être placé son buste.

Indépendamment des brochures auxquelles nous avons fait précédemment allusion, notre confrère a publié deux grands ouvrages ; mais comme chez lui le collectionneur primait l'écrivain, ces deux grands ouvrages sont des ouvrages sans texte. Le Recueil de bois ayant trait à l'imagerie populaire, aux cartes, aux papiers (4 fascicules in-4°), n'en contient pas une ligne.

*L'Histoire numismatique de la Révolution*, dont neuf fascicules ont paru, en contient si peu, que ce n'est véritablement pas la peine de s'y arrêter.

Ce ne sont pas des livres, ce sont des collections de bois et de médailles mises avec gracieuseté, par leur propriétaire, sous les yeux du public.

Nous avons peine à penser que l'ouvrage sur la céramique révolutionnaire, dont on annonçait la préparation, eût présenté un autre caractère.

Liesville est mort à Paris le 4 février 1885. Dans les derniers jours de sa vie, il était revenu aux idées

de sa jeunesse. Sous l'empire de mille qui lui étaient restés toujours exprimé le désir de reposer à netière de St-Pierre, au milieu de est là qu'avec quelques amis, nous é sa dépouille mortelle, et qu'en ui avons adressé le dernier adieu. el, dont, il y a peu de jours, nous rt, était entré dans nos rangs le 9

était moins un savant qu'un ami grès. Retiré à Valcongrain, au mi-riétés, il avait tout naturellement ion sur l'agriculture, la sylvicul-æ. Il avait pris sous sa protection les productions utiles de la terre, ié de son mieux pour les défendre des d'ennemis invisibles qui les trop souvent, réduisent ou annihient. La campagne qu'il conduisit, nent d'ailleurs, pour préserver de plants de pommes de terre, eut sement. Il en entreprit bien d'au-on effet, était né propagandiste.

ses idées, il prodiguait volontiers ans les journaux, multipliait les des comices, organisait, à grand té, enquêtes, concours et banquets. ur les questions les plus diverses, tit format, sont innombrables. La rédiction ne suffirait pas à en dresser

Ses excursions dans le domaine archéologique furent malheureusement assez rares et portèrent presque toujours sur les antiquités préhistoriques.

Dans ces matières délicates, nous n'oserions pas affirmer que la science moderne eût toujours accepté les conceptions de notre confrère ; elle pourra très certainement, en revanche, tirer un utile parti des faits qu'il a constatés, des matériaux de toute espèce qu'il a eu la patience de recueillir.

Notre Société a été bien vivement impressionnée en apprenant la mort soudaine et imprévue de l'un de ses anciens directeurs, M. Émile Egger. Homme véritablement supérieur, M. Egger honorait tout à la fois l'Université et la science française. C'était non seulement le plus grand de nos hellénistes, c'était encore l'esprit le plus large, le plus ouvert, le plus impartial. Sa biographie sera faite prochainement par l'un de ses confrères de l'Institut. En attendant, des discours émus, qui mettent dans tout son relief cette belle et sympathique figure, ont été prononcés sur sa tombe. Je ne saurais rien ajouter à ces témoignages de l'estime et de la douleur publique. Mais si la compétence et l'autorité me manquent pour apprécier ici les travaux par lesquels M. Egger a illustré son nom, je puis au moins dire quels souvenirs son passage au milieu de nous avait laissés et quels regrets profonds sa perte nous a causés.

Le discours qu'il prononça comme directeur à l'ouverture de notre séance publique, en 1864, porte bien la marque de cet esprit flexible et compréhensif, qui ne se contentait pas d'exceller dans une

s qui, à l'occasion, aimait et recherches horizons.

judicieux et de plus exact que ses le caractère chrétien de notre civilisation trop peu comprise en France, vince, des Musées d'Antiquités, sur historique des inscriptions lapidaires, philologique des idiomes provinciaux

Cette dernière question lui tenait tant au cœur, et il n'hésita pas à nous le mérite de *Jasmin*, brillant de la poésie provinciale, et à se réjouir de l'indestructible du parler rural, et accents d'une sincérité communicairement comblé de joie Charles

res et les maires de nos villages ne , disait-il, que le beau français de dialecte courtisan, comme l'appelaient leurs clients et leurs administrés dociles, ils parlent toujours le Normand paysans d'il y a dix siècles tirèrent rompu ou plutôt transformé avec mélange de vieux celtique. Quand je retienir avec un de ces francs campagnards je le comprends pas sans peine. Mais, tonner ou de m'indigner, je me dis la secrète d'Antiquaire : Tant mieux, une œuvre du bon Dieu que la main a respectée. Voilà une inégalité, innocente, que n'a pas encore effacée le nos règlements publics; il y a encore

« des prairies et des forêts naturelles, et la végétation n'est pas partout *taillée, alignée, fardée*, comme dans les jardins de Versailles. »

Hélas ! nous sommes obligé de le confesser, cette uniformité monotone que, dans son âme d'artiste et avec ses instincts de savant, M. Egger déplorait en 1864, s'est singulièrement développée depuis, et aujourd'hui, dans beaucoup de parties de notre ancienne province, la plupart des ruraux parlent, à bien peu de chose près, comme les maires ou comme les notaires.

Avec M. de Saint-Germain, ancien directeur de la Société, que nous avons eu la douleur de perdre au mois d'octobre dernier, nous entrons dans un monde et dans un ordre d'idées différents.

« M. François-Charles Hervé de Saint-Germain du Houlme est né à Caen le 16 février 1803.

A sa rentrée de l'émigration, son père, dont la fortune avait beaucoup souffert, était venu s'y fixer, et occupait sur la paroisse St-Julien une des rares maisons qui existaient alors dans le quartier de Bagatelle.

C'est là que M. de Saint-Germain passa ses premières années. Notre confrère ne l'oublia jamais, et il aima toujours à revoir la ville de Caen, qui lui rappelait tout un monde de souvenirs et dont il admirait fort les monuments religieux.

En 1831, M. de Saint-Germain épousa M<sup>lle</sup> du Bouexic de La Driennays, et vint immédiatement après se fixer dans la commune de St-Sénier, en plein Bocage, dans ce château hospitalier d'Apilly, d'où l'œil se promène sur de vastes prairies et sur des

naissent si bien tous les

e M. de Saint-Germain ne  
révéler. C'était bien un  
anglaise, vivant au milieu  
confortablement, dirigeant  
tivateurs ses voisins, et  
les bonnes méthodes, à  
aux, à répandre l'instruc-  
ès matériel et moral sous  
toutes les directions. Ah !  
que de bien notre confrère,  
ent admirable de M<sup>me</sup> de  
réaliser autour de lui, sans

lleurs s'affirmer bientôt sur  
moment de l'établissement  
re dans l'arrondissement,  
ent un des membres fon-  
le année, après la retraite  
uf de Vains, les suffrages  
es l'appelèrent à la prési-  
lui appartenait dans la créa-  
hes, que plus que personne  
à diriger. Ces présidences,  
usque dans les dernières  
rent jamais pour lui des  
l'il prononça, le 20 juillet  
ons à la Société d'Agricul-

On y reconnaît l'homme  
nt la modestie jusqu'à  
t les gaspillages inutiles

aussi bien dans l'État que chez les particuliers.

Que de bon sens et de finesse dans la réserve qu'il recommandait à ces perpétuels donneurs d'avis, orateurs bruyants et sans autorité, qui sont trop souvent la plaie des réunions agricoles !

« Vous sentez comme moi, Messieurs, disait-il, de  
« quel fâcheux effet seraient des conseils aventureux,  
« origine quelquefois de déboires pénibles et de  
« pertes réelles que la fortune de nos cultivateurs  
« ne leur permettrait pas de supporter impunément.  
« On ne saurait donc s'entourer de trop de renseignements, trop s'éclairer soi-même.

« Il faut donc éviter de donner ces conseils d'une  
« manière trop solennelle et même trop insistante.  
« Quelques avis insinués dans un entretien que  
« j'appellerais volontiers une causerie, ont souvent  
« produit plus d'effet que les recettes les mieux  
« formulées et les plus retentissantes (1). »

Aussi il est curieux de constater que, dès 1839, M. de Saint-Germain, éclairé par l'observation et l'expérience, en était arrivé à préconiser les méthodes que l'on met aujourd'hui en avant pour combattre la crise qui pèse sur l'agriculture. Accroissement de l'étendue des pâturages, multiplication du nombre des bestiaux, réduction de la culture des céréales, telle était déjà la pratique très précise et très nette qu'il ne craignait pas de recommander à l'attention de ses auditeurs.

(1) *Société d'Agriculture de l'arrondissement d'Avranches*, 2<sup>e</sup> année, p. 53.



les bestiaux, disait-il, il  
oyens de les alimenter, il  
e des prairies artificielles, cul  
sont une ressource double  
otre climat; mais aussi q  
érités se rattache à l'élève  
mprise!! Avec eux augmen  
les fumiers la richesse du  
du sol celle des produits,  
a été obligé d'enlever quel  
re du blé, l'abondance inu  
ra bientôt comblé le déficit  
(1). »

ré et pratique, ennemi d'un  
'était pas moins de l'ignorance  
des idées philosophiques les  
levées, il les développa sou  
uccès, devant un auditoir  
t de l'ouverture des comices  
e de la distribution des ré  
utions familiales, empre  
mie, qui glorifiaient le tra  
ralité, avaient quelque chose  
nt, je dirais presque de relig  
'âme des braves gens aux  
ses.

tion incessante, par des conc  
oute une série d'encouragem  
gement combinées, que s'op

*ure de l'arrondissement d'Avrai*

en définitive, en quelques années, la transformation radicale de l'agriculture dans l'Avranchin. Le développement de la richesse publique, l'amélioration du sort de la classe laborieuse qui en devait être la conséquence, furent une des grandes joies de M. de Saint-Germain, et, dans les dernières années de sa vie, nous l'avons souvent entendu énumérer avec une abondance et une précision étonnante de détails, toutes les familles agricoles du pays qu'il avait vu s'élever par leur travail et leur moralité et arriver à la propriété du sol, à l'aisance, parfois même à la fortune. Grâce à l'étendue moyenne des exploitations dans l'Avranchin, bon nombre de journaliers et de simples domestiques attachés à la culture peuvent en effet prendre des fermes, élever, sans le secours de personne, de nombreuses familles, et acquérir en définitive un capital assez important par l'épargne et par une intelligente administration. Il y a des carrières plus brillantes, il n'en était pas autrefois de plus sûres, de meilleures au point de vue de la moralité privée et de la grandeur de l'État.

Cette transformation agricole, qui devait donner de si magnifiques résultats, était déjà en bonne voie lorsque M. de Caumont vint tenir à Avranches, au mois de juillet 1839, la session annuelle de l'Association normande. Le grand archéologue, le promoteur du progrès rural et industriel, trouva là un accueil digne de lui et des œuvres bienfaisantes auxquelles il s'était consacré. Le président de la Société d'Agriculture, M. de Saint-Germain, se distingua entre tous par sa cordialité chaleureuse et par son empressement. Dans les paroles de bienvenue

—  
de l'Association, il n'eut  
res, un peu perdus dans  
t des commerçants qui

ouvenirs, disait-il, s'ils  
tre passé, ce n'est pas  
a science et l'histoire et  
t et la Gloire ne sont pas  
écouvrir et signaler nos  
arracher au marteau du  
le l'indifférence, qui fait

qui a fait époque dans  
croît de bonheur, l'objet  
nt et animé de M. de La  
laisir à le relire, et nous  
i en forment, pour ainsi

i où la nature se montre  
rtile, où les administra-  
rivalisent de zèle et de  
ic, où toutes les opinions  
même pensée de gloire  
ral; où tout ce qui est  
t ce qui tend au progrès,  
t mis en pratique, où le  
ent n'exclut pas celui des  
ceux de l'avenir. Avons-  
n n'est-ce qu'un rêve (2)? •

iation normande, 1839, p. 9.

ciation normande, 1839, p. 41.

Le rêve était une bonne et belle réalité, mais cette réalité ne pouvait pas être éternelle. Quelques années plus tard, la politique s'emparait de M. de Saint-Germain et devait désormais l'absorber tout entier. Membre de l'Assemblée nationale en 1848, député au Corps législatif pendant toute la durée de l'Empire, nommé de nouveau à l'Assemblée en 1871, sénateur, président du Conseil général, commandeur de la Légion d'Honneur, notre regretté confrère avait obtenu tous ces mandats électifs et toutes ces hautes distinctions par la force naturelle des choses, sans brigue, sans sollicitations (1). De cette partie de sa vie, qui ne rentre pas dans notre domaine, nous ne voulons dire qu'une chose, c'est que M. de Saint-Germain se montra toujours supérieur à sa situation officielle, et que sa loyauté, sa rare distinction, son esprit de modération et d'équité lui avaient conquis l'estime, souvent même l'affection de ses adversaires politiques.

L'homme public chez lui ne fit d'ailleurs jamais tort à l'agronome et à l'économiste. Dans un recueil

(1) Conseiller général pour le canton de Villedieu en 1848. — Membre de l'Assemblée nationale de 1849 à 1851. — Élu de nouveau député le 19 février 1852 et secrétaire de la Chambre de 1861 à 1868, membre de l'Assemblée nationale de 1871 à 1876, sénateur de la Manche de 1876 à 1879. — Président du Conseil général de 1871 à 1879. — Chevalier de la Légion d'Honneur le 12 avril 1854, officier le 14 août 1862, commandeur le 14 août 1868. — M. de Saint-Germain parut rarement à la tribune ; il tint cependant à intervenir en faveur du pouvoir temporel du Pape. Nous connaissons également de lui quelques discours sur les Haras et la question chevaline.

lementaires, un chroniqueur parisien :

« pommeuse, herbagère, chevaline tout entière dans M. de Saint-

dée qu'exprimait avec plus d'élémentaire M. Genreau, lorsqu'il le proclamait l'idéal de notre pays. »

Il est bien véritablement, en effet, à point de vue agricole, mais à personne n'entretint avec nos voi-

Guernesey, d'Angleterre, des relations et souvent plus fructueuses branches et pour son arrondissement défendit, contre de puissantes influences de ténacité et d'énergie, l'initiative faite par un vénéré prélat, pour sauver le Mont-Saint-Michel.

Le Saint-Germain fit acte de contact archéologique, et mérita vraiment de tous les antiquaires normands. Il fut l'objet de votre part, Messieurs, la manifestation de cette reconnaissance. Suffrages sur un homme de bien, sur un membre du Parlement, sur un agronome normand, comme l'a dit excellemment le président, M. Joly, « honorer une sympathique personnalité, et témoigner en même temps de l'intérêt que nous portons à une grande et patriotique entreprise de restauration du Mont-Saint-Michel. »

M. de Saint-Germain en fut profondément touché et il vous exprima sa gratitude dans un discours remarquable, l'un des plus archéologiques à coup sûr qui figurent dans notre collection (1). Il y fut bien un peu question de chevaux, de races perfectionnées et de choses rurales, mais, par une délicate attention, notre directeur s'y attacha surtout à nous entretenir des monuments de l'Avranchin, de la cathédrale d'Avranches, et aussi de la restauration de la grande abbaye normande pour la défense de laquelle s'étaient rencontrés, unis dans le même sentiment, le député de l'arrondissement, notre ancien directeur, Mgr Bravard, et le plus grand historien de notre temps que deux fois nous avons placé à notre tête, M. Guizot.

Ce sont là de nobles et beaux souvenirs qu'il convenait de rappeler dans cette solennité.

La cathédrale d'Avranches, malgré sa valeur architecturale, malgré les souvenirs historiques qu'elle rappelait, avait été moins heureuse que l'abbaye.

Sa destruction progressive et lente, s'opérant sous les yeux des pouvoirs publics sans scandale, sans protestation, au milieu de l'indifférence générale, avait laissé dans l'esprit de M. de Saint-Germain, qui en avait été témoin, une impression de profonde tristesse que les années n'avaient point affaiblie.

Lorsque tout enfant il quitta Caen, sa ville natale, les tours de la vieille église profilaient encore

(1) *Bulletin de la Société des Antiquaires*, t. VIII, p. 252.

et leur silhouette élancée et offraient au  
le plus grandiose et le plus pittoresque

inant un promontoire, abrupte, nous  
minant une vallée profonde et largement  
entourées d'un horizon étendu, d'un  
mensité des grèves blanches, de l'autre  
pagne verdoyante, audacieusement pla-  
bord du rempart et de l'abîme, elles  
aisissantes, non seulement par leur ar-  
e, mais surtout par leur position unique  
masse imposante qui dominait la con-  
»

cela il ne reste plus qu'une place vide et  
nts débris.

ption de M. de Saint-Germain fait revivre  
lle prouve que le grand agriculteur était  
sens élevé du mot, un véritable anti-

ssi, nous avons, au centre même de la  
erveilleux monument, l'abside de Saint-  
est en péril et dont chaque jour avance

uvre d'un artiste caennais, Hector Sohier,  
rchitectes les plus étonnants qu'ait pro-  
tenaissance française. Ce joyau ciselé,  
ppelaient récemment MM. Joly et Pa-  
étrangers viennent ici pour l'admirer ; le

*de la Société des Antiquaires de Normandie,*  
4.

dessin, la gravure l'ont depuis longtemps popularisé. Le laisserons-nous tomber pierre à pierre sous nos yeux, comme tomba autrefois la cathédrale d'Avranches? Nous ne sommes plus en 1840, et nous aimons encore à espérer qu'il n'en sera pas ainsi.

Nous venons d'entendre le prélat éloquent et vénéré qui a bien voulu présider cette réunion, nous parler, dans un magnifique langage, des beautés de notre architecture. Je voudrais que quelque chose de cette flamme généreuse passât dans les âmes de tous ceux qui m'écoutent.

Sous cette influence féconde, un grand mouvement d'opinion viendrait seconder et au besoin stimuler les dispositions favorables de l'administration.

Le désastre que nous redoutons serait alors conjuré.

Sauver un chef-d'œuvre de notre art national, n'est-ce pas, après tout, Messieurs, servir la cause sacrée de la patrie et de la civilisation?

## LES DÉCOUVERTES D'YQUELON

Par M. de LOMAS.

L'église d'Yquelon, près Granville, qui dépendait du diocèse de Coutances, est un des plus curieux oratoires du pays. Il appartient dans son ensemble à l'architecture romane, dont il nous offre un très intéressant spécimen. Malgré des remaniements déplorables opérés au XVII<sup>e</sup> siècle, il présente encore



malheureusement,

stal, M. Le Héricher  
ne description très  
e nous ne voyons

, M. l'abbé Briand,  
a à propos de faire  
nt pour assainir la  
véritable cave par  
vironnant.  
rt intéressantes dé-

bord des fonts hap-  
d'une simple cuve  
style bien défini.  
ains de l'église ro-  
du pignon nord de

ignon, on découvrit  
ale en pierre blan-  
ès intacte en pierre  
mesure 2 mètres  
a 1 mètre 2 centi-  
t un art fort avancé  
escription.

chevalier en relief,  
ête appuyée sur un  
pieds.

ne dépasse pas les  
rée à la taille au  
t pendue une épée.

Un bandeau large de 4 centimètres est noué ou attaché derrière la tête et retient une pièce d'étoffe qui sert de coiffure.

Deux boucles de cheveux couvrent les tempes.

Les détails de l'ornementation, du costume et de la coiffure permettent d'assigner le XII<sup>e</sup> siècle comme date de l'exécution de cette pierre tombale.

Elle ne porte ni indication de nom, ni indication d'année ; il serait, par conséquent, impossible de déterminer le personnage dont elle recouvrait les restes. Ce que l'on peut dire avec certitude, c'est qu'il appartenait à la puissante famille d'Yquelon, dont un des membres, *Roger d'Yquelon*, apposa sa signature au bas de deux grandes chartes de l'abbaye de la Luzerne, en 1162.

La statuette mérite de nous arrêter davantage. C'est, en effet, une œuvre d'art d'un beau caractère et d'un véritable mérite d'exécution.

La sainte est représentée debout, la couronne en tête. Elle dirige sa main gauche ouverte du côté du spectateur, à la hauteur de l'épaule ; la main droite est fermée, l'index et le médius sont allongés et viennent se poser sur la paume de la main gauche.

C'est le geste d'une personne qui discute, et il est rendu avec une grâce et un charme inimitables.

Les détails du costume sont d'ailleurs traités avec un soin minutieux.

Au-dessous de la couronne, finement ciselée, un voile, indiqué avec une extrême délicatesse, sans cacher entièrement la chevelure, couvre les épaules. Un manteau aux longs plis flottants est retenu sur

—  
de forme allongée et  
is naturelle et la plus

,ne gauche de la statue,  
lumineux, qui accom-  
ait l'un de ses attributs,

rouvons aucune hési-  
ette statue, une sainte

tribut ordinaire est, il  
tude de la sainte lève  
e que l'artiste a voulu  
au moment où elle  
la parole, avec les phi-

e d'autant moins con-  
s patrons de l'église  
est d'ailleurs, dans la  
on toute particulière.  
en est de même main-  
nt, avec une certaine  
i se lisent au bas d'un  
, qui se trouve encore

harina, tucre  
Eois omne decus.  
Bichau, 1748.

leur artistique, notre  
el la Société des Anti-

quaires de Normandie ne peut manquer d'être sensible. Comme beaucoup d'autres œuvres du même genre, comme la sainte Marie, de Buais, comme le saint Léonard, de Vains, la sainte Catherine, d'Yquelon, est sortie des ateliers de Caen. C'est pour nous une raison de plus de la signaler et de veiller soigneusement à sa conservation.

## SONNETS RUSTIQUES

Par M. Gustave LE VAVASSEUR (1).

---

### MES ARBRES.

#### I.

J'ai des arbres remplis de bois mort et de trous,  
Gelifs, noueux, tortus, bossus, couverts d'écailles,  
Tronqués et plus moussus que de vieilles murailles,  
Emmantelés de lierre et hérissés de houx.

Vieux serviteurs bourrus. Le plus rugueux de tous,  
C'est Jean, mon bûcheron. Cet homme sans entrailles  
Surveille les halliers et sonde les broussailles. [nous ?  
— Monsieur, ce chêne est mort, quand donc l'abattrons-

(1) Dix seulement de ces sonnets ont été lus à la séance publique : M. Gustave Le Vavas seur, auquel nous en exprimons toute notre reconnaissance, a bien voulu compléter la douzaine en nous envoyant depuis ceux qui portent pour titre : *l'Églantier, la Pomme*.

—  
s cette feu  
: sa lèvre  
âme et sa

ardent à  
èche tout :  
ies, *je cog*

il crache  
u fait sem  
emblant  
de hache.

anache  
i soufflant  
sort tout  
oustache.

es repos  
ux

portant,  
ante  
ntent.

amis,  
demeurent  
t meurent  
mis.

Ils ne craignent rien, hormis  
Les ciseaux qui les effleurent;  
Leurs rameaux grimpent ou pleurent  
En écoliers insoumis.

C'est moi qui leur fais la classe;  
Ils font les beaux quand je passe,  
Ils se savent, Dieu merci,

Libres, sous ma sauvegarde,  
Mais je crois qu'ils sont aussi  
Bien contents qu'on les regarde.

#### IV.

Ils aiment qu'on les admire,  
Drapant leur galbe incertain  
Dans le brouillard du matin,  
Comme dans un cachemire.

Quand le voile se déchire  
Sous un coup de vent hautain,  
D'un air demi-libertin  
Les jeunes semblent sourire.

Les vieux couvrent leurs troncs gris  
Et leurs rameaux rabougris  
De feuille verte ou vermeille

Et mettent, en vrais lurons,  
Leur casquette sur l'oreille  
Quand passent les bûcherons.

V.

jeune églantier  
ni l'écoute :  
surissons la route,  
ardons le sentier.

s fait son métier,  
la chèvre broute,  
qui font la voûte  
en tout entier.

is-séculaire,  
circulaire  
coupeau normand.

au vieux hêtre :  
tranquillement,  
à un doux maître.

---

ORBEAUX.

Novembre.

. dort dans la ramée  
bas quand le jour luit,  
on gîte de la nuit  
à s'abattre affamée.

dans la terre semée,  
au gibier qu'il poursuit,

Il becquète le grain qui fermente, et détruit  
La part de la moisson dans le germe enfermée.

Ainsi, quand le remords, corbeau noir et gourmand,  
Fouille le cœur de l'homme et, parmi le froment,  
Cherche pour s'en nourrir le ver qui le torture,

Le glouton, sans songer aux repas à venir,  
A trop grands coups de bec s'acharne à sa pâture  
Et dévore le cœur avec le souvenir.

---

### L'ÉGLANTIER.

Églantier, rosier de l'Eden,  
Les habitants des capitales  
Te greffent de leurs mains brutales,  
Pour faire honneur à leur jardin.

Pour le raffiné citadin  
Ta rose ouverte et ses pétales,  
Dans leurs simplicités natales,  
Ne méritent que le dédain.

Aussi, pourquoi, fleur sans malice,  
En ouvrant tout grand ton calice,  
Nous montrer le fond de ton cœur?

Reste bouton, naïve rose,  
Il vaut mieux, qu'on soit femme ou fleur,  
Laisser deviner quelque chose.

---



## LES OIES.

Gravement, à la file, elles vont au pâtis :  
Le jabot coïf sterné, lourdes, mais empressées,  
D'un rêve d'herbe tendre elles semblent bercées  
Et pétrissent la fange à pas appesantis.

Elles ont le bec rude et de grands appétits ;  
Il semble que parfois au fond de leurs pensées  
Revient le souvenir de leurs gloires passées.....  
Ah ! si le Capitole avait fait des petits !

Elles causent sans cesse entre elles, les commères ;  
Est-ce à la vision de nouvelles chimères ?  
Est-ce au gai souvenir des grandeurs d'autrefois ?

Elles battent de l'aile en se faisant des signes.  
Je ne comprends pas bien leur langue, mais je crois  
Qu'elles passent leur vie à médire des cygnes.

---

## LE BRIN D'HERBE.

A quoi sert un brin d'herbe ? — A rien,  
Dit l'aigle à la serre puissante.  
— Moi, répond la taupe innocente,  
Par dessous je ne vois pas bien.

— C'est notre pain quotidien,  
Dit la brebis reconnaissante.

— C'est l'œuvre toujours renaissante  
Du Créateur, dit le chrétien.

Et le poète solitaire,  
Que jusqu'au trépas le mystère  
De la nature fait rêver,

W

En lui-même songe avec joie :  
Le brin d'herbe est fait pour sauver  
La fourmi quand elle se noie.

---

### LE ROSSIGNOL ET LE PIGEON.

Mai.

Pigeon, votre simple ramage,  
Sans floriture et sans façon,  
N'est certes pas à l'unisson  
De votre séduisant plumage.

Pigeon, mon ami, c'est dommage,  
Voulez-vous prendre une leçon ?  
Je vous ferai, filant le son,  
Rossignoler à mon image.

— Merci, rossignol, grand merci,  
Si nos gosiers sont faits ainsi,  
C'est qu'ils nous conviennent sans doute

Quand vient le gentil mois de Mai,  
Vous chantez pour qu'on vous écoute,  
Moi, je chante pour être aimé.

---

## LES GLANEURS.

Août.

Aux guérets de l'esprit on s'est tant promené  
Qu'il ne reste plus rien de la moisson superbe ;  
Les râteaux avaient fait leur ronde après la gerbe,  
Et dès le premier jour on avait tout glané.

Les grillons font la nique au chercheur obstiné ;  
Il ne trouve pas un fêtu, pas un brin d'herbe,  
Pas un pronom d'antan, pas un mot, pas un verbe,  
Les rats meurent de faim dans le champ moissonné.

Et pourtant les naïfs qui rêvent de javelles ,  
Quêtent les vieux épis et les rimes nouvelles.  
Qui sait si les râteaux criards ont tout gratté ?

Poursuivant sans ennui la tâche qu'il préfère ,  
— Peut-être, — dit tout bas le poète entêté,  
Le plus beau vers du monde est-il encore à faire.

---

## LA POMME.

Octobre.

Quand le pommier fleurit, le bon Dieu défendit  
De cueillir les fruits d'or endormis dans ses roses ;  
Le maître souverain qui créa toutes choses  
Voulut éprouver l'homme et l'arbre ; il attendit.

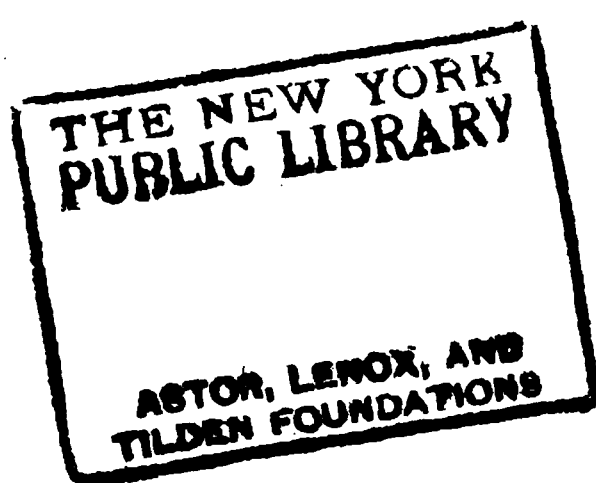
Mais la femme séduite écouta le maudit  
Qui lui montra la pomme au sein des fleurs écloses,

Comme un fruit réservé pour les apothéoses,  
Puis l'homme crut la femme, et l'orgueil les perdit.

Les pommiers sont déchus depuis la faute d'Ève,  
Le printemps les trahit, l'hiver glace leur sève,  
Le souffle de la Mort flétrit l'Espoir d'en haut.

Nous n'avons plus, hélas ! sur la terre où nous sommes,  
De fruits sans amertume et de fleurs sans défaut,  
Mais nous avons toujours des femmes et des pommes.

---



## EXTRAITS DES PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

---

**Séance du 18 décembre 1885. — Présidence de  
M. Tesnières.**

Après la lecture et l'adoption du procès-verbal des deux dernières séances, il est procédé, conformément aux inscriptions du règlement, au renouvellement intégral du bureau.

Sont nommés :

*Directeur pour l'année 1886* : M. Chabouillet ;

*Président* : M. de Panthou, ancien procureur général ;

*Vice-Président* : M. l'abbé Montcoq, curé de St-Ouen ;

*Secrétaire* : M. Eugène de Beaurepaire ;

*Vice-Secrétaire* : M. Gustave Le Hardy ;

*Trésorier* : M. Charles Hettier ;

*Conservateur du Musée* : M. Charles du Plessis ;

*Bibliothécaire-Archiviste* : M. Émile Travers ;

*Membres de la Commission administrative* : MM. J. Travers, Guillouard, Joly, de Formigny de La Londe, Châtel.

**Séance du 8 janvier 1886. — Présidence de M. de  
Panthou.**

Le Secrétaire donne lecture : 1° de deux circulaires relatives à la réorganisation des sections pour le

Sociétés savantes ; 2° d'un rapport concernant une note rédigée par la Commission historique sur les Assemblées générales d'habitants en France ; 3° une lettre du nouveau maire, M. Chabouillet, par laquelle il sollicite l'honneur qu'ils lui font de le nommer pour remplacer à leur tête le vénérable évêque de Rouen, directeur

des membres titulaires (M. Edgard), recteur de l'Académie, vicaire de la paroisse Saint-Jean, et le citoyen de St-Jean.

bonne lecture d'une note sur l'une des cheminées romaines qui se trouvent encore en place (n° 105 de la rue St-Pierre). Les chapiteaux, largement taillés, ont été moulés ; le mou-

vement est d'autant plus intéressant que les sculptures d'édifices civils sont d'une extrême rareté. On peut-être le seul qui puisse être vu dans la ville de Caen. Il est commun, au nom de l'histoire, au nom de l'archéologie d'une certaine manière, de l'époque normande. On a le désir de voir M. de la Motte et les dessins des appareils de

caractéristiques d'après lesquels seulement on pourrait apprécier, en connaissance de cause, le système présenté en ce moment à la Société.

M. Pierre Carel continue la lecture de son histoire de Caen, d'après les documents déposés aux archives municipales.

M. Châtel signale une importante publication de notre savant compatriote, M. Léopold Delisle, intitulée : *Un nouveau témoignage relatif à la mission de Jeanne d'Arc*. Le Secrétaire insiste sur l'intérêt particulier que présente en ce moment la révélation d'un pareil témoignage.

Nous reproduisons ci-après la note de M. Huart, architecte, sur la découverte d'un fragment de cheminée romane à Caen.

**Note de M. HUART.**

En faisant réparer une maison rue Saint-Pierre, n° 105, je fus fort surpris d'y trouver, au deuxième étage sur la cour, une cheminée portant des traces de l'époque romane. Le manteau est soutenu d'un côté par un chapiteau dont une des faces latérales porte des sculptures du XII<sup>e</sup> siècle. Tout le reste de la cheminée a été mutilé et retaillé. Le milieu a même été démoli et remplacé par une cheminée moderne.

La conservation de la partie de chapiteau, restée à peu près intacte, est due probablement à la proximité d'une cloison de bois qui l'a protégée contre le marteau des démolisseurs.



ge de ce chapiteau et le montrai.  
J'assura qu'il était assez rare de  
neries romanes dans les maisons  
ville de Caen. Nous sommes allés  
ette maison, et, en cherchant de  
ous trouvé dans le mur opposé à  
rties de maçonnerie dont la taille  
ement le caractère roman. Nous  
t trouvé au rez-de-chaussée qui,  
esque un sous-sol, car les étages  
maison ne correspondent pas du  
tre partie qui donne sur la rue  
gnon et date probablement de la  
ommencement du XVII<sup>e</sup> siècle.  
preuve que les débris des siècles  
lever de plus en plus le sol des

**rs. — Présidence de M. l'abbé  
Montcoq**

onne lecture des lettres par les-  
ithou et du Plessis s'excusent de  
à la séance, il signale ensuite  
offerts :

*e de toutes les branches de la*  
par Henri Le Court, notaire à  
;

*e Marie Leckzinska au président*  
Victor des Diguères. Des remer-  
ressés à MM. Le Court et des Di-

Communication est ensuite donnée de circulaires relatives au Congrès des Sociétés savantes et des Sociétés des Beaux-Arts, en 1886, et au Musée d'ethnographie du Trocadéro.

La Société décide que, par les soins de son Secrétaire, un exemplaire de tous les volumes de Bulletins et Mémoires qui existent en nombre dans son dépôt sera envoyé à la Société d'ethnographie, pour sa bibliothèque; elle délègue en outre MM. Châtel et de Beaurepaire pour la représenter au prochain Congrès des Sociétés savantes.

L'ordre du jour appelle l'ouverture du scrutin pour le vote sur la candidature de M. Tony Genty, avocat à la Cour d'appel, présenté comme membre titulaire par MM. Joly et de Panthou.

M. Genty, ayant réuni l'unanimité des suffrages, est proclamé membre de la Société.

Il y aura lieu de voter à la prochaine séance sur la présentation, comme membres titulaires, de :

1° M. Le Court, notaire à Deauville, présenté par M. Châtel et par le Secrétaire;

2° M. Coville, maître de conférences à la Faculté des Lettres, ancien élève de l'École des Chartes, présenté par MM. Gasté et Émile Travers.

M. de Beaurepaire reçoit la parole et donne lecture d'une notice biographique sur M. Cauvet, ancien président de la Société.

**Séance du mois de mai. — Présidence de M. l'abbé Montcoq.**

Sont nommés membres titulaires de la Société :

e, avocat à la Cour d'appel, de-

aire à Deauville;

re de conférences à la Faculté  
rant à Caen.

ne lecture d'une note de M. le  
sur le séjour à Caen d'Helvétius.  
sollicite de la bienveillance des  
été tous les renseignements de  
détail biographique.

nt la Compagnie d'un problème  
nous un très vif intérêt, la  
si Pierre Corneille a, oui ou non,  
urs palinodiques à Caen. Le fait  
grave document; resterait main-  
cette affirmation par d'autres

compte à la Société des lectures  
le la Sorbonne par les délégués  
es de Normandie.

e donne lecture d'un travail sur  
n d'Aché.

— *Présidence de M. de Panthou.*

du procès-verbal de la dernière  
lé au vote sur les présentations,  
itulaires, de : MM. Couraye du  
récaire à la Bibliothèque natio-  
hiviste paléographe, avocat à la  
aris. Ces Messieurs ayant obtenu

l'unanimité des suffrages, sont proclamés membres titulaires non résidants de la Société.

M. le Secrétaire fait connaître qu'il a été avisé, par M. de La Londe, d'une découverte de peintures murales, qui vient d'avoir lieu dans l'église de Torteval. Il espère pouvoir, à la prochaine séance, fournir à la Société quelques détails à ce sujet.

Il est donné lecture, par M. Émile Travers, au nom de M. Desprairies, de la première partie d'un travail intitulé : *Les Assemblées du général de la paroisse dans le Cotentin.*

**Séance du 2 juillet. — Présidence de M. de Panthou.**

Le Secrétaire communique divers documents, notamment une circulaire relative aux questions qui pourraient être insérées dans le programme du prochain Congrès des Sociétés savantes, et une autre circulaire concernant le prix des objets de consommation à des dates différentes, dans des communes déterminées.

Il donne lecture de notes sur les peintures de Torteval, et d'une lettre de M. Jacquier, relative à une pierre tombale existant dans l'église de May-sur-Orne. Cette lettre est ainsi conçue :

« MONSIEUR,

« J'ai l'honneur de vous signaler une pierre tombale du XV<sup>e</sup> siècle, à double personnage, de 1,96 × 1,50, qui existe dans le cimetière de May-sur-Orne; elle servait, paraît-il, de dallage ou de marche à l'église.

sont peu visibles, c'est, me dit-on, très

e, je ne puis vous en dire la valeur, mais si vous y allez en May, il vous sera

à l'intention de sa collection. Je vous prie, monsieur, de bien vouloir agréer, monsieur, de bien vouloir l'assurance de mon respect.

« Aimé JACQUET

travail rempli de détails, la généralité de Caen

autre, d'une manière intéressante, l'abbé Coutard, frère et créateur des collections de la ville.

clôt la séance par la lecture de la lettre de M. de Caen ; à l'appui de la proposition de M. de Caen, M. de Caen remet des lettres de remerciement par lui données.

**Présidence de M. de Caen**

L'adoption du projet de loi sur la présentation de la Société, notamment

mémoire de M. Tessier sur la mort d'Étienne Marcel, il est donné lecture :

1° D'une note de M. Costard, relative à la découverte d'une grotte-abri de l'époque des silex éclatés, faite par lui au lieu dit la Brèche-au-Diable ou le Mont-Joly ; 2° d'une note de M. Simon, à propos d'une pierre tombale à l'église de May-sur-Orne, déjà signalée par M. Jacquier. Un dessin de cette pierre tombale fort remarquable et dont la conservation s'impose à tous les points de vue, est placé sous les yeux de la Compagnie. M. le Vice-Président se charge d'intervenir auprès de M. le Curé de May, dans le but d'obtenir que l'on prenne des mesures pour empêcher la destruction ou la détérioration de cet intéressant monument.

M. Joret, professeur à la Faculté des lettres d'Aix, entretient la Société de son projet de publier une Flore populaire. Cette communication de notre savant compatriote excite un vif intérêt.

**Séance du 5 novembre. — Présidence de M. de Panthou.**

Après la lecture et l'adoption du procès-verbal de la précédente séance, le Secrétaire signale, parmi les ouvrages offerts, les *Croquis Maritimes*, par M. Vanel.

Il est ensuite donné lecture de lettres de MM. Hector Malot, Cutting, de Longuerue, Léopold Delisle. La lettre de M. Malot a trait à une maison de bois de l'arrondissement de Lisieux, celle de M. Cutting, à l'histoire de St-Étienne de Caen, celle du baron de Longuerue, au séjour d'Helvétius à Caen. Dans la

secrétaire, M.  
ser une expo  
ui ont lieu e  
émoration du  
Domesday-Bo  
r des renseig  
ui pourraien  
r ce projet.  
conserve la p  
r la maison c  
élevée par l'un  
y. Les titres  
que les Mabr  
elle a été bâtie  
tres du second  
vèlent suffisa  
s membres de

, en son noi  
nsuite compte  
r prendre po  
e la Société p

Panthou entr  
d'un Christ d  
de la Compag  
tres de la sci  
r en forme d  
henticité.  
unication, qu  
Ch. du Plessis  
u Musée par M

**Note de M. Ch. du PLESSIS.**

M<sup>me</sup> veuve Pépin, de Saint-Pierre-sur-Dives, qui, l'an dernier, avait déjà offert au Musée des Antiquaires de Normandie un certain nombre d'objets provenant des collections de son mari, ancien membre de la Société, a fait, il y a quelque temps, un nouvel envoi de cent vingt pièces de monnaies en argent et en billon, tant romaines que françaises et étrangères. Les plus remarquables de ces pièces appartiennent à Germanicus ; Faustine, femme d'Antonin le Pieux ; Septime Sévère ; Otacilie, femme de l'empereur Philippe ; Probus et Constantin le Grand, pour les romaines. Parmi les françaises, la plus curieuse est un denier en billon, frappé à Dreux, sous Louis VII (1137-1180), et qui porte un petit croissant sur la face, pour rappeler la croisade de ce roi en Orient en 1147. Cette pièce présente encore plus d'intérêt pour la Société, parce que c'est précisément l'exemplaire qui a servi de sujet au travail de M. Chautard, inséré dans le tome II du *Bulletin des Antiquaires*. Viennent ensuite un demi-teston de François I<sup>er</sup> et des pièces de Charles IX, de Louis XIII et de Louis XV. Les féodales françaises se composent en grande partie de pièces provenant de la trouvaille faite, en mai 1862, dans l'église de Hottot-en-Auge (1); il y en a du comté de Nantes, de Penthievre, d'Anjou, du Maine, de Vendôme, de

(1) *Bulletin de la Société des Antiquaires de Normandie*, t. II, p. 188.



Gien, etc. Les pièces étrangères, qui aussi, du trésor d'Hottot, sont toutes d'Henri II Plantagenet, roi d'Angleterre, frappés à Londres, ou dans d'autres lieux, mais qui, pendant une partie du cours en Normandie, à cause de l'union de gouvernement des deux pays.

Les Antiquaires de Normandie, par leur Secrétaire, M. de Beaurepaire, adressent ses remerciements à M<sup>me</sup> Pépin ; il prie son exemple soit suivi, et que l'on conserve d'anciens témoins irréfragables de l'histoire, qui trop souvent sont perdus pour la science.

---

# NOTES ET COMMUNICATIONS

---

LES

## ASSEMBLÉES DU GÉNÉRAL DE LA PAROISSE

Dans le Cotentin

Par M. A. DESPRAIRIES.

---

Nous nous proposons d'étudier, dans les paroisses rurales du Cotentin, l'organisation et le fonctionnement des assemblées de communautés d'habitants, l'une des institutions les plus intéressantes et les moins connues de l'ancienne France.

On appelait communauté d'habitants l'ensemble, l'agrégation des habitants de la même paroisse ou du même hameau, réunis pour la gestion de leurs intérêts communs. Ces communautés constituaient de véritables personnes civiles, des êtres moraux capables de recevoir, de posséder et d'acquérir. N'ayant à leur tête ni représentant du pouvoir central, ni mandataire permanent, elles se gouvernaient au moyen d'assemblées générales des habitants. Cette administration collective s'exerça longtemps

, l'autonomie communale n'ayant pour l'action toujours décroissante du pouvoir. En 1659, Louis XIV déclara les communes mineures, les soumit à la tutelle, quelaire, des intendants, et leur fit ainsi perdre une partie de leur indépendance primitive. Même après l'intervention du pouvoir royal, les assemblées d'habitants, que dans la pratique on appelait *Assemblées du Général de la province*, n'eurent pas de réglementations uniformes. Le mode de délibérer variait suivant les provinces, chaque région conservait ses coutumes propres consacrées par le temps. Les coutumes du Cotentin diffèrent souvent de celles de la France.

Il est indispensable de remarquer qu'il n'y a eu, dans le Cotentin, de fait de distinction entre les assemblées s'occupant des affaires communales et celles que l'on a appelées plus particulièrement assemblées paroissiales, spécialement pour les intérêts religieux (1). Ces deux assemblées dans la contrée qui nous intéresse, se confondent. La seule délibération concerne souvent les affaires communales et les biens du trésor ; qu'il s'agisse de nommer un collecteur pour la taille ou pour la fabrique, la même assemblée suit les mêmes formes sont employées pour

(1) Leveau fait cette distinction dans *Le village sous Louis XIV*. Il s'appuie surtout sur des documents provenus de la Normandie et de la Bourgogne.

Les assemblées d'habitants remontent dans le Cotentin aux époques les plus reculées du Moyen Age. Un accord du mois de mai 1269, intervenu entre le curé de Dangy et ses paroissiens, au sujet de la charge de custos, nous montre ces derniers comparaissant devant l'archidiacre de Coutances, Hervé de Saint-Denys, venu sur place pour juger le différend. Les parties sont entendues contradictoirement ; les paroissiens, en corps commun, répondent aux soutiens du curé : « *parochiani una denegabant* ». Le seigneur, Henry de Dangy, n'assiste à l'assemblée que comme témoin. D'autres actes, que nous aurons occasion de citer, prouvent que, dès les XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles, le général de la paroisse avait le droit et le pouvoir de gérer lui-même ses affaires.

Cet état de choses dura jusqu'à l'organisation des municipalités permanentes, en 1790, et les réformes de 1787 restèrent lettre-morte dans le Cotentin.

Les assemblées générales étaient tellement entrées dans les mœurs, que la loi du 10 juin 1793, sur les biens communaux, les conserva dans des cas spéciaux. Les habitants de Brévands se réunirent encore en état de communauté les 11 pluviôse an II et 24 germinal an III, pour décider à l'unanimité que leurs grèves continueraient à être exploitées en commun.

Lorsqu'il s'agissait de biens auxquels une partie seule des habitants avait droit, les hameaux se détachaient de la paroisse principale pour former autant de communautés séparées. Les paroissiens et communiers des villages de Pommenanque et des Ponts-d'Ouve, dépendant de Carentan, constituaient

munauté distincte. Le 31 mai 1397, Pierre re, comte de Mortain, seigneur et baron de ode à Symon du Marest, « pour luy et les ommuniers », le grand marais de Pomme-moyennant 65 moutons d'or à la grande une rente seigneuriale de 40 sols. Cet acte é par le général des habitants des deux chaque année, ils se réunissent pour nom-ndic et déterminer le mode d'exploitation s. Tous les six ans, les habitants du fief de à Sainteny s'assemblent pour bannir le e La Flague, qui leur appartient en propre nement délibération du 1<sup>er</sup> mai 1716). A St-1-Mont, la paroisse est divisée en deux ; habitent entre la route de Valognes et le nt seuls droit d'usage. Les habitants favo-éunissent en communauté, le 20 mai 1742, oposer aux usurpations des seigneurs voi-

erse, quelquefois deux communautés voi-ant les mêmes intérêts, s'unissent pour ux entreprises dirigées contre elles. Mainte XVII<sup>e</sup> siècle, les paroissiens de St-Georges dré de Bohon s'assemblent pour défendre nes marais menacés.

ms donnés à l'assemblée des habitants va-vant les localités. La plupart du temps, les its se nomment eux-mêmes « le général », paroissiens en général « (Sainteny, 14 41). D'autres s'intitulent « les paroissiens » (St-Hilaire, Petitville, 19 juin 1774), « les et bien-tenans des trois estats » (St-Côme,

20 mai 1742), « les paroissiens, manans et habitants » (Angoville, 27 décembre 1734). A St-André-de-Bohon, les paroissiens deviennent les « naturels taillables » (25 janvier 1773), et à Liesville, « les naturels habitants ».

Malgré cette diversité d'appellations, ce qui ressort, c'est « l'estat de commun », c'est-à-dire que l'assemblée agit pour l'universalité des habitants, « les présents faisant fort pour eux et les aultres absents, se fundans comme ung et eux établissant pour tous les aultres paroissiens » (Dangy, 24 janvier 1446).

L'assemblée de paroisse se composait d'abord du seigneur et des gentilshommes, d'autre part du curé et des ecclésiastiques, enfin des paroissiens eux-mêmes, sans distinction, riches comme pauvres. Tout homme payant la taille avait droit de séance et voix délibérative. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, les propriétaires *externes*, c'est-à-dire propriétaires dans la paroisse et n'y habitant pas, prennent part aux délibérations. Mais le vote a toujours lieu à la pluralité des voix, et c'est en vain que les grands propriétaires, en opposition avec le reste de la paroisse, prétendent qu'ils forment la majorité, parce qu'ils possèdent la plus grande partie du territoire (Brévands, 21 mai 1784).

Les nobles et les prêtres, exempts de la taille, ne figurent jamais dans les assemblées ayant pour objet la répartition de cet impôt ou la nomination des assesseurs et collecteurs.

Lorsque les femmes sont chefs de famille ou propriétaires *externes* dans la paroisse, elles sont

ix réunions du général. Le 23 mars 1413, Henrye figure au nombre des habitants de qui comparaissent devant le tabellion de pour délibérer sur les affaires du Trésor (1). nes, M<sup>me</sup> de Banville et la veuve Houton, le 12 octobre 1777, à une délibération des de Catz, et se font remarquer par l'énergie protestations, qui sont consignées au pro-

La comtesse douairière de Coligny et sa interviennent dans une assemblée des d'Apperville (28 février 1688).

t même des assemblées composées exclu- de femmes, lorsqu'il fallait nommer la e de la paroisse. Voici le texte d'une e de l'archidiacre de Coutances, pour la e Champ-du-Boult : « Le s<sup>r</sup> curé indiquera par aultre une assemblée de femmes de isse, à tel jour et heure qu'il trouvera à our faire élection d'une qui fasse l'office nne, laquelle sera deubment instruite ère d'administrer le baptême, sy elle en » (25 octobre 1674).

rt, nous n'avons trouvé trace d'obligation e à ces assemblées, ainsi que cela se dans certaines provinces. Le nombre des ; est très variable : s'il s'agit d'une affaire u d'une élection à des charges de trésor- collecteur, les paroissiens sont générale- nombreux ; mais, que la propriété ou la des biens communaux soit en jeu, les

nombreuses signatures apposées au pied du procès-verbal témoignent que la paroisse tout entière a pris part à la délibération.

Pour qu'une assemblée fût légale et ses décisions valables, on admettait qu'il fallait la présence de dix habitants. Les paroissiens de Brévands (21 mars 1784) attaquent une prétendue délibération prise par six propriétaires. « Il faut, disent-ils, au moins dix habitants pour faire un peuple. » Pour les petites paroisses, il y avait exception forcément. On ne comptait, par exemple, à Pont-Brocard, en 1780, que huit personnes capables de délibérer.

On avait cependant trouvé des remèdes à l'abstention systématique qui se produisait quelquefois, surtout lors des élections à des charges lourdes et onéreuses. L'archidiacre de Coutances, dans ses visites de 1674, ne voit à La Colombe ni syndic ni trésorier. Il ordonne (21 octobre) qu'on fera une assemblée pour les élire, « et ce qui se trouvera résolu à la pluralité des voix sera valable et tenu pour bon, pourvu qu'outre le curé ou vicaire, il y ait six paroissiens dignes. » La même année, il constate qu'à Villebaudon, les comptes de trésorier n'ont pas été rendus depuis plus de trente ans; et à Champrepus (4 novembre 1674), il oblige les six plus haut imposés à la taille à élire un syndic avant le 1<sup>er</sup> mars suivant.

Les assemblées du général de la paroisse se tenaient toujours un dimanche ou un jour de fête chômée, soit à l'issue de la messe paroissiale, soit après les vêpres. Le curé les annonçait au prône par trois dimanches successifs. En cas d'urgence, une seule



lisait. A partir de 1695, les curés furent  
es annonces ; dans la pratique, ils conti-  
ils refusaient, les annonces du prône  
placées par trois proclamations faites par  
e d'un sergent, à l'issue de la grande  
outre, depuis un arrêt de règlement de  
voyait des billets de convocation, appelés  
itatoires », aux principaux propriétaires,  
es qu'internes (Montmartin, 7 septembre  
lus petites communautés, telles que celle  
ocard, qui ne comptait, comme nous  
que huit délibérants, se donnaient le  
vocations par écrit. Il n'est jamais ques-  
es pour les simples délibérations. L'affi-  
f du cimetière était réservé à la bannie  
u trésor ou de la communauté.

« la grosse et principale cloche, sonnée  
s fois », annonçait le commencement des  
is.

lée se tenait habituellement dans le ci-  
ltre exceptionnel, on se réunissait dans  
glise (Brévands, 3 décembre 1786), dans  
t-Côme, 16 mai 1779), dans la sacristie  
20 septembre 1789), au manoir presby-  
tis, 20 février 1684), ou « sur le plus  
lay du cimetière » (St-André-de-Bohon).  
brer dans l'église, le consentement du  
écessaire. Le procès-verbal d'une déli-  
ise à Auvers, le 16 juin 1771, porte :  
sé au bas de la nef de l'église, les portes  
ec la permission de M. le curé, rapport  
temps. »

Outre les assemblées périodiques, nécessitées par la nomination des syndics, des collecteurs et des trésoriers, la communauté tenait autant de réunions qu'il était besoin; même lorsque les intendants eurent mis la haute main sur les paroisses rurales, aucune autorisation de leur part n'était nécessaire. Les paroissiens s'assemblaient « volontairement » : « à la diligence et convocation les uns des autres », disait-on (Auvers, 27 décembre 1733). Il n'y a pas de présidence proprement dite; les délibérations sont prises en présence du curé, du seigneur ou du syndic; mais, dans les nombreux procès-verbaux que nous avons consultés, rien n'indique la direction donnée aux délibérations. Une seule fois on voit le subdélégué de Carentan venir présider à Brévands une sorte d'enquête sur la construction d'un presbytère. Dans son cahier de doléances, en 1789 (art. 21), le clergé du Cotentin demande « que la présidence des assemblées de fabrique soit partout rendue aux curés. » Ce qui prouve que le curé n'était pas de droit président de ces sortes d'assemblées.

La délibération devait être rédigée et signée séance tenante. « Une délibération, pour être valable, dit la communauté de Brévands, doit être arrêtée sur le lieu de l'assemblée avec liberté et à la pluralité des voix; chaque opinion doit être libre, et elle ne doit jamais être l'image d'un projet arrêté pour l'intérêt de ceux qui en sont les auteurs. » (21 mars 1784.) Au cours d'un procès entre lui et ses paroissiens, le curé de St-Hilaire-Petitville attaque une délibération des habitants, et il est appointé à

que « la délibération a été mendiée, qu'elle  
a faite dans un cabaret ou maison particu-  
l'on fesoit entrer de force les passants, et  
ait mendier des signatures de maison en  
(1<sup>er</sup> mai 1721).

chons maintenant comment ces délibé-  
aient recueillies et conservées. Qu'il y ait  
semblées sans procès-verbal régulier, cela  
is de doute. Le curé de Catz, plaidant contre  
ants, invoque, sans être contredit, une  
ion qui n'a pas été consignée par écrit  
fais ce n'est qu'une exception. Les plus  
s délibérations sont rédigées par les tabel-  
aux, alors très nombreux. Aux XVI<sup>e</sup> et  
ècles, c'est le curé qui les reçoit, même  
affaires temporelles. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, les  
ions les plus importantes sont passées  
otaire ; les autres sont écrites par le syndic  
ce, s'il est suffisamment lettré, le curé, ou  
praticien de village. Souvent on déposait  
de la délibération sous-seings privés devant  
e le plus proche, pour qu'il pût en délivrer  
ditions authentiques. Toute délibération,  
eption, était prise en présence de deux  
étrangers à la paroisse ; depuis 1722, les  
erbaux étaient soumis au contrôle, à peine  
é.

ocès-verbaux étaient rarement inscrits sur  
tres. On les rédigeait sur de petites feuilles  
que l'on remettait aux intéressés ; quel-  
un double était déposé dans le coffre du  
L'archidiacre de Coutances, dans ses visites

annuelles, avait voulu réagir contre ces errements. A Amigny (30 septembre 1674), il ordonne « que le Registre pour les délibérations sera faict à la diligence du trésorier en charge devant le jour St-Luc, sous peine d'une amende convenable. » Ces prescriptions ne furent pas observées. On peut encore découvrir quelques fragments des anciens registres des délibérations relatifs au Trésor dans les archives des fabriques ; mais les registres spéciaux pour les affaires civiles sont presque introuvables. Il y en avait cependant, puisque les habitants de Montmartin-en-Graignes décidaient, le 15 juillet 1781, qu'il serait tenu deux registres, l'un pour le Trésor, l'autre pour le temporel.

Ces délibérations sont en général très correctes dans leur forme ; un détail qui frappe en les étudiant, c'est le grand nombre de signatures apposées au pied des procès-verbaux. Il est certain que, dans les plus humbles villages du Cotentin, beaucoup d'habitants savaient suffisamment écrire. Un compte du trésorier de Dungy, du 16 février 1600, est approuvé par seize paroissiens, qui tous signent parfaitement. L'acceptation de l'érection du Rosaire par les habitants de Méautis (1641) porte 25 signatures, dont quelques-unes émanent de véritables calligraphes. A Auvers, dans les délibérations, il y a encore, le 24 novembre 1630, 5 marques d'illettrés contre 17 signatures ; le 2 août 1682, 7 marques et 20 signatures ; mais, vers le commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle, les marques disparaissent et les procès-verbaux sont revêtus de signatures nombreuses et exercées.

voulu indiquer exactement l'action seigneuriale et l'influence du curé dans la paroisse. Les faits que nous allons rapporter sont contradictoires et ne permettent pas de conclure à l'arbitraire absolu.

anciennes délibérations, le seigneur et même on voit au moyen âge les paroissiens plaider contre leur seigneur.

La délibération de 1446 (Dangy) porte : « Les habitants de Dangy ont consenti et promis n'en aller en aucune manière. » Dans la même année 1455, le Général se réunit pour la taille, Robert Passemer, sieur du Mesnil, dont la noblesse douteuse fut d'ailleurs le sévère Monfault. A Brévands, le seigneur sait pourquoi, s'oppose à la fonte de la cloche ; les habitants, consultés, refusent à reconnaître, malgré lui, l'utilité de la cloche (4 janvier 1756). On voit dans une délibération de 1726, à St-Hilaire-Petitville, les habitants, pour ne pas s'échapper sans avoir signé, refuser de signer, ce qui signifie une opposition, au nom des habitants honorifiques (17 février 1726). Dans d'autres cas, au contraire, l'intervention du seigneur a pour but de conciliation. Le bon sire de La Luzerne nous apprend dans son journal que les paroissiens du Mesnil-au-Val, qui refusent d'élire les assayeurs de la taille (1756). M. de La Luzerne, seigneur de Mesnil-au-Val, d'arbitre entre les paroissiens et les

héritiers d'un ancien curé au sujet des comptes du Trésor (5 juillet 1695). Le comte d'Auxais, bien que les charges du Trésor aient été arrêtées hors sa présence, demande aux paroissiens d'Auxais de décharger un trésorier imprudent, mais de bonne foi (21 janvier 1782).

Ce qui est certain, c'est que plus on approche de la fin de l'ancien régime, plus le seigneur se désintéresse des affaires de la communauté. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, il n'apparaît que rarement dans les assemblées d'habitants. Il se fait quelquefois représenter par son intendant et son chargé d'affaires. L'intervention de ce personnage dans le gouvernement de la paroisse est parfois ridicule. L'intendant de M. de Matignon, seigneur de Montmartin-en-Graignes, siège dans une assemblée du 1<sup>er</sup> avril 1755 ; il s'agit de voter la suppression d'un ancien chemin et son remplacement par un nouveau. Le consentement des habitants est unanime et les raisons en sont exposées avec clarté et précision. Que fait l'intendant de M. de Matignon ? Pour se donner de l'importance et se poser en homme entendu, il prend la parole, développe d'une façon prolix et diffuse les arguments déjà présentés, et finit par demander que son dire soit consigné au procès-verbal, dont il réclame une copie pour les archives de son maître.

Quant aux curés, leur influence dans les délibérations paroissiales paraît plus décisive. Le général de la paroisse d'Auxais le reconnaît naïvement. Une délibération du 21 janvier 1782 déclare que le trésorier a eu tort de faire seul à l'ancien curé,

d'ailleurs les bienfaits, un bail des r, mais que tout le monde eût agi de tant que le feu sieur curé, ayant toujours d'autorité et d'empire sur l'esprit des paroissiens, leur avait ôté la liberté de ses volontés et d'agir librement. » L'intervention du prêtre dans les affaires civiles a souvent d'excellents résultats. Dans la paroisse de St-André-de-Bohon, le curé, seul dans la paroisse, était chargé d'occuper des détails de l'administration. Une foule de délibérations du XVII<sup>e</sup> s. par les curés et les vicaires, nous ont fait connaître le Clergé du Cotentin sachant traiter les affaires civiles de la paroisse avec beaucoup de fermeté et de sagacité. M<sup>re</sup> Louis Yver, prêtre de St-André-de-Bohon, soutient, de ses deniers, une école de douze ans, devant toutes les jurisdiccions, nombreux procès pour les paroisses de St-André-de-Bohon, et parvient à les faire rentrer dans la possession de biens communaux. Pour l'indemniser, on lui cède ces biens qu'il a su conserver. De son produit de cette donation que pour fonder une école aux pauvres et aux fabriques de charité (1650-1669). A Brévands, les curés ont été accusés, par les nobles et les seigneurs, de faire une opposition systématique au projet de partage des communaux, ce qui eût ruiné les simples habitants. Les curés déclarent qu'ils sont, avant tout, les défenseurs des pauvres, et qu'ils défendront toujours les intérêts aussi sacrés (Délibération du 21

mars 1784). L'affaire s'arrange par les soins du curé, et dans la délibération définitive qui consacre l'arrangement, il peut faire suivre sa signature de ces mots : « comme médiateur ».

Dans d'autres circonstances, au contraire, le curé et les paroissiens plaident avec acharnement les uns contre les autres. On pourrait faire dans le Cotentin une trop longue liste de ces tristes procès. Nous n'en citerons que quelques exemples. Les paroissiens de Montmartin-en-Graignes délibèrent, le 24 mars 1743, pour s'associer au procès intenté par l'un d'eux au curé au sujet de la dîme des pommes. Ceux de Brévands dénoncent leur curé au subdélégué, et se réunissent, le 21 septembre 1727, pour exposer leurs griefs. Il s'agit des réparations de l'église. A St-Hilaire-Petitville, à l'occasion de grosses réparations à faire aux immeubles affectés à la dotation du vicaire, les paroissiens soutiennent contre le curé un procès qui dure plusieurs années et qu'ils finissent par perdre (V. délibération du 20 juin 1728). Le curé de Beuzeville-sur-le-Vey, accablé de tracasseries par les habitants, quitte le presbytère et se réfugie à Paris; on est obligé de délibérer le 9 février 1744 pour supplier l'évêque de le remplacer.

Il nous reste à étudier la nature des attributions des assemblées du général de la paroisse, et à faire connaître l'objet des délibérations. Pour apporter le plus de clarté possible dans une matière assez complexe, nous examinerons séparément, d'une part, ce qui concerne l'intervention des habitants dans l'administration de l'église; d'autre part, ce qui regarde les affaires temporelles de la communauté.



le général de la paroisse  
résoriers, chargés d'admini-  
que. Une délibération  
indique assez exactement  
er « recevoir les rentes, po-  
nir les pommes du cimetière  
. trois mois les sommes  
obits, fournir l'église de p  
faire blanchir le linge, v  
se et à ce que les fosses  
de suite, sans aucune dis-  
6 livres, le trésorier pour  
s imprévues ; au-dessus  
une délibération spéciale  
insi nommés rendaient ca-  
fois par an aux paroissien-  
cette opération » l'affine-  
ité de procès-verbaux de  
le rejet d'articles de dép-  
du soin avec lequel ces

s annuelles, l'archidiacre  
représenter la situation d-  
ffaires mal gérées, si des c-  
sentaient, il provoquait un  
r nommer un nouvel ar-  
e procureur-syndic du tre-  
chidiacre, les habitants de  
août 1682, nomment les habitants  
reconnaitre les rentes et  
iens trésoriers ; ils dési-  
les notables pour régler à

les difficultés, et font choix d'un avocat « pour gouverner les procès. » A Sainteny, le 25 février 1724, on choisit un procureur-syndic et on lui donne mission de surveiller les travaux de l'église et la clôture du cimetière ; on lui adjoint un sous-ordre auquel on alloue dix livres par an, outre ses vacations. A Savigny, près Coutances, l'archidiacre convoque le prieur, les ecclésiastiques et les paroissiens, et nomme d'office « un scindic pour faire rendre les comptes précédents, faire vuider les rentes dues au trésor, avec obligation de justifier aux paroissiens, de trois mois en trois mois, de ses poursuites et diligences. »

Dans certaines paroisses, l'assemblée du général nomme le custos, les obitiers, chargés d'acquitter les services fondés, et jusqu'au vicaire. A Dangy, la nomination du custos se fait régulièrement : on lui impose l'obligation « de sonner *l'ouverture* le matin, le *pardon* du midy et du soir, d'assister le curé dans l'administration des sacrements et de tenir l'église propre. » Le traitement du custos était d'une gerbe en août ou 5 sols par feu ; il recevait également 5 sols par fosse. Les habitants de St-Hilaire-Petitville désignent leur vicaire à la pluralité des voix (1) (19 octobre 1727, 26 décembre 1728).

Aucune donation, aucun legs, faits au Trésor, ne pouvaient être acceptés sans l'assentiment des paroissiens (2) ; quelquefois l'assemblée considérait la libéralité comme plus onéreuse que profitable, et

(1) V. pièce justificative, n° 4.

(2) V. pièce justificative, n° 3.

te de l'accepter (Beuzeville, 6 juillet

, ne pouvaient faire aucun acte, soit  
it même d'administration, sans le  
néral de la paroisse. Le trésor d'Au-  
entes (2 mai 1696), celui de St-Pellerin  
19 septembre 1680), celui de Sainteny  
il emphytéotique (6 août 1752), le  
entiment des habitants, mais sans  
ir public intervienne. Les paroissiens  
t les pommes du cimetière (Sainteny,  
36), remettent des arrérages de rentes  
malheureux (St-Hilaire, 26 septembre  
vie les bancs de l'église (Bauple, 21  
, ou donnent l'autorisation de placer  
la nef (Sainteny, 29 février 1728). En  
ment de rentes dues au trésor, les  
ent le curé ou l'un d'entre eux de  
tal; ils stipulent le emploi qui doit  
discutent la solvabilité des nouveaux  
ais, 20 septembre 1699. — St-André,

ns s'occupent également des répara-  
nef et à la tour de l'église; c'étaient  
sur charge, puisque l'entretien du  
ait aux décimateurs. Les habitants de  
ent, le 18 novembre 1674, sur les  
solider la nef de l'église, et, séance  
dent à l'adjudication des travaux.  
décident de vendre une portion de  
ire face aux réparations de la tour  
1682). Une délibération des habi-

tants de Marigny (1732) porte « qu'ils n'ont jamais eu le dessein d'innover au chœur de leur église aucune chose qui puisse préjudicier aux religieux d'Aunay, décimateurs » (Arch. Manche. H. 56). A St-André-de-Bohon, des restaurations inintelligentes provoquent la chute de la tour sur le chœur ; de là procès avec les religieux de Marmoutiers, décimateurs, mise de l'église en interdit, puis enfin transaction (Délibération des 15 novembre 1743 et 24 mai 1745). Le 9 septembre 1781, les habitants de Montmartin approuvent les devis de réparations à faire à leur nef, nomment « le gouverneur de l'horloge » et fixent ses gages.

La construction et la réparation des presbytères occasionnent également des difficultés résolues en assemblées de paroisse. Les habitants d'Apperville délibèrent, le 26 février 1688, sur un procès avec leur seigneur, M. de Matignon, relativement au logement du curé. Les paroissiens de Brévands se plaignent que leur curé fasse bâtir le presbytère « à la moderne », et « qu'on y remarque 50 ou 60 ouvertures toutes à la mode » (21 septembre 1727).

Quelques paroisses possédaient une maison ou des biens affectés au logement et à l'entretien du custos. Le 24 juillet 1446, les paroissiens de Dangy s'assemblent devant le tabellion de Quibou, pour délibérer sur la démolition de la maison du custos ou « coustourierie », alors « en péril d'aller et tourner en complete ruyne. » Ils autorisent cette démolition à la condition « que la pierre ardoysé qui est sur ladite maison sera et demeurera auxdits paroissiens pour bien et aumosne et pour estre employée

ture de l'église et pour faire clore le

Une note du journal du sire de Goustate qu'il y avait au Mesnil-au-Val, le

Coustourrye, et qu'on le bannisait à messe, le 1<sup>er</sup> octobre 1553, moyennant n.

lance collective des habitants s'étendait

du trésor. Le coffre qui les renfermait

une triple serrure; une clef était remise

autre au seigneur, la troisième au tré-

large, ou, plus souvent, à un délégué

une délibération spéciale (Montmartin,

781). Si le curé, comme cela pouvait

gérât dans l'administration du trésor,

rt, le général de la paroisse nommait un

our assister au recatement des archives

. 28 avril 1675. — Le Moitiers-en-Bauptois,

). Soupçonnait-on le curé d'avoir détourné

res, les habitants désignaient deux délé-

ui intenter un procès (Catz, 26 octobre

nventaires périodiques que l'on faisait

trésor étaient soumis au contrôle pa-

prieur-curé de Dangy fit dresser par les

e Tessy l'inventaire des titres du trésor;

re fut collationné le dimanche 7 janvier

ue de la grand'messe, en présence du

la paroisse, qui délibéra de le remettre

re du trésor.

unauté était consultée sur des questions

it aujourd'hui réservées exclusivement à

clésiastique. Une délibération des habi-

autis fixe l'heure de la messe matinale

(20 février 1684) ; un autre des habitants de Beuzeville indique le nombre de services à célébrer avec le montant d'une fondation et taxe ce qui sera payé aux prêtres et officiers d'église (4 juillet 1694). Lorsqu'il s'agit d'ériger dans la paroisse une nouvelle confrérie, le curé est obligé de demander le consentement des habitants. Le 13 octobre 1641, les paroissiens de Méautis acceptent l'établissement du Rosaire et la donation faite en sa faveur par leur seigneur, Richard de Saint-Simon. A Sainteny, les habitants réunis ratifient l'érection de la même confrérie, « et se submettent à en garder et observer inviolablement les statuts » (23 février 1648). Au XVII<sup>e</sup> siècle, on voit cette confrérie si populaire du Rosaire s'établir dans presque toutes les paroisses, mais toujours avec l'assentiment des habitants (Beuzeville, 2 janvier 1650 ; St-Hilaire, 25 mars 1666 ; Auville, 28 février 1691, etc.).

Le revenu des pauvres, là où il y avait des fondations faites en leur faveur, était géré par le trésorier en charge, sous la surveillance des habitants. A Auville, l'un des curés donne tout son bien aux pauvres ; l'exécuteur testamentaire rend son compte à la paroisse assemblée. On décide le placement du reliquat en rente constituée, dont les arrérages seront distribués aux malheureux, à raison de 4 sols par dimanche (27 avril 1636). A St-Côme-du-Mont, chaque année, le dimanche de la Passion, on établit « le rôle des pauvres », et on leur distribue des secours à Pâques ou à Quasimodo (Délibération du 15 février 1770). Enfin, la communauté de Catz, « vu le peu de pauvres qu'il y a dans la paroisse », em-

revenu des pauvres à ses besoins les plus (10 décembre 1730).

otestants du Cotentin, assez nombreux avant ation de l'édit de Nantes, ne semblent pas nu d'assemblées proprement dites. Les an- euls, « tant en leurs noms que fondans pour unauté de l'église prétendue réformée », t les intérêts temporels des consistoires : relatif au consistoire de Ste-Mère-Église, le notaire de Ste-Marie-du-Mont, le 29 mai

inistration des affaires civiles, dans un pays ue toutes les paroisses possédaient des biens aux, donnait à l'assemblée des habitants n de se réunir fréquemment.

rd, on avait, comme partout, à procéder uement à l'élection du syndic, des assesseurs ollecteurs de la taille.

ction de syndic était assez mal définie ; cet ervait souvent d'intermédiaire entre les autés et le pouvoir central. Beaucoup de s du Cotentin n'avaient pas de syndics ; les s municipales étaient alors remplies par les llers (1). Le syndic était révocable à la vo- s habitants. Le 1<sup>er</sup> juillet 1771, les paroissiens ville destituent leur ancien syndic pour en un nouveau. Dans un but fiscal, Louis XIV spéculer sur l'amour-propre présumé des paysans et leur faire acheter des charges ics perpétuels. Mais les habitants du Co-

èce justificative, n° 3.

tentin étaient encore plus intéressés que vaniteux ; ces nouvelles charges ne trouvèrent que de rares acheteurs, et les syndics continuèrent à être nommés par les paroissiens.

Vers la fin de chaque année, on votait pour les assesseurs et les collecteurs de la taille ; depuis 1556, ces deux fonctions étaient confondues. Le sire de Gouberville rend compte régulièrement de cette opération dans sa paroisse (6 janvier 1553 ; 7 octobre 1554, etc.). On consultait les paroissiens sur ceux qu'il fallait « enroler ou desroler » (Auville, 23 novembre 1732). A Mesnil-au-Val, le même sire de Gouberville constate que « le dimanche xiii<sup>e</sup> jour de janvier 1553, à l'issue de la messe, Lefour, sergent, fitz sommation aux paroissiens de dire s'ilz entendoient empescher que Jacquemine, veufve de Raullet Vaultier, laquelle a perdu la vue, fustz desrollée. » Les fonctions de collecteurs étant très-onéreuses, les habitants des Bohons avaient détaché de leurs marais une portion, appelée Près-des-Collecteurs, que l'on bannissait régulièrement au profit des collecteurs en charge (5 mai 1743).

Les biens communaux, les marais si nombreux dans le Cotentin donnaient lieu à des assemblées auxquelles tous les intéressés ne manquaient jamais d'assister. On procède au *triage* avec le seigneur (Brévands, 27 juillet 1783), c'est-à-dire que l'on fait trois lots des biens possédés gratuitement par la communauté, pour que le seigneur en choisisse un. On cherche à dessécher les marais (id., 22 février 1767) ; on fixe l'époque du curage des limes et fossés (Méautis, 21 avril 1776) ; on délibère sur le



estiaux à mettre dans les communaux (avril 1787); on nomme le garde (id.); on fixe de la marque et la taxe par chaque arpent (Montmartin, 9 septembre 1781). Les communaux ne peuvent être vendus, on ne peut jouir en commun, sont rachetables (Brévands, 3 décembre 1786), et on en est vendue chaque année (Montmartin, 1786).

La commune n'a pas, comme la fabrique, de revenus. Chaque délibération indique à qui touchera les fonds et l'emploi qu'il en fera. On bannit, à St-Côme-du-Mont, les communaux, le 30 octobre 1746, et on décide qu'ils serviront à acheter les deux lits communaux. La commune est tenue de fournir aux habitants. Mais, depuis 1659, les dépenses communes doivent être approuvées par l'administration provinciale. Les habitants d'Auvers sont obligés d'implier l'intendant pour être autorisés à emprunter une somme de 52 livres à des fournitures auxquelles ils sont taxés (27 décembre 1659).

Le roi Louis XIV, qui mit les communes en commune, les habitants vendaient, échangeaient librement. Les paroissiens obligés d'acquitter une taxe de 1,600 livres pour contribution à la démolition des fortifications des Ponts-d'Ouve, se résignent à vendre des vergées de marais (14 juillet 1641). A St-Georges-de-Bohon, les habitants aliènent une partie des communaux pour les besoins d'amortissement (14 octobre 1640,

17 janvier 1642). Dans d'autres paroisses, les habitants autorisent des échanges concernant les biens de la communauté (St-Georges, 15 mai 1650). Les paroissiens de St-André-de-Bohon empruntent 400 livres constatant « que, sans ledit prest, ils eussent esté obligez d'abandonner leurs maisons aux cavaliers qui ont logé durant le quartier d'hyver, lequel argent a esté converty au payement et subsistance desdits cavaliers » (30 juin 1658).

La communauté rurale est aussi appelée à décider de la suite à donner aux nombreux procès qui, trop souvent, la ruinent. Dans ce cas, on délègue un ou plusieurs habitants pour représenter le général de la paroisse devant les diverses juridictions, ou pour terminer le litige par une transaction (Dangy, 23 mars 1413 (1) ; Montmartin, 11 décembre 1702). Jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, le curé est souvent désigné par les habitants ; au siècle suivant, on nomme soit le syndic, soit quelques-uns des notables.

L'assemblée des habitants était également compétente en matière de fondations d'écoles ; souvent même, elle nommait les maîtres et les maîtresses. M<sup>me</sup> de Franquetot convoque les habitants de St-Jores et de Coigny, le 16 juillet 1667, et leur fait accepter la création d'une école commune pour ces deux paroisses ; le procès-verbal fixe la rétribution du maître, et les obligations des écoliers. Les paroissiens de Dangy nomment régulièrement leur maîtresse d'école et la présentent à l'approbation du grand écolâtre de Coutances. A Colomby, à la veille

(1) V. pièce justificative, n° 1.

volution, les habitants élisent un maître la pluralité des voix et le font installer opposition de leurs deux curés (20 octobre septembre 1789).

les paroissiens se réunissaient dans une cas spéciaux, dont nous ne citerons que exemples :

habitants de St-André protestent contre l'usage d'un chemin (24 décembre 1769). Les habitants d'Aumeville, comme la plupart de ceux de la région, sont convoqués, en 1603, pour déclarer des fiefs dans leur paroisse ou des biens communaux (Arch. Manche, A. 3561). Le seigneur d'Aumeville se fait délivrer par les habitants un certificat relatif à ses droits honorifiques (1600). Les habitants de Cerisy-la-Forêt, sont astreints au service des gardes-côtes, « qu'ils sont prêts à aller où besoin sera au service du Roy, travaillant incessamment en effet à s'armer et à se mettre en état de faire à Sa Majesté tout le service qu'il leur sera en cas de nécessité extraordinaire seul sans s'assujettir pour cela au gage de costes et sont exempts » (17 octobre 1688).

Il est inutile de multiplier les citations : l'analyse que nous venons de faire d'un grand nombre de cahiers nous suffit pour faire connaître le rôle et l'importance des Assemblées de communautés dans la région. Remarquons encore que les cahiers de la région du Cotentin furent rédigés et votés en l'absence de des assemblées semblables à celle que nous venons de décrire.

Les documents originaux et inédits qui nous ont servi dans ces recherches sont tirés pour la plupart des archives des fabriques ou des vieux actes des notaires. Les fabriques ont presque toujours hérité des titres conservés autrefois si précieusement dans le coffre à triple serrure du trésor (1), et les notaires déposaient au rang de leurs minutes les originaux des nombreuses délibérations qu'ils étaient appelés à recevoir. Les municipalités actuelles possèdent rarement les archives des communautés qui les ont précédées, et il faut recourir aux sources que nous venons d'indiquer pour étudier la vie communale et administrative de nos villages sous l'ancien régime.

## PIÈCES JUSTIFICATIVES.

---

### I.

*Procuration ad litem donnée par les habitants de Dangy en 1413.*

Par devant Geffroy de Coquerel et Jacques Lahaye, tabellions jurez en siège de Marigny, furent présents Jehan Delaunay et Richard Raut, trésorier de Dangy, messire Jean Perrotte, Nicolle Guesnon, escuyer, Jean Bernard, Jehanne Henrye (22 autres noms), tous paroissiens, communs, manans et habi-

(1) Les archives de la fabrique de Dangy contiennent plus de 500 procès-verbaux de délibérations.

ssse de Dangy et fondans  
irs bonnes volonteiz fisrent  
ent et ordonnèrent leur  
aultres et eux ensemble  
ituèrent leurs procureurs  
essagiers et speciaux, c'es  
ean Piquelin, Guillaume l  
cun d'eulx portant ces pr  
une de leurs causes qu  
et affaires qu'ilz ont et  
s et à mesnoir touchant  
. communauté... Et par e  
daye, Launay, Bernard, C  
Legaignyer et à Thomas C  
ant cest présentes et non  
et faire apoinctement a  
e l'Hostel-Dieu de Cousta  
iceulx trésoriers et paro  
contre desd. prieur et frèr  
ices touchant certaines  
rs et paroissiens disoier  
r le fief ès Guillebert que  
es hommes et tenans lesd.  
lesd. constituants sur la ca  
s leurs biens meubles et  
advenir, tenir pour bon e  
tout ce qui par leurd. proc  
tant ces présentes sera l  
faict présents Mathurin Yv  
dentu et Jehan Douchir  
' jour de mars 1413.

(Archives de la fabrique de Dan

II.

*Assemblée de deux paroisses devant un curé pour vendre  
des biens communs (1647).*

L'an 1647, le dimanche 7<sup>e</sup> jour d'avril, à l'issue de la grande messe paroissiale de l'église de St-André-de-Bouhon, devant moy, Jacques Lambert, p<sup>bre</sup> curé de lad. paroisse, se sont assemblez les paroissiens, manants et habitants de St-Georges, et St-André-de-Bouhon, en corps commun et comme ne faissant qu'une mesme communauté par ensemble pour eux et fondant commun pour les autres absents, par M<sup>e</sup> Jean Poisson, p<sup>bre</sup>, curé de la paroisse St-Georges-de-Bouhon, M<sup>e</sup> Michel Yver et Philippe Lesauvage, p<sup>bres</sup>, Jacques de Bray, escuier, s<sup>r</sup> de l'Esmonderie, Jacques Vibert... (37 paroissiens sont en outre présents) pour délibérer de leurs affaires communes et particulièrement touchant la vente qu'il leur convient faire de quelque partie de leurs communs, suivant qu'ils ont esté permis par arrest du conseil d'Estat, donné à Paris, le 22 décembre 1644, d'en vendre pour leurs nécessitez et affaires, affin de satisfaire au paiement de la somme de 1,030 livres qu'ils doibvent à M<sup>re</sup> Louis Yver, p<sup>bre</sup>, par l'examen et affinement des comptes qu'il a rendus auxd. paroissiens, les 12 juillet 1641 et 27 juillet 1642, des deniers qu'il a avancés pour lesd. paroissiens, tant à la poursuite d'un arrest définitif contradictoirement donné au bénéfice desd. habitants, en la cour du Parlement de Normandie, le 12<sup>e</sup> de may 1642, pour le grand maresq desd. paroisses... que pour avoyr

ration de 4,400 livres à quoy les  
esté taxés en l'année 1641 par nos  
mbre des droicts d'amortissement  
de leurs maresq, lesquels parois-  
ommés, assemblez au son de la  
termement faict à ce jour, après  
ntre eux et recogneu qu'à cause  
ivreté il leur est du tout impos-  
somme de 1,030 livres aud. Yver,  
mement deslibéré, pour le bien  
portion de leurs biens et maresqs,  
ontaine du Rotoir, . . . à laquelle  
ocuration à M<sup>e</sup> François Caillemer  
r contract de vente au prix de  
, . . . et en considération des bons  
que led. Yver a rendus auxd. pa-  
rs affaires publiques, ils luy ont  
hes de terre à prendre dans la  
conière . . . Et ont lesd. communs  
1 la présence de Pierre d'Artheni  
de la paroisse de Tribehou.

roissiens signent, à l'exception de trois  
it qui font une croix.)

### III.

*pour accepter un legs. 1789.*

s, François Jourdan, notaire du  
3 Carentan, le dimanche sur les  
atin, 24<sup>e</sup> jour de may l'an 1789,  
la grande messe paroissiale de

Sainteny, dans l'église dud. lieu, dans l'œuvre de la fabrique.

Se sont assemblés au son de la grosse et principale cloche sur les annonces faites aux prosnes des messes paroissiales des deux dimanches précédents et de cejourd'huy et des billets de convocation envoyés conformément aux règlements, MM. les curé, prêtres, marguilliers tant anciens qu'en exercice de l'église et paroisse de Sainteny, stipulant en leurs qualités pour lad. église et fabrique et encore comme administrateurs des biens et revenus temporels de lad. paroisse et tous les habitants en général de lad. paroisse pour délibérer sur les affaires de lad. fabrique et paroisse, et notamment pour aviser aux moyens de faire parvenir les legs pieux qu'a fait à la paroisse le sieur Jacques Mahieu, officier passeur d'eau à Paris... lesquels après avoir délibéré et mûrement réfléchi, les présents faisant fort pour les absens et chacun en sesd. qualités, ont fait et constitué pour leur procureur général et spécial, M. l'abbé Quénault, secrétaire de Mgr l'Évesque de Coutances, actuellement résidant à Paris, auquel ils donnent pouvoir d'accepter l'abandon qui leur sera fait de divers contrats de rente pour les remplir des legs faits à lad. paroisse...

(Suivent 16 signatures.)

#### IV.

*Délibération pour nommer un vicaire. 1727.*

Le dimanche 19 octobre 1727, à St-Hilaire-Petit-ville, issue de la messe paroissiale, devant les no-



ntan, se sont assemblés au son de la l'annonce faite led. jour au prosne ction d'un vicaire, les sieurs curé. iens et habitants, lesquels d'une voix nommé, au lieu et place de feu fant, la personne de M<sup>r</sup> François Aze, aroisse de Ravenoville.....

(Le seigneur signe avec 20 paroissiens.)

## ITECTURE RELIGIEUSE

---

### ESQUISSES

#### MONUMENTS ANCIENS D'ARCHITECTURE RELIGIEUSE

as le Passais normand

par M. H. MOULIN

---

normand, démembrément du vaste ns, possède encore plusieurs monu- nts d'architecture religieuse d'une itestable; et, sous ce rapport, le t autrement riche que le *Mortainais* en édifices religieux, non seulement ais encore, ce qui est bien plus rare, *vingiens* et *carlovingiens*.

onuments, voisins de nous, que nous e décrire, notamment les monastères e *St-Auvieu* et de *Ceaulcé*, ainsi que

le prieuré de *Notre-Dame-sur-l'Eau*, près Domfront, et l'abbaye de *Lonlay*.

I.

LE MONASTÈRE MÉROVINGIEN DE SAINT-AUVIEU,  
PRÈS PASSAIS.

Il est certain que, dans la seconde moitié du VI<sup>e</sup> siècle, *saint Auvieu* (*Alveus*, *Alvée*) s'établit comme missionnaire, dans la forêt du *Passais*, grâce aux concessions de terrain que lui avaient faites l'évêque du Mans, Innocent, ainsi que le roi de France, Clotaire I<sup>er</sup>; et il est hors de doute que *saint Auvieu* se fixa non loin de Passais, dans cette partie de la forêt qui a conservé son nom, *Cocus Sancti Alvei* (1).

Or, il fonda, en cet endroit de la forêt, laquelle dépendait alors de Ceaulcé, *in conditâ celcia censi* (1) un monastère avec une chapelle qu'il plaça sous le vocable de saint Pierre : chapelle qui subsiste toujours, et qui, sauf quelques retouches, a conservé les caractères distinctifs de l'architecture sous les Mérovingiens.

Cette chapelle, de forme rectangulaire, mesure, dans sa partie primitive, 7<sup>m</sup>,50 de longueur sur

(1) (V. *les Bollandistes*, t. XLIII, p. 807-809; et l'*Histoire de l'église du Mans*, par Dom Piolin, 1851, t. I, p. 199-235).

(2) Canton, contrée ou région qui avait pour chef-lieu, dans les temps mérovingiens, *Ceaulcé*, localité ancienne et importante, ayant le titre de *bourg canonial*, *vicus canonicus*.

argeur, soit 40 mètres carrés; surface pour un petit nombre de religieux.

actérise cet édicule, c'est surtout dans la , le petit appareil avec ciment romain t conservé; mais des baies anciennes qui ister, une seule est encore apparente, idi, petite baie romane, étroite et à ais sans briques.

x autres baies, elles ont été remaniées onstruction primitive. Ainsi la porte du être refaite au XII<sup>e</sup> siècle, les fenêtres u chevet datent du XIII<sup>e</sup> siècle; et enfin

nord est tellement couvert de lierre as possible de distinguer les anciennes

Mais, malgré ces remaniements, la *Saint-Auvieu* n'en a pas moins conservé es distinctifs de l'architecture romane ; et elle rappelle une église de la même

de même style, au moins dans ses iennes, l'église de Saint-Pair, près ternier débris de l'ancien monastère de

le l'église, à l'Ouest, est un bâtiment y de forme rectangulaire, lequel mesure e longueur sur 6 de largeur, soit 90 mètres

nes baies de cet édifice n'existent plus, par suite des remaniements nombreux s; mais l'on distingue toujours dans la le même petit appareil avec ciment i sorte que l'on peut considérer cette me partie intégrante de l'ancien monas-

tère, avant que la chapelle n'eût été transformée en église paroissiale.

En effet, à une époque que l'on ne saurait préciser, mais qui doit être fort ancienne, la chapelle de Saint-Auvieu devint l'église paroissiale de Passais ; et ce fut sans doute alors qu'on lui annexa l'ancien bâtiment conventuel, en ouvrant à l'ouest une porte que l'on distingue encore.

Or, cette église étant restée paroissiale jusqu'au règne du roi Louis XI, l'on se trouve en présence, non seulement d'un monastère mérovingien, mais encore de la première église paroissiale de Passais.

Au commencement du XII<sup>e</sup> siècle, Henri I<sup>er</sup>, roi d'Angleterre, et maître de la Normandie, à la suite des confiscations territoriales qui suivirent la bataille de Tinchebray, donna à l'ermite Vital lequel venait de fonder l'abbaye de Savigny, avec les terres de *Moreth*, de *Beauxchamps*, de *la Fresnaye*, le domaine de Saint-Auvieu, *locum S. Alvei* (1) et les Savigniens déservirent, depuis cette époque, le monastère abandonné lors des invasions normandes, de sorte que l'on peut attribuer à ces religieux la porte romane du midi, les baies géminées du chevet, enfin l'autel en pierre qui subsiste toujours.

Cet autel consiste en une table en granit, ornée d'une gorge, laquelle table repose sur un massif de

(1) (V. Une bulle du pape Lucius II, de l'année 1144 ; Vie des saints du diocèse de Séez, par l'abbé Blin, Laigle, imprimerie Montausé, 1878, t. I, pages 231, 241 et 242.)

forme rectangulaire, et est en outre  
vant par deux colonnettes romanes.  
élegant et sévère des autels, tels qu'on  
au commencement du XII<sup>e</sup> siècle.

## II.

### PROVINGIEN DE SAINT-ERNIER A CEAULGÉ.

4 kilomètres de Saint-Auvieu, était  
ère bien autrement important, fondé  
poque, c'est-à-dire au VI<sup>e</sup> siècle, par  
carrefour d'anciens chemins gaulois  
de la grande ligne d'Angers à Caen  
route du Mans en Bretagne, par le

e de Saint-Ernier avait été certai-  
à Ceaulcé même, *Celciacum* ou *Cel-*  
n bourg canonial, *vicus canonicus* (1)  
glise paroissiale actuelle, sur la rue  
nier; mais tout porte à croire que le  
rovingien a complètement disparu  
e à la nouvelle église que l'évêque  
oy, fit construire à Ceaulcé, au com-  
IX<sup>e</sup> siècle, pour y déposer les restes  
t Ernier (2).

quet, t. III, p. 449 et 455; t. VI, p. 631 A; et  
t. XXXVI, p. 425-427. — *Episcopus cenoma-*  
*vicum suum, nomine Celciacum.* )

ans François (793-816) « construxit ecclesiam  
illa sui episcopi et in vico canonico, qui vo-

L'on ne serait donc pas, comme à Saint-Auvieu, en face d'un monastère mérovingien ; mais plutôt d'une église carlovingienne. Seulement, il va sans dire que l'édifice a subi de nombreux remaniements ; mais il en reste toujours de larges pans de maçonnerie dont le caractère n'est pas douteux.

Ce qui caractérise cette maçonnerie, c'est le petit appareil symétrique, d'un modèle très pur, baigné dans du ciment romain ; type qui rappelle les parties anciennes des remparts et de la cathédrale du Mans.

Malheureusement les petites baies romanes qui ajouraient la muraille du nord, et qui subsistaient encore, il y a quelques années, ont disparu pour faire place à de larges fenêtres ; et, si nos souvenirs sont exacts, ces baies étaient formées avec des claveaux de briques, ce qui donnerait encore un caractère carlovingien à l'édifice.

Enfin il existe au midi un ancien campanile, lequel présente, il est vrai, dans son état actuel les caractères généraux de l'architecture au XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles ; mais l'on remarque toujours à l'ouest, un pan de maçonnerie en petit appareil, comme le reste de l'édifice, avec une petite baie romane, aujourd'hui bouchée, de sorte que l'on peut affirmer qu'il y avait là, dans l'origine, accolé à l'ancienne église, au midi, un petit campanile, destiné à recevoir des cloches.

Or l'usage des cloches en France ne semble s'être généralisé que sous le règne de Charlemagne, c'est-

ment à l'époque de la construction de  
vingienne de Ceaulcé, et lorsque l'on  
l'étain à l'argent dans la composition  
cloches (1).

### III.

#### NOTRE-DAME-SUR-L'EAU.

sur la rive droite de la *Varenne* et près  
ce nom (2), l'ancienne église de *Notre-*  
*au* dessine une croix latine avec bas-  
ir centrale carrée (4), absides et absi-

se primitive, construite au commence-  
siècle, comme l'abbaye de Lonlay, a dû  
naniements successifs qui en ont nota-  
ré le caractère, surtout à l'extérieur;  
élevé vers 1026, par Guillaume I<sup>er</sup> de  
le reste plus aujourd'hui que la forme  
sseau, avec quelques fragments de ma-  
*opus spicatum*, ou en *arêtes de pois-*  
à Lonlay, et surtout avec les piliers  
intérieur du vaisseau qui ont conservé

Martigny, Dictionnaire d'archéologie chrétienne.

pierre à trois arches romanes, avec brise-lames  
II<sup>e</sup> siècle.

lés ont été enlevés lors de l'ouverture du chemin  
nunication de Domfront à Mortain.

ayant été foudroyée, la flèche a été remplacée  
aire.

le cachet des églises de cette époque, et qui permettent d'assigner à sa construction une date précise et certaine.

Quant à l'ancien appareil de maçonnerie, il a presque entièrement disparu, comme à peu près partout en Normandie, pour faire place à un appareil plus régulier et plus solide, l'*opus quadratum* ; et aujourd'hui la vieille église des comtes du Perche n'offre guère que l'aspect des édifices religieux du commencement du XII<sup>e</sup> siècle, avec ses baies à ressauts et en fer à cheval, ses longues fenêtres à large éveil (1), les cintres géminés de la tour et des absides, que supportent des colonnettes romanes, ses rosaces ornées de chevrons, ses frises en damier ; enfin avec ses modillons grotesques qui rappellent les sculptures primitives des anciennes abbayes de Caen et notamment de l'*Abbaye-aux-Dames*.

Telle est aujourd'hui, à l'extérieur, l'église de *Notre-Dame-sur-l'Eau* ; et, c'est seulement à l'intérieur, que l'on peut se rendre un compte exact de ce qu'était dans le principe, le monument des *Talvas* quant au style et quant à la forme.

En effet, c'est à l'intérieur que le vaisseau rappelle ces édifices religieux du XI<sup>e</sup> siècle, si communs dans les diocèses du *Mans*, d'*Angers*, notamment l'église *St-Jean de Château-Gonthier* et l'ancien prieuré d'*Azé*, près de cette ville : édifices que l'on peut considérer comme des types purs de cette époque

(1) Ces fenêtres rappellent notamment celle de *Saint-Jean de Château-Gonthier*, église fondée au commencement du XI<sup>e</sup> siècle, par le comte d'Anjou, Foulques Nerra (987-1040).



religieuse ; et tout porte à croire que *Notre-Dame-sur-l'Eau* avait été construite, soit sous les Plantagenets, par des armains ou de l'Anjou.

On remarque, à l'intérieur, soit dans la nef, soit dans le transept, parties de l'édifice qui ont dû être remaniées, ces piliers carrés des Carolingiens, ayant pour tout ornement un simple tailloir, *sans retours* ; type caractéristique des édifices religieux en style roman de la fin du XI<sup>e</sup> siècle ; et c'est seulement à l'extrémité du transept qu'apparaît le *tailloir avec retours* qui date de la seconde moitié du XII<sup>e</sup> siècle.

On peut donc dire que l'église de *Notre-Dame-sur-l'Eau* fut commencée vers 1026, fut continuée pendant le XII<sup>e</sup> siècle ; et nous verrons qu'elle n'a subi de modifications que dans la première moitié du XIII<sup>e</sup> siècle. La tour centrale carrée, avec ses colonnes et ses galeries, ornées de cintres en plein cintre, présente bien tous les caractères des beffrois normands du XII<sup>e</sup> siècle, lorsque l'on commença à installer les grandes sonneries ; et on peut comparer celle de St-Pair, près Granville, avec la même tour, mêmes caractères, et dont la date est connue (1).

Le cœur de l'église, avec son abside et ses basiliques, doivent également dater du commencement du XII<sup>e</sup> siècle, comme l'accuse la présence de la *triforium*, orné de cintres géminés, des

construite en 1131.

baies romanes ornementées, des rosaces circulaires, des frises et d'élégants bandeaux ainsi que des modillons sculptés ; en un mot, la présence de tous les ornements caractéristiques de cette nouvelle architecture inaugurée à la fin du XI<sup>e</sup> et surtout au commencement du XII<sup>e</sup> siècle.

Enfin, le chœur est voûté en berceau, comme l'abside, ainsi que les absidioles sont elles-mêmes voûtées en formice, — genres de voûte qui datent également de la même époque.

En somme, l'église de Notre-Dame-sur-l'Eau, telle qu'elle existe aujourd'hui, peut être considérée comme un monument de transition entre les XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles ; et l'on remarque même dans la nef des demies colonnes engagées, destinées à recevoir les retombées d'une voûte en pierre que l'on n'a pas osé entreprendre.

Comme détails intérieurs, l'on remarque le maître-autel, dont la table en granit repose sur un massif de maçonnerie et est supportée par trois colonnes romanes (1) ; et dans l'absidiole de droite, l'on voit le tombeau d'un ancien vicomte de Domfront, en style renaissance.

L'église de Notre-Dame-sur-l'Eau a joué un certain rôle dans l'histoire du Perche et du Passais. C'était d'abord un prieuré, dépendant de l'abbaye de Lonlay, et construit comme elle, par Guillaume I<sup>er</sup>, comte de Bellême et du Perche. Mais,

(1) Des autels de ce genre se voient également à Notre-Dame de Vire, dans l'église de St-Sever, à Notre-Dame d'Avesnières, près Laval, et à St-Auvieu, près Passais.

lation, cette église subit des remaniements qui la transformèrent continuellement sous le gouvernement du roi Henri I<sup>er</sup>. Ce souverain, qui régna en 1100 à 1135, et qui est surtout connu de *Henri Beauclerc*, se plaisait beaucoup, dont il avait d'abord été seigneur, et possédait plus aucune autre terre en France. Il y résidait souvent. Il y venait le roi d'Angleterre, y tenir sa cour ; et à croire qu'il faut attribuer à ce chèvènement de Notre-Dame-sur-l'Eau, la reconstruction du château de Dom-

est seulement en 1156, que cette église fut rebâtie par Hugues d'Amiens, archevêque de Reims. En 1135 à 1153, l'on sait que la Normandie et le Passais en particulier furent incessamment théâtre de guerres acharnées entre Robert, successeur de Henri I<sup>er</sup>, et Geoffroy son compétiteur.

Le roi d'Angleterre, Henri II, Plantagenet, parvenu à la couronne, en 1154, séjourna souvent à Caen et fit de cette ville une de ses résidences favorites. En 1161, il envoya la reine Éléonore à Caen, et celle-ci ayant donné le jour à un fils, nommé comme sa mère *Éléonore*, cette cérémonie fut tenue sur les fonds baptismaux, dans l'église de Notre-Dame-sur-l'Eau, par un légat du cardinal-prêtre, en présence d'Achard,

évêque d'Avranches et du célèbre abbé du Mont-St-Michel, Robert de Torigny, lequel a relaté ce fait dans ses chroniques (1).

## VI.

### L'ABBAYE DE LONLAY.

Comme tant d'autres monastères des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles, l'abbaye de Lonlay avait été fondée au commencement du XI<sup>e</sup>, dans un vallon circulaire en forme d'*entonnoir*, *convallum* — vallon qu'entoure une élégante ceinture de collines en pente douce, dans lequel l'*Egrenne*, cours d'eau qui descend des hauteurs de *Chaulieu*, arrose de vertes et fertiles prairies, de ses eaux limpides et poissonneuses.

Ce vallon, d'un aspect très pittoresque, offre une grande ressemblance avec un *entonnoir* de même nature, dans lequel fut construite, deux siècles plus tard, non loin de Granville, l'abbaye de *la Luzerne*.

Avant la Révolution, l'abbaye de Lonlay faisait partie d'une petite ville *fermée*, qui s'accédait par trois portes, savoir : la Haute-Porte, *Alta janua*, au Nord-Ouest (2), la porte de la ville, *Urbis porta*, au Nord (3), vers *la rue St-Michel*, une des plus anciennes de la ville ; et enfin la porte majeure, *Major porta*, laquelle communiquait avec les bâtiments conventuels (4).

(1) V. (Dom Bouquet, t. XIII, p. 306 B.).

(2) Vers le chemin d'intérêt commun n° 17, de Flers à Passais.

(3) Non loin du moulin de *la Porte*, qui subsiste toujours.

(4) V. (le plan de l'abbaye, publié par M. Sauvage, dans sa notice de 1865).

l'abbaye était connue sous le nom de Lonlay-des-Déserts, *in de-*re encore bien cet aspect solitaire : landes et ses bruyères.

, au moins à l'extérieur, l'architecture produit peu d'effet ; avec cette terminaison un toit vulgaire, elle fait avec cet ensemble de contreforts et de piliers le système constituait non seulement mais encore l'élégance de ce

à la forme d'un T renversé, avec des bas-côtés faisant le tour de la ceinture de chapelles envelop-

que la croix-latine dût jamais ; les gros piliers de l'intertransept seuls des *retours*.

Le plan à l'intérieur un mélange de styles divers ; et, cependant, malgré cette église surélevée et très simple d'élégance ni de beauté.

On voit dans la construction de l'église celui du XI<sup>e</sup> siècle, date de la construction ; et, ensuite, les styles des siècles suivants, date de l'achèvement in-

complètement du XI<sup>e</sup> siècle, dans le style de l'époque, c'est-à-dire en *opus* romain, de poisson, avec des baies de grande simplicité, l'église abbaye et ses transformations principales,

à deux grandes époques de l'architecture religieuse en Normandie, savoir à la fin du XI<sup>e</sup> siècle, sous le règne de Guillaume-le-Conquérant, et à la fin du XIII<sup>e</sup>, sous le règne de Saint-Louis et de ses successeurs.

De l'église fondée par Guillaume de Bellême, comte du Perche, il ne reste plus aujourd'hui que des fragments de maçonnerie en *opus spicatum*, encadrés dans un nouvel appareil, avec quelques baies romanes ; mais il paraît impossible de dire quelle pouvait être la forme exacte de l'édifice fondé vers 1026, par le constructeur de la ville, du château et des églises de Domfront, Guillaume I<sup>er</sup>, de Bellême.

Sous ce rapport, l'église abbatiale de Lonlay est donc très inférieure à l'église de *Notre-Dame-sur-l'Eau*, qui, fondée vers la même époque et malgré des remaniements postérieurs n'en a pas moins conservé, dans sa pureté et dans son unité, le cachet particulier des édifices religieux des XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles, dont l'on trouve notamment tant de types précieux et parfaitement conservés dans les diocèses du *Mans* et d'*Angers*.

Dans la seconde moitié du XI<sup>e</sup> siècle, il se produisit en Normandie une révolution complète dans l'architecture religieuse, par la substitution du roman secondaire au roman primaire : révolution non moins remarquable que celle du XIII<sup>e</sup> siècle, lorsque l'*ogive* remplaça le *plein cintre*.

C'est cette révolution qu'admirait un historien anglo-normand du XI<sup>e</sup> siècle, Guillaume de Malmesbury, lorsqu'il s'écriait : « Videas ubique in

in vicis et urbibus monasteria *novo*  
*vere* consurgere (1) !

En du XI<sup>e</sup> siècle, l'*opus spicatum* des  
s fait place à un appareil plus régu-  
de, l'*opus quadratum*, la colonne  
n chapiteau d'ordres doriques ou  
ce le pilier roman avec simple tail-  
s intérieurs des édifices, nus jus-  
vrent d'une galerie déjà élégante,  
om de *faux triforium* ; et c'est ainsi  
général ce *novum genus ædificandi*  
aume de Malmesbury, et dont *St-*  
*n* et surtout l'*Abbaye-aux-Dames*  
s plus remarquables que nous pos-  
sionnons.

La transformation générale des édifices re-  
tient à Lonlay, sous la longue admi-  
nistration de Ranulfe I<sup>er</sup>, religieux de St-Étienne  
de Caen, onzième abbé de Lonlay (2).

Il est alors que l'on remplaça l'ancien  
*opus quadratum* ; que l'on éleva dans  
les piliers massifs, qui supportent la  
galerie, d'un *faux triforium* les murs  
sont ornés ; tous ornements qui rappellent  
celles de Caen ; enfin, ce fut égale-  
ment sous l'administration de l'abbé Ranulfe, que

de Malmesbury, L. III. — Dom Bouquet, t.

est mort en 1122 ; et, en 1082, il figurait à  
la tête du prieuré du Rocher, près Mortain.  
L'abbaye de Lonlay pendant au moins qua-

l'on construisit, en avant de l'édifice, la tour carrée qui subsiste toujours, malgré des remaniements postérieurs, mais qui, par son appareil de maçonnerie et par certaines baies romanes, rappelle les édifices du commencement du XII<sup>e</sup> siècle; tour qui était naturellement accotée au Midi par les bâtiments conventuels; mais qu'il a fallu soutenir à l'est et au nord, par de robustes contreforts.

Quant à l'église abbatiale, reconstruite à la fin du XI<sup>e</sup> siècle, elle devait affecter la forme des édifices religieux de cette époque, avec un chœur, terminé par une abside circulaire, deux absidioles latérales, et, cet état de choses a dû se perpétuer jusqu'à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, lorsque le vaisseau subit une seconde transformation encore plus radicale que la première.

Mais ce qui reste de plus remarquable des constructions de la fin du XI<sup>e</sup> siècle, ce sont certainement les gros piliers massifs de l'intertransept qui supportent la tour : piliers à doubles retours, au moins vers le levant, c'est-à-dire dans la direction du chœur et des bas-côtés qui l'entourent.

Ces piliers, qui ont toute la hauteur de l'édifice, sont ornés de demi-colonnes engagées, conjuguées avec tailloir, chapiteau, en général à sculptures grotesques (1), et un stylobate, formé d'un piédestal carré avec un simple boudin pour tout ornement.

Telle est l'église du XI<sup>e</sup> siècle, avec quelques dé-

(1) Ces chapiteaux semblent faits en pierre calcaire d'Aubigny, près Falaise, comme les chapiteaux des bas-côtés de l'église de Mortain.



amorce sur les murs du

comme tant d'autres édi-  
ransformation encore plus  
tion française, c'est-à-dire  
Normandie, sous Philippe-  
seulement vers la fin du

t vrai, le transept, tel qu'il  
fin du XI<sup>e</sup> siècle, avec les  
ennent la tour; et l'on se  
ar des archivoltas de forme

se abbatiale dut être com-  
s le style gothique de cette  
ture religieuse; et c'est à  
ction qu'appartiennent ces  
monocylindriques qui en-  
ise (2).

grâces, il est vrai, ne man-  
égance, aussi elles rappel-  
ès semblable du rond-point  
giale de Mortain, colonnade  
époque, et qui a dû très  
de modèle aux architectes  
onlay.

s devaient former, dans le chœur  
lacée depuis par un *faux trifo-*

ême époque qu'a dû être cons-  
le des quelques fragments qui

Les chapiteaux des colonnes ne sont pas frustes ; mais ils sont encore ornés de feuillages enroulés ; et, quant au stylobate desdites colonnes , il forme comme à Mortain, un pentagone avec un tore aplati.

Quant aux archivolttes de forme ogivale qui surmontent les colonnes monocylindriques du chœur, ils ne sont ornés ni de tores, comme à Mortain, ni de gorges, comme à Notre-Dame de Vire ; mais d'un double et large chanfrein.

Cette double colonnade qui suppose, comme clôture du chœur, une ceinture de chapelles, donne une idée suffisante de ce que devait être au XIII<sup>e</sup> siècle, le chœur de l'église abbatiale, avec un faux *triforium* qui subsiste toujours, et un *clerestory* en ogive-lancette qui a disparu.

En effet, l'abbaye de Lonlay dut être dévastée pendant la guerre de Cent-Ans, par les Anglo-Navarrais dont le quartier-général était à Domfront (1). Ainsi, en 1418, l'église abbatiale, ainsi que les bâtiments conventuels, furent incendiés ; et c'est vraisemblablement à ce sinistre qu'il faut attribuer la destruction des chapelles primitives ainsi que des hautes nefs du chœur.

Mais, au XV<sup>e</sup> siècle, et vraisemblablement après l'expulsion des Anglais de la Normandie, en 1450, l'église de Lonlay subit une troisième transformation. Ainsi, c'est évidemment de cette époque que datent la construction des hautes nefs avec leurs baies à meneaux et en fer de lance, le remaniement

(1) D'après Guillaume de Nangis, les Anglais s'emparèrent du château de Domfront, en 1353.

de la tour carrée dont plusieurs baies accusent également cette époque, enfin la construction de ce porche élégant qui décore cette tour à l'Ouest, et qui sert d'entrée à l'église abbatiale.

Quant aux nouvelles chapelles, reliées au chœur par des contreforts intérieurs, et construites en *style perpendiculaire*, elles sont postérieures d'un siècle aux hautes nefs du chœur, et doivent dater du XVI<sup>e</sup> siècle seulement.

Enfin, c'est vers cette époque que l'on orna ces chapelles de riches et élégants autels, remarquables par leurs sculptures, comme par leurs bas-reliefs (1) et que l'on décora le chœur de ces belles stalles à baldaquin, non moins remarquables, et que la Révolution a heureusement épargnées (2).

Du reste, l'église, ainsi que les bâtiments conventuels, incendiés aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles et reconstruits dans le style Louis XIII, n'ont pu être achevés qu'au commencement du XVII<sup>e</sup> siècle.

En somme, le *Passais normand* possède près de nous, quatre monuments anciens d'architecture religieuse, très intéressants à étudier :

Le monastère mérovingien de *St-Auvieu*, d'une authenticité incontestable ;

L'église de *Ceaulcé*, dont les parties anciennes appartiennent à l'époque carlovingienne ;

L'église de *Notre-Dame-sur-l'Eau*, spécimen de l'architecture romane dans le cours du XI<sup>e</sup> siècle ;

(1) Ces bas-reliefs qui rappellent l'école de Lesueur, représentent notamment la *mort de St-Benoit*, l'*Annonciation* et le *Mariage de la Vierge*.

(2) V. l'*Abécédaire* de M. de Caumont, p. 673.

y, qui contient des parl  
époque, surtout de la

## PLICATION

RTE DE QUATRE FEUILLET

PROLOGE

ite de **BLANGY**.

ite des cinquante premi  
en, M. Du Feugray consi  
re n° 1 et le suivant ; l  
l'autre ne commence  
2.

en parchemin dont n  
ans un lot de vieux ti  
lu registre où cette lac  
it serait facile à vérifier.  
illets, cotés 72 et 73, c  
e laisse pas de présen  
itulé :

assises en la ville et f  
les parties sont cy a  
ainsi qu'il a esté faict  
ptes précédents. Lesque  
rallieur comme par le  
mes muables peult ap







# LE « LIVRE DES SIMPLES »

INÉDIT DE MODÈNE ET SON AUTEUR

Par M. JORET

---

## I.

La Bibliothèque *estense* de Modène renferme deux manuscrits du XV<sup>e</sup> siècle, dont l'existence est connue depuis longtemps, mais qui n'ont été que tout récemment étudiés, avec le soin qu'ils méritent, par M. Jules Camus, professeur à l'École militaire de cette ville (1). Le premier, un manuscrit latin, est inscrit au catalogue de l'*Estense*, sous le titre de *Tractatus de herbis* (2); le second n'est pas latin, mais français; catalogué comme un *Dictionarium gallicum herbarium* (3), c'est, ainsi que le dit une

(1) *L'opera Salernitana CIRCA INSTANS ed il testo primitivo del GRANT HERBIER EN FRANCOYS secondo due codici del secolo XV, conservati nella regia biblioteca estense.* In Modena, 1886, in-4<sup>o</sup> de 155 pages.

(2) « *Dioscorides Tractatus de herbis, cum Platonis, Galieni et Macri hujusmodi a Barth.: Mundsens. Cod. membr. cum figuris coloribus depictis in fol<sup>o</sup> sæculi XV.* » 993 (XII. K. 19).

(3) « De Urfé. *Dictionarium gallicum herbarium cum herbis elegantissime expressis, litterisque versicoloribus, auroque ut plurimum intextis. In quo herbarum virtutes, atque ut in ex-*



écrite par un de ses possesseurs  
lle de garde, un *Livre des Sim-*  
omme nous l'apprend l'*explicit*,  
ont contenus les secrez de Sa-

scrils sont déjà, par leur con-  
ux-mêmes, ils acquièrent une  
rticulière par le rapport étroit  
avec deux traités de botanique  
ales, célèbres à la fin du moyen  
: (3), ainsi nommé des premiers  
4), ouvrage attribué à Platea-  
l'École de Salerne, et imprimé,  
3, à Ferrare, en 1488 (6), et l'*Ar-*  
raisemblablement à Paris entre  
lité souvent depuis sous le nom

*reta Salernitana continentur. Codex*  
*V.* » ( Un autre catalogue, de 1833, a  
s, à Mons<sup>r</sup> Durfé. »

ut penser de cette indication.

*medicina secundum Platearium dictus*

*locum in simplicibus medicinis nos-*  
*n.* »

et auteur des *Glossæ in Antidotarium*  
, *Lehrbuch der Geschichte der Medicin*,

Jean Serapion.

*t la qualitey et vertus, proprietez des*  
*nces, extrait de plusieurs tratiers de*  
*enne, de Rasis, de Constantin, de Ysaac*  
*mun usaige bien correct. In-fol° (sans*  
*e  $\frac{142}{21}$ .*

de *Grant herbier en francoys* (1). Pour bien comprendre ces rapports, il faut rappeler deux découvertes faites en Allemagne dans ces cinquante dernières années.

En 1837, A.-W.-Th. Henschel, ayant comparé le manuscrit d'un *Liber simplicium medicinarum*, trouvé par lui dans la Bibliothèque de la Madeleine, à Breslau, avec le *Circa instans*, reconnut que ces deux ouvrages devaient avoir la même origine (2); seulement, le *Liber simplicium* est beaucoup plus complet, il renferme, en particulier, 185 chapitres, qui ne se trouvent pas dans le *Circa instans*, tandis que celui-ci en contient, de son côté, 14, qu'on ne rencontre point dans le manuscrit de la Madeleine. Ces différences et ces ressemblances dans la composition générale des deux traités, ainsi que dans le texte de certains chapitres, amenèrent le savant professeur de Breslau à admettre que le *Circa instans* imprimé ne devait être que le remaniement d'une œuvre plus ancienne, celle même de Platearius, et que le *Liber simplicium* de la Madeleine reproduisait, sous sa forme primitive, cette œuvre depuis longtemps perdue ou oubliée (3).

Environ quinze ans plus tard, Ernest Meyer, l'auteur d'une histoire si justement estimée de la Botanique, ayant découvert dans la Bibliothèque de

(1) *Le grant herbier en francoys, contenant.....*, et imprimé par Guille Nyuerd. In-fol° (sans lieu ni date). Biblioth. nat., T°, 22 A. 142.

(2) Janus, *Zeitschrift für Geschichte und Literatur der Medicin*, II, 65.

(3) On verra plus loin ce qu'il faut penser de cette hypothèse.

manuscrit d'un *Arbolayre*, eut l'idée  
er aussi avec le *Circa instans* ; il  
que l'*Arbolayre* français, ce qu'on  
emarqué jusque-là, contenait la tra-  
it ce que renferme le *Circa instans*  
efois, on y trouve, en outre, plus de  
qui manquent dans ce dernier, sans  
x articles analogues du *Liber simpli-*  
au, tandis que quelques-uns offrent  
nce frappante avec les chapitres cor-  
u *De Viribus herbarum* d'Apuleius

L'étude des manuscrits de la *Biblio-*  
fait faire un nouveau pas à la question.  
aré à son tour le *Tractatus de herbis*  
*instans*, M. Jules Camus reconnut que  
Platearius se compose des premières  
et quelques chapitres du manuscrit de  
mble donc être un extrait de ce *Trac-*  
ent, dans le travail de rédaction, 180  
ron auraient été laissés de côté (3) ;  
ne le prouve la présence dans le *Circa*  
sieurs chapitres, qui ne se rencontrent  
*tractatus de herbis*, ainsi que quelques  
les textes, ce travail a dû être fait  
manuscrit que celui de Modène (4). Or,

; *Geschichte der Botanik*, IV, 188.

puleius Platonius, E. Meyer, *op. cit.*, II, 21,  
ue l'Introduction à ma *Flore populaire de la*  
XIII.

s, *op. cit.*, p. 13.

manuscrit, M. Jules Camus admet, *op. cit.*,  
cteur étant originaire de l'Italie méridionale.

de cette ressemblance du *Circa instans* d'une part avec le *Liber simplicium* de Breslau, de l'autre avec le *Tractatus de herbis* de Modène, M. Jules Camus en a conclu que ces deux derniers ouvrages ont la même origine; et, de même que Henschel a vu dans le *Liber simplicium* le texte complet du *Circa instans* primitif, M. Jules Camus incline à regarder le *Tractatus de herbis* comme la reproduction d'un ancien texte de ce *Circa instans* (1), augmenté de quelques emprunts faits à d'autres ouvrages de même nature, tels que les *Pandectæ medicinæ* de Matthæus Sylvaticus (2). Toutefois, l'auteur du *Tractatus* n'aurait pas reproduit en entier l'œuvre de Platearius, mais il aurait omis à dessein dans son livre presque tous les chapitres du texte primitif, qui traitaient des remèdes minéraux, pour ne garder, sauf de rares exceptions, que ceux qui parlent des remèdes végétaux (3).

L'examen du manuscrit français du *Livre des Simples*, n'a pas conduit M. Jules Camus à des conclusions moins intéressantes. Il a tout d'abord reconnu que ce *Livre des Simples* n'est qu'une traduction du *Tractatus de herbis*; mais, s'il reproduit à peu près tout ce traité, il ne renferme pas néan-

(1) *Op. cit.*, p. 19.

(2) Mathæus Sylvaticus de Mantoue, composa ce traité en 1336, et le dédia à Robert, roi de Naples; c'était un disciple de l'école Salerne, qu'il avait fréquentée à deux reprises, en particulier en 1297, comme il le dit au ch. 110 de son livre: « Et ego vidi eos Bruculos Salerni anno dominicæ incarnationis 1297. »

(3) Je dirai, tout à l'heure, quelles objections on peut faire à cette manière de voir.

qui s'y trouvent, tandis qu'il huit autres qu'on n'y rencontre *iples* a donc été vraisemblable-  
texte autre que celui du *Trac-*  
cela explique que l'on trouve  
nuscrit français la description  
anuscrit latin ne donne que la  
i qu'il en soit, par leur com-  
*es Simples* et le *Tractatus de*  
nt véritablement, dans le sens  
attachait à ce mot (1), des *Her-*  
*rbolayre* imprimé vers 1490 (2).

M. Jules Camus, rattacher ces  
*ms*, ainsi que Henschel l'a fait  
*ium* de Breslau (2) ? Comme l'a  
Lager (3), cela ne semble guère  
que les 185 chapitres du *Liber*  
se trouvent pas dans le *Circa*  
aient jamais réellement appar-  
autre côté ils diffèrent, d'après  
tres correspondants de l'*Arbo-*  
n'est pas possible non plus  
manuscrit de Breslau avec cet  
upposer, avec M. Jules Camus,  
ne soit qu'un fragment du traité  
e aurait été traduit, ce n'est là  
t une hypothèse en contradic-

D<sup>r</sup> Saint-Lager, *Histoire des Herbiers*.  
, in-8°, p. 2 et suivantes.  
trois ouvrages ont la même origine.  
*anciens Herbaria*. Paris, J.-B. Ballière,

tion avec le titre même de ce dernier ouvrage, titre qui nous apprend que l'auteur de l'*Arbolayre* n'a pas seulement puisé dans Platearius, mais encore dans « Avicenne, Rasis, Constantin et Isaac » ; il aurait pu ajouter Apuleius Platonius, ainsi que Dioscoride et Macer (1).

Si l'on ne peut ainsi assigner la même origine au *Circa instans* et à l'*Arbolayre*, il n'est pas plus légitime de rattacher au traité de Platearius le *Tractatus de herbis* et le *Livre des Simples* de Modène, car, s'ils renferment, comme l'*Arbolayre* et le *Liber simplicium* de Breslau, presque tous les chapitres du *Circa instans*, ils en contiennent un nombre plus considérable encore qui ne se trouvent pas dans cet ouvrage ; mais on peut et on doit les rattacher à l'*Arbolayre*, puisque, si leur composition n'est pas entièrement la même, elle offre les plus grandes ressemblances. — J'ai dit plus haut que c'étaient comme lui de véritables herbiers, et le copiste du *Tractatus de herbis* l'a bien compris, lui qui, dans l'*explicit*, donne à ce traité le nom d'*Herbollaire*.

## II.

Une question se présente maintenant, celle de savoir quel est l'auteur du *Tractatus de herbis* et du *Livre des Simples*, cet « *Arbolayre* » manuscrit,

(1) Le Dr Saint-Lager, *Recherches*, etc., p. 33, cite vingt-deux chapitres, tirés du *De herbarum virtutibus* d'Apulée, sept de Dioscoride et quatre de Macer. On voit que pour admettre l'identité de l'*Arbolayre* et du *Circa instans*, il faudrait supposer que le traité de Platearius était une simple compilation.

en tout cas j  
 Nous connais  
 nsi que le no  
 nme nous l'a  
 lait Barth. M  
 lu y voir un B  
 re un parent c  
 ce qu'on en  
 tôt, dans la  
 u'il cite (3) F  
 r d'un traité c  
 Dante au dou  
 en 1277. Quar  
 oin de nous  
 s; c'était, on  
 ; ajoute, un f  
 .res étrangers  
 is les Universit  
 epose en parti

herbarum Diasc  
 ranslatate manu  
 ie semper infusu

*ufrasia* : « Incip  
 bus oculorum. »

ore, e Pietro Isp  
 in dodici libelli.  
 s Camus s'appu  
 cite, dans sa *Sto*  
 reux français, an  
 ts, tout en étu

fesseur de Modène l'a reconnu, sur une faute de lecture.

L'*explicit* développé, dans lequel le copiste du *Tractatus de herbis* nous a fait connaître son nom (1), est ainsi conçu :

Explicit cest herbollaire  
Auquel a heu asses affaire  
Abourg Il a este escript  
MCCCC cinquante et huit  
Et la escript cest tout certain  
Le patron de sa propre main  
Pries pour luy Je vous en pry  
Pour amour De la compaignye.

Le petit pelous  
1458 (2).

Les catalogues de la *Biblioteca estense* ont écrit *Abourt* le premier mot du troisième vers ; M. Jules Camus a rétabli *Abourg*, mais, comme eux, il ne voit là qu'un mot, qui serait, suppose-t-il, le nom de l'enlumineur du manuscrit (3). Cette supposition est inadmissible. Il faut lire non *Abourg*, mais *A Bourg* en deux mots, comme M. Pio Rajna l'avait déjà fait

(1) Ce nom se retrouve aussi à la fin d'une longue synonymie, qui fait suite au *Tractatus* : « Hoc scripsi totum, y lit-on, pro pena date michi potum. Nomen scriptoris Le petit pelous plenus amoris, 1458.

(2) J'ai écrit à dessein cet *explicit* sans signe de ponctuation ; il faut une virgule après le second et le quatrième vers, et un point après le sixième. On va voir comment un point mal placé a fait faire un contre-sens à M. Jules Camus.

(3) *Op. cit.*, p. 12, note 1. M. Jules Camus met un point après Abourg, en faisant de ce mot le sujet de « a heu asses affaire. »



s Camus (1), et comme  
old Delisle et Paul  
ne vers de l'*explicit*

assez affaire  
este escript,

M. Jules Camus, mai

assez affaire,  
este escript ;

ainsi que le manuscrit  
de la ville de Bourg ;  
doute, l'œuvre d'un  
français soit allé  
proposé M. Jules Camus  
le traité de Mino da  
que paraissait aussi l  
Modène, mais en Fra

### III.

renseignés sur le no  
u *Tractatus de herb*  
contraire, quel fut le  
s ; qu'il ait été franç  
rait-il pas possible  
er à connaître, par e

rend, par une lettre du  
j'avais fait part des doi  
ée.

quelle partie de la France il était originaire ? M. Jules Camus ne l'a pas essayé ; il n'est pourtant, ce me semble, rien moins que difficile de le découvrir : l'étude de la langue du *Livre des Simples* suffit pour y parvenir. M. Jules Camus a bien dit un mot de cette langue, mais sans en tirer aucune conclusion ; après avoir remarqué qu'elle présente « les caractères incontestables du français du XV<sup>e</sup> siècle », il s'est borné à citer un certain nombre de mots qu'il regarde comme « archaïques », — j'en donnerai tout à l'heure quelques-uns, — et il les oppose aux vocables comme *aquosité*, *aromaticité*, *expérimentateur*, etc., lesquels annoncent, suivant lui, « le voisinage » du XVI<sup>e</sup> siècle, mais qui ne sont, en réalité, que des mots latins, légèrement francisés, tels qu'en employèrent tous les traducteurs depuis Bercheure, et d'où il n'y a rien à conclure.

Il est vrai, M. Jules Camus relève un peu plus loin les deux formes *l'en* et *ou* (au) ; d'après lui, la première serait normande, — le savant professeur oublie que *l'en* se rencontre dans les textes les plus divers, et a même été revendiqué, quoique à tort, comme particulier au parler de Paris ; — la seconde serait caractéristique d'un dialecte du centre, — nous verrons ce qu'il en faut penser ; — mais M. Jules Camus s'en tient là, et, comme s'il craignait de s'être trop avancé, il s'empresse d'ajouter qu'il ne peut être question « de dialecte spécial dans un texte où se révèle à chaque instant le mélange des divers parlers indigènes » (1).

(1) « Se si potesse ancora parlare di dialetto speciale per un

*Livre des Simples*, parmi les Jules Camus, il y en a, comme *le* (1), qui peuvent surprendre, *straiture* et *roisine*, *nercir* et ent à différents dialectes ; mais mes dialectales différentes, au qui empêche de découvrir de lire le traducteur du *Livre des la Biblioteca estense*, — telle re, l'opinion du savant profes- qu'il n'a pas essayé de tirer la ces formes diverses, — permet, ver ce pays avec une grande

s'est pas borné à un examen iscrits de l'*Estense*, il a encore, l'en remercier, donné des ex- s qu'ils renferment ; j'ai relevé dialectales de quelque intérêt s tirés du *Livre des Simples* ; e elles, ainsi qu'avec celles qui l. Jules Camus lui même dans du manuscrit, j'ai pu arriver, d'une manière incontestable, ginaire le traducteur de l'*Her-*

te tout d'abord, c'est que le

1 fusione dei vari vernacoli si mani-  
p. cit., p. 24.

parenthèses après *treffle*, je ne sais

*Livre des Simples* est écrit dans la langue « officielle » de l'époque, c'est-à-dire dans le dialecte de l'Ile de France ; mais à côté des formes ordinaires de ce dialecte, on en trouve de toutes différentes ; j'ai déjà mentionné, d'après M. Jules Camus, les formes *estraiture*, *nercir*, qui appartiennent aux dialectes de l'Ouest, tandis que *roisine*, *voirre*, autres formes relevées par lui, sont de la langue littéraire du temps ; aux premières, il faut ajouter *avène*, au lieu d'*avoine*, *meindre* ou *mendre*, qu'on rencontre constamment, une seule fois exceptée, à la place de *moindre*. Il est évident que ces formes, en contradiction avec la langue générale du *Livre des Simples*, n'auraient guère pu se trouver sous la plume d'un écrivain originaire du centre ou de l'Est ; ce sont des fautes véritables, qui n'ont pu échapper au traducteur que par mégarde ou par un souvenir involontaire de son parler natal ; on est donc en droit de dire qu'il était originaire de l'Ouest de la France, où la diphtongue *oi* du centre et du nord-est a pour équivalent *ei*, *ai* ou *é*. Mais il est facile d'arriver à déterminer avec plus de précision son pays natal.

Parmi les formes et les mots relevés par M. Jules Camus, il en est comme *boe* (boue), *bran* (son), *gri(n)gner* (grincer), *mesles* (nêfles), *moisson* (moineau), *nous* (nœuds), *poulz* (bouillie), etc., qui sont usités aujourd'hui encore en Normandie ; c'est là déjà un indice qui peut faire croire que le traducteur du *Tractatus* était normand. D'autres formes, telles que *cameaux* (chameaux), *troquelet* (trochelet), où la gutturale vélaire persiste, *chepue*

*erche* (il perce), où la palatale *uintante*, sont propres au dialecte and septentrional ; mais, comme *es* de l'ouest, *avène*, *estraiture*, s'opposent à ce que l'auteur du fût picard, nous sommes encore *der* comme originaire de la Normandie septentrionale de cette *proieu* (suif), *tieule* (tuile), permettent e plus ; inconnues, la seconde du ite, mais d'un usage habituel dans Basse-Normandie, elles semblent celui qui s'en est servi était ori- rnière région.

ses du mot *feuille* : *fueille*, *feuilles* onduisent à une conclusion ana- où a été écrit le *Livre des Simples*, ère être considéré comme l'équi- t semble n'être autre que la forme *fuèle*, qui m'a été autrefois si- zouf, dans le Bocage virois ; quant plus ordinaire du manuscrit, elle ouillé de *feuille* rédit à l simple, encore à plusieurs dialectes bas- ans ces dialectes aussi, à ma con- encontre seulement le mot *poulz*, e ; et, quant à la forme *ou* pour *Lamus* a cru propre au dialecte du ore, aujourd'hui, d'un usage ordi- ntin septentrional et aux Iles Nor-

*pue* m'a été signalée dans le Lieuvin.

mandes (1). Ainsi, les formes dialectales qu'offre le *Livre des Simples*, nous amènent toutes à reconnaître dans le traducteur de cet ouvrage, un bas-normand d'origine.

Les noms de plantes dont il s'est servi nous conduisent non moins nécessairement à la même conclusion. Parmi ces noms, pour ne pas parler d'*aluine* (absinthe), — aujourd'hui *aliène* dans le Cotentin, — de *coudre*, de *hanebane* et de *gratteron*, d'un emploi trop général, surtout les deux derniers, on trouve dans le *Livre des Simples* les suivants, qui sont encore actuellement d'un usage ordinaire en Basse-Normandie : *amouroque* (*Anthemis cotula* L.), *avelaine*, *avène*, *bouix*, *curaige* (*Chenopodium persicaria* L.), *herbe à charpentier* (*Achillaea millefolium* L.), *rigolice*, *seû* (sureau); à côté de ces mots prennent place encore *cheue* (ciguë), *senechon* (sèneçon), qui présentent le changement de la palatale en chuintante, ainsi que *doque* (doche) et *marquin* ou *maroquin* (*Marrubium vulgare* L.)—aujourd'hui *morioquemin* dans le Cotentin—dans lesquels la vélaire persiste, noms qui, non seulement sont tous normands, mais dont quelques-uns ne peuvent être que bas-normands (2).

Or, s'il était naturel que le traducteur du *Tractatus de herbis* employât de préférence, pour rendre les noms latins de cet ouvrage, les dénominations vul-

(1) Au XIV<sup>e</sup> et au XV<sup>e</sup> siècles, on trouve cette forme dans presque tous les pays normands.

(2) Un nom qui étonne, est celui de *coucourde* (*cucumer*); où l'auteur du *Livre des Simples* a-t-il appris à connaître ce mot provençal si complètement ignoré en Normandie?

pays où il était né, on ne s'en eût employé, en aussi grand qui appartenissent à une autre es noms dont il s'est servi sont , et que quelques-uns ne peuvent e dans l'Ouest de cette province, encore que ce traducteur était nde. Mais les formes dialectales is sa traduction, nous ont déjà e qu'il devait être de la Basse- t donc chercher son pays d'ori- de Caen ou le Bocage virois, le Cotentin, le mot *poulx* (bouillie) référence au dialecte de ce der- s, quand on devrait s'en tenir à que l'auteur du *Livre des Sim-* and, sans dire au juste duquel est de notre province, il n'eût ntérêt d'avoir fait cette démon- e nouveauté, je crois, d'avoir en partie à l'aide des noms de rvi cet écrivain.

#### IV.

ie j'ai entreprise doit-elle se il pas possible de l'étendre aussi is et à l'origine de ce manuscrit ? beaucoup plus compliqué. Nous vrai, le nom du copiste de ce ns vu qu'il l'écrivit à Bourg.

A bourg a este escript  
M CCCC cinquante et huit;

mais quelle est cette ville de Bourg ? De quel pays était Le Petit Pelous, le copiste du *Tractatus* ? Telles sont les deux questions qu'on est amené à se poser. Essayons d'abord de répondre à la seconde.

Le manuscrit du *Tractatus* et celui du *Livre des Simples* sont de la même époque, et il n'y a aucune impossibilité à ce qu'ils soient tous deux de la même main (1). Il est vrai, si l'on considère les différences qui existent entre le texte des deux traités de Modène, on est porté à croire que le *Livre des Simples* a été traduit sur un manuscrit autre que celui du *Tractatus de herbis* ; dans ce cas, il paraît difficile que le traducteur du « Livre » français soit le même que le copiste du « Traité » latin. Mais si l'on songe à la négligence des traducteurs du XV<sup>e</sup> siècle et aux libertés qu'ils prenaient, les différences dont j'ai parlé entre le texte du *Livre des Simples* et celui du *Tractatus de herbis*, ont moins d'importance ; il est certain, du moins, que l'auteur du premier de ces ouvrages a cédé plus d'une fois, M. Jules Camus l'a remarqué (2), à la tentation

(1) C'est l'opinion de M. Léopold Delisle que j'ai consulté sur le caractère paléographique des deux fac-simile donnés par M. Jules Camus, et dont l'autorité est si grande en pareille matière.

(2) *Op. cit.*, p. 22. « Tutavia è probabile che il nostro traduttore, il quale ha una certa tendenza alla prolissità, ed aggiunge talvolta delle osservazioni sue, abbia voluto fare, anche lui, di tempo in tempo la parte di compilatore. »



texte. Sans doute, il est plus difficilement il a pu donner des chapitres trouvent qu'en partie dans le *Tractatus*, dans ce cas, on est bien obligé d'avoir à sa disposition un autre manuscrit de l'*Estense*, ce qui n'est point incompatible avec l'hypothèse que l'auteur a copié le *Tractatus*. Reste à examiner si ce traité.

Revenons tout d'abord à une difficulté même de ce nom. Si, au lieu d'être simple, nous aurions affaire à un composé, évidemment du Nord de la France, d'après l'article : « Le Petit » (1), mais ce nom se compose de deux mots nécessairement adjectif et l'autre est l'adjectif, quel est le substantif? Si le substantif, l'article porte sur lui, et le nom propre septentrional; il n'en est pas si le substantif est *pelous* et *petit*. Dans ce cas, l'article est appelé par ce nom. L'emploi est nécessaire, que le nom soit méridionale ou septentrionale. Mais l'hypothèse est de beaucoup la moins probable.

On peut dire que, suivant toute probabilité du *Tractatus* s'appelait « Le Pelous ». Il était donc

(1) Un nom très commun dans la Basse-Normandie. Jurés de l'Université de Caen, en 1444. « Le Petit Sagien » (de Séez). *Archives du*

originnaire du Nord de la France ; mais de quelle province et de quel pays ? Le mot *Pelous* peut nous aider à résoudre cette question.

La terminaison *eux* (*eû*) s'est substituée à *eur* dans les dérivés normands, par exemple, *cacheux* (chasseur), *menteux* (menteur), etc. On ne s'en est pas tenu là ; et, dans les patois du Nord-Ouest de la Normandie, *eux* a fait place à *oux* (*ouû*) ; *cacheux*, *cachoux* ; *menteux*, *mentoux*, etc. La même transformation a eu lieu dans les dérivés des adjectifs latins en *osus* ; ainsi, *peleux*, *peloux*, *peleuse*, *pelouse*. La chenille, par exemple, qui s'appelle dans la Plaine de Caen et le Bessin *ca(r)pleuse*, porte le nom de *carplouse* dans le Cotentin. « Le Peleux », nom d'homme dans le Bessin, a donc pu et dû devenir « Le Peloux » dans le Cotentin (1). On est ainsi amené à chercher, dans ce dernier pays, le lieu d'origine du copiste du *Tractatus de herbis*. Étant dès lors de la même contrée que le traducteur du *Livre des Simples*, il n'y aurait rien d'impossible à ce qu'il ne fût autre que lui.

Mais dans quelle localité, au juste, « Le Petit Pelous » a-t-il copié le *Tractatus de herbis* ? Est-ce à Bourg-en-Bresse ? Cela n'a rien d'invraisemblable. En effet, même en admettant que ce scribe ait été originaire de la Basse-Normandie, il n'y a aucune impossibilité à ce qu'il ait visité la Bourgogne et se

(1) Si *Petit* était un adjectif et *Pelous* substantif, au lieu d'un nom bas-normand, on pourrait très bien avoir un nom méridional, *Pelous* étant un nom propre commun dans le Midi. Mistral, *Lou tresor dou felibrige*, s. v. *Pelous*.

g-en-Bresse pour copier un manuscrit trouvé dans cette ville (1).

ait, et lors même qu'on ne devrait traducteur du *Livre des Simples et tatus de herbis*, quand ce dernier ne mand, il n'en est pas de même du ait été son nom, il a dû naître dans ord-Ouest de notre province, et on oser qu'il a étudié, à Caen, cette médecin et botaniste Jacques Daléou, à la fin du XV<sup>e</sup> siècle, étudia, et Noël Étienne (2), Guillaume mentateur de Macer Floridus.

te, dans la dernière partie de cette nais, plus d'une hypothèse; il ap-recherches futures de les changer en montrer l'inanité. Je serais heureux de voir les érudits que la Société de Normandie compte en si grand plus heureux que moi, ont à leur épôts publics ou privés que je ne ns mon éloignement.

andé si le nom de *Bourg* ne désignerait de Caen, qui s'appelait autrefois et s'appelait Abbé, et où se trouvait l'Université, mais, rencontrer Bourg employé dans ce sens seul renoncé à mon hypothèse. Outre Bourg- is les chartes *Burgus Cadomi* (XI<sup>e</sup> siècle), *mi* (XII<sup>e</sup> siècle), etc. (Archives du Cal- n de M. A. Benet), mais non *Burgus* isolé. us et Natalis Stephanus Préface du com- ie Guérault. Macer Floridus, *De herbarum* ieu ni date). Biblioth. d'Aix, n° 2174.

## BIBLIOGRAPHIE ET NOUVELLES DIVERSES.

---

*Jeanne d'Arc à Domrémy. Recherches critiques sur les origines et la mission de la Pucelle, par Siméon Luce, membre de l'Institut.* Paris, Champion, in-8°. — *Propriétés médicales et hygiéniques du cidre, par le docteur Denis-Dumont.* Caen, Brulfert, in-12. — *L'abbé Langevin. Étude littéraire, par G. Vanel.* — *Notice sur René Toustain, de Billy, par G. Le Gorgeu, docteur en Droit.* Vire. Adenad, in-8°. — *Les Coutumes de Normandie réglementées par l'édit de 1751, avec la Jurisprudence actuelle, par Léon de Vilade.* Caen, Adeline, in-12.

Dans un compte-rendu consacré à l'examen du volume si original et si attachant de M. Siméon Luce, M. Auguste Vitu a écrit les lignes suivantes :

« Nulle science humaine, si profonde et si sagace qu'elle soit, ne rendra jamais compte de l'existence et des victoires de Jeanne d'Arc. « On admet ou on rejette un miracle, écrit M. Siméon Luce, on ne l'explique pas. » Je ne voudrais pas pousser M. Siméon Luce sur ces délicates matières, mais j'aime à constater que, en fin de compte, il adopte comme conclusion de toutes ses recherches ces fortes paroles d'Étienne Pasquier : « Je répute

## la Pucelle un vrai miracle de

acle, m'écrierai-je à mon tour. Une  
t française par le sang, par le cœur,  
le en avait et du plus vif et du plus  
sachant rien de la politique ni de la  
nd de délivrer sa patrie du joug de  
couronner son roi. Elle n'avait  
cheval ni manié une épée ; elle  
t les obligations de sa mission  
lle le veut, il le faut, et elle monte  
e l'épée, marche droit au roi qu'elle  
mot ; elle s'impose aux chefs de  
fait de ces routiers farouches des  
des lieutenants soumis ; elle délivre  
les Anglais, et Suffolk, et Talbot, et  
u, à Beaugency, à Meaux, à Palay ;  
ait son roi triomphant jusqu'à la  
ims, ne demandant pour son salaire  
oriflamme victorieux au pied de  
miracle. »

ons sans hésitation, avec M. Vitu,  
, l'un des meilleurs historiens de  
l'opinion du vieux parlementaire  
es fois le problème a été traité au  
la science humaine, et après les  
vestigations, elle n'a pu en défini-  
er « devant l'attitude et la majesté

ctère de cette intervention merveil-  
ix règles de l'interprétation histo-  
il n'en est pas moins intéressant

d'étudier les faits qui l'ont précédée et annoncée, et l'ensemble d'événements qui en forment l'encadrement. A ce point de vue, le nouvel ouvrage de M. Siméon Luce fournit à notre curiosité patriotique les plus complètes et les plus vives satisfactions.

Déjà, une partie de cette belle étude avait paru dans la *Revue des Deux-Mondes*, mais on peut mieux l'apprécier aujourd'hui sous sa forme définitive, avec les additions qui la complètent et les appendices qui l'accompagnent. Ces appendices ont d'ailleurs, à eux seuls, une importance et une valeur exceptionnelles. Un détail permettra de s'en rendre compte.

Le corps de l'ouvrage, qui comprend une introduction et six chapitres, occupe 311 pages du volume ; les *preuves*, imprimées en petit texte, n'en remplissent pas moins de 416. Des tables analytiques parfaitement conçues, dont la rédaction a été confiée à M. Stein, permettent de se reconnaître et de tirer parti, sans trop de fatigue, de toutes ces richesses accumulées.

« Il y a, écrit M. Luce dans son introduction, deux  
• Jeanne d'Arc, si l'on peut parler ainsi, il y a  
« Jeanne pendant la mission et Jeanne avant la  
« mission. Jeanne pendant la mission a donné lieu  
« à tant de publications, qu'il suffirait de les réunir  
« pour former une bibliothèque considérable. Il  
« nous a semblé que nous avions quelque chose de  
• mieux à faire que de travailler à grossir encore le  
« nombre de ces publications. Au contraire, Jeanne  
• avant la mission est restée jusqu'à ce jour à peu

et cette Jeanne inconnue que  
efforcé de découvrir. »

res est d'ailleurs significatif et  
cette question des influences  
récédents de la mission de  
a compris et développé son  
rivons ici sans commentaire :  
ançaise dans la vallée de la

Jeanne d'Arc.

la châtellenie de Vaucouleurs,

saint Michel au XV<sup>e</sup> siècle et la  
ichel. La piété de Jeanne d'Arc

Vaucouleurs, de 1425 à 1428.

à Neufchâteau, à Vaucouleurs

l'épiscopat de la province de

cains à la cour de Bourgogne  
a cour d'Anjou-Sicile.

et frère Richard.

Colette Boilet et les pratiques  
saine.

et le grand Jubilé du Puy,

forment autant de disserta-  
ont leur physionomie et leur  
ne saurions entrer dans les  
dans les discussions qu'elles  
nous croyons devoir appeler

l'attention sur l'une d'elles, qui intéresse au plus haut point la Normandie, et qui, à ce titre, mérite de retenir un instant notre examen. Nous voulons parler du chapitre iv relatif au *culte de saint Michel et à la victoire du Mont-St-Michel*. C'est, considéré sous un nouveau jour, un fragment essentiel, le plus attachant peut-être, détaché de l'histoire de notre grande abbaye normande.

Comme le remarque M. Siméon Luce, le premier personnage surnaturel qui ait annoncé à Jeanne d'Arc, dans l'été de 1425, la mission qu'elle devait accomplir, est l'archange saint Michel. S'il est question plus tard, dans les actes du procès, de sainte Catherine et de sainte Marguerite, il faut reconnaître que les apparitions de ces deux saintes, outre qu'elles sont postérieures, semblent n'avoir exercé qu'une influence secondaire sur le rôle politique et guerrier de la libératrice d'Orléans. On ne doit, d'ailleurs, pas s'étonner de ce fait. A la date où nous sommes parvenus, le culte de saint Michel était le culte national et populaire par excellence. M. Luce remarque que sous les Mérovingiens, le saint le plus fréquemment invoqué, et dont le nom revient le plus souvent dans les documents, est saint Martin. Sous les premiers Capétiens, la suprématie paraît acquise à saint Denis, dont l'oriflamme devint la bannière du royaume. Plus tard, notamment au XIV<sup>e</sup> et au XV<sup>e</sup> siècle, saint Michel leur succéda dans la dévotion populaire.

« Si Martin, nous dit-il, est le saint par excellence des Mérovingiens, et aussi, bien qu'à un  
« moindre degré, des Carolingiens, Denis, le saint



it ajouter que M  
noins à partir d  
de Cent-Ans. La  
ré comme le pro  
de la couronne  
ectifs de l'histoi  
siècle. »

urchange est cara  
et notamment  
re que prirent à  
-St-Michel.

gard deux témo  
ucun des histo  
ont une signific

année, du 1<sup>er</sup> a  
l hôpital de St  
pèlerins allant à

tard, la jeunes  
a masse pour fai  
it, au dire des  
région, il s'étend  
France et des p  
raient être multi  
exagération da  
à ce sujet par le  
mont.

I semble avoir c  
dévotion. Dans l  
tout le monde  
pèlerinage au

produire dans son état physique une amélioration notable qu'on attribua à la protection de l'archange. Le danger auquel le dauphin échappa à La Rochelle, en 1422, parut également, dans l'opinion de celui-ci, avoir été conjuré par la même intervention miraculeuse.

C'est pour cela que, six mois après, il ordonna de célébrer au Mont, tous les ans, le 11 octobre, une messe d'actions de grâces pour attester, disent les lettres patentes, ses sentiments personnels envers l'archange et *assurer la prospérité du royaume et son triomphe sur les ennemis.*

Ces idées régnantes, et que l'on ne doit pas perdre de vue quand on étudie les faits contemporains, expliquent l'importance que le roi de France attacha à la possession du sanctuaire privilégié de Saint-Michel, et la persistance héroïque avec laquelle il fut défendu pendant plus d'un quart de siècle contre les Anglais. Après l'occupation de Saint-Denis et la perte de l'oriflamme national, il semblait que la France, privée de l'appui de ses anciens patrons, ne pouvait plus avoir désormais recours qu'au chef glorieux et tout-puissant de la milice céleste. Aussi, suivant la très judicieuse remarque de M. Luce, l'échec définitif des Anglais devant le Mont, en se plaçant au point de vue des croyances de l'époque, fut-il infiniment plus important comme effet moral que comme résultat matériel. C'est, en effet, à partir de ce moment, « que la croyance populaire, « surtout dans les provinces occidentales du « royaume, enrôla définitivement l'archange en tête « des auxiliaires célestes du roi légitime. »

pas lieu de s'étonner de la dévotion à Pucelle d'Orléans envers l'archange considéré partout comme le vrai et pur du royaume de France.

Le titre de M. Luce est d'avoir saisi et fait mettre en lumière l'importance à ce point de vue, des événements dont-St-Michel fut le théâtre ; d'avoir mis en évidence les diverses causes qui donnèrent à la dévotion de l'abbaye cette persistance et cette grandeur extraordinaires ; d'avoir enfin établi le lien étroit et rigoureux la défense de Mont-St-Michel à la glorieuse mission

de ces considérations qui, seules, justifient la fondation par Louis XI de Mont-St-Michel, dont le siège était placé par l'abbaye au péril de la mer.

Il ne s'agit pas seulement d'honorer le saint protecteur dont l'invisible épée défend son sanctuaire contre toutes les invasions, mais encore de témoigner sa gratitude envers l'archange qui avait été l'inspirateur de la mission de Mont-St-Michel, et, par suite, le dispensateur du salut de la France.

Il est tenu à transcrire textuellement les paroles du grand historien de Jeanne d'Arc. Elles forment, tout un des côtés du livre, et de la même façon expressive la pensée dominante et les conclusions auxquelles il est parvenu. Il ne s'y est d'ailleurs pas trompé,

ainsi qu'il est aisé d'en juger par les lignes suivantes :

« La restitution et la mise en pleine lumière du culte de saint Michel, considéré par les Valois et les populations fidèles comme le palladium et le dernier rempart de la nationalité française, forment certainement le point culminant des belles recherches de M. Siméon Luce : il le fixe au centre de l'histoire de Jeanne d'Arc, comme ces écussons mystiques et symboliques que le moyen âge peignait sur la poitrine des héraults, à la place du cœur. »

Il est impossible de résumer plus exactement ni de mieux dire.

Nous voudrions en finissant, indiquer les documents classés parmi les *preuves* qui avaient échappé jusqu'ici aux recherches des annalistes de l'abbaye, et dont il sera désormais nécessaire de tenir compte. Ces pièces sont au nombre de cinq. En voici les indications analytiques :

IV, 1311.

Philippe IV dit le Bel, autorise l'abbé et les religieux du Mont-Saint-Michel à tenir une foire en ladite ville, le 8 mai de chaque année, à l'occasion de la fête de la dédicace dudit lieu.

XLIV 1423, 6 avril, Bourges.

Vidimus, en date du 9 mars 1425 (n. s.), de la dotation à perpétuité de 120 livres de rente annuelle pour la célébration d'un anniversaire fixé au 11 octobre, donation faite le 6 avril 1423 aux religieux, par Charles VII, en souvenir d'un danger auquel ce prince avait échappé à la Rochelle le 11 octobre précédent, grâce à la protection de saint Michel,

al du roi et de la couronne de

ptembre, Bourges.

lant récompenser les religieux du  
de leur loyauté, exempte de  
r pipe de vin livré aux Ponts-de-Cé,  
eligieux se proposent de faire venir

uin, Mont-Saint-Michel.

que de Julin, et de Jean de Saint-  
Avranches, venu au Mont-Saint-  
re ses dévotions et y administrer  
rs, accorde des lettres de non-  
astère dont l'abbé et en l'absence  
re apostolique qui le remplace est  
ge de conférer la tonsure et les  
x habitants dudit mont.

2385, Pont-de-Cé. Charles VII  
de traite levé aux Ponts-de-Cé aux  
nées au ravitaillement de la place  
chel, entourée de bastilles cons-  
glais.

parcourt aujourd'hui les riches  
rmandie, on est frappé de deux  
même à la pointe des coteaux, on  
er les prairies, la pâture ou le  
it aussi, en longues lignes, appa-  
tes et vigoureuses plantations de  
réales s'en vont et les pommiers  
e joie pour Basselin, pour Le Houx  
oyeux buveurs de cidre, si un coup

du ciel les rappelait subitement à la vie ! Le pâturage et le pressurage sont, à l'heure actuelle, les deux moyens les plus efficaces à l'aide desquels la Normandie essaie tant bien que mal de maintenir sa prospérité menacée.

M. le docteur Denis-Dumont ne pouvait choisir de meilleur moment pour publier le travail dont nous annonçons aujourd'hui la seconde édition et dont, prochainement, nous saluerons la troisième.

Le savant chirurgien en chef des hôpitaux est un partisan déclaré du cidre ; c'est un digne successeur d'un célèbre praticien du XVI<sup>e</sup> siècle, Julien Le Paulmier de Grentemesnil, médecin de Charles IX, dans le traité *de Vino et Pomaceo*, imprimé en 1588, fut traduit plus tard par un autre médecin normand, Jacques de Cahaïgues.

La traduction de Jacques de Cahaïgues parut pour la première fois à Caen, chez Jean Le Chan-  
delier, en 1589. Adam Cavelier en donna une seconde édition en 1607.

M. le docteur Denis-Dumont a profité des observations de ses deux savants devanciers, Le Paulmier et Cahaïgues ; mais il n'est pas tombé dans les exagérations qui pourraient à bon droit leur être reprochées. Pour lui, le cidre n'est pas une sorte de panacée universelle propre à combattre toutes les maladies physiques et morales... Il y voit simplement une boisson salubre, hygiénique, agréable, ayant, dans certaines conditions, des propriétés prophylactiques indiscutables...

« Le vieux livre de Paulmier, nous dit-il, n'a  
« qu'un défaut : celui de faire du cidre une boisson

ble, une espèce de panacée douée de  
s vertus ; exagération excusable, en  
e la part d'un homme qui, pour com-  
s foule de préventions ridicules, avait à  
tre la Faculté tout entière. »

et d'ajouter qu'après le massacre de la  
demy, Le Paulmier était tombé dans  
hypocondrie, dont l'usage de sa boisson  
seul le faire sortir. On pardonne volon-  
lades un peu d'exagération dans l'affec-  
ortent à leurs médecins ; on doit user  
indulgence envers les médecins, quand  
nt l'éloge aux médicaments auxquels, à  
son, ils attribuent leur guérison.

qu'il en soit, pour ne pas être aussi en-  
ue celle de Cahaignes et de Paulmier,  
1 docteur Denis-Dumont n'en est pas  
ette, très décisive et tout à fait digne  
tention des agronomes et des hommes

étends, dit-il, que le bon cidre est une  
cellente, je n'en tiens pas moins le bon  
lme singulière... Je voudrais, dans mon  
essayer de rendre plus évidentes les  
qu'on lui avait jusqu'ici vaguement  
dans les concrétions urinaires, en re-  
l'explication et en même temps faire  
cidre à sa juste valeur comme boisson  
e, en démontrant à mes compatriotes  
en grande partie responsables des pré-  
par lesquelles se trouve singulièrement  
un produit qui, traité avec moins de

« négligence et d'une façon un peu plus sensée, est  
« appelé à devenir, dans un jour prochain peut-  
« être, l'une des sources les plus fécondes de la  
« richesse et de la prospérité du pays. »

Le volume, d'une lecture très profitable et très agréable en même temps, contient deux parties principales : la première est médicale, la seconde est d'ordre purement économique.

Sur le premier point, les conclusions du savant chirurgien en chef des hôpitaux n'ont guère été contestées, et il paraît aujourd'hui acquis à la science que le cidre a une efficacité singulière contre les calculs urinaires et les accidents qu'ils déterminent, et qu'il exerce en même temps une action favorable pour la goutte, les coliques hépatiques, l'obésité et l'irrégularité des fonctions intestinales.

Que de remèdes vantés à grand renfort de réclames, à la quatrième page des journaux, et qui sont loin de posséder les mêmes propriétés curatives !!!

Nous voulons d'autant moins insister sur ce côté médical de la question, qu'il a été parfaitement mis en lumière par un hygiéniste des plus autorisés, M. le docteur Fonsagrives, dans l'analyse détaillée et fort élogieuse qu'il a consacrée l'année dernière au livre de notre savant compatriote.

Le côté économique n'a pas une moindre importance. La production du cidre est aujourd'hui, de l'avis de tous, un des éléments principaux de la richesse de notre province, et tout ce qui peut contribuer à en augmenter la production et à en



ait doit être accueilli avec faveur, je  
reconnaissance.

part, nous savons un gré infini à M. le  
is-Dumont d'avoir vengé le cidre  
banales et sans fondement, dont le  
lic aurait dû depuis longtemps faire  
is le remercions, en même temps, des  
ques qu'il donne à nos agriculteurs  
tion et, au besoin, pour l'amélioration  
nationale.

e l'eau employée au pressurage, la  
espèces de pommes, le soutirage, la  
eilles, etc., etc., sont de sa part l'objet  
l'observations que tous, fermiers et  
feront bien de lire et de méditer. M. le  
s-Dumont n'a fait qu'effleurer les  
se rattachent à la grande industrie des  
ru, si énergiquement défendue autre-  
ocher, et qui est encore aujourd'hui  
ssantes attaques. Ajoutons que la  
orique de l'origine du cidre, de ses  
de son extension, est traitée avec un  
rticulier. M. Denis-Dumont, très au  
publications modernes, connaît égale-  
s documents anciens et sait tirer un  
nt judicieux des uns et des autres.  
ôté que le volume se recommande à  
; Antiquaires de Normandie et méritait  
onneur dans ce *Bulletin*.

cteurs connaissent certainement l'abbé  
teur des recherches historiques sur

Falaise, qui naquit en 1755 et mourut en 1831. L'ouvrage laisse infiniment à désirer sous le rapport du style, de la méthode et de la critique historique, mais il renferme des détails curieux que l'on chercherait vainement ailleurs, et il sera toujours utile à consulter. Dibdin, dans son voyage en France, avait conçu un goût très vif pour le docte abbé, représentant de la science archéologique comme on la comprenait à Falaise vers 1820, et il a pris soin de nous donner son portrait.

L'abbé Langevin a été récemment l'objet d'une étude littéraire fort intéressante de la part de M. G. Vanel. Au lieu d'essayer d'analyser ce travail, nous préférons en transcrire un des plus curieux passages :

« L'abbé Langevin, nous dit M. Vanel, après avoir étudié la musique et perfectionné les harpopianes verticaux, « s'appliqua », ainsi qu'il nous l'apprend lui-même, à des recherches historiques sur Falaise et à l'étude des « monuments celtiques », ce qui lui procura l'avantage d'émettre sur ces matières les théories les plus imprévues et les plus pittoresques.

« Il ne borna point là son ambition. Il était déjà théologien, mélomane, inventeur, historien et archéologue ; il voulut être poète : il le fut. — Vers 1826, alors pourtant que les ans devaient avoir refroidi sa verve, il composa *la Falaisienne*, « chanson historique, accompagnée de notes instructives, qui rapporte en abrégé plusieurs faits extraordinaires. »

« Et comme, avant tout, les lauriers de l'historien

nt point céder le pas aux fantaisies de la  
il a, nous dit-il, négligé la rime des derniers  
quelques couplets, pour ne pas altérer la  
qui convient au récit historique. »

l'autre côté, le résultat de son travail doit  
essible à tous. Il ne veut pas que son  
reste lettre close pour le populaire ; aussi  
loisi, de manière à être mieux compris,  
e familier, simple et naïf, à l'imitation de  
s Celtes, nos ancêtres, qui récitaient ainsi,  
moire, les louanges de leurs grands  
. »

ons donc le style des Celtes en 1826.  
et seulement :

Falaise, ancienne cité  
De Gaule Armorique,  
D'Isis avait emprunté  
Le nom symbolique.  
La terre et ses deux fanaux,  
Isis avec ses flambeaux,  
Composent Falaise.

nsi de suite.

est noté en face de la page, et, bien en-  
est de la composition de notre abbé.

t aux personnes qui s'étonneraient de l'ori-  
si merveilleusement symbolique du nom  
ville, ils n'ont qu'à lire les dissertations du  
teur sur Bélénus, Abrasax et les sources  
les de cette cité. Ils trouveront là des  
tonnantes, où interviennent à la fois  
Jules César, la Gallia Christiana, le Jardin

des Racines Grecques, les Druides et bien d'autres encore.

« L'origine du nom de Falaise avait pris, en effet, dans l'imagination de l'abbé, des proportions et une importance considérables. Il y revient nombre de fois, et chacune de ses digressions est l'occasion de théories où il fait montre d'une science à toute épreuve et capable d'argumenter *de omnire scibili... et quibusdam aliis*.

« Dans le principe, nous dit-il, on ne donna le  
« nom de Falaise qu'aux trois planètes réunies du  
« Soleil, de la Lune et de la Terre, c'est-à-dire à Isis  
« éplorée de ses malheurs ; à ce brillant flambeau  
« du jour qui dessèche les larmes ; à cet astre clair  
« de la nuit qui presse les eaux vers leurs anciennes  
« cavernes... Dans la suite, on donna ce nom de  
« Falaise à notre roc taillé en forme de navire,  
« de pyramide et de croissant, symbole du soleil,  
« de la terre et de la lune (!) »

« Voilà, certes, une étymologie qui ferait pâlir celle de Rome. Trop heureux Falaisiens ! Mais continuons.

« La ville de Falaise, ajoute-t-il, devait, — dans les  
« temps fabuleux — s'appeler, en langue grecque,  
« *Phaloï-Isis*, par contraction *Faloïsia*, *Falesia*, nom  
« qui, adopté par les Celtes, renferme en un seul le  
« Soleil, la Terre et la Lune, et dont la première  
« partie peut s'adapter, par extension, *aux chats*,  
« dont les yeux brillent dans les ténèbres. »

« Nous tombons un peu, mais, en note, le poétique abbé nous prévient charitablement que le chat s'appelait en latin *feles* ; que la mort de cet animal causait aux Égyptiens un deuil « singulier » ; qu'on

ils, qu'on l'embaumait et « qu'on le portait, où il recevait quelquefois les honneurs de la sépulture. »

que les Falaisiens, malgré tout ce qu'on leur a reproché d'après l'auteur, aient rendu un culte à ces « animaux domestiques », et qu'ils aient fait fumer l'encens en l'honneur de

ceux-ci, nous avertit, quelques pages plus loin, saint Exupère renversant la statue de Félé, « chatte de Diane », et mit en évidence la statue divine, mère de la vertu perdue. La statue noire de Chartres était noire. » Puis il ajoute : « Nos bons habitants s'en mirent volontiers. »

Un peu plus loin, en ce moment de la vie et de l'œuvre de l'érudit curé du Mesnil-Opac, nous trouvons l'histoire de Justain de Billy, né à Bénv-Bocage,

pendant les années, la Société archéologique de Chartres, dans l'église de l'humble paroisse de Mesnil-Opac, avait longtemps admiré une statue qui avait été gravée sur son tombeau, mais qui avait été détériorée.

Cette découverte éveilla l'attention de M. Leconte de Lisle, qui eut l'idée d'écrire une notice biographique sur Justain de Billy. Nous nous empressons aujourd'hui de publier cette notice, et nous ajoutons à l'une des illustrations

Mentionnons en finissant : *Les Coutumes de Normandie, réglementées par l'édit de 1751, et les nouvelles lois rurales*, de M. Léon de Vilade, ancien magistrat, ancien conseiller général du Calvados.

L'ouvrage est surtout un ouvrage d'utilité pratique dont le succès a été attesté par six éditions successives, mais il se rattache à de vieilles réglementations persistantes encore aujourd'hui, et par là il confine à l'étude de notre ancien droit provincial. C'est à ce titre que nous le signalons dans ce recueil.

E. de B.

#### HOMMAGE A LA MÉMOIRE DE M. L'ABBÉ COCHET.

Une plaque commémorative vient d'être placée à Dieppe sur la façade de la maison qu'y a occupée M. l'abbé Cochet, rue d'Écosse, n° 123. Cette plaque porte l'inscription suivante :

L'ABBÉ COCHET  
ARCHÉOLOGUE  
(1812-1875)  
HABITA CETTE MAISON  
PENDANT 25 ANS  
ET Y COMPOSA  
SES PRINCIPAUX  
OUVRAGES

La plaque en marbre rouge mesure 0,90 de hauteur sur 0,64 en largeur. Elle est due à la générosité d'un petit groupe d'amis.

La Société des Antiquaires ne saurait rester indif-

hommage délicat rendu à la mémoire  
des membres les plus laborieux et les  
plus dévoués.

#### HOTEL CLARENDON, A ROUEN.

Le comte Édouard Hyde, comte de Clarendon,  
ambassadeur d'Angleterre, mourut à Rouen le  
1674, mais l'on ignorait complètement  
le logis où l'illustre exilé avait abrité ses  
dernières années et était passé de vie à trépas.

M. de Beaurepaire, en étudiant le Journal  
de la Ville de Rouen, a pu  
trouver la maison louée au comte de Clarendon  
par son frère, conseiller au Parlement, était  
située dans la paroisse Saint-Maclou.  
L'édifice, richement décoré et d'un grand aspect,  
portait aujourd'hui le nom d'Hôtel des Presses ; on le  
trouve aujourd'hui sous le nom de ses derniers  
propriétaires, *Hôtel de Pommereux* ou *Hôtel d'Aligre*.

#### TRouvaille D'OBJETS ROMAINS A ROLLEVILLE (SEINE-INFÉRIEURE).

Grâce à M. l'abbé Maze, le savant archéologue,  
une très intéressante découverte.  
Après des fouilles à l'intérieur du cimetière  
de Rolleville, dans une partie où n'avait été  
trouvée aucune inhumation, M. Maze a

reconnu qu'il se trouvait sur l'emplacement d'un ancien cimetière gallo-romain.

Les objets exhumés peuvent ainsi se classer : une fibule argent sans son ardillon, 27 vases de terre rouge dite Samienne, 85 de terre noire, 29 fragments de tuiles à rebords, 6 débris de tuyaux en poterie.

Tous ces fragments, sans grande valeur par eux-mêmes, démontrent cependant que la civilisation romaine a laissé dans la vallée de la Lezarde, à Rolleville, des traces irrécusables de son passage.

### L'EXPOSITION RÉTROSPECTIVE DE ROUEN.

Grâce au progrès du goût et au développement considérable de ce que certains esprits chagrins appellent irrévérencieusement la manie du bibelot, toutes les expositions régionales sont doublées aujourd'hui d'une exposition d'objets d'art ancien, qui ne constitue pas l'un des moindres attraits de ces grandes assises agricoles et industrielles.

L'administration municipale de Caen, s'inspirant de ce courant d'idées, avait fait appel au concours des sociétés savantes, et, à l'aide de quelques personnes dévouées, elle avait organisé une exposition de ce genre qui fut très remarquée et qui obtint, nous pouvons le dire, le plus franc et le plus légitime succès. La municipalité de Rouen a suivi les mêmes errements et elle ne peut, elle aussi, que se féliciter du résultat qui a été atteint.

Le mérite en revient, en grande partie, au zèle et



é de MM. de Germiny et Darcel, pré-commission d'organisation ; Lebel et Mullaÿ, vice-présidents, et du sympathique, M. Gustave Le Breton, qui non payé de sa personne, mais qui a mulges et les démarches pour assurer le treprise. Du coup, M. Le Breton est sonnage populaire, et la *Cloche d'Ar-* er à plusieurs milliers d'exemplaires large, très réussi, pour ses lecteurs.

*Journaliste de Rouen*, un critique auto-riel le monde de la haute curiosité n'a , a consacré vingt-quatre ou vingt-cinq lier ses compatriotes aux arcanes de ce ieux, où ne pénétraient autrefois que vilégiés. Les fines appréciations de ; mériteraient d'être réunies en bro-iraient lieu du catalogue analytique ns réclamé en vain ; elles complète-ureusement, en tout état de cause, *indicative du plan de l'exposition*, dont nous contenter quand nous avons par-des Consuls.

is pas la prétention de refaire, sous me, le travail excellent de M. Sou-voulons simplement signaler à ceux s qui tiennent à être exactement ren- nous a paru être le côté saillant de en , indiquant rapidement certains , pour un Normand, voire même pour n intérêt tout particulier.

alais des Consuls, éclairée seulement

du côté de la rue des Charrettes, est un peu basse et un peu sombre : elle ne vaut pas la grande salle des Concerts de l'Hôtel-de-Ville, où avait été aménagée, l'année dernière, l'exposition de Caen ; mais, cette remarque faite, il est juste de reconnaître que les organisateurs ont tiré tout le parti possible de cet emplacement et ont disposé les vitrines et les tentures de manière à faire valoir les œuvres d'art en ménageant habilement la lumière.

Bien qu'elle renfermât un nombre respectable de pièces hors ligne, l'exposition de Caen avait pour caractère principal d'être une exposition essentiellement locale. Dans la mesure du possible, elle a essayé de remettre en lumière les œuvres sorties des fabriques de la région. Le programme, tracé d'une façon très large et très intelligente par l'administration, n'a sans doute pas été complètement rempli ; mais il est de toute justice de signaler et de reconnaître les éléments précieux d'information apportés par cette exhibition à l'étude de nos diverses industries : tissage, tapisserie, broderie, dentelles, point de France, point d'Argentan, point d'Alençon, terres vernissées, épis de faîtage, carreaux de pavage, carreaux funéraires et de revêtement, bijoux, faïences, porcelaines, enluminures.

Ouverte dans des conditions différentes, soutenue par le patronage et par le concours effectif de collectionneurs, d'une réputation européenne, l'exposition rouennaise d'art rétrospectif s'est beaucoup moins préoccupée du côté local ; elle a visé surtout à constituer pour quelques mois une sorte de musée ouvert au public et renfermant quelques-uns des

les précieux des collections les plus  
plus justement célèbres. Est-il besoin  
le résultat si important a été atteint et,  
des connaisseurs les plus difficiles, les  
rganisateurs ont été complètement  
succès. Ce caractère réussi est tel qu'il  
assez difficile d'indiquer la série la plus  
ou de l'exposition, s'il est permis de

ies, qui occupent tout un des côtés de  
tout particulièrement frappé les visi-  
s.

de toutes ces merveilles se détachent,  
d charme, deux grandes tentures de  
: la demande du Berger à la Bergère  
de la Bergère au Berger ; un panneau  
collection représentant des scènes  
antes du temps de Charles VIII, que ce  
ption caractérise suffisamment :

à vous vient cest-avertin  
ez vostre main, sottin,  
des que Robin s'esveille...

es tapisseries de M. Lowengard, d'une  
renante, les *Accordailles* et le *Repas*  
panneau de même dimension d'une  
ie comme dessin et comme coloris,  
*finit et l'Année qui recommence*, à  
fin, une véritable perle, le *Goûter*  
x tons adoucis et comme pastelisés.  
re tapisserie, fabriquée aux Gobelins,

d'après un carton de Boucher, est la propriété de M. G. Le Breton.

M. Le Breton avait également exposé trois tapisseries historiques, tissées à Bruges, d'après les cartons de Van-Orley, peintre ordinaire de Marguerite d'Autriche, à l'occasion du mariage de cette princesse avec le duc de Savoie, Philibert II ; une frise représentant une chasse à l'ours et au sanglier, et un petit saint Roch aux armes de la famille d'Esneval.

A l'égal des tapisseries, les petites statuettes de la Grèce et de l'Asie-Mineure, si bien représentées dans les belles vitrines de M. Le Breton, et surtout de M. Bellon, étaient en singulière faveur auprès des visiteurs de l'exposition. Il est difficile, en effet, d'imaginer rien de plus gracieux et de plus séduisant que ces figurines, dont la révélation au Trocadéro produisit, il y a quelques années, une si vive et si profonde émotion. Elles sont célèbres, ces petites statuettes, et elles méritent de l'être ; car elles ont fait revivre sous nos yeux une forme nouvelle de l'art grec, et non la moins imprévue et la moins attachante. Représentent-elles des divinités avec les attitudes réalistes que comporte l'anthropomorphisme ? C'est ce qu'a soutenu un membre de l'Institut, notre compatriote M. Heuzey, qui présidait ici, il y a quelques années, la séance publique des Antiquaires de Normandie.

Son système à ce sujet a été exposé sous une forme distinguée et avec une très grande érudition dans une dissertation intitulée : *Les Figurines antiques de terre cuite du Louvre*.

de M. Heuzey fut adoptée par M. Frantz ; elle a été depuis combattue par le commandant Otto Ludders et par M. Rayet, dans la *Gazette des Beaux-Arts*. M. Soulié paraît se ranger à ce dernier sen-

« nous, écrit-il, que nous aimons à voir dans les enfants, dans ces jeunes filles, dans ces masques, dans ces têtes grimées avec des traits exagérés, comme des Dantan et des Barye d'artistes traduisant les ridicules de leur temps. Pourquoi l'art grec n'a-t-il pas eu ses Clodion troussant les robes des danseuses et des ballerines vers un cerceau. »

« Nous sommes à coup sûr de nombreuses réserves à proposer à propos de cette interprétation bien que qui ne tient pas un compte suffisant du caractère humain et familier de la mythologie grecque. Mais à quoi bon ? Nous aimons mieux, perdre notre temps à dissenter, nous adresser aux artistes, les archéologues et les amateurs devant quelques types exquis recueillis dans les musées grecs, ou devant la grande vitrine de la salle où sont disposés avec des verreries les spécimens les plus merveilleux des Tanagra et de Cymé.

« Mais de ces produits exquis de l'art grec aux produits bien remarquables aussi dans leur céramique rouennaise, la seule industrie française représentée à l'exposition de

Après la publication magistrale de M. Pottier, après les expositions nombreuses qui ont eu lieu, l'exhibition de la salle des Consuls ne pouvait nous ménager aucune surprise. Mais, si la nouveauté lui fait défaut, on doit reconnaître qu'elle nous offre au moins la réunion des spécimens les plus rares et les plus surprenants de cette brillante fabrication. Il n'en pouvait être autrement, du moment où les organisateurs pouvaient puiser à pleines mains dans les collections de MM. Dutuit, de Bellegarde, Damilaville, Pouyer-Quertier, Paul Baudry, Frédéric Baudry, d'Yquelon, Maillet du Boullay.

La vitrine de M. de Bellegarde, où se confondent les assiettes, les plats, les bannettes, les grands plateaux, les vases d'ornement, les objets de fantaisie, est merveilleuse d'éclat et de variété, et permet de suivre les progrès de l'industrie de la faïence depuis la première époque jusqu'aux dernières années, depuis les imitations italiennes et les grands dessins rayonnants, jusqu'aux productions inspirées par les décors de Strasbourg et de Marseille.

Comme objets de très haute curiosité, nous citerons les deux grands plats de la collection Baudry, reproduits dans l'histoire de la faïence de Rouen ; la charmante commode, style rocaille, de M. Paul Baudry ; un grand vase de vestibule à M. Chanoine d'Avranches ; une assiette à bouquets de fleurs coupée par six bandes d'une couleur rouge fulgurante ; cinq ou six grands plateaux de dessins variés, et surtout une très merveilleuse série de pièces au célèbre décor jaune ocré, provenant des

ons de MM. d'Yquelon, de Bellegarde, Dutuit, Quertier.

3 un peu au hasard un plat et un plateau, on d'Yquelon ; un socle et un saladier, on Pouyer-Quertier ; un socle et un plateau, on Eugène Dutuit ; plusieurs assiettes, une e et un grand plat, collection de Bellegarde. cor de ces pièces, aujourd'hui si recherchées, fabrication se place entre les années 1725 consiste quelquefois en une simple étoile ; et une bordure plus ou moins large ; le a couleur jaune-ocrée niellée de dessins

refois, au milieu de l'étoile et le long de la , apparaissent des enfants nus et des

uelques pièces, le sujet central devient une : bacchanale, ou un petit sujet à trois pers- s : une femme nue, debout, accostée, à d'un faune gambadant, et, à gauche, d'un de tambourin.

décor ainsi illustré de compositions imitées ique, l'artiste ajoute quelquefois les effets ivent lui offrir les diverses combinaisons des rayonnants bleus avec rehauts rouges. Il ya ient un grand plat de la collection Bellegarde s offre un type des mieux réussis de cette ion harmonieuse de décors et que nous is à l'admiration des connaisseurs. On peut rocher un grand plateau couvert de dessins ronnie, décor cachemire, dont une bordure, e-ocré, forme l'encadrement.

Auprès de ces pièces en jaune-ocré, il convient de placer quelques pièces traitées dans une gamme jaune-clair par le même procédé et faisant partie des collections de Bellegarde et Durand, et surtout d'autres spécimens infiniment rares où les jaunes-clairs et ocrés sont remplacés par une teinte bizarre à reflets violacés.

Le célèbre plat de M. Maillet du Boullay, dit plat de Vincennes, avec sa bordure d'enfants nus à cheval sur des tonneaux, le verre en main, et son sujet central vraisemblablement incomplet, peut être cité comme un modèle du genre. Le socle exposé par M. Pouyer-Quertier, et sur lequel on retrouve les mêmes étrangetés de coloration, mérite d'être placé à côté de cette pièce d'une rareté et d'une valeur exceptionnelles.

Nous nous sommes étendu, avec trop de complaisance, sur les faïences, à raison de leur provenance provinciale ; nous passerons légèrement sur les dentelles, les peintures, les meubles, la gainerie, les émaux, les livres, les miniatures, les ornements d'église, les bronzes et les médailles, d'un grand intérêt, à coup sûr, mais d'une origine quelque peu cosmopolite. Et pourtant, dans ces belles séries, que d'objets exquis dignes de toute l'attention des visiteurs !

A titre de haute curiosité, mentionnons au moins l'ombrelle de Diane de Poitiers ; la salière en faïence d'Oiron, dite de Henri II, objet fragile d'une valeur supérieure à 50,000 francs, exposée par M. Stein ; les livres d'heures de M. Bapst, les chasubles et les monstrances de M. Spitzer, les bronzes de M. de



Id et de M. Basilewski, les bustes antiques  
ierge en marbre blanc de M. Dutuit, la  
équestre de Jeanne d'Arc à M. Odiot, et la  
collection de boîtes et de tabatières exposée  
Alphonse Maze-Sencier. Sur l'une de ces  
s se trouve représentée l'héroïne du Cal-  
harlotte Corday.

autres objets exposés dans la salle des  
nous paraissent devoir être signalés dans  
e-rendu.

mier est un exemplaire du fameux *Horace*,  
à Caen en 1484 par Durandas et Quijoue.  
seul exemplaire sur vélin de ce volume  
du premier livre connu imprimé en Nor-

Un autre exemplaire, mais celui-là sur  
figure dans les collections de la galerie  
à la Bibliothèque nationale, à Paris.

plaire exposé à Rouen a été acheté en  
re, il y a quelques années, par M. Dutuit.  
e objet appartient à un genre bien différent.  
en a pas moins d'intérêt pour nous. C'est  
propre à recevoir de l'eau chaude, une  
coquemar, avec couvercle et robinet. Sur  
ce de dinanderie en cuivre, l'artiste a repré-  
mésaventure d'Aristote, telle que nous la  
sur le chapiteau de l'église Saint-Pierre.  
de longs souliers à la poulaine, le grave  
ie, transformé en bête de somme, porte une  
e, la belle Aspasia, sur son dos.

i tient d'une main Aristote par la barbe :  
ets d'Aspasia sont ornés de cercles à  
s, analogues à nos porte-bonheur. Tant il

est vrai qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil. Les goûts de toilette du *sexe faible* n'ont pas changé, et qui voudrait affirmer qu'il n'exerce pas encore aujourd'hui sur les *hommes graves* la même domination qu'autrefois ?

L'histoire du philosophe Aristote est de tous les temps, et le vieux chapiteau de l'église Saint-Pierre, avec ses allégories facétieuses, pourrait encore nous donner de très profitables leçons.

E. B.

---



# **SÉANCE PUBLIQUE**

**DU JEUDI 16 DÉCEMBRE 1886**

**Présidence de M. CHABOUILLET**

Directeur de la Société.

---

Le jeudi 16 décembre 1886, à 3 heures de l'après-midi, dans la grande salle de l'École de Droit, a eu lieu la séance publique de la Société des Antiquaires de Normandie, sous la présidence de son directeur, M. Chabouillet, conservateur au département des médailles et antiques à la Bibliothèque nationale.

Avaient pris place au bureau, aux côtés du directeur : M. de Panthou, président de la Société ; Mgr Hugonin, évêque de Bayeux et Lisieux ; M. Zévort, recteur de l'Académie ; M. Révérony, vicaire général ; M. Lair, ancien directeur ; M. Émile Travers, bibliothécaire-archiviste de la Société ; M. Eugène de Beaurepaire, secrétaire.

Les membres de la Compagnie, en grand nombre, occupaient les sièges placés sur l'estrade.

Des chaises, au bas des gradins, avaient été réser-

es dames ; la tribune avait été mise à la  
d'une délégation des élèves du Lycée.

amme était ainsi composé :

d'ouverture, par M. Chabouillet, directeur.  
sur les travaux de l'année, par M. Eugène  
naire.

ist historique en ivole, par M. de

r Segrais, par M. Gasté.

m provenant d'une sépulture de l'époque  
ration, découvert à Flacq, par M. de Ville-

ce de Rollon, légende normande, par  
Le Vavasseur.

s n'a pas permis de donner lecture du  
vail de M. de Ville-d'Avray : tous les  
ceux ont été lus dans l'ordre indiqué et  
s favorablement accueillis.

roduisons ci-dessous le discours de M. le  
le rapport du secrétaire, l'étude histo-  
M. de Panthou et les vers de M. Le  
(1).

e de M. de Ville-d'Avray sera insérée dans le  
*letín*. Les curieuses recherches de M. Gasté sur  
été publiées, après la séance, dans le *Bulletin*  
*e de Caen*.

## DISCOURS DE M. CHABOUILLET

Directeur

MESSIEURS,

Lorsqu'inopinément, j'appris que vous songiez à m'appeler à une place où, depuis soixante ans, se sont assis tant d'illustres personnages, où l'on a entendu tant de voix éloquentes ; lorsque je sus que vous vouliez me faire le grand honneur de me nommer directeur de la Société des Antiquaires de Normandie, à l'orgueilleuse surprise du premier moment, à un sentiment très vif de reconnaissance, d'une reconnaissance qui durera autant que moi, succéda dans mon esprit une inquiétude trop légitime. Prendre la parole, *ex cathedra*, devant une assemblée d'élite comme celle qui veut bien m'écouter, c'est une distinction extrêmement flatteuse, mais c'est aussi une perspective dont il est permis d'être troublé.

Cependant, cette distinction, je l'ai résolument acceptée ; il m'a semblé que reculer devant ses charges serait désertier un devoir.

En effet, Messieurs, si j'ai compris la signification, l'intention de vos suffrages, vous les avez donnés au conservateur du Cabinet de France et au membre du Comité des travaux historiques et scientifiques. Au

ur du troisième département de la  
ie Nationale, vous avez tenu compte de  
surtout, vous vous êtes souvenus qu'il a  
x dans l'exercice de fonctions dont il est  
les principales bonnes fortunes advenues  
de France depuis qu'il a l'honneur d'en  
dien, vous le savez, il eut d'abord celle, à  
morable, de recevoir des mains du duc de  
s incomparables trésors de science et d'art  
Bibliothèque Nationale, remplissent une  
ielle a été donné le nom du savant émi-  
rand citoyen qui, encore plein de vie, eut  
n méritoire de se séparer de ses 6,000  
de ses merveilleuses pierres gravées, de  
peints, de ses antiques de tous genres,  
mieux assurer la possession à son pays  
fut contenté de les lui léguer. Plus tard,  
nctionnaire recueillait les collections de  
eurs éclairés qui, comme le duc de  
sont acquis des droits imprescriptibles à  
e de tout ce qui, en France, aime et cultive  
et les arts.

parler des précieuses collections d'an-  
vicomte Hippolyte de Janzé et du com-  
Charles Oppermann, ainsi que du mé-  
monnaies de la République romaine du  
lly. Je ne puis parler de tous les généreux  
dont on conserve pieusement le souvenir  
des Médailles ; je rappellerai cependant  
antiques et de médailles du vénérable  
ipré et du duc de Blacas, dignes amis du  
nes, et aussi la donation de monnaies de

la Révolution française de M. le marquis Turgot, ainsi que les dons répétés d'antiquités diverses, ainsi que de médailles de M. le baron de Witte, le plus ancien des amis du Cabinet de France.

Être heureux, c'était une vertu chez les Romains, mais nous ne sommes pas à Rome ; et si je me permets de me prévaloir de ces présents du sort, je n'ignore pas qu'ils n'auraient pu suffire à faire inscrire mon nom sur votre livre d'or. Vous avez bien voulu me trouver d'autres titres, mais surtout, en me nommant directeur de la Société des Antiquaires de Normandie, je le répète, vous vous êtes souvenu que je suis l'un des doyens du Comité des travaux historiques et scientifiques, et par là vous attestiez l'alliance de votre illustre Compagnie avec cette institution créée par l'auteur de l'*Histoire de la civilisation en Europe*, par François Guizot, ce grand ministre de l'Instruction publique, deux fois votre directeur, qui, ainsi que le disait naguère l'un de vous, « fut en tous les temps, et jusqu'à son dernier jour, le protecteur, le conseiller, l'ami des Antiquaires de Normandie » (1).

On l'a souvent dit, Messieurs, je l'ai déjà dit moi-même, mais je saisis avec empressement l'occasion unique qui s'offre à moi de le redire avec l'autorité que j'emprunte à la place éminente d'où je parle, servir les intérêts des Sociétés savantes, telle est la mission principale du Comité des travaux historiques et scientifiques. Il ne m'appartient de parler que d'une seule des sections du Comité. Eh bien ! je ne serai

(1) Cf. *Bulletin de la Société des Antiquaires*, t. VII, p. 319.



démenti, si je déclare, avec orgueil, que  
es aux traditions de devanciers dont la plupart  
aissé des noms inoubliables, les membres de la  
on d'Archéologie se consacrent à l'accomplisse-  
t de ce noble devoir avec un zèle qui ne  
pas démenti depuis son origine. Aujourd'hui,  
ne il y a cinquante ans, l'importance des  
rès que l'archéologie nationale doit aux Sociétés  
tes y est appréciée comme elle mérite de l'être.

nos réunions, chacun s'efforce de mettre en  
ère le désintéressement et l'ardeur avec lesquels  
ollaborateurs des départements travaillent à pro-  
r le respect et l'étude des monuments du passé  
otre pays. Non, je ne me suis pas trompé,  
ieurs ! En m'accordant vos suffrages, vous avez  
a montrer que vous n'ignoriez ni la part qu'il  
té donné de prendre aux travaux de la section  
héologie, ni les services que j'ai pu rendre à la  
ce comme conservateur du Cabinet des Mé-  
es, et c'est cette conviction qui m'a décidé à  
poser aux périls de la haute distinction que  
m'avez conférée. Ai-je besoin d'ajouter que je  
doublement reconnaissant de suffrages deux  
précieux ?

## I.

ssieurs, je vais parler de numismatique ; vous  
z vous y attendre, — j'espère donc que vous ne  
e reprocherez pas, — d'ailleurs, afin de me conci-  
eux d'entre vous qui n'auraient que de l'estime  
une science qui veut des adeptes passionnés.

je vous apporte un fait nouveau à ajouter aux annales financières et monétaires de la Normandie. Mais je m'y arrêterai le moins possible, ayant l'intention de vous demander ensuite quelques instants de bienveillante attention, afin de vous entretenir d'un sculpteur qui travaillait à Caen dans la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, et dont des œuvres dignes d'attention sont conservées dans l'un des musées du département du Calvados.

L'année dernière, on a trouvé, en Normandie m'assure-t-on, un lot de trente pièces de monnaie, toutes inédites, frappées dans cette province à une époque réculée du moyen âge que l'on s'accorde à placer à la fin du XI<sup>e</sup> siècle ou au commencement du XII<sup>e</sup>. Pour les numismatistes qui savent l'excessive rareté des monnaies normandes, c'était un événement. Il ne s'agissait pas de simples variétés, mais de pièces d'un type jusque-là inconnu et qui semblaient promettre des lumières nouvelles à l'histoire économique, et peut-être même politique, de l'une des plus importantes régions de notre pays. Dans ce lot, il y avait des doubles ; cependant, comme ces pièces, généralement mal frappées, n'étaient pas d'égale conservation, et que, par conséquent, les bonnes pouvaient compléter les défectueuses, je m'empressai d'acquérir la totalité de la trouvaille pour le Cabinet National.

Je devais promptement avoir à me féliciter d'avoir pris cette décision ; peu de temps après, Messieurs, j'apprenais que vous songiez à faire de moi le directeur de la Société des Antiquaires de Normandie pour l'année 1886. Sans m'en douter, je

consacré pour la solennité qui nous réunit  
aujourd'hui un sujet qui ne pouvait manquer de  
s'intéresser et me donnait l'occasion la plus  
favorable pour faire connaître le trésor dont le  
royaume de France venait de s'enrichir. Mais,  
messieurs, si je vous offre aujourd'hui la description  
des monnaies dont il se compose, je ne vous apporte  
rien de nouveau, un problème posé par ces précieux monuments  
historiques qui me satisfasse. Heureusement, votre  
compagnie compte parmi ses membres tels  
membres, à la connaissance approfondie, à l'in-  
telligence des documents et des textes du moyen  
âge, à la critique la plus sûre, allient par droit de  
leur science à la familiarité des choses normandes. A  
ceux-là, je vous laisse le plaisir de le  
faire, l'honneur d'écrire le chapitre des annales  
de la province, dont ce qui va suivre est seule-  
ment un sommaire.

Les faux du métier de numismatiste ne sont pas  
rares ; on falsifie souvent les médailles  
et les monnaies anciennes. Aussi, ne puis-je me  
contenter de l'obligation de prévenir les inquiétudes  
que pourrait faire naître l'annonce de la découverte  
de monnaies normandes inédites. Si ces  
monnaies étaient fausses ? Est-il sage d'accepter  
comme authentiques des pièces que l'on dit pro-  
venir d'une trouvaille sur laquelle plane un certain  
doute d'une trouvaille sur laquelle il n'y a pas  
de renseignements positifs ? C'est en Normandie  
qu'il a été trouvé, dit-on, mais on n'en peut indiquer  
précisément l'endroit ; en pareil cas, l'hésitation  
est naturelle partout ; elle le serait plus qu'ailleurs

ici, où la tradition a dû conserver le souvenir d'une grande mystification qui date de plus d'un demi-siècle. L'histoire en est si instructive que je la résumerai au profit de ceux d'entre vous qui ne l'auraient pas entendu conter.

Vers 1834, le bruit se répandit que plusieurs centaines de monnaies des ducs de Normandie venaient de tomber entre les mains d'un amateur qui, ne pouvant les garder toutes, se proposait de tirer parti de cette aubaine et commençait à céder de ces pièces, jusqu'alors si rares, à ses confrères. Grand émoi en Normandie et dans le monde numismatiste de Paris et des provinces ! On disait que par un heureux hasard, ces monnaies venaient de sortir d'un sac où elles avaient été oubliées depuis la mort de l'abbé Grégoire (1831). On ajoutait que ce sac portait, écrite de la main du célèbre évêque de Blois, cette étiquette : *Monnaies trouvées à Pacy-sur-Eure*. Telle était l'histoire, ou plutôt la fable, dont beaucoup d'amateurs et plusieurs savants furent dupes. La découverte du sac de l'abbé Grégoire était de pure invention, ainsi que les monnaies que l'on disait en être sorties. Aujourd'hui que les spécimens de cette prétendue trouvaille, donnés libéralement au Cabinet National, en 1836, par l'inventeur, y sont placés dans la section des *Médailles fausses* où chacun peut les examiner, on demandera peut-être comment de pareilles contrefaçons, car elles sont aussi grossièrement fabriquées que possible, ont pu passer un instant pour des pièces authentiques. On répondra qu'il y a cinquante ans, la critique des monuments numismatiques, qui n'est pas encore

science exacte, était loin d'être ce qu'elle est  
vue ; surtout, on rappellera que si cette auda-  
ce invasion monétaire rencontra beaucoup de  
simples inconscients, elle trouva aussi des incré-  
dules. A la vérité, les dévots au sac fantastique  
abbé Grégoire défendaient l'inventeur avec de  
sérieuses convictions qu'ils entraînèrent la foule  
indécise et étouffèrent pendant des années la  
voix de la critique. Mais le règne d'une telle  
superstition ne pouvait se perpétuer ; la vérité finit  
à faire jour :

Un petit bout d'oreille échappé par malheur.  
Découvrit la fourbe et l'erreur.

ici comme. Adrien de Longpérier, l'un des  
savants qui, dès le lendemain de l'annonce de la  
découverte, s'étaient prononcés contre l'authenticité  
des monnaies de Pacy-sur-Eure, voulant rassurer sa  
science, en examinait de nouveau les spécimens  
conservés au Cabinet des Médailles, lorsqu'il  
fut, au revers d'un denier portant le nom de  
Louis, trois lettres visiblement modernes. Cette  
découverte il y avait véritablement découverte. Le faus-  
saire, afin de donner un vernis d'ancienneté aux  
monnaies par lui fabriquées, avait employé, en guise  
de légende, un douzain de Henri IV ; mais ce galant  
faussaire, ne s'étant pas servi d'une loupe assez forte,  
n'avait pas complètement effacé ces lettres qui  
pouvaient le confondre. Est-il besoin de le dire ?  
Après pareille révélation, les plus fougueux partisans  
de l'abbé Grégoire, réduits au silence, ne son-

gèrent plus qu'à faire oublier la campagne qu'ils avaient menée si bruyamment (1). Pareille déconvenue n'est pas à redouter avec la trouvaille de 1886, et c'est là, Messieurs, que j'en voulais venir.

Ce n'est pas qu'il n'y ait plus de faussaires ; ce n'est pas non plus que je prétende être infailible. Si je parle en parfaite sécurité de nos monnaies, c'est qu'au Cabinet de France, où nous sommes toujours sur le qui-vive, elles ont été jugées excellentes par tout le personnel ; c'est enfin qu'au dehors, elles n'ont même pas été discutées. Cela est si vrai qu'un critique autorisé, M. Caron, annonçant, dans un recueil spécial, l'entrée des deniers de la trouvaille normande dans le Cabinet des Médailles, n'a pas même posé la question de confiance (2), et que, depuis, nul des savants français ou étrangers qui les ont examinées n'a laissé paraître l'ombre d'un soupçon sur leur authenticité. On vient de voir que cela ne s'était pas passé ainsi lorsque les pièces de Pacy-sur-Eure tombèrent sous les yeux des numismatistes. Donc, de par le consentement unanime des juges compétents, nous pouvons étudier le précieux lot échu au Cabinet National, sans avoir devant les yeux la crainte de bâtir sur le sable. C'est assez d'avoir à lutter contre les difficultés peut-être insurmontables de la classification des monnaies qui le composent.

Au début de la première partie, publiée en 1849, des cinq dont se compose un mémoire intitulé : *Des*

(1 et 2) V. Appendice.

*monnaies publiques en Normandie au XII<sup>e</sup> siècle.* Léopold Delisle s'exprimait ainsi : « Malgré les travaux remarquables de M. Lecoindre-Dupont, l'histoire monétaire de la Normandie au XIII<sup>e</sup> siècle présente encore bien des lacunes. » (1) Le même, le livre de M. Delisle, qui ne s'est pas borné à étudier le XIII<sup>e</sup> siècle et remonte plus haut, a apporté de vives lumières sur le côté économique, financier et politique de l'histoire monétaire en Normandie, principalement à l'aide de textes nombreux savamment recueillis, à l'occasion ingénieusement rectifiés et magistralement mis en ordre ; mais l'illustre érudit avait naturellement donné aux spécialistes le soin de décrire et de classer les monuments métalliques. Il y aura bientôt cinquante ans de cela ! Eh bien ! après les lettres de Lecoindre-Dupont (2), et malgré les travaux de numismatistes comme Étienne Cartier, Longpérier, Léon Fillon, Poey d'Avant, etc., etc., j'oserais dire, la classification des monnaies normandes n'est pas établie sur de solides bases. Le tableau même de cette série monétaire que je vous prie d'écouter bien, en vous montrant que ces monnaies ne s'accordent pas entre elles, vous conduira à penser que les attributions des monnaies normandes à tel duc plutôt qu'à tel autre, avoir été savamment et ingénieusement déduites par leurs auteurs, ne sont cependant que des hypothèses plus ou moins vraisemblables.

*numismatique ancienne de la Normandie*

et 2) V. Appendice.

pourrait se diviser en quatre époques : les monnaies gauloises, celles qui datent des temps mérovingiens, celles qui ont été émises au nom des rois carolingiens, et enfin celles qui l'ont été par les ducs. Je n'ai ici à m'occuper que de la quatrième époque qui comporte plusieurs catégories.

La première comprendrait des pièces, copies serviles des deniers royaux sur lesquelles paraît le nom de Rouen, et que l'on croit avoir été frappées sous les premiers ducs ; on ne pourrait distinguer les modèles des copies que par de minutieuses études du style et de la fabrique, qui, après tout, ne donneraient que des résultats discutables. Je parle de ces deniers sur lesquels paraît, du côté face, la légende GRATIA DOMINI REX autour du monogramme de Charles écrit par un c et parfois par un k, et au revers la légende ROTVMACVS CIVIT, plus ou moins correctement écrite autour d'une croix occupant tout le champ.

Après ces monnaies, imitées des royales dans le but d'en faciliter la circulation, ce qui se pratiqua d'ailleurs dans d'autres régions ou seigneuries, viennent celles sur lesquelles paraissent des noms de ducs.

Vous ne le savez que trop, Messieurs, au moyen âge, dans notre Occident, on ne trouve pas sur les monnaies, comme sur celles de l'Orient musulman, outre le nom du souverain et celui de l'atelier monétaire, la date de l'émission. Il n'y a ni dates ni numéros pour différencier les princes de même nom ; or, en Normandie, pendant la période proprement ducale, c'est-à-dire depuis Rollon jusqu'à



St-Courte-Heuse inclusivement, il y eut huit qui ne portèrent que trois noms, et jusqu'à présent, deux de ces noms seulement, Guillaume et Richard, paraissent sur les monnaies. Comment se flatter de distribuer équitablement ces monnaies ? J'entends la réponse. Et la fabrique, et même des caractères, et le style, et les rapprochements avec d'autres monnaies à dates déterminables sous diverses circonstances intrinsèques ou extrinsèques ? Certes, ce sont là des éléments d'information qui ont fait faire de grands progrès à la numismatique. On leur doit des classifications utiles ; mais ce ne sont pas des instruments de décision. Distinguez donc les monnaies de Richard I<sup>er</sup> de celles de Richard II et même de Richard III, qui se suivirent sur le trône ducal, alors vous n'avez guère d'autre guide que l'étude du style et de la fabrique ? Que d'événements, de nous connus, ont pu exercer sur la fabrication, sur le poids, le titre des monnaies, sur le choix de types, des influences que nous ne pouvons soupçonner et dont nous ne voyons que les effets ! Aussi, combien de fois est-il arrivé que des opinions lancées avec conviction, soutenues par arguments spécieux, ont été contestées à l'aide de arguments qui ne l'étaient pas moins ? Des accidents menacent et menaceront toujours l'aventurera à dater avec précision certaines monnaies incertaines et particulièrement celles de Normandie.

Les monnaies normandes sont tellement rebelles à la classification chronologique, que l'on n'est pas

même d'accord pour désigner celles qui doivent prendre la tête de la série ducale. Cette question primordiale a été tranchée par plusieurs numismatistes, mais différemment ; elle n'est donc pas résolue, et c'est le cas ou jamais de citer le versadage d'Horace :

Grammatici certant et adhuc sub judice lis est.

Examinons. Selon Longpérier qui, à plusieurs reprises, s'est occupé des monnaies normandes, la première monnaie de la série ducale serait un denier très rare, peut-être unique aujourd'hui, bien que Duby en ait gravé trois spécimens dans son *Traité des monnaies des barons* (1). Cette pièce, précieuse à tous égards et dont le travail est exceptionnellement beau pour le temps et la région, se conserve au Cabinet des Médailles, où elle brille d'autant plus au milieu de la suite normande que celle-ci n'est pas riche, et cela, Messieurs, parce que vous ne laissez pas facilement vos anciennes monnaies sortir du pays.

Du côté face, on lit sur ce denier : † VVILLELMVS, autour d'une croix cantonnée de quatre besants et cernée par un grenetis ; au revers, on lit : † ROTOMACS, autour d'une croix semblable à celle de la face, également cernée par un grenetis, mais cantonnée par quatre croissants et non par des besants.

\* Cette pièce est d'un travail encore tout carlo-

(1) V. Appendice.

« vingien. Les caractères sont nets et les grenetis  
« bien formés ; c'est sans contredit la plus ancienne  
« des monnaies normandes qui nous restent. Elle  
« doit donc être restituée à Guillaume I<sup>er</sup>. *Longue-*  
« *Épée*, qui succéda à Rollon, son père, en 942, et  
« mourut en 997. » Longpérier écrivait cela en  
1843 (1).

Quelques années après, en 1850, B. Fillon adoptait  
l'opinion de son devancier : « A Rouen, l'une des  
« croix du beau denier de Guillaume I<sup>er</sup>, conservé  
« à la Bibliothèque Nationale, est une altération du  
« monogramme cruciforme, et la trace de la conti-  
« nuation du monnayage royal, qui, à partir de  
« Rollon ou de son fils, fut la propriété des ducs de  
« Normandie. Son faire carlovingien empêche de le  
« donner à Guillaume II (2). »

Voilà qui va bien ; mais l'opinion de Longpérier  
n'avait pas obtenu l'assentiment de tout le monde ;  
dès 1846, dans la seconde édition fort augmentée de  
ces *Lettres sur l'Histoire monétaire de la Normandie*  
*et du Perche*, mentionnées plus haut et qui avaient  
d'abord été publiées dans la *Revue Numismatique*,  
M. Lecoindre-Dupont s'exprimait ainsi au sujet du  
denier au nom de Guillaume :

« Malgré toute ma confiance dans les lumières de  
« M. Longpérier, j'incline pour l'opinion de ces  
« deux derniers antiquaires. » Ducarel et Léchaudé  
d'Anisy, qui avaient attribué ce denier à  
Guillaume-le-Conquérant. Indépendamment d'ar-  
guments empruntés, il le fallait bien, « aux ca-

(1 et 2) V. Appendice.

« ractères de la fabrication de cette pièce... tout  
« à fait contemporaine de certaines pièces du Poitou,  
« qui sont incontestablement du XI<sup>e</sup> siècle (1),  
M., Lecointre-Dupont alléguait « qu'il serait bien  
« surprenant qu'il ne restât pas une seule monnaie  
« normande au nom de ce prince, quand tant de  
« documents attestent la circulation des deniers de  
« Rouen qu'il avait fait frapper. »

M. Lecointre-Dupont remarquait encore que la beauté ou la barbarie des monnaies est généralement en rapport avec la puissance ou la faiblesse du prince et du peuple qui les ont fait frapper (2).

Cette dernière observation de M. Lecointre-Dupont, fondée qu'elle est sur de nombreux exemples, n'est cependant pas une règle absolue ; aurait-elle ici une application ? Guillaume I<sup>er</sup> et Guillaume II ne régnèrent-ils pas assez longtemps, ne furent-ils pas assez puissants pour avoir eu de bonnes et belles monnaies, belles relativement, s'ils s'en étaient souciés ? La vérité, c'est que les ducs de Normandie ne songèrent pas à pareille chose. Ces princes ne considérèrent le droit de battre monnaie qu'au point de vue des revenus qu'ils en pouvaient tirer ; ceci n'a pas été dissimulé, même par des écrivains normands, notamment par M. L. Delisle, très net à ce sujet dans le *Mémoire sur les revenus publics en Normandie*, déjà cité. Il est vrai que, pour être juste, il faut ajouter que les idées très pratiques de vos ducs étaient celles de leur temps, et l'on sait qu'il fallut des siècles pour que les gou-

(1 et 2) V. Appendice.

nements arrivassent à en comprendre les sérieux inconvénients, sans parler de leur iniquité.

Quoi qu'il en soit, voici deux attributions contraires ; voici des monnaies ballottées entre un roi qui régna de 927 à 943, Guillaume I<sup>er</sup>, et son plus jeune descendant, Guillaume II, le Conquérant, qui régna de 1035 à 1087. Ce n'est pas assez. Prenons de nouveau Benjamin Fillon, l'un des numismatistes dont je viens de rapporter les avis. Ils s'entendent, se contredisant formellement, en affirmant que la monnaie proclamée par Longueville et par lui-même, la plus ancienne de la monnaie normande ducale, devrait descendre d'environ un demi-siècle pour céder le pas à celles de Richard I<sup>er</sup> (je dirais, moi, attribuées à Richard I<sup>er</sup>).

... à Richard I<sup>er</sup> seulement remonte, à mon avis, l'apparition du nom ducal sur la monnaie. Cela met par conséquent Guillaume I<sup>er</sup> hors de cause. » Mais, après avoir tiré une aussi grave conséquence, il fait qu'il croyait avoir suffisamment démontré, il a ajouté qu'il ne fallait pas songer à Guillaume II, « ainsi que l'a très bien constaté M. de Longpérier en s'appuyant sur le style de la pièce », et donne son savant guide et, toujours en s'appuyant sur le style, ce grand cheval de bataille, propose une troisième attribution pour cette monnaie. C'est à l'un des fils puînés de Richard I<sup>er</sup>, Guillaume, comte d'Hyêmes, que B. Fillon veut attribuer que l'on donne « cette monnaie qui partage les avis des numismatistes les plus éclairés. » — Fillon rappelle que ce comte d'Hyêmes, *aliàs* d'Exmes, profitant des soulèvements

populaires qui éclatèrent en Normandie après la mort du duc son père, tenta en 997 de se soustraire à la suzeraineté de son frère aîné, Richard II. Selon lui, l'émission de la monnaie discutée se rattacherait à la rébellion du comte d'Exmes, qui l'aurait fait frapper au moment où il s'efforçait de se rendre indépendant (*Études num.*, p. 159). Tel n'était pas l'avis d'un célèbre archéologue normand, Achille Deville. En 1847, l'auteur des *Tombeaux de la cathédrale de Rouen* attribuait ce denier à Guillaume le Conquérant, mais incidemment et sans motiver son opinion (1).

En 1858, l'opinion de B. Fillon était adoptée et enregistrée par Poey d'Avant dans son grand ouvrage (2) ; mais, quelques années après, Longpérier, dans un mémoire intitulé : *Louis d'Outremer en Normandie*, dont je reparlerai, revint sur cette question et maintint son dire, qu'il s'efforça de fortifier de nouveaux arguments. Je ne puis les reproduire ; on lira ce mémoire (p. 71 à 85) dans le volume de 1869-1870 de la *Revue Numismatique* ; je me contenterai ici d'une ou deux observations. Selon Longpérier, Guillaume d'Exmes, qui ne se fit pas proclamer duc de Normandie, n'eut jamais aucun droit sur Rouen, et, contrairement à l'avis de Fillon et de Poey d'Avant, ce savant n'admet pas que le nom de cette ville ait jamais pu représenter la Normandie tout entière. A la première de ces objections, on pourrait répondre, d'abord que sur la monnaie contestée, le Guillaume énigmatique ne prend aucun titre ; il y est nommé *VVILLELMVS* tout court, de même

(1 et 2) V. Appendice.

e nous lisons simplement RICHARDVS sur la plupart  
3 monnaies émises sous l'un des ducs de ce nom.  
dirait ensuite que nul ne saurait affirmer que  
illaume d'Hyêmes n'eut pas l'audace de se faire  
clamer duc, et que, d'ailleurs, sans avoir été  
clamé duc et sans s'être arrogé ce titre, ce  
elle aurait pu faire frapper monnaie, et, par  
séquent, qu'il ne serait pas impossible que  
te monnaie fût celle que lui attribuent Fillon et  
ey d'Avant. Ne suffit-il pas pour battre monnaie  
tre le plus fort, n'importe où, ne fût-ce que  
elques jours ? La numismatique romaine, pour ne  
rler que de celle-là, ne nous fournit-elle pas de  
mbreux exemples de monnaies frappées par les  
ans, ces usurpateurs de l'Empire, parfois éphé-  
res dans l'acception pour ainsi dire littérale du mot.  
jouterai que, sans prétendre que le nom de Rouen  
parfois représenté la Normandie, ainsi que cela a  
supposé par Fillon, ne serait-il pas possible  
un rebelle, afin de faciliter la circulation de sa  
onnaie, eût fait frapper des *roumois* hors de la  
pitale de la Normandie ? De ce que j'apporte des  
guments en apparence favorables à la seconde  
inion de Fillon, il ne faudrait pas conclure que je  
préfère à celle à laquelle Longpérier a toujours  
fidèle. Je ne me prononce pas ; mais si j'ai une  
idance à confesser, ce ne serait ni pour l'avis de  
dernier ni pour celui de Fillon. Je penche du côté  
M. Lecointre-Dupont et d'Achille Deville, c'est-à-  
e que j'incline à croire que notre denier aurait été  
is par le Conquérant plutôt que par tout autre  
illaume. Du reste, je n'insiste sur ce point qu'afin

de faire toucher au doigt le peu de solidité des attributions des monnaies normandes à tel ou tel prince, et par là expliquer la réserve que je crois obligatoire à l'endroit d'une série monétaire remplie d'écueils, et qui le sera aussi longtemps que des découvertes nouvelles de documents ou de monnaies ne viendront pas fournir des jalons solides à ceux qui voudront l'étudier. J'ajouterai que si la trouvaille de 1885 ne facilite pas dès à présent la classification des monnaies normandes, elle aura tout au moins fourni l'occasion de montrer qu'il faudra, un jour ou l'autre, soumettre la numismatique normande à un nouvel examen.

Je ne citerai pas d'autres exemples de divergences et de variations. Ceux que je viens de rappeler suffisent à justifier ma prudence, qui n'est pas de la pusillanimité. Je rappellerai seulement que Longpérier, trop affirmatif au sujet du denier au nom de Guillaume, a été plus circonspect au sujet des monnaies qui portent celui de Richard. Cet érudit a cependant tenté de les distribuer entre les trois ducs de ce nom, mais « sans rien affirmer. » Cette précaution oratoire était un retour à la prudence. En effet, quoi de plus délicat, de plus difficile à marquer avec précision, que les limites entre les monnaies de ces trois princes qui se suivirent immédiatement sur le trône dans l'espace de soixante-quatorze ans ! Qui pourrait distinguer les dernières pièces de Richard I<sup>er</sup> des premières de Richard II ?

Laissant donc dans les limbes la monnaie controversée au nom de Guillaume, et procédant à l'inventaire promis, je remémorerai rapidement, avant les



es monnaies normandes, certaines pièces au  
i de Richard qui me semblent les plus anciennes  
a série normande, parce qu'elles offrent non pas  
ement le style, mais le type carlovingien,  
3, à mon tour, *sans rien affirmer*, et sans pré-  
lire les donner à Richard I<sup>er</sup>. On y lit, du côté  
: † RICHARDVS, autour de la croix cantonnée  
quatre besants ; et au revers : † ROTOMACVS,  
ur du monogramme de Charles (1). Viendraient  
ite des variétés où ce monogramme a fait place  
emple. Sur l'une, côté face, avec la légende :  
IARDVS, le temple tétrastyle surmonté de la croix  
ontrant une autre croix entre ses colonnes ; et  
evers : † ROTOMACVS, et la croix cantonnée de  
re besants (2). Une variante de cette pièce en  
re par le style et aussi par la présence au revers  
ouze besants au lieu des quatre qui sont presque  
ementaires (3). Il en existe une autre où la croix  
ôté face n'a plus que les quatre besants, mais  
n revanche cantonnée de deux petits croissants  
eut-être de deux C (4).

ujours sans prétendre leur donner un rang  
nologique décidé, je décrirai ici les deux rares  
ers où le nom de Richard est exceptionnelle-  
t accompagné d'un titre, celui de *marquis*, que  
savons avoir été porté par les ducs de Nor-  
die, lesquels, dans les documents, prennent  
i et indifféremment ceux de *prince*, de *comte* et  
e de *consul* (5). Vous le savez, Messieurs, on  
verait des faits semblables ailleurs qu'en Nor-

5) V. Appendice.

mandie ; je citerai seulement les monnaies des premiers Baudouin, sur lesquelles ces puissants seigneurs du comté de Flandre sont nommés *marquis* (1). Sur celui des deux deniers normands en question qui me paraît le plus ancien, du côté face, on lit : † RGARD MARCHIS ; le type est la croix cantonnée de quatre besants ; au revers, on lit : † ROTOMAROMANS ; dans le champ, le type est l'abréviation d'*épiscopus*, EPS, cantonnée de quatre besants, comme l'est habituellement la croix ; on remarquera que la lettre P est traversée par une barre qui lui donne l'apparence de la croix (2). Sur le second de ces deniers, on lit, du côté face : RICHARDVS. Dans le champ, le type du temple réduit à un fronton surmonté de la croix, posé sur une S et un I couchés ; au revers, on lit : † MARCHSVS. Dans le champ, croix non cantonnée de besants (3). Je ne classe pas ces pièces, mais je me permets de supposer qu'elles ne sont pas du même Richard.

Je parlerai ensuite d'un autre denier, également fort rare, où nous allons revoir le nom de saint Romain, le patron de Rouen, mais, cette fois, sans qu'il soit associé à celui de l'un des ducs. Du côté face, on lit : † SGROMAN (*Sanctus Romanus*) ; dans le champ, paraît une croix à deux branches, ou archi-épiscopale, cantonnée de deux petits croissants ou de C. Au revers : † ROTOMACS ; dans le champ, le temple réduit à deux colonnes, flanqué de deux autres petits croissants ou C et posé sur deux degrés (4).

La présence du nom de saint Romain, tantôt avec,

(1 à 4) V. Appendice.

intôt sans celui de l'un des ducs, n'est-elle qu'un témoignage de dévotion envers le saint évêque ? —  
L'aurait-il y voir l'indication d'une participation de l'Église de Rouen à la frappe et aux bénéfices de la monnaie ?

On pourrait citer des exemples de faits analogues, et fût-ce qu'à Rome, avant l'an 1000 (1), à Vienne en Dauphiné, au X<sup>e</sup> siècle (2), et les anomalies de la numismatique normande sont telles qu'elles permettent d'émettre à son sujet les plus téméraires hypothèses. Je n'insisterai pas sur celle-ci, qui, en tous cas, ne s'appliquerait qu'à une circonstance exceptionnelle et temporaire. C'est, du reste, une question qui mériterait une étude spéciale.

Un autre type des deniers au nom de Richard est celui dont Poey d'Avant a décrit plusieurs variétés, dont deux sont figurées sous les n<sup>os</sup> 6 et 7 de la planche iv de son tome I<sup>er</sup> (Pages 24 et 25, n<sup>os</sup> 120 et 121). Du côté face, paraît la légende : RICHARDVS, autour de la croix cantonnée de quatre besants ; et au revers, avec la légende barbare : † RCDMORI (qui doit être une horrible corruption du nom de Rouen), croix haussée sur deux degrés, flanquée des lettres O et S.

Ces monnaies forment l'avant-garde d'une horde de pièces barbares dont les figures remplissent la presque totalité de la planche iv (les n<sup>os</sup> 8 à 21), et des planches v et vi du tome I<sup>er</sup> de Poey d'Avant. Je n'ai pas à les décrire ; il suffit de rappeler que l'on y lit ou que l'on y devine la légende : RICHARDVS, ou les vestiges de ce nom, autour de la croix cantonnée

(1 et 2) V. Appendice.

de quatre besants, et qu'au revers, on voit le temple représenté tantôt par quatre frontons, tantôt par trois, ou par deux temples juxtaposés, et enfin par des figures qui, à force de barbarie, sont méconnaissables et inimaginables. Au milieu de ce chaos, je noterai curieusement des monnaies décrites par Poey d'Avant (p. 26), sous la rubrique : *Anonymes avec le titre de duc de Normandie*. Ces monnaies ont pour nous un intérêt particulier ; sur certaines, on ne lit ni un nom de duc, ni celui de la ville de Rouen ; mais, du côté face, autour de la croix cantonnée de quatre besants, on distingue plus ou moins complètement le nom de la Normandie, NORM., etc., tandis qu'au revers paraît une représentation véritablement hiéroglyphique, c'est-à-dire un fronton surmonté d'une croix, dominant une très singulière dégénérescence du temple tétrastyle. N'oublions pas d'avertir que sur plusieurs de ces monnaies, cette représentation est flanquée de deux S se contrariant. Ces variétés se trouvent sur les nos 20 et 21 de la planche iv des *Monnaies féodales de France* de Poey d'Avant. Les nos 2, 3, 4, 5 et 6 de la planche v du même ouvrage montrent, avec le type du temple encore plus éloigné de sa véritable forme, celui de la croix cantonnée de quatre besants, mais avec les légendes DVX NORMAN, OU NORMAN DVX, distinctes sur les nos 2, 3 et 6, moins claires sur le n° 5.

On aura remarqué sur ces pièces anonymes, d'abord le titre de duc qui n'accompagne jamais le nom des monnaies où se lisent les noms de Guillaume ou de Richard ; puis, que le nom de la

mandie y remplace celui de Rouen. C'est un  
nt de ressemblance avec les deniers de la trou-  
le de 1885, qui, de même, ne nous montreront  
non plus de nom de duc, et sur lesquelles, au  
i de celui de Rouen, nous lirons celui de la  
mandie.

avant d'arriver à nos nouvelles monnaies, pour  
compléter cet inventaire sommaire, il me reste à  
ler de celles de l'importante trouvaille d'Évreux,  
a été décrite et commentée par Longpérier dans  
*Revue Numismatique* de 1869-1870, dans son  
moire déjà cité : *Louis d'Outremer en Normandie,*  
*uvaille d'Évreux*. Le 16 mars 1869, en fouillant  
s de l'église de Saint-Taurin d'Évreux, on décou-  
environ cinquante deniers ou oboles, dont la  
quième partie environ se composait de deniers  
monogramme de Charles avec les noms des villes  
Rouen, Orléans, Blois, Bourges, Beaugency,  
teaudun et Vendôme, tandis que les quatre  
res parties comprenaient des deniers frappés à  
ien avec le nom fort estropié, mais reconnais-  
le, d'un roi de France. Longpérier attribua ces  
nnaies à Louis IV, dit d'Outremer. Je décrirai un  
cimen de cette trouvaille, le seul qui ait trouvé  
chemin du Cabinet des Médailles auquel il a été  
érieusement donné par Benjamin Fillon.

ur cette pièce, qui, du reste, « est le type le plus  
omplet et le plus pur, comme légende, de toute la  
trouvaille » (1), on lit, du côté face : † VLOTVICI REX ;  
ix cantonnée d'un croissant. Revers : † ROTOM-

) V. Appendice.

CIVITA ; dans le champ, une s, peut-être le complément de CIVITA, puis deux autres lettres mal formées, non semblables sur les diverses variétés. Je ne crois pas être téméraire, cette fois, en admettant avec Longpérier que ces monnaies, fort mal fabriquées d'ailleurs, doivent avoir été frappées à Rouen par les ordres de Louis IV, alors que, nourrissant le projet de reprendre la Normandie aux successeurs de Rollon, il s'était emparé de la personne de Richard I<sup>er</sup> enfant, et dominait dans la capitale normande, où il avait établi des gouverneurs à sa dévotion. Si l'on acceptait cette hypothèse, ces monnaies seraient antérieures à l'année 946 qui vit Louis IV, renonçant à ses velléités de conquête, jurer à Saint-Clair-sur-Epte qu'il céda et confirmait à Richard II la possession de la belle province qui avait été cédée à l'aïeul de ce prince par Charles le Simple, dans cette même localité en 912.

Après ce préambule, que j'aurais voulu faire plus bref, mais qui était nécessaire, j'arrive à la trouvaille de 1885.

Il s'agit de trente deniers d'argent dont je ne puis faire connaître le titre, attendu qu'ils n'avaient pas été essayés, que je sache, avant leur entrée dans le Cabinet des Médailles, où l'on ne pratique pas de pareilles opérations. Je constate cependant que le métal en est plus blanc que celui des deniers à noms de ducs de la collection nationale. Quant à leur poids, il ne s'élève pas au-dessus de 89 centigrammes et descend jusqu'à 75 ; ces pièces étant de mauvaise conservation, on ne peut pas dire qu'elles n'aient pas été fabriquées *ad legem* ; je rappelle

lement que le denier normal de l'époque à laquelle ils appartiennent, la fin du XI<sup>e</sup> ou la première partie du XII<sup>e</sup> siècle, dépasse un gramme, que parmi les deniers normands au nom de Richard, il en est qui atteignent 1 gr. 40, ce qui, on comprend, ne serait significatif que si l'on en connaissait exactement le titre. Nos deniers, tous du même travail et de même style, sont certainement d'émissions très rapprochées et ne diffèrent les uns des autres que par leurs revers où sont inscrits leurs noms propres.

Le type de la face principale de ces deniers (1) est la croix cantonnée de quatre besants que nous allons de voir sur la plupart des monnaies normandes.

On y lit le nom plus ou moins complet de la Normandie, NORMAN, NORMANN, NORMANNI. Le nom du duc remplace ici celui du duc, c'est pour cela que l'on donne au côté de la croix la place d'honneur, et aussi parce que ce symbole révérent l'occupe sur beaucoup de monnaies du moyen âge (2), ainsi que le constate le vieux dicton *croix ou pile* et son équivalent moderne *pile ou face*.

Nous avons déjà vu le nom de la Normandie sur les monnaies des ducs, précédé ou suivi non d'un nom de duc, mais du titre *dux*. Au contraire, le revers des deniers de la trouvaille de 1885 est absolument nouveau dans la série ducale. Le champ y est entièrement occupé par une inscription disposée en deux lignes horizontales, comme l'est le mot

1 et 2) V. Appendice.

**ROTOMACVS** sur les deniers frappés à Rouen sous Louis le Débonnaire.

Ces lignes sont séparées par une barre et entourées d'un grenetis, dont, en raison de l'imperfection de la frappe, on ne distingue le plus souvent que des vestiges. Ces légendes comptent habituellement quatre lettres, parfois cinq et une fois six. Épatées, larges, ces lettres, dont je ne me souviens pas d'avoir vu les semblables, n'offrent qu'une lointaine analogie avec celles de quelques monnaies féodales qui paraissent contemporaines de nos deniers. Sur les exemplaires, bien venus à la frappe et dont la conservation est relativement bonne, ces lettres sont très lisibles, mais il en est, par exemple ceux qui portent sur nos planches les n<sup>os</sup> 23 et 24, que l'on ne déchiffrera sans doute jamais d'une manière satisfaisante, à moins qu'il n'en survienne des similaires mieux frappés et mieux conservés.

Du reste, il n'y a pas à désespérer d'une telle éventualité ; bien que les pièces normandes soient très rares, on peut voir se reproduire d'heureux hasards, comme M. Lecointre-Dupont en a mentionné plusieurs (1), ou comme celui qui fit sortir de terre plus d'une centaine de ces monuments à Châteauneuf-sur-Loire, en 1851 (2).

Ces légendes montrent toutes des noms propres d'hommes sans qualification. Il y en a tantôt deux, tantôt un seul. Ces noms paraissent avoir été écrits systématiquement en abrégé, sauf peut-être celui que nous lisons sur le n<sup>o</sup> 15 de nos planches, qui

(1 et 2) V. Appendice.



peut désigner soit *hugo*, soit *hugo* et *gofridus*, ou tout autre combinaison des syllabes *h* *v* et *go*. Nous avons dit qu'une barre sépare les deux lignes horizontales de ces revers ; cette barre se comprend lorsqu'il faut y lire deux noms propres ; mais, que vient-elle faire lorsqu'il n'y a qu'un seul nom ? Voici comment j'expliquerais la présence de cette barre qui n'a pas de raison d'être sur certains de nos deniers, ceux qui ne montrent certainement qu'un seul nom, comme, par exemple, sur les n° 28, 29 et 30, où paraissent les lettres *ste*

*PAR*, pour *Stephanus*.

Au début de la série monétaire qui vient de nous être révélée, il devait y avoir deux noms à écrire, et comme, faute d'espace, il fallait les abréger, on les sépara par une barre ; plus tard, lorsque l'on voulut n'en écrire qu'un seul, on conserva la barre, soit par routine, soit plutôt afin de ne pas modifier brusquement l'aspect d'espèces acceptées par les peuples. Au moyen âge où les illettrés étaient le grand nombre, le respect des types consacrés s'imposait, et les deux lignes horizontales séparées par une barre et entourées d'un grenetis, c'était un type. Je ferai remarquer un détail qui donne un certain degré de vraisemblance à cette explication : c'est l'existence de points qui, outre la barre, séparent les deux lignes lorsqu'elles représentent deux noms propres. Je n'oublie pas que l'on pourrait m'objecter que, sur certaines de nos pièces, l'on rencontre de ces points *séparatifs*, alors qu'il n'en faudrait pas si ma remarque était fondée. Ainsi, sur le n° 14, il y a un point entre les syllabes *he* et *nr* qui ne peuvent

représenter qu'un seul nom, *Henricus* ; mais, à cette objection, je réponds, non pas qu'une ou plusieurs exceptions confirment la règle, mais que de telles inadvertances sur des monnaies aussi imparfaites que les nôtres ne peuvent être invoquées contre mon hypothèse, d'autant plus que ces points séparatifs paraissent ou font défaut plus souvent à bon droit qu'autrement.

Le parti pris par les graveurs de nos deniers d'abrégier les noms propres écrits sur nos monnaies, ne permet pas de compléter avec sécurité tous ceux qui y paraissent. Cela est regrettable au point de vue de notre curiosité et peut-être de celui de l'onomas-tique ; mais, avouons-le, une telle liste d'inconnus n'aurait pas un grand intérêt historique.

En conséquence, je renvoie la description détaillée de nos trente deniers à l'appendice de ce discours qui sera, du reste, accompagné de trois planches où ils seront tous figurés. Mais, si la liste de ces noms propres n'offre qu'un intérêt secondaire, il n'en est pas de même des questions soulevées par leur apparition inattendue. Malheureusement, je l'ai déjà dit, je ne prétends pas les avoir résolues, et je me bornerai aujourd'hui à vous soumettre à ce sujet les observations ou les hypothèses que leur étude m'a suggérées.

Vous avez écouté, Messieurs, avec une bienveillance dont je ne saurais trop vous remercier, l'aride inventaire des monnaies normandes connues jusqu'à ce jour, du moins de celui qui a l'honneur de prendre ici la parole. Il y a gagné le grand avantage de vous avoir montré qu'il a le droit de déclarer que

Les monnaies normandes ne sont pas encore susceptibles d'une classification rigoureuse. Le seront-elles un jour ? Il n'en faut pas désespérer, il ne faut jamais désespérer ; mais il ne faut pas se dissimuler que les obstacles auxquels on se heurte lorsque l'on étudie les anciennes séries monétaires de la féodalité, grandissent lorsqu'il s'agit

de la Normandie, de manière à désespérer les plus obstinés chercheurs, pour peu qu'ils soient décidés à ne pas se payer d'illusions. La rareté des spécimens et leur dispersion ; huit règnes et seulement trois noms de princes, Robert, Guillaume et Richard, dont deux seulement, les derniers, sont inscrits sur les monnaies, succession non interrompue des trois ducs Richard, types en petit nombre,

immobilisation de ces types combinés avec étranges altérations arrivant rapidement à une barbarie comparable à la dégénérescence modérée du type chartrain, tout cela compose un faisceau de difficultés tel qu'il n'en existe guère de semblable.

Or, comme les monnaies nouvelles qui viennent compléter la suite normande ne sont certes pas plus simplifiées que les anciennes, vous ne serez pas surpris de me voir hésiter sur la place à leur donner, ainsi que sur les raisons qui en ont dicté les types. D'ailleurs, Messieurs, je ne suis pas seul à trouver ces monnaies aussi embarrassantes qu'intéressantes.

M. Caron, le seul auteur qui, à ma connaissance, a parlé de ces monnaies, serait certainement de mon avis. Dans la note de quelques lignes, mentionnée plus haut, écrite au lendemain de leur entrée dans le Cabinet de France, uniquement pour

annoncer cette bonne nouvelle, le judicieux numismatiste, qui s'occupe spécialement du moyen âge français, s'est gardé de leur donner une date précise. Il déclare simplement que ces deniers, postérieurs à la conquête de l'Angleterre, semblent être du XII<sup>e</sup> siècle, et que les noms propres inscrits sur leurs revers sont probablement ceux de monétaires ; et j'ai à peine besoin de dire que sur ce point particulier, tout le monde pensait dès lors comme M. Caron. Dans une note de cette brièveté, il n'y avait pas à rechercher pourquoi le nom de ces monétaires venait inopinément remplacer sur les monnaies de la Normandie, le nom du duc et celui de la localité où elles avaient été frappées ; aussi M. Caron, qui sait que ce n'est pas chose indifférente, conclut-il par la constatation de l'importance de la trouvaille, laquelle, dit-il, « mérite d'être examinée avec un soin tout particulier. »

J'ai pris ce soin, et cependant je ne vous apporte que des hypothèses sur cette singulière émission monétaire. Dans ses *Lettres sur l'histoire monétaire de la Normandie et du Perche*, déjà signalées, M. Lecoindre-Dupont, après avoir parlé des altérations successives des monnaies duciales et de leur rareté, donne de ces faits connexes l'explication que voici. Selon votre savant compatriote, les Normands, troublés dans les transactions sociales par les funestes mesures adoptées par le souverain, voulurent arrêter le mal avant que la mesure fût comblée.

« A cet effet », dit-il, « les États consentirent la levée d'un impôt triennal de douze deniers sur

haque feu, et moyennant cet impôt qu'on appelle *fouage* ou *monnéage*, le duc promit de ne plus altérer les monnaies..... Quels furent les effets de cette convention entre le duc et ses sujets ? Tout autres, on doit l'avouer, que ne l'avaient espéré les prud'hommes du pays de Sapience. Ils avaient joué de Normand à Normand. »

Messieurs, c'est un Normand qui se permet cette banterle. M. Lecoindre-Dupont poursuit ainsi :

Si le duc avait juré de ne point changer ses monnaies normandes, il ne s'était point engagé à continuer la fabrication ; et comme au milieu des affaiblissements continuels de toutes les monnaies voisines, cette fabrication devait le constituer en grosse perte, et ne servait sans doute qu'à alimenter les ateliers monétaires des autres princes qui faisaient refondre à leur profit les monnaies normandes, en les détériorant, on sent qu'il dût bientôt cesser un monnayage détreux. »

M. Lecoindre-Dupont n'a pu rencontrer la date précise de l'établissement du fouage en Normandie. Toutefois », dit-il, « on ne peut douter que ce fut la conséquence de cet établissement que l'Assemblée de Lillebonne eut à s'occuper de fixer le poids et la loi des monnaies de Guillaume » (1). Ses raisonnements sont logiques et s'enchaînent à merveille. Sont-ils fondés sur des documents explicites ? C'est autre chose.

D'une part, il n'est pas démontré que l'établisse-

ment du fouage, dont la date est encore à retrouver, ait été accepté par les États comme compensation des pertes que le duc avait à subir en renonçant à altérer ses monnaies. Dans le *Mémoire intitulé : Des revenus publics en Normandie au XII<sup>e</sup> siècle*, M. L. Delisle accorde qu'il est vraisemblable que c'est pour se mettre à l'abri des altérations de la monnaie que les Normands avaient laissé s'établir l'imposition connue sous les noms de *fouage*, de *fumage*, de *monnayage*, peut-être aussi sous celui fort significatif de *amende des monnaies*, imposition que l'on trouve du reste dans d'autres pays, mais il ajoute : « il paraît cependant que malgré  
« l'établissement du *fouage*, la monnaie fut plu-  
« sieurs fois altérée dans le cours du XI<sup>e</sup> siècle et  
« du XII<sup>e</sup> siècle, » et en note, « plusieurs de ces  
« exemples pourraient servir à appuyer la conjecture  
« de M. Deville, qui croit que l'avènement de chaque  
« duc était signalé par une émission de pièces  
« nouvelles et par le décri des anciennes » (1).  
C'est dans le *Précis analytique des travaux de l'Académie de Rouen*, pour 1847, page 346, déjà cité, que feu Achille Deville s'exprimait ainsi, — mais, disons-le en passant, le savant archéologue n'apporte pas de preuves de cette assertion que semble démentir l'absence jusqu'à ce jour de monnaies au nom des ducs Robert; mais revenons à la thèse de M. Lecoindre-Dupont.

Selon l'auteur des *Lettres sur l'histoire monétaire de la Normandie*, ce serait en conséquence de l'éta-

(1) V. Appendice.

sement du fouage que l'Assemblée de Lillebonne à s'occuper de fixer le poids et l'aloi des mon-  
s de Guillaume II. Or, d'après quel document  
Lecointre-Dupont cite-t-il l'acte de ce concile qu'il  
que ? D'après le *Thesaurus anecdotorum*, de Dom  
lène (t. IV, col. 119). Eh bien ! dans le *Mémoire  
revenus publics en Normandie*, M. L. Delisle  
montré que le document allégué par M. Lecointre-  
ont, connu seulement par le texte incorrect de  
Martène, qui l'a publié d'après un manuscrit du  
t-St-Michel, porte à la vérité un titre qui autorise  
croire de l'an 1080, *Normannorum antiquæ  
uetudines et justitiæ in concilio apud Lillebonam  
o MLXXX celebrato confirmatæ* ; mais, je trans-  
les paroles de M. Delisle, « dans le contexte de  
cte, rien n'indique que ce soient les canons  
la fameuse assemblée tenue à Lillebonne en  
80. Les Archives nationales possèdent en original  
s canons de ce concile (*Trésor des Chartes,  
ormandie*, t. n° 1) ; pas un seul ne ressemble  
.x actes publiés par Dom Martène. Il y a  
us, le préambule de ces derniers dit positive-  
ent qu'ils furent rédigés après la mort du Con-  
lérant. »

Delisle ajoute que ce ne sont pas des prescrip-  
s, comme a pu le croire M. Lecointre-Dupont,  
ais une déclaration de quelques coutumes obser-  
es sous son règne. » Je vais citer cet article  
rès M. Delisle ; c'est le seul document qui nous  
enne qu'il y eut sous les ducs un atelier moné-  
à Bayeux, ce que les monnaies nous laisse-  
nt ignorer et ce qui n'est pas sans impor-

lance, peut-être même pour la question qui nous occupe.

« Nulli licuit in Normannia monetam facere extra  
« monetarias domos rothomagenses et baiocences :  
« et illam mediam argenti et ad justum pensum,  
« scilicet VIII solidorum in helmarc » (1).

Tout est obscurité dans l'histoire monétaire de la Normandie. Qui donc a vu une monnaie avec le nom de l'atelier ducal de Bayeux ? Niera-t-on pour autant l'existence de l'atelier monétaire de Bayeux ? Ne peut-on quelque jour trouver des monnaies avec le nom de la vénérable capitale des Bajocasses ? Nous venons de rencontrer des deniers normands, frappés longtemps après l'époque mérovingienne, avec noms de monétaires. Qui donc aurait prévu une telle découverte ?

Cette apparition était inattendue ; elle aurait moins étonné si l'on avait songé aux rapports fréquents de la Normandie, surtout après le *Conqueror*, avec l'Angleterre, où persista si longtemps cet usage d'inscrire le nom des monétaires sur la monnaie que nous y observons au VII<sup>e</sup> siècle sous Ecgberth, le roi saxon de Kent (2). Ne lisons-nous pas sur des monnaies d'Édouard I<sup>er</sup> de la fin du XIII<sup>e</sup> siècle le nom de Robert de Hadley, qui paraît du reste avoir été le dernier monétaire anglais qui ait obéi à cette prescription, ou qui ait joui de cette prérogative ? (3). Je dis le dernier, car la signature *Nicolas Briot f*, qui paraît sur une demi-couronne de Charles I<sup>er</sup>, roi d'Angleterre, aussi bien que ses initiales sur

(1, 2 et 3) V. Appendice.



autres pièces, ne doit pas être confondue avec les monétaires. C'est le graveur habile qui, optionnellement, signe une œuvre d'art, comme auparavant Marc Béchot sous notre Henri II, et Briot même sous Louis XIII (1).

Il n'est pas, du reste, seulement en Angleterre qu'on rencontre des signatures de monétaires à des époques postérieures à la dynastie mérovingienne. Il y en a sur des monnaies frappées en France, en Allemagne, en Flandre (2), ailleurs encore, mais depuis les tiers de sol d'or, je ne me souviens pas d'avoir vu un nom de monétaire sans celui du souverain. C'est la présence sur nos deniers de la trouvaille de 1885 de noms qui ne peuvent signifier que des monétaires, combinée avec l'absence d'un nom de souverain, qui les rend dignes de l'attention particulière. *Nigellus*, *Stephanus*, *Wulphus*, *Henricus*, et les autres dont on lit plus ou moins sûrement les noms sur nos deniers, font-ils revivre, en les signant sans l'attache ducale, des *Bertichramnus*, des *Chagnoaldus*, des *Ermentarius*, qui, à l'époque mérovingienne, exerçaient des énigmatiques fonctions de monétaires dans la capitale de la Normandie, comme cent autres dans différentes localités de la Gaule ?

Enigmatiques ! En effet, ces fonctions sont telles ; bien que l'on ait recherché curieusement en quoi elles consistaient, on ne saurait dire encore si les monétaires mérovingiens étaient de simples chefs d'atelier, des gens de finances ayant pris la monnaie

(1) 2) V. Appendice.

à ferme, ou des fonctionnaires d'un ordre plus élevé. Un savant numismatiste a reconnu le nom du célèbre maire du palais, Ebroïn, au revers d'une monnaie mérovingienne d'argent qui montre du côté face celui du monétaire Rodemarus (A. de Longpérier, p. 39 de sa *Notice sur la collection de monnaies françaises de M. J. Rousseau*, 1847); mais il n'a pas convaincu tout le monde, et je suis de ceux qui pensent que le nom tracé au revers de cette monnaie pourrait être celui d'un second monétaire ou celui d'une localité incertaine. Sait-on mieux ce qu'il faut penser des personnages nommés sur quelques deniers carlovingiens, sans la qualification de monétaires qui manque d'ailleurs aussi sur la pièce d'argent à laquelle je viens de faire allusion? Les uns les tiennent pour des monétaires; d'autres, pour de hauts et puissants seigneurs. Que l'on veuille bien lire dans la *Revue numismatique*, dans la *Revue archéologique*, ailleurs encore, les recherches sur ce sujet dues à des hommes comme Étienne Cartier père, Benjamin Fillon, F. de Saulcy, Adolphe Duchalais, Adrien de Longpérier, E. Gariel, pour ne parler que de nos compatriotes; que l'on étudie surtout les travaux relativement récents de MM. Charles Robert et Anatole de Barthélemy, et remarquant les divergences des opinions de ces savants, on se convaincra que le dernier mot n'a pas été dit sur ce sujet. Le sera-t-il jamais? Parmi les noms d'hommes que nous lisons sur quelques-uns des deniers carlovingiens, il en est, comme celui d'Ebroïn, qui semblent appartenir à des personnages nommés par l'histoire. Aussi A. de Longpérier, qui, cependant,

ceux qui considèrent généralement ces noms désignant des monétaires attardés, ne dissipent pas qu'il y a peut-être lieu de faire des distinctions entre ces noms. En effet, si le *MIL* dont le chiffre au revers d'un denier attribué à Pépin, n'est qu'un monétaire, que dire du *MIL* qui paraît au recto d'un denier qui, exceptionnellement, n'a reçu de nom impérial ou royal, et dont le revers porte le nom de Narbonne ? S'agirait-il du même monétaire sur ces deux pièces ? Faudrait-il, tout en reconnaissant un monétaire sur la première, reconnaître la seconde le comte Milo, connu par deux documents cités par Baluze à qui renvoie Longpérier, dans sa *Notice sur la collection Rousseau* ? Et *vicus*, sur qui Longpérier appelle aussi l'attention, page 101 du même travail ? Comment prendre tout cela ? Tout ce qui touche à cette question des monnaies est hérissé de tels obstacles qu'il ne faudrait pas blâmer les savants qui ont pu faillir en cherchant à les surmonter. N'en est-il pas, et des plus nombreux, qui, comme le singe de la Fable, paraissent avoir pris un nom de ville pour un nom d'homme ? Et cela, comment se prononcer sur nos monnaies normandes de l'époque ducale ? Comment oser poser les questions soulevées par nos monnaies ? Comment répondre à la question qu'elles posent elles-mêmes ? Pourquoi cette disparition de noms princiers sur certaines monnaies du duché de Normandie ? (1). Pourquoi le nom du duc y est-il remplacé, tantôt par des mots *Dux Normannie* plus ou moins abrégés,

tantôt par le nom de la province sans le titre de duc, mais avec l'adjonction de noms de monétaires ? On voudrait encore savoir pourquoi vos ducs daignèrent si rarement inscrire leurs noms sur leurs monnaies, qu'on l'a vu, le nom des ducs Robert ne s'y est pas encore rencontré une seule fois ?

Il y a là des problèmes qui ne pourront être résolus qu'après des études approfondies de l'ensemble des monuments numismatiques de la Normandie, la recherche dans d'autres régions de faits analogues à ceux qui nous embarrassent, et aussi par l'examen de tous les documents et textes relatifs à cette province. Aujourd'hui, je me rabats, ainsi que je l'ai annoncé, à des hypothèses.

Avec M. Léopold Delisle, il faut convenir que le système de M. Lecoindre-Dupont sur les causes de la rareté des monnaies normandes ducales n'est pas fondé sur des documents formels explicites, ainsi qu'on pourrait le croire et que semblent l'avoir cru Adrien de Longpérier (1) et Poey d'Avant (2) ; et il faut même reconnaître que M. Lecoindre-Dupont n'a pas connu la véritable date de tel document par lui invoqué, et cependant, je soupçonne qu'il y a une part de vérité dans sa thèse qui, tout intuitive et hypothétique qu'elle semble être, pourrait conduire à résoudre les problèmes posés par nos monnaies, qu'il n'a malheureusement pu connaître lorsqu'il écrivait ses intéressantes lettres.

La première condition pour découvrir les causes

(1 et 2) V. Appendice.

de l'émission de nos monnaies sans noms de ducs et avec noms de monétaires, ce serait de connaître la date précise de ces monnaies. Ce point gagné, on essaierait de rattacher leur émission à des événements de l'histoire de la Normandie, qui paraîtraient avoir été de nature à les motiver ; mais on ne peut demander cette date qu'au style et à la fabrique.

Or, nous avons vu, par les exemples réunis ici de contradictions entre savants, à quel point il est imprudent de se fier en pareille matière, même aux numismatistes les plus expérimentés. Sur nos monnaies, il n'y a d'autre figure qu'une croix, qui n'a rien d'assez particulier pour qu'elle puisse servir de guide ; reste la forme des caractères. Je ne leur refuse pas d'être particuliers ; certes, ils ne ressemblent ni aux caractères des légendes des monnaies à noms de ducs, ni à ceux des monnaies avec *dux normannie* ou *normannie dux*, dont, d'ailleurs, la date n'a pas été établie, et je ne leur trouve que de lointaines analogies avec les monnaies d'autres régions, dont plusieurs fort éloignées de la Normandie, mais semblent avoir été frappées à peu près dans les mêmes temps. Force m'est donc de laisser flotter la date de nos deniers entre la fin du XI<sup>e</sup> et la première moitié du XII<sup>e</sup> siècle, ce qui rend extrêmement difficile l'explication des anomalies qu'elles présentent.

On serait tenté de supposer qu'elles ont été frappées par les chefs d'un de ces soulèvements populaires qui menacèrent parfois jusqu'à l'existence des lois sociales. Mais c'est à peine vraisemblable. J'ai exprimé des doutes sur le bien fondé de l'attribution à Guillaume, comte d'Exmes, de la monnaie sur

laquelle on lit *VVILLELMVS* ; et cependant, le fils cadet du duc Richard I<sup>er</sup>, bâtard ou légitime, était un assez puissant et un assez audacieux seigneur pour qu'on puisse le croire capable d'une telle usurpation ; je ne crois pas pour autant qu'il faille lui donner nos monnaies. Qui donc les a fait frapper ? Je l'ignore ; aussi ne vous proposerai-je pas d'admettre une hypothèse qui se présente à mon esprit, et dont la témérité m'effraye tout le premier ; cependant, en désespoir de cause, je vous la soumettrai. Cette hypothèse m'a été inspirée par la lecture des Lettres de M. Lecoindre-Dupont, par celle du Mémoire de M. L. Delisle sur les revenus publics en Normandie, et par l'étude de ce que je connais de monnaies normandes.

Si l'on admettait comme démontré, que la rareté des monnaies normandes dût être expliquée, comme l'a dit M. Lecoindre-Dupont, en cela suivi, on l'a vu, par d'autres savants, par la cessation du monnayage des ducs qui ne trouvaient plus de bénéfice à user de ce droit, ne serait-il pas possible de supposer que les monnaies normandes, où nous ne voyons pas de noms de ducs, furent frappées en dehors de leur autorité ? Vos anciennes monnaies ne sont ni assez bien frappées, ni assez bien conservées pour que l'on puisse assurer qu'il y faut lire *NORMANNI*, et non pas *NORMANNIA* ; et cependant, que l'on voie dans cette légende, dont on trouverait peu d'exemples ailleurs, le nom du peuple, ou celui de la province, ne semble-t-il pas qu'elle soit significative ! Si ce n'est pas la négation du pouvoir des ducs, ne serait-ce pas un essai de *self government*, au moins en

tière économique ? Du reste, je ne prétends pas que nos monnaies aient été frappées par des révolutions, bien que ce ne soit pas absolument impossible. J'entrevois plutôt que les Normands, ne se résignant pas à ne voir circuler chez eux que les monnaies étrangères, voulurent avoir une monnaie nationale. Ont-ils raison au point de vue de leurs intérêts, c'est ce que je laisse à décider aux économistes. Je ne suis pas contente de soupçonner la possibilité du fait. Il paraît-ce d'accord avec le Duc que, dans une assemblée des États de la Normandie, dont nous n'avons pas le compte-rendu, aurait été prise la résolution de frapper des monnaies sans y inscrire son nom ? Je suis loin de l'affirmer ; j'imagine cependant que les monnaies sans nom de duc anciennement connues, et surtout les nouvelles avec noms de monétaires, indiquent une révolution monétaire qui paraît avoir été pacifique.

Les personnages dont nous lisons les noms au revers de nos monnaies de 1885 étaient-ils de simples maîtres de l'une des deux *maisons monétaires* de la Normandie ? Peut-être l'avaient-ils été au commencement de leur carrière, mais, au moment où ils signèrent des monnaies sans nom de duc, ils devaient être devenus capitalistes ! Peut-être s'agit-il de changeurs, de banquiers, de *trahitæ* ? Il faut beaucoup d'argent ou un très grand crédit pour faire des émissions de monnaie ; c'est peut-être ce qui pourrait expliquer l'inscription de deux noms sur celles de nos monnaies que je suppose avoir précédé celles où il n'y en a qu'un seul. À l'avenir, on aura voulu avoir deux signatures ; plus

tard, la confiance étant établie, on se contenta d'une seule. La rareté des pièces de la trouvaille de 1885, inconnues depuis que l'on recherche les anciennes monnaies, me paraît une recommandation en faveur de la probité de leurs signataires. Si le titre de ces pièces anormales n'avait pas été reconnu être de bon aloi, *ad legem*, elles auraient échappé à ces refontes par les princes voisins de la Normandie, signalées par M. Lecoindre-Dupont, et on en aurait trouvé en plus grand nombre ; c'est là un côté fort intéressant de la question, sur lequel je n'insiste pas ; on ne pourrait le traiter qu'à la condition d'avoir des *essais* de nos nouvelles monnaies, de celles anciennement connues, et aussi de celles des seigneuries voisines de la Normandie.

J'ai dit que le texte qui nous fait connaître l'existence d'une *maison monétaire* à Bayeux pourrait peut-être contribuer à l'explication de nos deniers et de ceux, plus anciennement connus, sur lesquels nous ne lisons ni nom de duc, ni nom d'atelier monétaire.

Les ducs de Normandie, en accordant aux États, selon notre audacieuse hypothèse, la permission de *faire monnaie*, ne leur auraient-ils pas interdit d'installer leur atelier dans la capitale du duché. Dans ce cas, l'absence d'un nom de ville équivaldrait à l'inscription de celui de Bayeux ; mais ceci n'est encore qu'une hypothèse que contredirait, il faut l'avouer, une pièce publiée par Poey d'Avant dont le souvenir me revient à propos. Je veux parler de ce denier mentionné plus haut, où nous ne lisons pas de nom de ville, mais le nom de Richard d'un côté,



le titre de marquis de l'autre (pl. iv, n° 3 de l'aveugle d'Avant).

Je m'arrête, Messieurs, d'autres hypothèses en foule se présentent, je ne dirai pas à mon esprit, mais à mon imagination. J'en ai assez dit, j'en ai trop dit pour montrer la difficulté du problème posé par les monnaies nouvellement acquises par le cabinet de France ; mais si ces difficultés sont insurmontables, si je ne les ai pas surmontées, je ne désespère pas qu'un jour, un autre plus habile et plus heureux que moi ne réussisse à en apporter la solution. Qu'il se présente, et je ne serai pas le premier à l'applaudir.

## II.

Après ce coup d'œil sur les obscurités de l'histoire de la monnaie en Normandie au moyen âge, je vais, sans sortir de cette province, franchir plusieurs siècles, et comme je vous en ai demandé la permission, vous parler d'œuvres de sculpture exécutées à ce temps en par un artiste, sans doute Normand, sous le règne de Louis XIII, au commencement du règne de Richelieu. Un petit nombre de générations nous séparent de cette époque ; j'ai pensé cependant que des hommes qui, au culte des lettres et de la vénérable antiquité, unissent l'amour des beaux-arts, que les compatriotes de Nicolas Poussin ne dédaigneraient pas des monuments nés sur leur sol, parce qu'ils n'auraient le tort de ne pas remonter beaucoup au-delà de trois cents ans. Ces monuments, Messieurs,

ce sont des statues funéraires représentant, l'une une noble dame, et l'autre son époux.

Il y a bien des années, il y a environ vingt-cinq ans, pendant un séjour aux environs de Bayeux, je les remarquai dans le Musée de cette antique cité, et je les trouvai tellement intéressantes que je me proposai de les publier. Je méditais alors un travail d'ensemble sur cet établissement. Il serait long et il est inutile de s'arrêter à exposer les motifs qui m'obligèrent à renoncer à ce projet, mais en deux mots, je puis dire que je ne le regrette plus aujourd'hui. Pouvais-je trouver une meilleure occasion de décrire ces œuvres normandes que cette séance solennelle de la Société des Antiquaires de Normandie ? A l'époque reculée dont je réveille le souvenir, le conservateur du Musée et de la Bibliothèque de Bayeux était un savant connu par de remarquables travaux d'archéologie et de numismatique. C'était Édouard Lambert, le créateur de cette Bibliothèque et l'un des membres les plus actifs et les plus zélés de votre Compagnie à son origine, et qui en fut le directeur en l'année 1844. Je ne ferai pas ici l'éloge d'Édouard Lambert ; ce serait un soin superflu ; mais il me sera permis de payer à sa mémoire le tribut de ma gratitude. Que le conservateur du Musée de Bayeux ait fait à un collègue parisien le bon accueil que celui-ci aurait été heureux de lui faire au Cabinet de France, c'était chose simple et à laquelle il fallait s'attendre. Mais Édouard Lambert dépassa toutes mes espérances ; il ne se contenta pas d'être courtois ; quittant son travail, sans paraître regretter la dépense de temps qu'il

Ilait faire à mon profit, ce savant homme se fit pour moi le cicerone le plus obligeant comme le mieux renseigné. M'ouvrant ses médaillers, il m'en fit remarquer et m'en expliqua les richesses ; il me montra d'abord ses chères monnaies gauloises, surtout celles trouvées dans le Bessin, ses tiers de sol mérovingiens frappés à Bayeux, m'aida à déchiffrer ses cinq bornes milliaires romaines, me fit admirer, en la commentant savamment, la merveille de son Musée, l'incomparable tableau d'histoire, si célèbre sous le nom de *Tapisserie de Bayeux*, qui fut peint à l'aiguille au XI<sup>e</sup> siècle et qui pourrait bien être l'œuvre de la reine Mathilde, ainsi que l'affirme la légende. Tout ceci était encore, à la rigueur, du devoir d'un conservateur de musée recevant un collègue ; M. Lambert alla plus loin. Arrivés dans le vestibule où se trouvaient alors et où sont encore aujourd'hui les statues funéraires dont je vais vous parler, M. Lambert, s'apercevant que je les examinais avec un intérêt marqué et que j'ouvrais mon calepin, me demanda s'il ne me serait pas agréable de les publier. Bien qu'il en fit peut être moins de cas que des antiquités gauloises et romaines rassemblées par ses soins vigilants, M. Lambert était loin de méconnaître l'importance de ces monuments de l'art normand ; — mais, avec le plus aimable désintéressement, il voulait récompenser le parisien de s'être attardé dans son Musée. J'y penserais, lui dis-je, à moins que vous n'ayez vous-même l'intention de les faire connaître. Sans me répondre, il m'apprit que, par une circonstance aussi heureuse que rare, le marché conclu pour l'exécution de l'une de ces

statues se trouvait dans sa Bibliothèque, à laquelle il avait été donné par le descendant des deux époux dont je venais d'examiner si curieusement les effigies. Puis, sans me donner le temps de lui demander communication de ce document, M. Lambert courut le chercher, le remit entre mes mains, m'engagea à le copier, prit la peine de collationner avec moi ma copie, et m'offrit, toujours spontanément, de mettre à ma disposition les notes relatives à l'histoire de ces statues et à celle des personnages représentés qu'il tenait du même donateur. Je ne me doutais pas alors que ce serait seulement après un quart de siècle que j'utiliserais les informations que me fournissait avec tant de cordialité le savant, l'excellent homme que la fortune me faisait rencontrer, et qu'hélas ! je ne devais plus revoir.

Avant la Révolution de 1789, ces statues décoraient des tombes placées dans l'une des chapelles de l'église paroissiale de Ryes, près Bayeux. Cette chapelle était, sous le vocable de saint André, pour avoir été reconstruite aux frais du chef d'une famille du Bessin, dont le nom patronymique était celui de l'apôtre, frère de saint Pierre. Selon l'usage, ce pieux et noble personnage, *Jacques ANDRÉ, seigneur de Sainte-Croix*, avait doté cette chapelle de 25 vergées de terre pour l'entretien d'un chapelain, et en conséquence en était devenu le patron, titre que nous verrons mentionné dans son épitaphe. La femme du seigneur de Sainte-Croix, Marie Davot, était, suivant leur contrat de mariage dressé le 30 décembre 1603, fille de « noble homme messire » *Guillaume Davot, seigneur de Ryes.* » A la mort

Marie Davot, en 1628, Jacques André choisit d'abord pour la sépulture de sa femme et pour la sienne la chapelle Saint-André de Ryes, et c'est alors que fut conclu le marché qui nous fait connaître le nom de l'auteur de la statue de Marie Davot. Pendant les orages de la Révolution, la chapelle Saint-André fut dévastée ; heureusement, les statues furent sauvées, on ne sait comment ; mais, ce qui est certain, c'est que vers l'année 1838, elles étaient en la possession d'un descendant de Jacques André de Sainte-Croix, M. Alexandre André du Maine. Après d'infructueuses démarches en vue d'obtenir que les statues funéraires de ses ancêtres soient replacées dans l'église de Ryes, M. du Maine en fit don au Musée de Bayeux ; il avait été ainsi inspiré. En effet, de nos jours, les musées offrent-ils pas les plus grandes garanties de durée ; la pauvre humanité puisse espérer pour ses œuvres ?

Afin de vous entretenir des effigies funéraires du Seigneur de La Croix et de sa femme, je ne me suis pas contenté de recourir à mes notes de voyage. Elles ont été suffisantes, si j'avais été libre de les employer au lendemain de mon retour à Paris, alors que j'avais encore les statues de Bayeux présentes devant mes yeux de la mémoire, ces notes ne me parurent pas l'être lorsque je rouvris le tiroir où elles dorment depuis tant d'années. Impossible de se fier à ces feuillets jaunés, dont plusieurs étaient devenus presque illisibles, et qui tous avaient vieilli, même au jugement de celui qui les avait écrits. A aucun moment, je ne me serais hasardé à paraître aussi mal

armé devant vous, Messieurs ; il me fallait absolument revoir ces monuments. Je résolus donc de faire une nouvelle excursion à Bayeux, et, grâce à l'amicale courtoisie de deux membres de la Société des Antiquaires de Normandie, je la fis dans de telles conditions que je compte parmi les heures fortunées de ma vie, celles que j'ai passées dans cette intéressante cité, en la compagnie de MM. Émile Travers et Georges de Villers, ainsi que de M. Maynier, le savant et fort obligeant successeur d'Édouard Lambert.

Au Musée de Bayeux, nos statues, je l'ai déjà dit, sont au rez-de-chaussée ; c'est là que d'ordinaire, et avec raison, l'on place les grands morceaux de sculpture ; mais je regrette d'avoir à ajouter que le coin où elles gisent est si obscur et elles y sont disposées si désavantageusement qu'il est difficile de les étudier, et qu'il est impossible d'en obtenir des reproductions photographiques, ce qui nous a obligé à nous contenter de les faire dessiner (1).

Espérons que les autorités aviseront quelque jour à installer plus convenablement des œuvres d'art qui ne craindraient pas le grand jour des galeries de la sculpture française au Musée du Louvre.

Si vous le permettez, Messieurs, je commencerai par vous donner lecture du marché qui donne tant de prix à nos statues et que la fortune a si heureusement placé dans leur voisinage immédiat.

Placé sous verre dans la salle principale de la

(1) V. Appendice, note.

liothèque de la ville de Bayeux, ce document est si conçu :

Je soubs-signé pierre lefaye sculpteur de-  
neurant a caen moblige rendre dans quatre mois  
e ce jour a mon dit s<sup>r</sup> jacques andre sieur  
e sainte croix une sepulture d'une femme  
issante en bosse sur une tombe de beau et bon  
arreau de la longueur de sept pieds et trois pieds  
e large a laquelle y aura deux escussons ou  
rmoiries et un reng d'inscription a lentour  
aquelle je seray tenu rendre et placer en leglise  
e la paroisse de rye a mes propres frais moyen-  
nant la somme de soixante et quinze livres ts dont  
e d<sup>r</sup> sieur ma pñtement paie contant la somme de  
uinze livres quatre sous et ma promis le d. s<sup>r</sup>  
de bailler de l'argent en travaillant jusque a la fin  
e la d. besongne et me fournir le tout après  
uelle sera placée. faict aujourd'hui huict<sup>e</sup> jour  
e may M VI<sup>e</sup> vingt huit en presence de m<sup>e</sup> fr.  
olliot. »

« pierre LEFEYE FOLLIOY. »

Il faut noter d'abord que le nom du sculpteur,  
lit *Lefaye* à la première ligne du marché, est  
enu *Lefeye* à la signature ; on va voir aussi qu'à  
*tour de la femme gissante en bosse*, il y a deux  
gs d'inscription, bien que le sculpteur ne se soit  
agé qu'à en mettre un seul. Je dois ajouter que  
not *placée* qui précède la date ne se lit pas nette-  
nt sur l'original ; cependant, je ne crois pas que  
i puisse en supposer un autre.

Ce document, pour intéressant qu'il soit, n'exige pas de longs commentaires. *Pierre Lefaye* ou *Lefeye* se charge de terminer en quatre mois la statue de la dame de Sainte-Croix, moyennant une somme de soixante-quinze livres tournois ; il reçoit un à-compte de quinze livres quatre sols et s'engage à placer à ses frais ladite statue dans l'église de Ryes. Il n'y a dans tout ceci rien que de très ordinaire ; le prix demandé par P. Lefaye est conforme à la modération des salaires dont se contentaient alors les artistes qui n'avaient pas conquis par d'éclatants succès le droit de devenir exigeants. Ajoutons que la puissance de l'argent étant, au XVII<sup>e</sup> siècle, on le sait, beaucoup plus grande qu'au nôtre, les soixante-quinze livres données à P. Lefaye représentent une rémunération convenable, surtout pour un sculpteur vivant loin de Paris.

Quant à la stipulation d'un à-compte, déjà, d'ordinaire, les artistes en demandaient, ainsi qu'on l'apprend des nombreux marchés publiés depuis que partout l'on travaille avec diligence et succès à préparer l'histoire de l'art français.

Ainsi que l'annonce le marché, Marie Davot est représentée *gissante en bosse sur une tombe de beau et bon carreau*. Ce carreau est de la pierre de Caen, comme on pouvait s'y attendre.

La dame de Sainte-Croix est étendue sur un manteau ; sa tête, couverte d'une coiffe, repose sur un coussin orné de glands ; elle est vêtue d'une robe plissée, avec corsage en pointe, à manches bouffantes nouées par des rubans ; elle porte un large col plat et un chapelet à gros grains.



L'építaphe est gravée en creux ; elle forme deux lignes et est ainsi conçue :

CY GIST DAMOISELLE MARIE DAVOT FEMME DE JACQUES  
ANDRÉ ESC<sup>R</sup> SIEVR DE S<sup>T</sup>E CROIX PATRON  
DE CESTE CHAPELLE LAQ<sup>L</sup>E DECEDA LE 27<sup>me</sup> DE FEBVRIER  
1628. *Pries Dieu pour son ame.*

Les cinq derniers mots de l'építaphe sont en caractères cursifs.

Les armoiries de la dame de Sainte-Croix sont sculptées sur un écusson en losange, placé derrière sa tête, et qui est entouré d'une cordelière. Selon l'usage le plus habituel, ses armoiries sont parties de celles de son mari. On blasonnera plus loin les armoiries des André ; mais comme je n'ai trouvé celles des Davot dans aucun des armoriaux manuscrits ou imprimés de la Bibliothèque Nationale, je ne puis en faire connaître les émaux. Sur son écusson, les armes de Marie Davot sont : de .... à la fasce de... accompagnée de trois roses de... deux en chef et une en pointe. La dalle funéraire est longue de 2 mètres 90 et large de 90 centimètres.

On pourrait penser, diverses personnes ont pensé, qu'en donnant la forme en losange à l'écusson de Marie Davot, ainsi qu'en l'ornant d'une cordelière, on a commis deux infractions aux lois du blason. Il est, en effet, généralement admis : premièrement, que l'écu en losange doit être réservé aux armoiries des filles, et nous venons de voir celui d'une femme mariée affectant la forme en losange ; secondement, que la cordelière autour de l'écusson

d'une femme est la marque de sa viduité. Quelques-uns ont écrit encore que l'usage de la cordelière pour les veuves datait de la reine Anne de Bretagne, qui en aurait placé une autour de ses armoiries après la mort de Charles VIII ; d'autres le font remonter à Louise de La Tour, qui l'aurait adopté après la mort de son mari, Claude de Montagu, sire de Couches. Or, nous voyons une cordelière autour des armoiries de Marie Davot, morte avant Jacques de Saint-André, son mari. De bon compte, ce seraient donc deux fautes graves contre les lois du blason. Mais s'il n'y avait pas de lois du blason ? S'il n'y avait pas de code héraldique (1) ? Telle était, depuis longtemps, *in petto*, mon opinion ; les recherches auxquelles je me suis livré à l'occasion du blason de la dame de Sainte-Croix m'ont confirmé dans ce soupçon téméraire, si bien que j'oserai déclarer qu'en France du moins, en matière héraldique, il n'y a que des usages, lesquels ont varié selon les temps, les régions et les fantaisies individuelles, et dont les motifs n'ont même pas toujours été bien compris, dont certains ne le seront peut-être jamais. C'est ce qui n'a pas été assez observé par la plupart de ceux qui ont prétendu dicter ou codifier les lois de la *Science héroïque*, comme Vulson de La Colombière nommait l'héraldique, laquelle mérite à peine le nom de science (2).

Ces auteurs, rarement ou médiocrement archéologues (3), ne sont le plus souvent que des compilateurs ; les uns tiennent peu de compte des monuments,

(1, 2 et 3) V. Appendice.

autres les étudient, mais sans critique, et par-  
s les comprennent de travers. En outre, ils se con-  
disent entre eux, lorsqu'ils ne se contredisent pas  
x-mêmes, et par conséquent ne méritent pas la  
nfiance qu'on leur accorde trop facilement aujour-  
ui. Il faudrait, ce me semble, n'accepter les déci-  
ns de ces prétendus législateurs qu'à titre de ren-  
gnements et sous le bénéfice de sérieux examen.  
Que disent les héraldistes du temps passé des lois  
i auraient été violées par celui qui ordonna l'écus-  
n de Marie Davot? Au XVII<sup>e</sup> siècle, en 1660, trente-  
ux ans après la mort de cette pieuse personne,  
erre Palliot s'exprimait ainsi à la page 308 de son  
if et curieux livre, *La vraie et parfaicte science  
s armoiries* : « Quant aux escus des femmes, ils  
doivent être en forme de losange ou fusée à cause  
que le principal honneur de la femme consiste au  
ménage qui se représente par la quenouille et le  
fuseau. »

Tel n'était pas, ou du moins tel ne fut pas toujours  
vis du Père Ménéstrier. En 1661, dans sa *Méthode  
régée des principes héraldiques*, etc., laquelle, mo-  
ifiée, devint la *Méthode*, puis la *Nouvelle Méthode  
isonnée du blason*, à la page 27, on lit : « Le  
losange sert de sol aux armoiries des filles. »  
ais, dès l'année 1671, à la page 10 du *Véritable art  
Blason*, il est moins absolu. « Les filles en  
France et aux Pays-Bas », dit-il, « mettent ordi-  
nairement leurs armes dans des losanges, pour  
une raison que pas un auteur de blason n'a  
reconnue, puisque tous ont dit que c'estoit un  
quarreau à coudre dont elles se servent pour leurs

« ouvrages, ce qui n'a aucun rapport avec les armoiries qui sont des marques de noblesse. » On aura remarqué l'allusion à la loi édictée et commentée par Palliot ; ajoutons que quelques lignes plus loin, page 11, le P. Ménestrier est encore moins absolu et, selon moi, plus près de la vérité. Après avoir déclaré que l'usage de la forme en losange vient des Pays-Bas, il convient « qu'en France, « l'usage n'en a pas esté si constant ny si réglé, que « nous ne voyions la plupart des armoiries des « femmes nobles dans des écussons. » Il faut ajouter ici ces mots omis dans le texte : de la forme usuelle.

Malheureusement, peu de curieux ont eu le courage et la possibilité de comparer entre eux les ouvrages héraldiques du fécond jésuite ; mais on sait que depuis l'année 1658 et jusqu'au commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle, il s'en publia sans cesse des éditions remaniées, augmentées ou abrégées, souvent altérées par les libraires, avec ou sans son aveu ; et on sait aussi que c'est à ce grand débit qu'il doit le renom de législateur du blason auquel il n'a pas droit, bien qu'il faille convenir qu'il s'est donné la peine de faire des recherches, et que l'on trouve chez lui des faits curieux au milieu d'assertions fausses et d'autres fort douteuses. En somme, s'il est difficile d'excuser certaines de ses erreurs qui témoignent de la plus grande ignorance, sinon d'une insigne mauvaise foi, il ne faut pas lui attribuer telles fautes et telles contradictions qui peuvent n'être pas de son fait. Ainsi, sa théorie sur la forme en losange. *Les filles mettent leurs armoiries dans des losanges avec une guirlande*

eur, que l'on trouve ainsi formulée dans plusieurs éditions de ses livres, et qui a passé jusque dans celles publiées longtemps avant sa mort, par exemple dans sa *Nouvelle Méthode raisonnée du blason* de 1750, ne le fut pas toujours aussi rigoureusement dans certains de ses ouvrages publiés de son vivant et probablement sous ses yeux.

Malgré qu'il en soit, voici deux docteurs ès-héraldique qui ne sont pas d'accord ; de ces deux, il en est un, le premier, Palliot, qui aurait donné pleine raison au sieur de La Croix en ce qui concerne l'orme en losange donnée à l'écusson de sa femme ; mais que le second, le P. Ménéstrier, aurait hésité sur le sujet ; mais tous deux se seraient peut-être empressés pour le blâmer d'avoir placé une cordelière autour de cet écusson, attendu, auraient-ils dit, que l'ame de Sainte-Croix mourut en puissance de mari.

L'article *Cordelière* de son livre déjà cité (p. 191), Palliot, après avoir établi qu'il faut orner de verveines, c'est-à-dire de guirlandes, de palmes, etc., les écussons des femmes en état de mariage, déclare qu'il ne faut pas y mettre la cordelière, comme on fait bien souvent et presque toujours lorsqu'elles meurent dans le mariage, car, comme elles n'ont pas été dans l'état de viduité, elles n'en doivent pas porter les marques. Ainsi, c'est une lourde faute et un abus de la leur donner quand elles se séparent de leurs maris par la mort ; mais quand elles meurent dans la viduité, alors on doit mettre la cordelière autour de leurs armes, comme elles l'avoient portée durant leur mariage. »

Quant au Père Ménéstrier, dans l'édition de 1661 de sa *Méthode abrégée des principes héraldiques*, il dit nettement (p. 55) : « Les veuves mettent une  
« cordelière autour de l'escu de leurs armes, et la  
« pratique en est venue d'Anne de Bretagne. » En 1671, dans le *Véritable art du Blason*, à la page 400, il n'est pas moins explicite : « La cordelière est la  
« marque des veuves et une devise parlante, ou de  
« ces espèces de chiffres qu'on appelle *Rebus*, puis-  
« qu'elle signifie que celle qui la porte en armoiries  
« estant veuve a le corps délié, c'est-à-dire qu'elle  
« n'est plus liée comme elle estoit auparavant par le  
« mariage. » C'est ainsi, du reste, que sans tenir compte de faits rapportés par lui-même et qui sont loin d'être favorables à cette opinion, tant sur l'origine que sur la signification de ce symbole, la règle posée par cet écrivain a passé, comme celle sur les écus en losange, dans les abrégés intitulés : *Nouvelle Méthode abrégée du blason*, qui, grâce à leurs nombreuses éditions, ont popularisé cette prétendue loi et l'ont fait accepter comme telle par des milliers de lecteurs. Dans la plupart de ces éditions, et entre autres dans celle de 1750, elle est ainsi formulée à la page 214 : « La cordelière pour les veuves fait  
« voir qu'elles ont le corps délié et qu'elles sont  
« devenues libres. »

En résumé, l'époux de Marie Davot, s'il n'est pas en règle avec le code de P. Palliot en ce qui touche la cordelière de l'écusson de cette pieuse personne, aurait cependant été autorisé par l'usage, qui est blâmé, mais avoué par ce législateur. Ce n'est pas assez, je voudrais prouver que l'usage « que chacun recon-

naît pour le maistre et le souverain des langues vivantes », ainsi que l'a si justement proclamé Augelas (1), est aussi maître et souverain des roses héraldiques, et je voudrais encore montrer le l'usage adopté pour les armoiries de Marie avot était le bon, avait sa raison d'être en ce qui touche à la forme de son écusson, comme en ce qui concerne l'emploi de la cordelière.

Examinons d'abord la question de la forme en usage pour les écussons. Ménestrier est peut-être exact, si, lorsqu'il attribue cette forme aux seuls écussons de filles, il n'a en vue que le moment où il vivait, c'est-à-dire la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, c'est, je crois, la règle encore en vigueur, si tant est qu'il existe aujourd'hui d'autre juridiction en matière de blason que celle qui a cours chez les graveurs de cachets. Mais le bon jésuite a tort, selon moi, pour les temps antérieurs ; on va voir les monuments donner raison à Palliot, qui accorde la forme en losange aux femmes comme aux filles ; par conséquent, en l'année 1628, et surtout en province, où jadis on retardait sur Paris et sur la cour en ce qui concerne la mode et le bel usage, le sieur de la Croix était correct, comme on dit aujourd'hui, en donnant la forme en losange à l'écusson de sa femme.

Le sceau de *Marie, fille du Roy de France* (Marie, fille de Philippe VI, femme de Jean de Brabant), montre ses armoiries sur un écusson en forme de losange (2).

(1 et 2) V. Appendice.

On conserve aux Archives Nationales l'original d'un traité de paix conclu entre les ducs d'Orléans et de Bourgogne, daté du 1<sup>er</sup> janvier 1407 (N. S.), sur lequel est placé le petit sceau d'Isabeau de Bavière. Les armes de la trop célèbre reine de France y sont gravées sur un écusson en losange; et au moment où fut rédigé ce traité, il y avait près de vingt ans qu'elle était la femme de Charles VI, et elle ne devait être veuve qu'environ quinze ans plus tard (1).

En 1475 (N. S.), Marguerite de Rohan, femme de Jean d'Orléans, comte d'Angoulême, plaçait ses armoiries sur un écu en losange (2).

Isabelle de Portugal, femme de Philippe le Bon, duc de Bourgogne, et Marguerite d'Yorck, femme de Charles le Téméraire, plaçaient également leurs armoiries sur des écussons en losange (3).

Je passe aux exemples choisis à des époques plus rapprochées de celle où fut sculptée la sépulture de Marie Davot. Le Cabinet des Médailles possède des jetons aux armes de Jeanne d'Albret, frappés en 1565 pour la Chambre des comptes de La Fère, seigneurie dont la reine de Navarre jouissait en sa qualité de veuve d'Antoine de Bourbon et de tutrice d'Henri de Bourbon, son fils, alors âgé de 10 ans, qui fut notre Henri IV. Or, ces jetons montrent les armoiries de Jeanne d'Albret sur un écusson en losange.

Sur des jetons dont le style annonce le XVII<sup>e</sup> siècle, on voit sur un écusson en losange, entouré d'une guirlande, le cerf des armes d'une personne dont ce

(1, 2, et 3) V. Appendice.



dit monument était destiné à remémorer le mariage. La légende est ainsi conçue : *Marguerite de Frasans fut mariée à Simon Durand le 1<sup>er</sup> juin*. Le revers se trouverait sans doute au revers de ce jeton, que je ne connais que par un dessin où le recto est seul figuré. On trouverait sans doute le jeton en nature dans quelque collection de la Bourgogne, car la famille de Frasans était de cette province, ou du moins y était établie au XVII<sup>e</sup> siècle, époque où deux de ses membres furent à diverses reprises vicomtes-mayeurs de Dijon (1).

Je n'est pas seulement aux sceaux, aux verrières, aux jetons, que l'on pourrait demander la confirmation de la thèse que je soutiens. Il y a des armoiries sur les tableaux, les portraits peints ou gravés, les médailles, les meubles, l'orfèvrerie, les tombeaux, etc., mais il ne faut pas chercher à avoir trop surtout trop longtemps raison. Je ne citerai donc pas qu'un seul exemple d'écusson en losange appartenant à une femme en état de mariage. Celui-m'est fourni par le tombeau d'une jeune femme, Marie Maignart de Bernières, qui vous intéressera particulièrement, attendu qu'elle était issue d'une ancienne famille normande, que ce monument existe encore en Normandie, à Vernon, et qu'il doit être l'œuvre d'un artiste normand, aussi bien que les statues funéraires du Musée de Bayeux. Publié pour première fois, si je ne me trompe, en 1791, par Millin dans ses *Antiquités nationales* (2), où il est produit sous deux faces, ce tombeau fut érigé au

1 et 2) V. Appendice, notes.

commencement du XVII<sup>e</sup> siècle par le mari de la défunte, Alphonse Jubert d'Arcquency. Or, les armoiries de Marie Maignart sont placées sur un écusson en losange, ainsi que celles de Marie Davot, sa contemporaine et sa compatriote, morte comme elle en état de mariage. L'écusson de Marie Maignart était-il entouré d'une cordelière, ainsi que celui de Marie Davot ? Il y a des raisons de le supposer, bien que l'on ne distingue pas cet emblème sur la planche des *Antiquités nationales* ; d'ailleurs ce détail, sur lequel je m'expliquerai dans l'appendice, n'est pas de grande importance, puisqu'ici, ce que je tiens à établir, c'est que jadis, en matière héraldique, la liberté et même la fantaisie étaient souveraines (1).

Ces exemples, que l'on pourrait multiplier, auront suffi, je l'espère, à montrer que, sauf en ce qui concerne les écussons carrés, dits *en bannière*, qui paraissent avoir été réservés aux chevaliers bannerets, la forme des écussons était jadis affaire de fantaisie ou de mode, et que celle en losange, qui a fini par devenir l'attribut des filles, avait été longtemps employée pour les écussons des femmes, soit mariées, soit veuves, et enfin que telle était encore l'habitude au commencement du XVII<sup>e</sup> siècle, au moment où fut sculptée *la sépulture* de Marie Davot. A l'appui de ma théorie sur l'ancienneté en France de la liberté en matière héraldique, comme en bien d'autres, j'ajouterai que je pourrais citer un exemple d'armoiries viriles placées sur un écusson en

(1) V. Appendice, une notice sur ce tombeau.

losange. Un jeton du XIV<sup>e</sup> siècle montre d'un côté un écusson en losange chargé d'une fleur de lis, abrégé des armes de France, et au revers, un écusson de la forme ordinaire, parti de France et de Castille ; or, les savants qui ont fait connaître ce curieux petit monument l'attribuent, avec grande vraisemblance, à Philippe V, dit le Long, et supposent qu'il fut frappé alors que le second fils de Philippe IV, dit le Bel, était comte de Poitiers (1). Il ne serait peut-être pas impossible de trouver d'autres faits semblables, car la forme en losange fut aussi parfois adoptée par des hommes pour leurs sceaux. En effet, je rencontre la mention de trois sceaux d'hommes en forme de losange dans les *Éléments de sigillographie* placés par Douët d'Arcq en tête de son *Inventaire des sceaux des archives de l'Empire*, publié en 1863 (2).

Voyons maintenant si Jacques ANDRÉ, acquitté sur le fait d'avoir donné la forme en losange à l'écusson de sa femme, devrait l'être aussi sur celui d'avoir décoré cet écusson d'une cordelière.

Je commencerai par un monument qui suffirait à établir à la fois que la forme en losange n'était pas, dans l'origine, exclusivement réservée aux écussons des filles, et que la cordelière ne l'était pas davantage à ceux des veuves.

L'écusson de Françoise de Porhoët, première femme de Pierre de Rohan, le célèbre maréchal de Gié, peint sur une verrière du grand autel de l'église de Sainte-Croix du Verger en Anjou, était en forme

(1 et 2) V. Appendice, notes 1 et 2.

de losange et entouré d'une cordelière. Or, comme cette noble dame mourut avant son mari qui, en 1507, épousa en secondes noces Marguerite d'Armagnac-Nemours, nous avons là un exemple de ce que beaucoup de héraldistes et d'autres personnes nommeraient une double infraction aux lois du blason. L'écusson de Françoise de Porhoët fait pendant à celui (en bannière) de son mari, sur lequel ne paraissent que ses armoiries, tandis que celui de la défunte est parti de Rohan et de Porhoët (1). Voici donc une dame de la cour d'Anne de Bretagne, de cette princesse qui aurait introduit l'usage de la cordelière pour les veuves, à qui l'on donne ce symbole, bien qu'elle soit morte avant son mari. Ceci n'est-il pas sans réplique ?

Cependant, je citerai d'autres faits à l'appui de l'opinion que je cherche à faire prévaloir, d'abord par respect pour le vieil axiome, *testis unus, testis nullus*, et aussi parce que cette question de la cordelière, qui n'est pas sans intérêt au point de vue de l'histoire des mœurs et des usages, me paraît n'avoir pas été serrée d'assez près.

La vérité, c'est qu'il faut distinguer. Il y a cordelière et cordelière, c'est-à-dire que ce symbole n'a pas la même signification selon les époques et selon les cas, ainsi qu'on l'a cru et répété trop souvent.

Parmi les auteurs qui considèrent l'emploi de la cordelière, dès l'origine, comme le signe de la viduité chez les femmes, il en est qui font remonter

(1) V. Appendice, note.

la date de son emploi, non pas à Anne de Bretagne, ce qui est la créance la plus répandue, mais, je l'ai dit plus haut, à Louise de La Tour, femme de Claude de Montagu, sire de Couches, des ducs de Bourgogne de la première maison, qui fut tué en 1470 à la bataille de Bussy. Dans l'*Histoire généalogique de la maison d'Auvergne* par Baluze, on lit : « Après la  
« mort de son mari, elle donna à l'église de ce cou-  
« vent (les Carmes de Châlon) de très riches orne-  
« ments, c'est-à-dire une chasuble, dalmatique et  
« tunicelle de velours rouge, et deux chapes violetes,  
« le tout relevé en broderie d'or très riche où l'on  
« voit l'escu de ses armes avec une broderie d'or en-  
« touré d'une cordelière et d'un rouleau ayant  
« cette inscription :

« IAY LE CORPS DELIE.

» Comme il est ici représenté. »

Après avoir effectivement reproduit cet écusson avec sa devise, Baluze ajoute : « Ce qui doit faire  
« supposer que ceux-là se sont trompés qui ont  
« assuré que l'origine des cordelières que les veuves  
« adjoustent à leurs escus vient de la reine Anne  
« de Bretagne, puisqu'elles étaient inventées avant  
« qu'elle vint au monde, etc., etc. » (1).

Il n'y a pas à douter de l'authenticité du curieux monument cité par Baluze. Ici, l'écrivain ne magnifie pas la maison de La Tour au détriment de la vérité (2) ;

(1 et 2) V. Appendice, notes.

l'existence de ces ornements d'église nous est garantie par plusieurs témoignages (1).

Le Père Claude Perry, de la compagnie de Jésus, les mentionne à la page 292 de son *Histoire civile et ecclésiastique de Châlon-sur-Saône*, sa ville natale, publiée en 1659 ; Palliot, qui écrivait son livre avant la publication des ouvrages de Baluze et du Père Perry, eut aussi connaissance de ces précieux ornements. Au mot *Cordelière*, il reproduit l'écusson de Louise de La Tour, mais il le montre accompagné de celui de Claude de Montagu, auquel on a donné la même devise, circonstance qui apporte déjà un argument capital contre la signification attribuée à la cordelière, et qui a été ignorée ou inobservée par Baluze et par ceux qui y voient le symbole de la viduité des femmes et en font remonter l'origine à la femme du sire de Couches.

Palliot, sans trop s'embarrasser d'être logique, après avoir fait dater l'usage de la cordelière, comme symbole de la viduité, du veuvage d'Anne de Bretagne, s'appuyant sur l'autorité d'un savant jésuite de ses amis, le Père Mathieu Compain, qui, d'ailleurs, paraît n'avoir rien publié, dit à ce propos, comme Baluze, que l'usage de la cordelière est plus ancien que la reine Anne de Bretagne.

Serait-ce donc à Louise de La Tour qu'avec Baluze et à la suite de quelques héraldistes moins autorisés, il faudrait faire remonter l'usage de placer une cordelière autour des armoiries des veuves ? On a déjà compris que je ne le pense pas, et un rapide examen

(1) V. Appendice, note.

des monuments ne décidera certes pas la question dans ce sens. On verra même qu'à une époque très rapprochée de nous, la cordelière était encore placée autour des armoiries de femmes non veuves, si bien qu'une étude approfondie autoriserait peut-être à douter que ce symbole ait jamais été adopté généralement comme marque de la viduité des femmes, ou du moins à croire que c'est une invention relativement récente des héraldistes, qui n'eut pas l'adhésion presque universelle qu'obtint celle des hachures diverses pour distinguer les émaux et les couleurs. Ce qui est certain, c'est que je viens de faire voir une cordelière autour de l'écusson d'un homme, du mari de la noble dame à qui l'on en attribue l'invention, et que cet exemple n'est pas unique, ainsi que je vais le montrer.

Le Père Ménéstrier lui-même m'en fournit plusieurs. Il cite entre autres un fait d'autant plus curieux, qu'il ferait remonter l'usage de la cordelière dans l'héraldique à trente ans plus haut que la date des ornements des Carmes de Châlon, et qu'en même temps, il nous la montre adoptée également par un homme. Suivant le Père Ménéstrier, « dès  
« l'an 1440, François I<sup>er</sup> du nom, duc de Bretagne,  
« avait déjà fait sa devise de deux cordelières qu'il  
« mettoit aux cotés de ses armoiries, comme on  
« peut remarquer sur une des portes de l'Hostel-  
« Dieu de Rennes (1). »

Je n'ai pu vérifier l'exactitude de cette assertion, pas plus que celle d'autres exemples allégués par

(1) Appendice, note.

cet écrivain que, cependant, il faudrait toujours contrôler ; mais, comme elle concorde avec d'autres faits qui ne peuvent être révoqués en doute, je ne crois pas être téméraire en acceptant comme authentique ce qu'il nous dit des cordelières du duc François I<sup>er</sup>.

Tout le monde connaît le tombeau du duc François II de Bretagne ; il existe encore heureusement dans la cathédrale de Nantes, où cette œuvre célèbre de Michel Colombe a reçu de nos jours un digne pendant, le tombeau du général Lamoricière, par M. Paul Dubois ; or, les écussons armoriés, sculptés aux coins de la dalle sur laquelle est placée la statue du dernier des ducs de Bretagne, sont tous entourés d'une cordelière (1).

Dans ces deux exemples, la cordelière paraît certainement comme symbole de foi et d'humilité ; il en est de même de celles qui paraissent autour des armoiries de la fille du duc François II, de la reine Anne qui, dévotieusement, prit la cordelière comme une sorte de devise pieuse, à l'imitation de son père, et non pas comme marque de viduité, et il suffirait, pour prouver que je suis dans le vrai, de rappeler que les nombreux écussons qui figurèrent aux obsèques de cette princesse, qui ne mourut pas veuve, sont tous entourés d'une cordelière (2).

Selon Dom Lobineau, cette cordelière était « une  
« ceinture instituée par la feuë reine pour honorer  
« les dames vertueuses ; elle la portoit et la faisoit  
« porter à celles qu'elle estimoit le plus (3). »

(1, 2 et 3) V. Appendice, notes.



C'est à propos du vase en forme de cœur, conservé à l'Hôtel-de-Ville de Nantes, qui renferme le cœur de la reine Anne et est ceint d'une cordelière (1), que l'historien de la Bretagne émet cette assertion qui contient peut-être une part de vérité. En tous cas, Dom Lobineau, qui, dans l'ouvrage cité, a reproduit le tombeau de François II, n'a pas songé que l'emploi de la cordelière autour d'armoiries n'était pas, au moins à l'origine, exclusivement réservé aux femmes, veuves ou non, et aussi qu'il remontait plus haut que l'époque d'Anne de Bretagne. *Elle la portoit*, dit-il parlant de la cordelière, et ceci est parfaitement exact. La première miniature d'un précieux manuscrit de la Bibliothèque Nationale, contenant le récit en vers de l'expédition de Gênes par Louis XII, nous montre la reine Anne assise, revêtue d'une robe de velours rouge nouée par une cordelière à glands d'or de la même couleur, recevant le manuscrit des mains de *vr<sup>e</sup> povere escriptvain et serviteur très humble, Jehan des Marets* (2). Que l'on veuille ouvrir le chapitre consacré aux comptes de dépenses d'Anne de Bretagne, par Le Roux de Lincy, dans la vie de cette princesse (3), et l'on y trouvera des paiements faits à divers orfèvres, soit pour la cordelière dont elle ceignait sa robe, soit pour celle qu'elle portait au cou, et l'on verra par la date de ces dépenses que ce n'était pas pour marquer la viduité que ces bijoux affectaient cette forme tellement usitée alors que l'on peut presque dire qu'elle était à la

(1. 2 et 3) V. Appendice.

mode. Il y avait des cordelières parmi les bijoux de la couronne restitués à Henri II par Éléonore d'Autriche, deuxième femme de François I<sup>er</sup> ; dirait-on que c'étaient des signes de viduité (1) ? Peut-être trouvera-t-on une sorte de contradiction entre la richesse de ces cordelières et l'humilité chrétienne dont ces ornements étaient les symboles, ainsi que je l'ai dit et comme j'espère le prouver ; mais, en fait, ces bijoux, tout précieux qu'ils étaient, n'en rappelaient pas moins aux pieuses personnes qui les portaient par les nécessités de leur rang, que devant Dieu, elles n'étaient pas plus que les dernières de ses créatures.

Selon moi, le choix de la cordelière autour des armoiries fut à l'origine un acte d'humilité chrétienne, qui fut adopté pour la première fois, je ne saurais dire par qui, mais peut-être bien par le duc de Bretagne François I<sup>er</sup>, dont nous venons de parler, et évidemment à l'imitation de son patron, saint François d'Assise. C'est par un sentiment analogue que l'on se faisait ensevelir avec l'habit de saint François. Nous avons vu que le duc François II prit cet emblème, comme son oncle, et j'ajouterai que sous le roi de France François I<sup>er</sup>, qui avait le même patron que ces deux princes et avait épousé la petite-fille du dernier, la cordelière remplaça parfois la salamandre.

Dans le parc de Fontainebleau, sur les murs de la chapelle Saint-Saturnin, laquelle regarde le parterre, on voit plusieurs fois répété le chiffre du vainqueur

(1) V. Appendice, note.

e Marignan, l'F couronnée, élégamment enlacée  
vec une cordelière (1).

On sait quelle fut la renommée de saint François  
Assise ; on sait aussi que le célèbre thaumaturge  
ait sa robe d'une corde à gros nœuds, d'où vient le  
om de cordeliers donné aux frères mineurs ou  
anciscains qui portaient le *cordón de Saint-Fran-*  
*cois* à l'imitation du fondateur de leur ordre. Il n'y  
donc pas à s'étonner de voir la cordelière adoptée  
rtout par des princes dont saint François était le  
atron.

Je ne l'oublie pas ; on trouve la cordelière autour  
écussons de femmes veuves ; mais qui peut dire avec  
rtitude qu'avant le milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, ces cor-  
elières n'aient pas été adoptées uniquement par  
évotion, et non comme marque de veuvage ? Ainsi,  
n sceau de Louise de Savoie, appendu à un acte  
e 1515, est entouré d'une cordelière ; elle était  
uve alors, son mari le comte d'Angoulême étant  
ort dès l'année 1495 (2). Adopta-t-elle la corde-  
ère comme marque de viduité, ou par dévotion à  
int François ? Je ne saurais le dire, mais la  
ère de François I<sup>er</sup> et de Marguerite de Valois-  
ngoulême ne passant pas pour avoir été très sincè-  
ment catholique, je suppose qu'elle la prit parce  
e c'était l'usage, ou la mode, ainsi que je viens de  
dire. Au contraire, on voit une cordelière autour  
es armes de sa belle-fille, Claude de France, et là  
et emblème n'est certainement pas une marque de  
iduité, puisque la fille d'Anne de Bretagne mou-

(1 et 2) V. Appendice.

rut en 1524, longtemps avant la mort de François I<sup>er</sup> (1).

Catherine de Médicis, qui eut ou affecta une vive douleur de la mort prématurée de Henri II, n'a pas fait mettre la cordelière autour de ses armoiries ; du moins, je ne la vois ni sur un sceau qui doit avoir été gravé du vivant de son mari (2), ni sur un autre qui est appendu à un acte de 1565, c'est-à-dire pendant son long veuvage. L'usage de la cordelière n'était donc pas une loi.

Au contraire, Marie de Médicis, en 1612 (3), et Anne d'Autriche, en 1643 (4), ont des cordelières autour de leurs armoiries sur des sceaux gravés après la mort de leurs époux Henri IV et Louis XIII ; ces deux exemples semblent indiquer que la cordelière commençait à prendre la signification que lui attribuent la plupart des hérauldistes ; mais ce qui me paraît achever de démontrer que tout le monde ne la lui donnait pas toujours, même à une époque très rapprochée de la nôtre, à la veille de la Révolution de 1789, c'est que dans ce même château de Fontainebleau, où je l'ai rencontrée ornant le chiffre de François I<sup>er</sup>, je la retrouve autour des armoiries royales. Dans la décoration du plafond de la magnifique chambre à coucher, dite *des Reines de France* ou de *Marie-Antoinette*, figurent des écussons aux armes de France, et d'autres à celles de Navarre ; or, ces écussons sont entourés de cordelières qui, là, ne peuvent être considérées comme un symbole de viduité.

(1, 2, 3 et 4) V. Appendice.

Tout ceci n'est-il pas de nature à donner raison à ma thèse sur le blason ; n'est-il pas évident que la fantaisie régnait en souveraine dans la pratique de l'héraldique, et si je regrette d'avoir trop longuement discuté ce détail à propos de l'une des statues de Bayeux, je confesse que je m'y suis laissé entraîner par l'amour de la recherche de la vérité, et j'ajoute que je suis convaincu qu'un archéologue qui étudierait le blason avec la critique scrupuleuse que l'on réserve à d'autres études, à la vérité plus importantes, y ferait de curieuses et d'intéressantes découvertes, et en tout cas rectifierait bien des erreurs qui ne se sont accréditées que parce que les érudits ont généralement dédaigné la science héraldique.

En ce qui touche spécialement la question de la cordelière, je voudrais avoir le loisir de la traiter complètement ; pour le moment, je me contente d'avoir exprimé des doutes qui mèneront peut-être un jour sur la voie de la vérité.

Malgré les développements que j'ai donnés à cette discussion, je ne puis la clore sans m'élever contre la singulière interprétation donnée par le P. Ménéstrier à la devise de Louise de La Tour. Même en admettant que la veuve du seigneur de Couches ait adopté la cordelière pour indiquer son état de veuvage, ce que rend très douteux la présence de ce symbole autour de l'écusson de son mari, je ne comprends pas comment un religieux a pu parler aussi irrévérencieusement du mariage. « *La cordelière pour les veuves signifie qu'elles ont le corps délié et qu'elles sont devenues*

« *libres.* » Quoi ! la cordelière pour les veuves aurait été un symbole d'affranchissement, comme le bonnet de la liberté pour les esclaves à Rome ! Le mariage, c'est-à-dire un sacrement de l'Église, à une époque de foi ardente, serait un esclavage et sa dissolution un bienfait ! *J'ay le corps délié* ; ce n'est pas, ce ne peut être un cri de délivrance.

Par ces paroles, la dame de Couches exhale ses regrets d'avoir vu délier les liens qui l'attachaient tendrement à son mari, mort glorieusement les armes à la main, comme il convenait à un haut baron, à un prince de sang royal. Ainsi comprise, la devise *J'ay le corps délié* pouvait à la rigueur s'appliquer au défunt comme à sa veuve ; autrement, on ne comprendrait pas, je l'ai déjà laissé entendre, qu'on l'eût brodée autour des armoiries du sire de Couches. En en faisant un misérable jeu de mots, quelque maladroit *escripvain* l'a rendue obscure, et le Père Ménéstrier, en commentant ce jeu de mots, a dénaturé la pensée de la noble veuve, à moins que sa plume n'ait trahi celle du héraldiste lui-même.

Passons à l'effigie de Jacques ANDRÉ.

Le sieur de Sainte-Croix est représenté comme sa femme, les mains jointes, couché sur sa tombe, la tête appuyée sur un coussin orné de glands ; il est en costume d'homme de guerre, l'épée au côté, avec écharpe, cuissards, bottes, etc. A ses côtés sont placés son casque empanaché, et, à ses pieds, ses gantelets.

Jacques ANDRÉ est presque chauve ; il porte moustaches et barbe, celle-ci en pointe.

Son épitaphe occupe deux lignes, comme celle de sa femme ; elle est ainsi conçue :

CY GIST IACQUES ANDRE VIVANT ESCVIER S<sup>r</sup> DE S<sup>te</sup> CROIX  
PATRON DE CETTE CHAPELLE LEQUEL DE  
CEDA LE 28<sup>me</sup> IOVR DE IANVIER 1637 PRIEZ DIEV POUR  
SON AME.

L'écusson des armes de Jacques ANDRÉ, comme celui de sa femme, est placé derrière sa tête. Plusieurs armoriaux le blasonnent ainsi : *de sinople à une fasce d'or, accompagnée en chef de deux flanchis, et en pointe d'une molette d'éperon du même.*

Ce sont des armes parlantes, mais qui ne parlent guère, si l'on ne donne pas aux *flanchis* ou *petits sautoirs* le nom plus simple de *croix de St-André*, qui leur convient également. Du reste, la plupart des familles ANDRÉ que l'on rencontre dans les armoriaux normands ou autres, portent des croix de Saint-André dans leur blason.

Les notes remises à M. Ed. Lambert ne suffisent pas à établir avec quelque sécurité l'histoire des ANDRÉ de Sainte-Croix et du Homme. On y voit cependant que Jacques ANDRÉ, sorti d'une famille de finance et de robe, porta les armes sous Henri IV, comme l'avait fait avant lui un de ses ancêtres sous Charles IX et comme le firent plus tard, sous Louis XIV et Louis XV, plusieurs de ses descendants. J'y vois aussi que le fief de Ste-Croix, mentionné dans l'épitaphe de Jacques ANDRÉ, était situé à St-Vigor, dans la banlieue de Bayeux, sur la rivière d'Aure, au Pont-Trubert. A ce bref résumé

généalogique, j'ajouterai qu'au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, il existait à Caen un magistrat du nom d'ANDRÉ qui doit être l'un des ancêtres de Jacques ANDRÉ. Je veux parler de Pierre ANDRÉ, écuyer, licencié en droit, lieutenant-général au bailliage de Caen. Je ne sais de la vie de ce personnage, de sa carrière de magistrat, qu'un fait, mais qui suffira à faire répéter son nom toutes les fois que l'on traitera de l'histoire des descendants de Jacques d'Arc et d'Isabelle Romée, père et mère de Jeanne d'Arc.

C'est ce Pierre ANDRÉ qui, en qualité de lieutenant-général au bailliage de Caen, reçut les dépositions des témoins cités dans l'enquête ouverte dans cette ville, le 13 janvier 1551, pour examiner la valeur des prétentions de la famille *Le Fournier* à être reconnue comme appartenant à la lignée collatérale de Jeanne d'Arc. On peut consulter à ce sujet le chapitre intitulé : *De la noblesse de Jeanne Day ou Darc, pucelle d'Orléans, dite du Lis*, dans le *Traité de la Noblesse*, etc., de G. André de La Roque (1), et aussi l'étude de M. Boucher de Molandon, intitulée : *La famille de Jeanne d'Arc* (2).

A la vérité, ce Pierre ANDRÉ est omis dans les notes remises à Ed. Lambert ; mais c'est sans doute parce que ce qui le concerne ne s'est pas retrouvé dans les débris de la généalogie des ANDRÉ arrachés aux ravages du temps et des révolutions, car, quelle est la famille qui ne serait heureuse de voir l'un des siens mêlé, même indirectement, à l'histoire de la sainte héroïne.

(1 et 2) V. Appendice.



J'arrive au sculpteur à qui l'on doit la statue funéraire de Marie Davot, et aussi très probablement celle de son mari. L'effigie de Jacques ANDRÉ est, en effet, comme celle de sa femme, en pierre de Caen ; elle est du même style, du même travail, et je vais jusqu'à penser qu'elle fut commandée à l'avance par le sieur de Sainte-Croix et même exécutée avant sa mort.

A l'appui de cette hypothèse, on fera remarquer que l'épithaphe de Marie Davot est fort bien gravée, tandis que celle de Jacques ANDRÉ l'est grossièrement, circonstance qui pourrait faire supposer qu'elle le fut par un ouvrier maladroit, nécessairement après la mort du personnage effigé, et peut-être après celle du sculpteur lui-même. Le marché conservé dans la bibliothèque de Bayeux nous apprend que Pierre Lefaye était domicilié à Caen, en 1628, mais ne nous dit pas qu'il soit né dans cette ville ; toutefois, me trouvera-t-on trop hardi si je propose l'inscription de son nom dans le catalogue des artistes normands ? J'espère, Messieurs, que vous vous ferez complices de ma hardiesse ; selon toute probabilité, Pierre Lefaye était Normand ; ce n'était pas un homme de génie comparable à P. Puget qui venait de se révéler lorsque Lefaye exécutait la *sépulture* de Marie Davot ; mais c'était un habile homme, un artiste sincère et consciencieux de la vieille école française dont nous commençons enfin à rechercher et à faire connaître les œuvres trop longtemps négligées. Un savant qu'il faut toujours citer, particulièrement lorsqu'il s'agit de l'art normand, Arcisse de Caumont, qui paraît n'avoir pas eu connais-

sance du marché dont je viens de donner lecture, n'a pu parler de Pierre Lefaye ; mais il n'a pas oublié les statues du Musée de Bayeux, et il en parle avec éloges dans sa *Statistique monumentale du Calvados*. A la page 502 du t. III publié en 1857, de cet important ouvrage, Arcisse de Caumont s'exprime ainsi au sujet de nos deux statues : « Ces effigies tumulaires, d'une très belle « exécution, sont parfaitement conservées. » L'article, forcément très bref, qu'il leur a consacré, se termine ainsi : « Les armoiries de ces person-  
« nages sont sculptées en dehors, vers la tête, et  
« placées dans des cartouches d'une grande élé-  
« gance. »

On ne saurait mieux dire, et je m'autorise de ce jugement pour demander qu'on fasse à Pierre Lefaye, dans les fastes de l'art français, la place qui lui a été refusée comme à tant d'autres de ses pareils.

Peut-on espérer que la description détaillée de deux de ses œuvres et leur reproduction amèneront quelque jour la découverte de documents qui complèteraient le peu que nous savons sur lui, et nous révéleraient l'existence d'autres œuvres sorties de son ciseau ? Ce n'est pas impossible ; cette année, au mois de juillet, l'un de vos directeurs, M. le marquis de Chennevières, l'auteur de l'excellent livre sur les *Artistes provinciaux* par lequel, l'un des premiers, il ouvrit la campagne à laquelle je viens de faire allusion, commençait dans la *Revue de l'art français ancien et moderne* la publication de notes anciennement recueillies en vue d'un

travail sur l'histoire de l'art dans sa chère Normandie. Ces notes ont fait sortir du néant bien des figures et bien des œuvres intéressantes ; à la vérité, j'y ai cherché vainement le nom de notre sculpteur, mais M. de Chennevières a-t-il épuisé tous ses portefeuilles ?

Même après ces deux moissons, il peut y avoir encore à glaner. L'avouerais-je ? Un moment j'ai cru lire le nom de notre sculpteur dans le numéro d'août de cette *Revue de l'art français ancien et moderne*. Illusion : c'était le nom d'un certain *Lafaye*, ou *Champagne-Lafaye* ; et il s'agissait d'un peintre ! Et cependant, *Lafaye* est bien voisin de *Lefaye* ; au XVII<sup>e</sup> siècle, l'orthographe des noms propres était fantaisiste ; serait-il donc impossible que ce peintre fût de la famille de notre sculpteur ?

Je n'insiste pas sur ce rapprochement ; je ne le présente que parce qu'il peut mettre quelque chercheur sur une piste inaperçue, et aussi pour montrer que je n'ai rien négligé pour préparer la biographie de Pierre Lefaye. Dès à présent, et quoiqu'il arrive de mes espérances, le marché de 1628 doit faire inscrire à une place d'honneur, sur la liste de nos artistes provinciaux, le nom de l'auteur des deux statues de Bayeux, lesquelles, je n'hésite pas à le dire, feraient très bonne figure partout. J'ajoute que, si riche que soit le Louvre, et bien que ses galeries renferment beaucoup d'œuvres admirables de nos artistes, il n'en possède pas assez pour qui voudrait approfondir l'histoire de la sculpture française ; son musée n'est pas, ne peut pas être à Paris ; il n'est nulle part, et il est partout. C'est-à-dire qu'il faut le

chercher dans toutes nos provinces. Il importe donc de signaler ceux des monuments de cette branche glorieuse de l'art français qui subsistent encore dans les églises, dans les châteaux, dans les musées des départements et jusque dans les collections privées. C'est pour contribuer pour ma modeste part à cette entreprise, qui d'ailleurs est en bonne voie, que j'avais à cœur de vous parler de Pierre Lefaye. Deux de ses œuvres vont être connues du public par les soins de la *Société des Antiquaires de Normandie* ; désormais, son nom oublié figurera dans les écrits qui embrasseront l'histoire générale de l'art français.

Permettez-moi de me féliciter, Messieurs, d'avoir pu commencer ainsi à m'acquitter de la dette que j'ai contractée envers votre illustre Compagnie et envers la ville de Caen où je reçois un accueil si flatteusement cordial.

Messieurs, au moment de quitter cette noble et savante cité, non sans l'espoir d'y revenir pour admirer encore une fois ses monuments, pour serrer de nouveau les mains des hommes distingués qui me font l'honneur de m'écouter, je voudrais savoir vous exprimer ma gratitude. Je ne l'essayerai pas ; je veux seulement dire publiquement, ainsi que je l'ai dit en particulier à plusieurs d'entre vous, que je n'oublierai jamais le séjour, trop court à mon gré, que je viens de faire dans le chef-lieu du Calvados et de cette *Société des Antiquaires de Normandie*, dont les fondateurs, l'abbé de La Rue, Arcisse de Caumont, Charles de Gerville, P.-A. Floquet, Édouard Lambert et tant d'autres, donnèrent une impulsion patriotique, aussi vive que féconde,

aux études archéologiques et historiques. Depuis ces temps héroïques de l'archéologie nationale, votre Compagnie s'est si vaillamment maintenue au rang élevé conquis dès ses débuts par ses illustres ancêtres, qu'il n'est pas besoin d'être prophète pour prédire qu'à jamais elle restera digne de son glorieux passé.

---

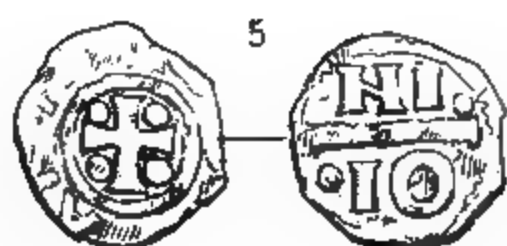
1

2



3

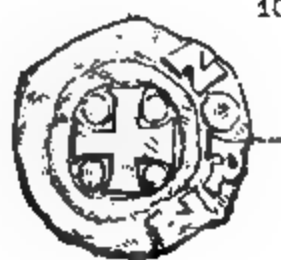
4

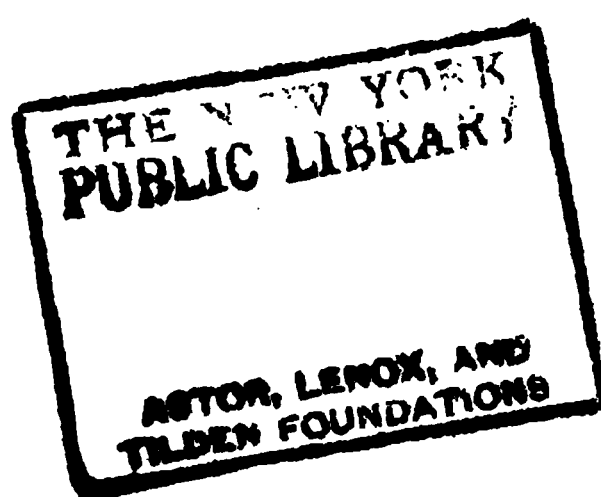


7

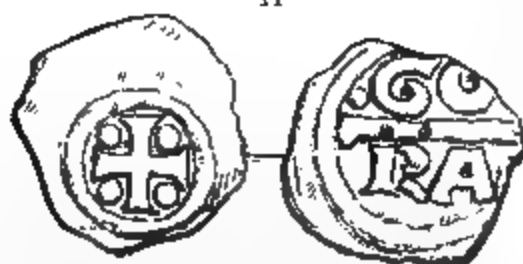


10





11



12



13

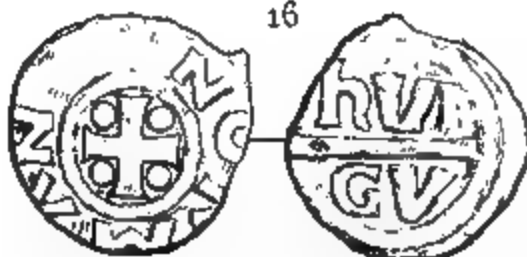


14

15



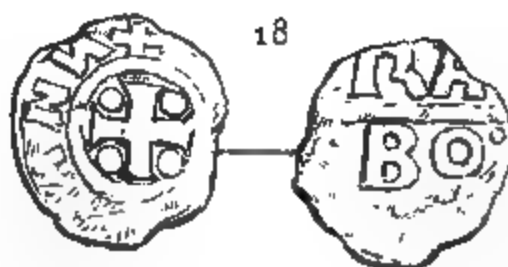
16



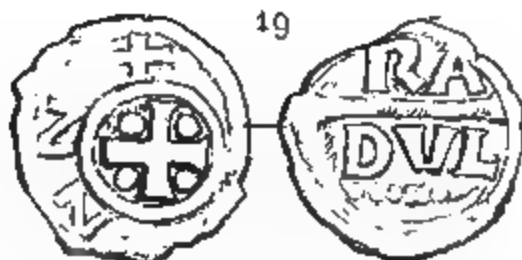
17



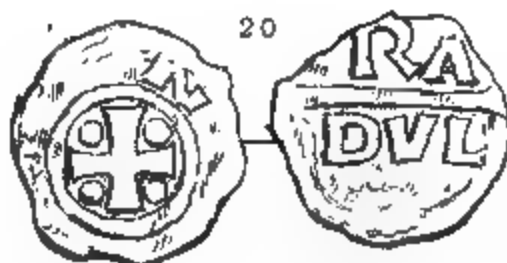
18



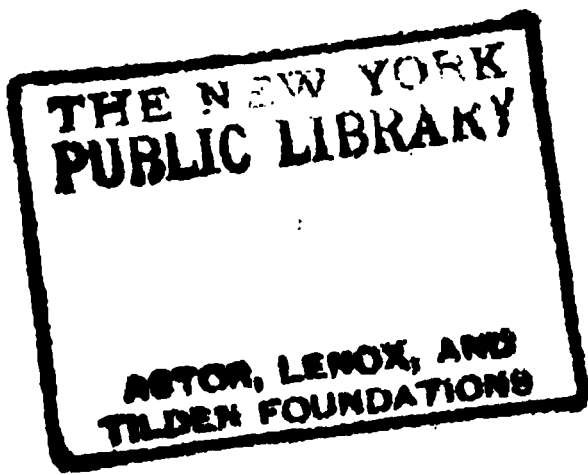
19



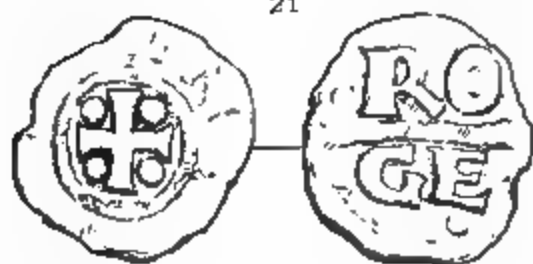
20







21

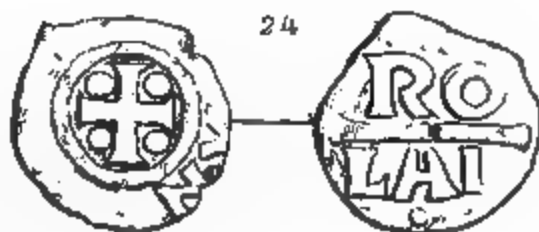


22

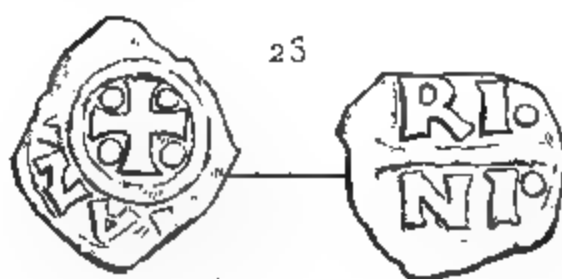
23



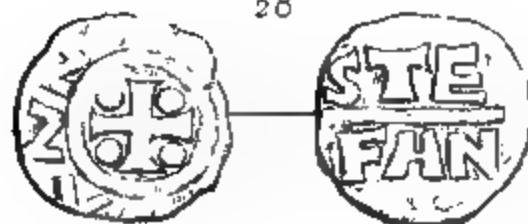
24



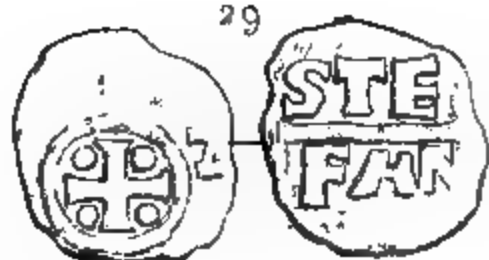
25



28

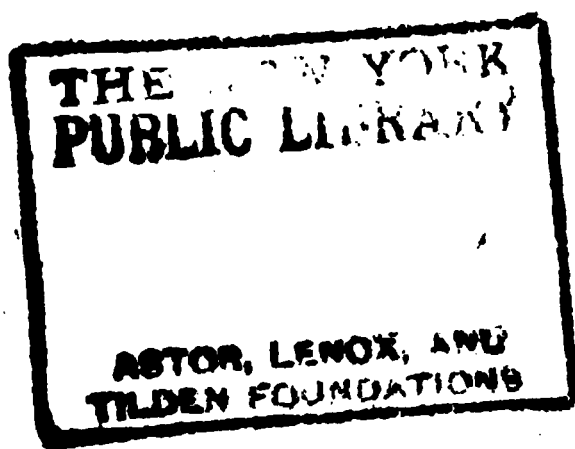


29



30





**Pl. IV.**

**SÉPULTURE DE MARIE DAVOT, DAME DE SAINTE-CROIX.**

THE NEW YORK  
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX, AND  
TILDEN FOUNDATIONS

Pl. V

SÉPULTURE DE J. ANDRÉ, SIEUR DE SAINTE-CROIX.

**THE NEW YORK  
PUBLIC LIBRARY**

**ASTOR, LENOX, AND  
TILDEN FOUNDATIONS**

## APPENDICE

DESCRIPTION DES 30 DÈNIERS NORMANDS DE LA DÉCOUVERTE DE 1885

ACQUISE EN TOTALITÉ PAR LE CABINET DE FRANCE <sup>(1)</sup>

---

Pl. I. — N° 1.

† NORMANN.

Croix cantonnée de 4 besants (2).

R.

NI  
—  
GEL

(1) On trouvera parfois des différences entre mes lectures et ce qu'on déchiffrera sur nos planches ; il n'en faut pas accuser l'artiste à qui nous les devons. M. Dardel, dont tous les numismatistes connaissent et apprécient le talent et la scrupuleuse exactitude, a reproduit fidèlement ce que nous avons vu ensemble sur les originaux ; mais, lorsqu'après nouvel examen, il m'a semblé lire autrement, j'ai donné dans le texte mes dernières lectures. L'explication de ces tâtonnements, c'est la mauvaise conservation de nos monnaies et leur fabrication défectueuse. D'ailleurs, les divergences entre les planches et la présente description sont rares et de peu d'importance ; si j'en parle, c'est uniquement pour l'acquit de ma conscience. Ceux qui voudraient juger par eux-mêmes de l'exactitude de mes lectures le pourront facilement, les originaux étant tous au Cabinet des Médailles.

(2) Comme sur la face de nos deniers, la croix est toujours cantonnée de quatre besants, je ne répéterai pas cette indication.



Avant la lettre n, un point qui indique le commencement de la légende, mais il n'y en a pas après la lettre i où il séparerait en deux la légende. Traces d'une bordure ou encadrement de besants ou de perles, en un mot de points autres que ceux que je nomme séparatifs, et au sujet desquels je me suis expliqué dans le discours qui précède. Je reconnais les points que je nomme séparatifs, et je les distingue des besants ou perles, d'abord à leur place, puis à leur dimension qui est plus grande. Sur notre planche, après la lettre i, on voit une figure en forme de croissant; c'est un accident de frappe. Je suppose ici un seul nom, Nigellus? Poids : 89 centigr. (1).

2.

.....AN....

Croix.

R.

NI  
—  
GEL

Variante du n° 1. Poids : 60 centigr.

3.

† NORMAN.

Croix.

R.

NI  
—  
GO.

Point séparatif avant la lettre n et après l'i. Je

(1) Je ne restitue ces noms de monétaires que sous toutes réserves et ne tiens pour certaine que la lecture *Stephanus* des n° 28, 29 et 30.

suppose ici deux noms comme Nigellus (?) et Godfridus (?) Traces de la bordure de perles. Poids : 85 centigr.

4.

† .NORMAN

Croix.

R.

$$\frac{NI}{GO}$$

Vestiges d'une bordure de perles et points séparatifs entre les deux lignes. Variante du n° 3. Poids : 80 centigr.

5.

† ...MAN.

Croix.

R.

$$\frac{NI}{IO}$$

Points séparatifs entre NI et IO. Il y a sans doute ici deux noms, commençant l'un par NI, et l'autre par IO. (Nigellus ? Iohannes ?) Poids : 82 centigr.

6.

...AN.

Croix.

R.

$$\frac{AN}{DRO.}$$

On ne distingue ici ni points séparatifs, ni traces de bordure de perles ; mais cela paraît dépendre du

mauvais état de la pièce. On ne peut donc dire s'il faut lire deux noms ou un seul. (Andreas ? Drogo ?)  
Poids : 70 centigr.

7.

.....

Croix.

R.  $\frac{\text{E}}{\text{I}}$  et peut-être c (?)  
peut-être un  $\frac{\text{E}}{\text{I}}$  (?)

Ce revers est si mal venu que je n'en propose pas de lecture. Je vois un point avant la lettre E de la première ligne et un autre au commencement de la deuxième. Poids : 79 centigr.

8.

† NORMA.

Croix.

R.  $\frac{\text{GA}}{\text{FI.}}$

Ce revers est fort mal venu ; je vois des traces d'une bordure de perles, mais pas de points séparatifs. Je ne réponds pas de la lecture de la lettre I. Y a-t-il un ou deux noms ? Poids : 81 centigr.

9.

† NOR...

Croix.

R.  $\frac{\text{GO}}{\text{DE.}}$

Je ne vois ni points séparatifs, ni traces de la bor-

de perles. Faut-il lire *godericus*, ou deux noms commençant par *Go* et par *De*, comme *Godofridus*, *Gofridus* et *Desiderius* ? Poids : 81 centigr.

Pl. II. — N° 10.

† NORMA...

Croix.

R.  $\frac{GO}{FA}$

Je ne vois pas de points séparatifs, mais la pièce est trop mal venue ou trop mal conservée pour qu'on puisse affirmer qu'il n'y en a pas. On ne distingue pas non plus de vestiges de la bordure de perles. Il y a sans doute ici deux noms en abrégé. Poids : 75 centigr.

11.

.....

R.  $\frac{GO}{RA}$

Points séparatifs peu distincts, mais visibles, avant la lettre *g* et avant la lettre *r*. Je suppose ici deux noms, comme *Godofridus*, ou *Gofridus* et *Radulphus* (?) Poids : 75 centigr.

12.

† ...ORM.

Croix.

R.  $\frac{IO}{VER}$

Traces de bordure de perles. Point séparatif après

D. Je suppose ici deux noms, *iohannes* (?) et *VER...*  
*teranus* (?). Poids : 75 centigr.

13.

† ...N.

Croix.

R.

$\frac{IO}{VER.}$

Le mauvais état de cette variante du n° 12 ne laisse voir que de faibles traces de la bordure de perles et peut-être un point avant *io* (voir n° 12). Poids : 75 centigr.

14.

† NORMANN.

Croix.

R.

$\frac{HE}{NR}$

Bien que la lettre *n* ne soit pas très distincte, il paraît difficile de lire ici autre chose que les deux premières syllabes de *Henricus* ; cependant, d'une part, la lettre *n* est figurée tout autrement que sur les n° 15 et 16 ; de l'autre, je crois voir un point entre l'*e* et l'*n*, mais j'ai montré dans le discours que ces points séparatifs n'étaient pas toujours placés comme ils devraient l'être. Poids : 65 centigr.

15.

† NOR...

Croix.

R.

$\frac{HV}{GO}$

La quatrième lettre est si mal venue qu'on n'ose pas affirmer que ce soit un o ; ce pourrait être un v comme au n° 16. Je ne vois pas ici de points séparatifs, mais après la lettre v de la première ligne, il existe un tiret peut-être destiné à en tenir lieu ; aussi, faut-il peut-être lire, non pas hvgo, comme on en serait tenté, mais deux noms commençant l'un par hv et l'autre par gv. Traces de bordure de perles. Poids : 75 centigr.

16.

† NORMANN:

Croix.

R.

$$\frac{HVI}{GV.}$$

Cette légende est tellement mal venue que je n'ose pas garantir ma leçon. Je vois des traces de la bordure de perles, mais pas de points séparatifs. Poids : 80 centigr.

17.

† ...NN.

Croix.

R.

$$\frac{RA}{BO}$$

Pas de points séparatifs visibles ; traces de la bordure de perles. Faut-il supposer un ou deux noms propres ? Poids : 85 centigr.

18.

† ...ANN.

Croix.

R.

$$\frac{RA}{BO.}$$

Variante du n° 17. Traces de la bordure de perles ; un point après BO et peut-être avant le B ? Dans ce cas, il y aurait deux noms propres. Poids : 85 cent.

19.

† ...NN.

Croix.

R.

$$\frac{RA}{DVL}$$

Pas de points séparatifs ; je suppose un seul nom propre, *Radulphus*. Traces d'encadrement de perles. Poids : 72 centigr.

20.

† N...

Croix.

R.

$$\frac{RA}{DVL}$$

Variante du n° 19. Pas de points séparatifs ; traces d'encadrement de perles. Très difficile à lire. Poids : 75 centigr.

Pl. III. — N° 21.

† ...N.

Croix.

R.

$$\frac{RO}{GE}$$

Traces d'une bordure de perles. Un point au commencement de la légende, mais pas de points séparatifs ; c'est sans doute un seul nom propre, *ROGERius* (?) Poids : 81 centigr.

22.

† .....

Croix.

R.

$$\frac{RO}{SA.}$$

Il semble qu'il y a un point entre les deux syllabes, avant la lettre s ; en ce cas, il faudrait voir ici deux noms, commençant l'un par ro, l'autre par sa. Traces d'une bordure de perles. Poids : 82 centigr.

23.

† NORMA...

Croix.

R.

$$\frac{RO}{LAI}$$

Je ne vois pas ici de points séparatifs, et, par conséquent, je pencherais à ne lire qu'un seul nom ; mais ce point peut avoir disparu et j'ajoute que je



suis disposé à croire que la dernière lettre de la seconde ligne n'est pas un i, comme on pourrait le croire, mais un v incomplètement venu ; dans ce cas, il faudrait lire deux noms dont le dernier serait *LAVrentius* (V. n° 25). Le premier serait Rogerius ? Rolandus ? etc. Traces de la bordure de perles. Poids : 75 centigr.

24.

† . . . AN.

Croix.

R.

$$\frac{RO}{LA.}$$

Traces d'un encadrement de perles. Après LA, y a-t-il un point ou un v ? Cette pièce pourrait bien n'être qu'une variante des n°s 23 et 25. Poids : 75 centigr.

25.

† NOR.

Croix.

R.

$$\frac{RO}{LAV.}$$

Traces de la bordure de perles. Je crois distinguer un point séparatif entre les deux syllabes, et d'ailleurs, même sans cette circonstance, je supposerais ici deux noms, l'un commençant par la syllabe ro et le second par LAV, *Laurentius* ? (V. n° 23). Poids : 82 centigr.

26.

† ...AN.

Croix.

R.

$$\frac{RI}{NI.}$$

Je vois des points séparatifs à la fin de chacune des deux lignes ; il y aurait donc ici deux noms propres, l'un commençant par RI, l'autre par NI. Pas de traces de la bordure de perles. Poids : 79 centigr.

27.

† NORMA.

Croix.

R.

$$\frac{RO}{HXC.}$$

Pas de points séparatifs distincts. Il y a sans doute ici deux noms : 1° RO pour *Rogerus*, *Robertus*, *Rolandus* (?) Quant au second nom, les lettres sont si mal formées et si mal venues qu'on n'ose pas en proposer de lecture. Il semble que la seconde commence par une H semblable à celle qui paraît sur les nos 15 et 16, mais non à celle du n° 14 ; la deuxième lettre est indistincte ; est-ce un x ou un v ? La troisième paraît être un c. Poids : 79 centigr.

28.

† ...ANN.

Croix.

R.

$$\frac{STE}{FAN.}$$

Pas de points séparatifs ; ici, il y a certainement un seul nom, *Stephanus*, comme plus loin aux n<sup>os</sup> 29 et 30. Traces d'une bordure de perles. Poids : 79 centigr.

29.

† ...N.

Croix.

R.

STE  
FAN.

Traces d'une bordure de perles. Pas de points séparatifs. Variante des n<sup>os</sup> 28 et 30. Poids : 81 cent.

30.

† ...N..

Croix.

R.

ST...  
FAN.

Variante mal frappée des n<sup>os</sup> 28 et 29. Poids : 79 centigr.

## NOTES

---

Page 185 : N° 1. — Sur la trouvaille de Pacy-sur-Eure, voir *Revue Numismatique*, t. I, 1836, p. 123, 212, 283, 300, 427 ; t. II, p. 57 ; t. III, p. 378 ; t. XIV, p. 40, etc. Il faut aussi lire une plaquette de 11 pages in-8° sans date, mais qui doit avoir paru en 1835, et est intitulée : *Monnaies des ducs de Normandie*. C'est une défense de l'authenticité de la trouvaille de Pacy-sur-Eure, signée d'un nom qui, alors obscur, est devenu célèbre.

N° 2. — *Annuaire de la Société française de numismatique et d'archéologie* (1886, mars-avril, V. p. 138).

P. 186 : N° 1. — Ce mémoire a paru dans la *Bibliothèque de l'École des chartes* (V. 2<sup>e</sup> série, 1848-1849, t. V, p. 173 à 210 et 257 à 289 ; 3<sup>e</sup> série, t. I, années 1849-1850, p. 400 à 451, et t. III, p. 97 à 135).

N° 2. — Publiées d'abord dans la *Revue numismatique* en 1842-1843 et 1846, les *Lettres sur l'histoire monétaire de la Normandie et du Perche* de M. Lecoindre-Dupont ont reparu en un volume in-8°, en 1846, avec de notables augmentations. C'est cette seconde édition que je citerai.

P. 189 : N° 1. — Voyez pl. LXIX, n° 7, 8 et 9, et p. 183 du t. I<sup>er</sup>.

P. 190 : N° 1. — *Revue Numismatique* (t. VIII, p. 56, pl. V, n° 1). L'article est intitulé : *Monnaies normandes*.

N° 2. — *Considérations historiques et artistiques sur les monnaies de France* (V. p. 82).

P. 191 : N° 1. — *Lettres*, etc. (V. p. 28).

N° 2. — *Ibid.*

P. 193 : N° 1. — Dans un écrit intitulé : *Examen des lettres de M. Lecoindre-Dupont sur l'histoire monétaire de la Normandie*

(V. *Précis analytique des travaux de l'Académie de Rouen*, année 1847, p. 337).

N° 2. — Poey d'Avant, *Monnaies féodales de France* (V. t. I, p. 23).

P. 196 : N° 1. — Poey d'Avant, *Mon. féod. de France*, t. I, p. 21, n° 110 ; pl. III, n° 17.

N° 2. — *Ibid.*, n° 112 ; pl. III, n° 19.

N° 3. — *Ibid.*, n° 113 ; pl. III, n° 20.

N° 4. — P. 22, n° 114 ; pl. III, n° 25.

N° 5. — « On sait que nos ducs prenaient indifféremment les titres de duc, comte, marquis, prince et consul. » (Voyez *Des revenus publics en Normandie au XII<sup>e</sup> siècle*, par M. Léopold Delisle, p. 41 du tirage à part, note 1.)

P. 197 : N° 1. — Voyez Gaillard, *Recherches sur les monnaies des comtes de Flandre*, p. 17.

N° 2. — Poey d'Avant (t. I, p. 24, n° 118 ; pl. IV, n° 4).

N° 3. — *Ibid.* (N° 117 ; pl. IV, n° 3).

N° 4. — *Ibid.* (N° 119 ; pl. IV, n° 5).

P. 198 : N° 1. — « Domenico Promis. *Monete dei romani pontefici avanti il mille.* » M. Lecoindre-Dupont, je le vois tardivement, n'accepterait pas cette hypothèse ; il y a cependant pensé (V. *Lettres*, p. 3).

N° 2. — H. Morin, *Numismatique féodale du Dauphiné* (V. p. 5 et 6). V. aussi Poey d'Avant, articles de Beauvais et de Laon. (T. III, p. 320 et 352.)

P. 200 : N° 1. — Caron (*Monnaies féodales*, p. 13).

P. 202 : N° 1. — On s'étonnera peut-être de ne pas rencontrer ici le mot *avers* qui s'est introduit depuis environ trente ans dans la langue des amateurs de numismatique. C'est à dessein : avec plusieurs numismatistes, tels que Charles Lenormant, Adrien de Longpérier, René Chalon et d'autres qui sont encore de ce monde, je repousse ce terme auquel on veut donner le sens de *côté principal* des monnaies et des médailles, et si j'en parle ici, c'est qu'avec surprise, je le vois accepté par Littré, qui lui a donné place dans le supplément de son dictionnaire.

A la vérité, le grand lexicographe ne s'appuie que sur un article du *Journal officiel*, dont l'autorité, hors de la partie officielle, est aussi contestable que celle de n'importe quelle feuille publique. Le latin *aversus* signifiant *revers*, on ne comprend pas comment *avers* peut signifier *face*. J'aime mieux, pour désigner le côté principal d'une monnaie, dire le droit, le côté face, ou même simplement face, alors même qu'il n'y a pas de tête sur la pièce à décrire, attendu que le mot *face*, réprouvé par quelques-uns sous prétexte qu'il serait impropre lorsqu'il s'agit de pièces sans effigie, ne l'est nullement. (Voyez chez le même Littré, au mot *face*, les § 9 et 10.)

N° 2. — Je n'oublie pas que sous Charles le Chauve, la croix est placée au revers des deniers, ainsi que l'ordonne l'édit de Pitres (V. l'article XI, à la page 31 de l'ouvrage de feu E. Gariel : *Les monnaies royales de France sous la race carolingienne*). Là, M. Anatole de Barthélemy a réédité ce texte précieux avec un recueil de chartes et d'ordonnances de l'époque carolingienne relatives aux monnaies; mais on sait que la prescription impériale ne fut pas longtemps observée. Dès la fin du IX<sup>e</sup> siècle, on voit la croix alterner sur les monnaies avec le monogramme du roi ou de l'empereur, et même parfois en occuper les deux côtés. En conséquence, je suis persuadé que sur nos monnaies, le côté principal est celui de la croix.

P. 203 : N° 1. — *Lettres*, etc., p. 18, 19, 20, 21 et 22.

N° 2. — Poey d'Avant, t. I, p. 17, 18, 27 et 32.

P. 208 : N° 1. — *Lettres*, etc., p. 9.

P. 209. (Voyez le chapitre intitulé *Monnayage*, p. 103 à 107, t. III de la 3<sup>e</sup> série de la *Bibliothèque de l'École des chartes*).

P. 211 : N° 1. — L. Delisle, *Des revenus publics*, etc. (V. p. 26 et note 1 du tirage à part).

N° 2. — *Catalogue of english coins in the British Museum : by Ch. F. Keary, edited by R. Stuart Poole* (V. p. 67, I).

N° 3. — Hawkins, *The silver coins of England*, 2<sup>e</sup> édit. with additions by R. LI. Kenyon, p. 199.

P. 212 : N° 1. — Ruding, *Annals of the coinage of Great Britain*,

3<sup>e</sup> édit., t. II, p. 326 ; pl. XXII, n<sup>o</sup> 2, et pl. XXIV, n<sup>o</sup> 7. On citerait d'autres signatures d'artistes, mais, comme celle-ci, celles-là ne figurent sur certaines monnaies, qui souvent sont des *essais*, qu'en raison de leur beauté au point de vue de l'art et de la fabrication. En ce qui concerne la signature de Marc Béchot, il suffira de renvoyer au *Trésor de numismatique et de glyptique*, où sont décrites les pièces à ses initiales dans *l'Histoire par les monuments de l'art monétaire chez les modernes*, p. 17 et pl. VIII, n<sup>o</sup> 1 ; p. 18 et pl. VIII, n<sup>o</sup> 13, et p. 19, pl. IX, n<sup>o</sup> 3. Dans ce travail, j'ai compris des monnaies de Louis XIII signées par N. Briot (V. p. 26, pl. XIV, n<sup>o</sup> 8). Il est à peine nécessaire de rappeler que, plus tard, à l'époque de la Révolution française, et depuis, les artistes prirent l'habitude de signer les monnaies.

N<sup>o</sup> 2. — Pour l'Écosse, voyez : 1<sup>o</sup> *Records of the coinage of Scotland*, collected by R. W. Cochran-Patrick of Woodside, t. I, p. XIV, XV et XVI ; 2<sup>o</sup> *A catalogue of English coins in the British Museum anglo-saxon series*, vol. I, 1887 (General index, V<sup>o</sup> Moneyer) ; 3<sup>o</sup> Ruding. *Annals of the coinage of Great-Britain*, 3<sup>e</sup> édit. (General index, p. 512, V<sup>o</sup> Moneyers).

— Pour l'Allemagne : Dannenberg. *Die deutschen münzen der Sächsischen und fränkischen Kaiserheit*, 1876 (V. p. 31 et 179, et pl. XIX, 432).

— Pour la Flandre : Gaillard. *Recherches sur les monnaies des comtes de Flandre* (V. p. 37 le chapitre *Monétaires*, et aussi p. 32, et pl. IV, 24).

P. 214 : N<sup>o</sup> 1. — Ce n'est pas seulement en Normandie que l'on rencontre des monnaies féodales sans nom de seigneur, j'aurais dû le dire plus tôt ; on trouverait des analogies à ce qui étonne dans la trouvaille de 1885 en parcourant le grand ouvrage de Poey d'Avant ; mais, je le redirai, c'est la présence de noms de monétaires sur des monnaies sans le nom du seigneur à l'époque à laquelle nous les attribuons, qui rend celles que nous publions particulièrement remarquables.

P. 215 : N<sup>o</sup> 1. — *Revue Numismatique*, 1843, p. 52.

N<sup>o</sup> 2. — Poey d'Avant, t. I, p. 18.

P. 223. — Ce contrat de mariage avait été communiqué à M. Ed. Lambert, qui en avait fait un extrait dont il voulut bien me donner connaissance.

P. 225 : N° 1. — Ces dessins sont dus à M. Clovis Corbin.

P. 229 : N° 1. — Au XVI<sup>e</sup> siècle déjà, Montaigne, parlant du blason, ne disait-il pas ? « Il n'est chose où il se rencontre plus « de mutation et de confusion » (*Essais*, l. XLVI).

N° 2. — *La Science héroïque*, par Marc Vulson de La Colombière (un vol., f° 1644, et 2<sup>e</sup> édit. 1669).

N° 3. — Avant de livrer ce discours à l'impression, je l'ai revu attentivement, afin de le rendre plus digne de l'illustre Compagnie pour laquelle il a été écrit. Au cours de cette révision et des nouvelles recherches auxquelles elle m'a conduit, j'ai rencontré le *Dictionnaire héraldique* de M. Charles de Grandmaison, publié dans l'*Encyclopédie théologique* de l'abbé Migne. C'est avec plaisir que j'ai reconnu que mes idées au sujet de la cordelière ne seraient pas contestées par l'auteur de cet ouvrage. Cependant, je ne retrancherai rien à mon argumentation, attendu que M. de Grandmaison, resserré dans d'étroites limites, n'a pu exposer ses théories qu'en peu de mots, et sans les étayer d'exemples suffisants, comme l'aurait fait facilement un archéologue érudit et fin critique comme lui, s'il avait disposé de plus d'espace. Je dois aussi déclarer que, dans cette révision, je me suis aperçu que le P. Ménestrier avait professé un jour à peu près la même opinion que moi, à propos de la cordelière, dans un de ses livres de blason que je n'avais pas ouvert, ce que comprendront ceux qui savent combien il en a publiés sur ce sujet qui se répètent lorsqu'ils ne se contredisent pas, et qui ont été édités sous des titres différenciés à dessein, tant et si bien que l'on peut défier les plus patients bibliographes de se reconnaître à travers les obscurités voulues de ces innombrables transformations. On ne lira pas sans profit sur les éditions diverses du P. Ménestrier les *Recherches sur sa vie et ses œuvres*, de M. Allut. Dans cet ouvrage, publié en 1858, l'auteur cite un passage dans lequel le fécond jésuite se plaint des libraires qui, de leur chef, modifiaient ses livres sans l'en avertir. C'est du moins ce qu'il



déclare. En somme, selon moi, il ne faut pas considérer le P. Ménestrier comme un témoin toujours digne de foi ; mais on peut lui demander des renseignements, sauf à les contrôler. Du reste, que l'on ne pense pas que je sois le premier à m'élever contre l'autorité du célèbre héraldiste. Par un heureux hasard, en ouvrant celui de ses ouvrages auquel je viens de faire allusion, *l'Origine des ornements extérieurs des armoiries* (édition de 1680), je m'aperçus que l'exemplaire de la Bibliothèque nationale que j'avais entre les mains provenait de celle de Charles d'Hozier, à qui il avait été donné le 9 août 1681 par l'auteur. Cet acte de prudente courtoisie n'a heureusement pas empêché le généalogiste en titre d'office, d'écrire sur les marges de ce volume quelques notes dont la dureté surprendra peut-être, mais qui sont généralement fondées. Charles d'Hozier est peut-être injuste, lorsqu'en marge de l'*Épître dédicatoire*, à propos d'un passage où le P. Ménestrier parle de la charge de chancelier, il s'écrie : « Quelle impudente flatterie ! » croyant ou feignant de croire que l'auteur attribue la naissance la plus noble au chancelier Le Tellier, dont « le grand-père avait été « notaire, puis conseiller au Châtelet. » Ce n'est pas ainsi, je crois, qu'il faut comprendre ce passage, équivoque d'ailleurs ; le Père Ménestrier était incapable d'une aussi grossière maladresse ; mais Ch. d'Hozier n'est que juste, lorsqu'il blâme les louanges excessives dont l'auteur de cette épître dédicatoire accable le chancelier Michel Le Tellier et ses fils, le marquis de Louvois et l'archevêque de Reims, et le critique est à peine assez sévère, lorsque dans une note écrite au bas de la dernière page de la *préface*, où ayant trouvé assez de blanc pour se livrer à son indignation, il dit : « Parmi quelques bonnes « choses et quelques curieuses remarques qu'il y a dans ce « volume, tout y est tellement mêlé de bon et de mauvais, tout « y est confondu si indistinctement, qu'il faudrait un autre « volume aussi gros que celui-ci pour y faire remarquer autant « de fautes, de méprises, d'ignorances, de flatteries indignes « (à la) faveur, exemples pris de petites familles et populaires « qu'il a (ici, un mot illisible pour moi) pêle-mesle avec tout le « reste. Tous les autres ouvrages de ce jésuite sont à peu près « du même prix en ce genre. »

Tout en faisant la part de la jalousie causée par les succès de librairie du P. Ménestrier, et aussi celle de l'esprit de parti qui perce dans ces mots *ce jésuite*, sentiments qui ont pu aigrir Ch. d'Hozier, ses reproches sont justes, et ce qui achèvera de ruiner la confiance que l'on a trop facilement accordée aux ouvrages de *ce jésuite*, c'est la lecture de la note écrasante de la page 310. Là, Ménestrier rapporte *in extenso* des lettres patentes par lesquelles le roi Charles VII aurait donné, en 1424, à Arnaud Guilhem de Barbazan, la permission « de  
« porter le titre et le nom de *chevalier sans reproche*, comme  
« aussi de porter, lui et ses descendants de la maison de Bar-  
« bazan de Podoas (*sic*, pour *Faudoas*), les trois fleurs de lis  
« sans barre dans leurs armes. »

Avec toute raison, Ch. d'Hozier s'exprime en ces termes à ce sujet : « Cette concession ridicule, absurde et impertinente, est  
« insoutenable et fausse dans toutes ses parties, le stile qui n'a  
« nul rapport au temps, etc., etc. » Évidemment, cette concession a été forgée de toutes pièces, et, s'il est possible que Charles VII ait concédé les armes royales au sire de Barbazan, ce n'est point dans le style des lettres patentes citées par le P. Ménestrier que l'on eût fait parler le roi ; le plaisant, c'est qu'en parcourant la *Méthode du blason* du P. Ménestrier (édit. de 1750, p. 232), on remarquera que l'on n'y donne pas les fleurs de lis royales pour armes à la maison de Barbazan, mais bien la croix qui paraît d'ailleurs sur ses sceaux dans *l'Inventaire Clairambault* de Germain Demay, sous les nos 633, 634, 635 et 636. Sans s'arrêter à démontrer la fausseté de ce document, laquelle saute aux yeux, il n'est pas inutile de faire ressortir la légèreté du faussaire. Le roi, selon lui, concède au sire de Barbazan le droit de porter les fleurs de lis, en 1434. Or, le *chevalier sans reproche* avait été blessé mortellement, dès le 2 juillet 1431, à la bataille de Bulgnéville. Ce n'est pas tout, le roi parle de la maison de Barbazan de Faudoas, alors que c'est seulement après la mort du *chevalier sans reproche* que son neveu Beraud de Faudoas, ou selon quelques-uns Louis de Faudoas, ajouta le nom de Barbazan à celui qu'il tenait de ses pères. Il n'y a de conforme à l'histoire et à la vérité dans ce document, que les louanges données à la valeur

et aux talents de capitaine du sire de Barbazan, ainsi que la mention de son inhumation, par ordre du roi, dans l'église de l'abbaye royale de Saint-Denis (Voyez, Dom Félibien, *Histoire de l'abbaye de Saint-Denys*, p. 347, 555, 558 et 559). En résumé, on ne nie pas qu'il y ait à apprendre dans les livres sur le blason du Père Ménéstrier, mais c'est à la condition de n'en user qu'avec la défiance salutaire qui, après tout, ne doit guère abandonner un esprit vraiment critique. Ce n'est pas assez ; afin de montrer que je ne suis pas de parti pris l'adversaire du bon Père, et pour l'aider à obtenir le bénéfice de circonstances atténuantes, j'ajouterai, qu'indépendamment des curieuses recherches que Charles d'Hozier lui-même reconnaît dans ses livres de blason, on doit au laborieux écrivain un ouvrage estimable, l'*Histoire du roi Louis le Grand par les médailles*, etc., etc. C'est un volume in-folio avec de nombreuses planches, dont M. Joannis Guigard, dans sa *Bibliothèque héraldique de la France*, publiée en 1861, ne mentionne que deux éditions, l'une de 1689, l'autre de 1693, mais qui doit en avoir eu aussi au moins une troisième, en 1691 ; je vois celle-ci citée dans un catalogue de librairie allemand. J'ajouterai que si ma mémoire ne me trompe pas, l'histoire de Louis le Grand a eu les honneurs d'une contrefaçon en Hollande, avec addition de médailles injurieuses.

L'*Histoire de Louis le Grand par les médailles* contient des faits et des détails curieux, et il faut savoir gré à l'auteur d'avoir daigné, au XVII<sup>e</sup> siècle, nommer les artistes auxquels on doit les principales médailles décrites et reproduites par ses soins. Toutefois, même dans cet ouvrage, il y a des traces de la légèreté de l'auteur, qui semble avoir confié le soin de corriger ses épreuves à des subalternes. Dans ce livre, que je recommande néanmoins, le P. Ménéstrier a écrit ou laissé écrire Hory le nom d'un graveur en médailles qui se lit nettement Aury sur ses œuvres (V. p. 55 de l'édit. de 1693). Ne venons-nous pas de rencontrer, dans sa transcription d'un prétendu document, le P. Ménéstrier travestissant Faudoas en Podoas, et n'est-il pas au moins singulier que dans un de ses ouvrages, l'on puisse voir François I<sup>er</sup> épouser Anne de Bretagne ? (V. p. 243 du *Véritable art du blason*, édition de 1671, c'est-à-

dire donnée du vivant de l'auteur.) Les lecteurs de cette  
onneront, je l'espère, ne serait-ce que parce qu'  
ère le jugement inédit de Charles d'Hozier st  
rier. Ce jugement suffirait à justifier celui qu'  
ême sur sa victime, surtout à la page 23  
qui a pu paraître sévère. On en conviendra, j  
dispenser de justifier mes reproches à l'aide  
obants rassemblés ici, et que j'aurais pu multi  
is pouvais-je ne pas saisir le secours inatt  
rd me fit rencontrer sur les marges de l'ur  
P. Ménéstrier ?

1.— *Remarques sur la langue françoise.* (Voyez  
préface, édition procurée par Thomas Corneil  
1 et 2 du tome I<sup>er</sup>).

*Inventaire des sceaux de la collection Clairambault*  
Bibliothèque nationale, par Germain Demay (t. I<sup>er</sup>, p.

1. — Douët d'Arcq. *Inventaire des sceaux*  
289, n° 168). Ce sceau est figuré pl. XI, n° 2,  
numismatique, voyez : *Sceaux des rois et n*  
exte, p. 42.

Demay. *Inventaire des sceaux Clairambault*  
).

*Trésor de numismatique. Sceaux des grands fo*  
*couronne de France* (pl. XV, n° 6, et pl. XVI, 1

rcq. *Inventaire des sceaux des archives* (t. 1, p  
187).

1.— Dans la liste des vicomtes-mayeurs de l  
Courtépée, *Histoire générale et particulière*  
*Burgogne*, on trouve Jean de Frasans et Jacq  
ntes-mayeurs à diverses reprises, de 1603 à  
41). Les Frasans portaient : d'or au cerf de gne  
*Antiquités nationales, ou recueil de monumens*  
*histoire générale et particulière de l'Empire fran*  
*sceaux, Inscriptions, Statues, Vitraux, Fresques*

*tirés des Abbayes, Monastères, Châteaux et autres lieux devenus Domaines Nationaux.*

*Présenté à l'ASSEMBLÉE NATIONALE. et accueilli favorablement par ELLE,*

Le 9 décembre 1790,

Par Aubin-Louis Millin.

(V. p. 11 à 13, pl. II, nos 2, 3 et 4, du chapitre consacré à la ville de Vernon, dans le tome I<sup>er</sup> de cet ouvrage qui est daté *l'an second de la liberté 1791*. Chacun des chapitres de cet ouvrage a une pagination particulière.

P. 237 : N° 1.—Avant de parler, dans le discours, du tombeau de Marie Maignart, si je n'avais consulté que le livre de Millin qui m'en a révélé l'existence et dont on vient de lire le titre *in extenso*, si même je n'avais ouvert qu'une histoire de la ville de Vernon publiée en 1858, je serais tombé dans de déplorables erreurs. J'aurais estropié l'orthographe du nom de cette dame, ainsi que celui d'une seigneurie héréditaire qui était encore dans sa famille au siècle dernier ; j'aurais écrit *Maignard* au lieu de *Maignart*, *Berinères* au lieu de *Bernières*, et j'aurais écrit *Imbert*, au lieu de *Jubert*, le nom du mari de Marie Maignart de Bernières ; or, Alphonse Jubert d'Arcquency appartenait à une ancienne famille qui, comme celle de sa femme, était originaire de Vernon, ce qu'il n'était pas permis d'ignorer à qui parlait de ce monument. Je choisis ces erreurs entre bien d'autres auprès desquelles j'ai passé, pour montrer une fois de plus combien il importe de contrôler même des ouvrages autorisés par la renommée légitime de leurs auteurs. Écrire *Maignard* au lieu de *Maignart*, c'est faute vénielle ; l'orthographe des noms propres n'était pas tellement fixée avant l'établissement dans les mairies des registres de l'état civil, que l'on soit exposé pour un semblable changement à paraître avoir méconnu la famille en question ; Norment n'est-il pas devenu Normant, puis Normand ; Chateaubriand n'a-t-il pas remplacé Chateaubrient et Chateaubriant, etc., etc. ? Mais Imbert pour Jubert, c'est autrement grave ; il y a là deux noms absolument différents. Il en est de même de *Berinères* pour *Bernières*. Qui donc, à moins d'être averti de ce *lapsus*, soup-

onnerait un lien quelconque entre la fille d'un seigneur de Bernières, femme d'un président de la cour des Aides de Normandie du commencement du XVII<sup>e</sup> siècle, et la présidente de Bernières, cette belle dame du XVIII<sup>e</sup> qui tint une place à part parmi les amies de la jeunesse de Voltaire, et dont le mari était un Maignart de Bernières, comme celui de la première de ces deux personnes ?

Heureusement, mis en défiance par d'autres fautes, celles-ci faciles à remarquer dans les transcriptions épigraphiques de Millin, comme par exemple l'omission d'un mot dans un vers, je compris qu'il me fallait prendre des renseignements sur le monument dont je voulais parler, et c'est ainsi que j'évitai de tomber dans les fâcheuses erreurs dont je viens de parler. En outre, par suite de recherches ultérieures, je suis aujourd'hui en mesure de donner correctement les inscriptions gravées sur le tombeau de Marie Maignart, et de décrire plus exactement cet intéressant monument. On me permettra d'adresser ici mes vifs et sincères remerciements à MM. René Valadon et Anatole Jal, à l'amitié desquels j'ai eu recours. Grâce à la parfaite obligeance avec laquelle tous deux ont bien voulu successivement étudier pour moi ce monument sur place, je n'ai pas étonné la savante assemblée, devant laquelle j'avais l'honneur de parler, en défigurant impitoyablement les noms de deux familles considérables de sa province. Ce n'est pas encore assez ; au moment d'imprimer cette note, je me suis rendu à Vernon pour examiner cet autre monument normand, sur lequel je voulais apporter des observations nouvelles. Mais avant de les présenter, j'ai encore une grâce à demander. Je voudrais qu'il me fût permis d'exposer les raisons qui doivent faire absoudre Millin des fautes par lui commises et que je ne pouvais dissimuler, attendu que le livre où elles se trouvent est souvent consulté, qu'il jouit d'une estime d'ailleurs méritée, et aussi que tout le monde n'a pas sous la main les moyens de le contrôler.

Selon moi, loin de blâmer Millin, il faut lui savoir gré d'avoir eu le courage de publier son recueil au lendemain de la prise de la Bastille. Ce n'est pas ici le lieu de dire, avec Alceste : *le temps ne fait rien à l'affaire*. En 1791, le temps a manqué à l'auteur, et il lui fallait absolument marcher très vite. Ne

s'agissait-il pas de devancer les bandes noires ? En outre, l'opinion publique était loin d'être favorable à un recueil d'antiquités nationales. A ce moment, les masses songeaient beaucoup au présent, peut-être un peu à l'avenir, mais ne voulaient pas entendre parler d'un passé qu'elles maudissaient et qu'elles redoutaient encore de voir revivre. A ce moment, il était dangereux de montrer du respect pour les monuments de notre histoire : ils étaient entachés de féodalité et en portaient la peine. En les mutilant, en les renversant, on croyait faire acte de patriotisme. Millin n'en entreprit pas moins son œuvre. Lisons, non pas la préface des *Antiquités nationales*, ce grand ouvrage n'en a pas ; la première livraison commence abruptement par une actualité, par un chapitre intitulé : *La bastille*. Mais parcourons le *prospectus* que la Bibliothèque Nationale a curieusement conservé et qu'elle a placé en tête de l'un de ses exemplaires de ce livre, et l'on se rendra compte du diapason où il fallait se mettre en 1790 pour faire de l'archéologie nationale sans risquer d'effaroucher la plupart des lecteurs. Écoutons le pauvre antiquaire réduit à s'excuser de n'avoir pas banni les armoiries de son livre : « Nous avons laissé subsister les  
« armoiries qui se trouvent sur les tombeaux, parce qu'elles  
« tiennent aux anciens monuments que nous avons à décrire  
« et en font une partie essentielle. Ces armoiries n'appar-  
« tiennent plus à personne ; mais elles étaient celles des  
« hommes que ces tombeaux renferment. L'Assemblée Natio-  
« nale elle-même, dans son sage décret, a défendu de troubler  
« l'asile des morts. »

Malgré ces précautions oratoires, malgré le civisme sincère dont Millin, esprit libéral, avait donné des preuves, il n'échappa pas à une lâche dénonciation et une incarcération d'une année vint brutalement interrompre la publication des *Antiquités nationales*. C'est ce qui explique comment le tome V<sup>e</sup> et dernier de ce livre précieux ne parut que l'an VII de la République, soit en 1794, c'est-à-dire longtemps après les premiers qui s'étaient succédés rapidement : le 1<sup>er</sup> en 1790, les 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> en 1791, le 4<sup>e</sup> en 1792. En somme, Millin, malgré tout le zèle qu'il déploya, ne put visiter que Paris et sa grande banlieue, la Normandie, la Picardie et la Flandre ; combien de trésors

pour l'érudition et pour l'art auraient été sinon sauvés de la destruction, du moins décrits et dessinés, si chacune de nos provinces avait eu son Millin, si nous avions beaucoup de livres composés et publiés alors que la France possédait encore tant de monuments, disparus pendant et depuis la Révolution, et exécutés avec autant de discernement que l'ont été, malgré leurs imperfections, celui de Millin, ainsi que le supplément qu'il lui donna à son retour du voyage dans nos provinces méridionales qu'il exécuta en 1804 (1) !

A ces considérations, j'ajouterai encore qu'en examinant de près les inexactitudes qui se sont glissées principalement dans la partie épigraphique des *Antiquités nationales*, on voit qu'il en est plusieurs à mettre sur le compte de la précipitation avec laquelle Millin dut faire et publier cet ouvrage. Évidemment, il dictait ses lectures des inscriptions à un secrétaire insuffisant. Voici, par exemple, une faute qui résulte évidemment d'une dictée mal comprise ; dans l'une des pièces de poésie gravées sur le tombeau de Marie Maignart, il est un vers ainsi conçu :

*Ce sont autant d'effects d'amour.*

Or, le secrétaire a entendu et a écrit *des faicts*. Aussi lisons-nous dans Millin ce non-sens :

*Ce sont autant des faicts d'amour.*

Sans doute, Millin ne corrigeait pas lui-même ses épreuves ou relisait trop vite son texte.

En un mot, je le répète, les amis de l'archéologie nationale, loin de se montrer sévères pour Millin, lui doivent de la gratitude. Non seulement, en bon citoyen, Millin ne se soumettait pas à l'opinion égarée du moment et entreprenait le périlleux sauvetage de monuments élevés sous l'ancien régime, mais avec l'éclectisme raisonné du savant, il ne croyait pas déroger en consacrant à l'histoire de l'art français les heures

(1) Le *Voyage dans les départemens du midi de la France*, par A. L. Millin, a été publié en 5 volumes in-8° avec un atlas grand in-4°, de 1807 à 1811.



qu'il pouvait dérober à l'antiquité classique, alors que les œuvres de nos vieux maîtres, qui ont fini par reconquérir notre admiration filiale, étaient honnies et traitées de gothiques, alors que la mode n'avait d'yeux que pour celles des maladroites imitations des grandes pages greco-romaines du grand maître qui devait peindre le portrait du pape Pie VII.

On pardonnera ce plaidoyer *pro antecessore suo* au conservateur du Cabinet de France, qui y a été nourri dans le respect de la mémoire de Millin par des hommes distingués dont les plus âgés l'avaient connu et n'avaient oublié ni son habile direction de ce grand établissement national, ni les services éminents rendus aux lettres et aux sciences par le fondateur du *Magasin encyclopédique*.

#### LE TOMBEAU DE MARIE MAIGNART.

Depuis Millin, à ma connaissance, trois auteurs se sont occupés de ce tombeau ; le premier en date est M. A. Benoît, correspondant du ministère de l'instruction publique à Joigny. En 1844, M. Benoît adressait au Comité des arts et monuments (tel était alors le nom de la section d'archéologie du Comité des travaux historiques et scientifiques) une communication intitulée : *Tombeau de Marie Maignart, conservé dans l'église de Vernon* (Eure). Après avoir décrit ce monument en cinq lignes, M. Benoît reproduit deux de ses quatre inscriptions et s'exprime ainsi à leur sujet : « Ces deux pièces, dont l'auteur ignoré était contemporain de Malherbe, méritaient d'être conservées ; et, en les copiant moi-même à Vernon, j'ai eu soin d'en conserver l'orthographe (1) ».

C'est fort bien ; mais comment un savant, qui montre une si juste déférence pour la poésie, est-il tellement dédaigneux de la prose qu'il ne signale même pas l'épithaphe qui a le tort de n'être pas rimée ? Et cependant cette épithaphe n'était pas sans importance ; c'est elle qui a appris à M. Benoît le nom et la qualité de la défunte, car il paraît avoir ignoré que le monument de Marie Maignart avait été décrit et reproduit par Millin

(1) *Bulletin des comités historiques. Archéologie. Beaux-Arts* (T. I<sup>er</sup> MDCCCXLIV. Voyez, p. 123).

plus d'un demi-siècle avant sa visite à Vernon ! Je passe condamnation sur une autre omission de M. Benoît, celle d'un autre *Tombeau*, comme est intitulé un sixain qui n'est plus visible, mais que Millin a heureusement reproduit ; je ferai seulement observer que si le correspondant du ministère de l'instruction publique avait copié l'épithaphe en prose qu'il ne lut pas assez attentivement, il n'aurait pas écrit *Arcquenay* le nom de la terre d'*Arcquency*.

Dix ans après cette communication au Comité, parut, à Vernon, une histoire de cette ville (1). L'auteur, M. Théodore Michel, n'a pas négligé le monument de Marie Maignart ; il en a même transcrit les quatre inscriptions, mais ayant eu l'imprudence de s'en rapporter à Millin et de ne pas prendre la peine, lui Vernonais, de vérifier sa lecture sur le marbre, il a écrit *Maignard* au lieu de *Maignart*, *Imbert* au lieu de *Jubert*, *Berinères* au lieu de *Bernières*, *tombeau* au lieu de *tableau*, *des faicts* au lieu de *d'effects*, etc., etc. M. Michel a même ajouté des inexactitudes à celles de son guide. Ainsi, de ce vers que Millin et M. Meyer ont écrit : *Passant, tu vois cette sculpture*, il a fait : *Passant, vois cette sépulture*. De cet autre vers : *Dont le corps gîst dessous la lame*, il a fait : *Dont le corps EST dessous la lame*.

Longtemps après la publication de cette histoire de Vernon, qui, malgré ces petites taches, est fort intéressante, M. Edmond Meyer fit paraître un travail historique beaucoup plus développé sur cette ville (2). L'auteur de ce livre, auquel je ne reprocherai que l'absence d'une table des noms des personnes citées, s'est bien gardé de s'en rapporter aveuglément, pour la transcription des inscriptions de notre tombeau, à Millin, dont il a cependant connu le livre, et comme d'ailleurs il a approfondi les annales de Vernon, qu'il a consulté avec discernement les archives locales et nationales, ainsi que les manuscrits de la Bibliothèque Nationale, il ne pouvait tomber dans les erreurs de ses devanciers. Et, en effet, je constate qu'il a copié

(1) *Histoire de la ville et du canton de Vernon*, par Théodore Michel (un vol. in-12 de p. 192. Vernon, 1851. Voyez, p. 118 et suiv.).

(2) *Histoire de la ville de Vernon et de son ancienne châtellenie*, par Edmond Meyer (2 vol. in-8° ; le tome I<sup>er</sup> est daté 1874-1875, le tome II<sup>e</sup> de 1876).

avec soin non seulement nos inscriptions, mais d'autres que l'on rencontre dans son ouvrage. Toutefois, il est si difficile de transcrire avec une exactitude absolue, même des inscriptions modernes et écrites dans notre langue, que M. Meyer, qui sait parfaitement que les Maignart écrivaient leur nom par un *t*, qui lui-même l'a écrit ainsi ordinairement, le termine par un *d* dans la transcription de l'épithaphe de Marie Maignart. (La Chesnaye des Bois écrit lui-même Maignart par un *d*). Je dois même ajouter qu'au lieu de : *il t'apprendra*, il a écrit : *il t'apprend* ; et au lieu de : *qui la rendra immortelle*, il a écrit : *qui l'a rendue immortelle* ; enfin, que s'il n'a pas altéré la date de la mort d'Alphonse Jubert, il ne l'a pas reproduite fidèlement : au lieu de MIL SIX CENTZ ET DIX, il a écrit *16 centz et 10* (Voyez t. II, p. 267).

Au risque de passer pour méticuleux, qualité obligatoire dans le métier de numismatiste qui est peut-être un défaut ailleurs, je ferai encore observer que, comme ses devanciers, Millin, M. Benoît et M. Michel, M. Meyer n'a pas reproduit l'épithaphe en prose ligne pour ligne. A la vérité, ce scrupule n'est pas aussi nécessaire pour des textes français et peu anciens que pour ceux de l'antiquité ; cependant, en prenant ce soin, on est moins exposé aux inadvertances, comme je n'ose me flatter de n'en avoir pas commises, moi qui les signale chez autrui, et l'on traduit mieux l'aspect et le caractère de l'inscription à transcrire. Ici, l'inscription en prose de Marie Maignart sera transcrite ligne pour ligne, d'après l'empreinte que j'ai sous les yeux, et que je dois à mon ami M. Anatole Jal, qui la prit spontanément à mon intention.

Millin et M. Edmond Meyer ont tous deux reproduit le monument de Marie Maignart ; mais il faudrait combiner leurs planches pour en avoir une idée complète. Le premier a figuré la statue funéraire sous deux faces (pl. II, nos 2 et 3) et a donné à part le dessin du chiffre de la défunte (même planche. n° 4) ; mais il a négligé de montrer la base sur laquelle repose cette statue et sont gravées l'épithaphe en prose et les trois inscriptions en vers. Au contraire, M. Meyer ne montre la statue que sous une face, mais le monument paraît entier sur sa planche ; seulement, comme il ne disposait pas d'autant d'espace que Millin, il lui a fallu se résigner à donner des

dimensions tellement restreintes à sa planche que certains détails n'y sont pas très clairement exprimés.

Le tombeau de Marie Maignart se trouve maintenant dans l'ancienne collégiale de Notre-Dame de Vernon, aujourd'hui paroissiale ; mais il avait été érigé au commencement du XVII<sup>e</sup> siècle dans l'église de Sainte-Geneviève, alors une des deux paroisses de Vernon, où on le voyait dans la chapelle Saint-Claude. M. Meyer nous apprend (t. II, p. 346) que les Jubert avaient fondé cette chapelle vers 1500 et que le chapitre de Vernon et les membres de cette famille « y présentaient alternativement ». Alphonse Jubert avait naturellement choisi cette chapelle pour y placer la sépulture de sa femme. Sauvé de la destruction pendant la Révolution, parce que l'on songea à le transformer en autel de la patrie, ce monument fut heureusement transféré en 1792 dans la chapelle Saint-Vincent-de-Paul de l'église Notre-Dame, d'où il faut espérer qu'il ne sera jamais enlevé (Meyer, t. II, p. 346 et 347).

La disposition du monument est simple et conforme au goût et au style du commencement du XVII<sup>e</sup> siècle. Sur une base de pierre blanche sobrement décorée d'ornements symboliques, et dont les quatre faces sont incrustées de tables de marbre noir sur lesquelles sont gravées autant d'inscriptions dont la principale, la véritable *épitaphe*, est en prose, paraît la statue en marbre blanc de grandeur naturelle de la défunte, agenouillée, en oraison, devant son prie-Dieu. Marie Maignart, morte à 23 ans, en 1610, ainsi que le constate l'épitaphe que l'on va lire, n'était pas régulièrement belle, mais elle devait être douée du charme qui résulte de l'aménité du caractère. La dame d'Arcquency porte le costume d'apparat des femmes de condition de la fin du règne de Henri IV. Elle a la tête nue ; ses cheveux sont relevés sur le front et forment une sorte d'étroit bourrelet vers l'occiput ; sa longue robe, d'après Millin et M. Meyer qui l'a suivie, est « si bien sculptée qu'on croit sentir la soie ». Cependant, l'artiste ignoré à qui nous devons ce monument pourrait bien avoir habillé de velours la dame d'Arcquency. C'est l'avis que m'a exprimé dans une lettre M. A. Jal, et que je partage ; quoiqu'il en soit, cette robe, qui descend à larges plis sur le coussin, est décemment à peine entr'ou-

verte vers le cou, malgré le grand collet évasé, ou fraise qui la termine. Sur le prie-Dieu, un livre de prières, ouvert, est placé sur un tapis brodé aux armes de la défunte. La planche de Millin montre ces armes sur un écusson, en forme de losange, d'assez grande dimension pour que l'on y distingue parfaitement qu'elle portait, selon l'usage, parti des armes de son mari et des siennes propres. Jubert : d'azur à la croix alaisée de gueules, écartelé d'azur à 5 fers de lance émoussés d'argent, 3 et 2 ; Maignart, d'azur à la bande d'argent chargée de cinq quinte-feuilles. S'il fallait s'en rapporter aveuglément à la planche de Millin, cet écusson n'aurait aucun ornement extérieur ; mais il était décoré d'une cordelière, que l'on voit sur le marbre et ainsi que sur la planche de M. Meyer, qui n'indique pas les armoiries effacées depuis Millin. M. Ad. Meyer a donné la forme ronde à cet écusson qui était certainement en losange, comme on le voit sur la planche de Millin dont l'artiste eut le tort de négliger la cordelière, ce curieux symbole, épargné par les iconoclastes qui n'en ont pas compris la pieuse signification.

Le prie-Dieu est orné, sur la face principale, d'une tête dont je ne devine pas la signification, et dont la présence, à peine indiquée sur les planches de Millin et de M. Meyer, n'a pas été signalée par ces auteurs. Serait-ce une tête d'ange, de chérubin ? Serait-ce tout simplement un mascarón ? La face du prie-Dieu opposée à la statue de la défunte montre un chiffre ou monogramme élégant, dans lequel je crois reconnaître les éléments du nom de M. Maignart et peut-être de celui d'Alphonse Jubert, son mari. Ce chiffre est entouré d'une de ces guirlandes dont nous avons parlé d'après Palliot, et que l'on voit en effet parfois autour des écussons de femmes. Millin a eu le soin de reproduire fidèlement ce chiffre sous le n° 4, sur la même planche que la statue. Sur la troisième face, paraît un sablier ailé. Ce symbole de la brièveté de la vie rappelle le petit nombre d'années de celle de la femme d'Alphonse Jubert.

Je crois pouvoir indiquer exactement la place occupée par la plus brève des deux pièces de vers intitulées *Tombeau*, gravées sur la base de notre monument, c'est-à-dire le sixain que nous lirons plus loin. S'il fallait s'en rapporter à Millin, ce *tombeau*

figurait sur la face principale, au-dessus de l'épitaphe en prose; car, après avoir donné le texte de celle-ci, et avant de reproduire ce sixain, il dit : *au-dessus sont ces vers*; mais, comme ils sont invisibles aujourd'hui, il faut en conclure qu'ils étaient gravés sur la face, aujourd'hui adossée au mur de la chapelle, de ce monument que j'examinais dernièrement, en compagnie de M. A. Jal. Ce qui autorise cette hypothèse, c'est que M. Benoît, qui, nous l'avons fait observer, n'a pas connu l'ouvrage de Millin, ne parle pas de ce sixain, tandis qu'on le trouve dans l'ouvrage de M. Meyer, qui n'a pas négligé d'ouvrir le livre de Millin, où il doit l'avoir copié, ce dont il a négligé d'avertir.

Il ne me reste à signaler, dans la décoration du monument, qu'une tête de mort sculptée au-dessus de l'épitaphe en prose, au milieu d'un cartouche de marbre noir entre deux têtes de fantaisie, ou mascarons semblables à celui qui figure sur le prie-Dieu. Cette tête de mort est clairement indiquée sur la planche de M. Meyer; mais son dessinateur a négligé un détail singulier : un petit pied gauche de femme posé sur cette tête de mort. Que signifie cette représentation? Faut-il en induire que Marie Maignart succomba par suite d'une chute qui, en fracturant l'un de ses pieds, lui aurait occasionné une maladie mortelle? Je l'ignore, mais ce pied ne peut être considéré comme un simple ornement. Un érudit plus heureux que moi saura peut-être nous dire le mot de cette énigme.

Enfin, de chaque côté de l'inscription gravée sur la face principale, de l'épitaphe en un mot, on distingue une sorte de borne et un arbuste.

Voici les quatre inscriptions.

1° Sur la face principale :

#### Epitaphe

PASSANT, ARRESTE VN PEV TA VEVE SVR  
CE MARBRE MVET IL T'APPRENDRA QVELLE  
EST LA CONDITION DE LESTRE HVMAIN  
QVI VA FLOTTANT ENTRE LA VIE ET LE TREPAS  
CY GIST DAME MARIE MAIGNART FILLE DE  
MES<sup>RE</sup> CHARLES MAIGNART SIEVR DE BERNIERES

CONSEILLER DU ROY EN SRS CONSEILZ  
 DESTAT ET PRIVE ET PRESIDENT EN SA  
 COVR DE PARLEMENT DE NORMANDIE  
 ET FEMME DE MONSIEVR M ALPHONSE IVERET  
 SIEVR DARCQVENCY AVSSI CONSEILLER DV  
 ROY ET PRESIDENT EN SA COVR DES AIDES  
 DE NORMANDIE AVEC LEQUEL ELLE A VESCV  
 SEPT ANS EN MARIAGE ELLE SEST ACQUIS  
 VN RENOM QVI LA RENDRA IMMORTELE  
 ELLE DECEDA AAGER DE VINGT ET TROIS ANS  
 LE DIXIESME D'OCTOBRE MIL SIX CENTZ ET DIX  
 LA PIETE DE SON MARY LUY A FAICT FAIRE  
 CE MONVMENT EN PERPETUELLE MEMOIRE  
 priés Dieu pour le repos de Son  
 Ame

A la ligne 10, on lit *MONSIEUR M* ; je suppose que l'abréviation *M* remplace le mot *MONSIEUR*, écrit deux fois selon une vieille habitude de courtoisie qui n'est pas encore absolument hors d'usage.

2°. Derrière la statue est une des deux pièces de vers intitulées : *Tombeau*. Le spécimen des caractères qui précède suffit à donner une idée de l'aspect de ces inscriptions ; je transcris les trois qui vont suivre sans m'astreindre à copier la forme adoptée par le lapicide, sans distinguer les diverses formes des *v* ou des *u*, et sans signaler les leçons fautivees des premiers auteurs :

TOMBEAU

La flamme d'amour conivgale  
 Les cœurs et volentes egalle  
 Faisant vne âme de devx corps  
 Son ardeur saintement empreinte  
 Par la mort ne peust être estante  
 Dedans le seplchre des mortz

Car bien que les parques cruelles

Divisent l'une des parcelles  
Et la redvisent au tombeau  
Ceste divine entelochie  
Montre encore en l'autre partye  
Les rais de son luisant flambeau.

Passant tu vois cette sculpture  
Ces lettres d'or, ceste figure  
Ce sont autant d'espectz d'amour  
Pour les regretz d'une belle âme  
Dont le corps gist dessous la lame  
Prive de la clarte du jour.

3° Sur la face antérieure du tombeau :

ÉPIGRAMME.

Peintres dont l'artiste pinceau  
Va dépeignant sur le tableau  
Les vertus en habit de femme,  
Pour en tirer le vray pourtraict  
Il faudroit l'exemple parfaict  
Quy est gisant sous ceste lame

C'est celle dont les actions  
Ont faict veoir les perfections  
Des vertus contraires aux vices ;  
Mais sur toutes la piété  
Et les œuvres de charité  
Estoient ses communs exercices.

A peine l'april de ses jours  
Avoit encore borné son cours  
Quand la Parque nous l'a ravie ;  
Chacun plaint son funeste sort  
Et quy ne regrette sa mort  
Il n'a pas bien connu sa vie.

4° Sur la face adossée contre le mur de la chapelle, et que,  
par conséquent, on ne connaît que par Millin :



TOMBEAU

Ci gist une dame de nom  
Qui s'est acquis un beau renom  
Dont vivra toujours la mémoire,  
Ayant aimé la charité,  
Et par ses œuvres mérité  
Au ciel une éternelle gloire.

Dans la troisième strophe de la première des pièces intitulées TOMBEAU, il est parlé des lettres d'or de nos inscriptions. Si ces lettres ont réellement été dorées, cette dorure a complètement disparu.

On ignore le nom de l'artiste à qui l'on doit le monument que l'on vient de décrire; peut-être l'avenir le révélera-t-il, surtout si, comme je le suppose, il était de Vernon. Cette hypothèse n'est pas téméraire, car cette petite ville a donné naissance à un assez grand nombre d'artistes et particulièrement à des sculpteurs; ce qui peut s'expliquer là, comme ailleurs, par l'existence dans ses environs de carrières d'une pierre favorable à la sculpture. Ces carrières étaient en pleine exploitation au commencement du XVII<sup>e</sup> siècle, et Gabriel du Moulin les signalait dans son *Histoire de Normandie* publiée en 1631. « Ce pays (la Normandie, dit-il p. 10) est riche de carrières admirables. » (Nous avons parlé plus haut de la pierre de Caen.) « Auprès de Vernon de la pierre nette, blanche et dure, et néanmoins aisée à ciseler et faire des images, des croix, des tombeaux et autres ouvrages qui peuvent disputer longtemps contre la dent du temps qui ronge tout. » On se plaît à mettre la plupart des destructions sur le compte du temps, *tempus edax*; n'oublions pas, nous autres antiquaires, que la main des hommes a été plus funeste aux monuments que les injures des siècles.

Le nom du sculpteur de la statue de Marie Maignart est caché, j'en suis assuré, dans la foule d'artistes nés à Vernon, qui figure dans le chapitre intitulé *Biographie*, par lequel M. Meyer termine le tome second et dernier de l'*Histoire de Vernon*. « Pendant les XVI<sup>e</sup>, XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles » (dit-il,

p. 394), « nous trouvons à Vernon une suite presque ininterrompue de sculpteurs dont les œuvres sont à peu près inconnues. » En effet, il cite entre autres une famille Le Tellier qui compta plusieurs sculpteurs aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles ; puis notamment Jean Drouilly, qui fut sculpteur du Roi. On peut lire dans le *Catalogue du Musée impérial de Versailles* d'Eudore Soulié (2<sup>e</sup> édition, t. III, p. 495, 501, 504 et 510), la description de la statue du *Poëme héroïque* et de vases de marbre qui font encore aujourd'hui partie de la décoration des jardins de ce merveilleux palais.

Millin, chapitre Vernon du tome III des *Antiquités nationales*, a parlé de Jean Drouilly ; il en fait même « un des plus grands sculpteurs de son siècle. » Cet éloge d'un artiste recommandable est peut-être exagéré ; le siècle de Drouilly, qui mourut dans la force de l'âge, en 1698, est aussi celui du Puget, du Bernin, de Coysevox, de Girardon et de bien d'autres maîtres plus célèbres que Drouilly. M. Meyer cite encore un sculpteur ordinaire du Roi, en 1702, J.-B. Roussel, dont la mère, Louise Drouilly, était sans doute de la famille de Jean, et trois Langlois : François, Pierre et Jacques, qui travaillaient pendant le XVII<sup>e</sup> siècle. J'ai réservé, pour clore cette liste sommaire des sculpteurs nés à Vernon, un personnage dont le nom m'a frappé. Dans le registre du tabellionage de Vernon, M. Meyer a trouvé un marché conclu le 3 janvier 1594 entre « Pierre Jubert, sculpeur, demeurant audit Vernon..., et honorable homme Pierre Baudouin, valet de chambre de M<sup>sr</sup> le cardinal de Bourbon. » L'artiste se soumet à « faire et construire une croix de pierre de taille de franc baon de 13 à 14 pieds de haut..., en laquelle seront sculptées en bosse les figures de N.-S. J.-C. et de la Vierge Marie..., moyennant une somme de dix escus sol », etc. M. Meyer, qui donne ce document *in extenso* (p. 393 de son t. II<sup>e</sup>), n'y a pas ajouté un mot de commentaire. Plus hardi, je risquerai à ce sujet une hypothèse.

Ce Pierre Jubert ne serait-il pas l'auteur du tombeau de Marie Maignart ? La date de 1610 est loin de s'opposer à cette hypothèse, l'homonymie y fait penser, et il ne me paraît pas impossible que cet artiste appartienne à une branche de la famille Jubert. Tous les descendants d'une même souche ne

sont pas nécessairement dans les mêmes conditions sociales ; une branche des Jubert enrichie vers le XV<sup>e</sup> siècle a pu grandir par les charges judiciaires et arriver à la noblesse, alors que d'autres seraient restées dans un rang considéré alors comme inférieur ; et j'aime à croire que le mari de la pieuse Marie Maignart aura choisi Pierre Jubert, précisément parce que, quoique resté plébéien, il était son parent. M. Meyer n'a peut-être pas dépouillé tous les registres du tabellionage de Vernon, et je veux espérer qu'il lui est réservé d'y trouver quelque texte qui trancherait cette question.

On a vu, par les inscriptions rapportées ici, que Marie Maignart était fille de Charles Maignart, seigneur de Bernières, président au Parlement de Normandie. Le *Dictionnaire de la noblesse*, de La Chesnaye des Bois, en général assez bien informé sur les familles Maignart et Jubert, nous apprend qu'il mourut le 20 juillet 1631, et que la mère de Marie Maignart, Madeleine Voisin d'Infréville, était morte dès l'an 1596. Charles Maignart se remaria, le 20 août de l'année suivante, à Catherine Gruel (*sic*, pour *Gouel*), dame de Villers, morte le 23 avril 1621, et une inscription rapportée par M. Meyer montre que, selon toute apparence, le père de Marie Maignart ne lui avait pas infligé une marâtre, et aussi que les éloges données à la jeune défunte dans l'épitaphe dictée par la piété conjugale à Alphonse Jubert étaient l'expression de la vérité.

« A côté de cette tombe », celle de Marc-Antoine Segizzo, seigneur de Bouges, qui était placée dans le chœur, à côté de l'autel, dans l'église des Cordeliers de Vernon, « sur une plaque de marbre portant les armes des familles Jubert et Maignart, était gravée cette inscription :

*Ci gît le cœur de noble et vertueuse dame Marie Maignart, fille de Mr Charles Maignart, sr de Bernières et de la Rivière-Bourdet, conseiller du Roi en ses conseils d'État et privé, président en son parlement de Normandie, et de dame Madeleine Voisin, ladite Marie Maignart femme de noble homme Alphonse Jubert, sr de St-Martin, Beuzevillette et Biszy, aussi conseiller du Roi et président en sa Cour des aides de Normandie, décédée à Biszy le 10 octobre 1610.*

*Noble dame Catherine Gouel, dame de Posville et de Ville  
seconde femme dudit sieur président de Bernières, en la m  
moire perpétuelle de ladite Marie Maignart, sa belle-fille, a pi  
ce monument, l'an de N.-S. 1610.*

M. Meyer n'a pas indiqué le document auquel il a emprunté ce texte qui paraît avoir été copié exactement. Quant à Millot, dans le tome II<sup>e</sup> des *Antiquités nationales*, a consacré un chapitre (le XXI<sup>e</sup>) à l'église des Cordeliers de Vernon, il qu'il y existait plusieurs épitaphes, mais ne rapporte pas ce qui nous occupe.

On aura remarqué que cette inscription écrit Gouel le nom de la deuxième femme de Charles Maignart, que La Chesnaye des Bois écrit Gruel, et aussi qu'Alphonse Jubert n'est pas qualifié de seigneur d'Arcquency, comme sur l'épitaphe de sa femme, mais de seigneur de trois autres de ses terres. L'inscription n'est pas reproduite ligne pour ligne dans l'ouvrage de M. Meyer auquel je l'emprunte (V. t. II, p. 337).

Je n'ai pas à faire l'histoire des Maignart et des Jubert ; les lecteurs qui voudraient les connaître avec plus de détail peuvent recourir aux dossiers de ces familles au département des manuscrits de la Bibliothèque Nationale, au *Dictionnaire de la noblesse* de La Chesnaye des Bois, à l'*Almanach royal de l'État de la France* et autres recueils de ce genre ; aux correspondances et aux mémoires des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, en à l'*Histoire de Vernon* de M. Ed. Meyer. On trouvera dans ce livre de nombreuses informations sur les Maignart et les Jubert, mais il faut prendre la peine de les chercher, attendu que l'auteur de cette monographie ne l'a pas enrichie des tables nécessaires et s'est contenté de rédiger une table des noms de lieu, à laquelle manque celui de Bernières. Dans la présente note, il suffira de donner une idée de l'importance de ces deux familles et d'y consigner quelques particularités qui paraîtront peut-être curieuses, même à ceux qui auraient lu l'excellent livre de M. Meyer.

L'histoire des Maignart et des Jubert est celle de beaucoup de familles qui, sorties des rangs plébéiens, ont fini par conquérir une place dans ceux du patriciat, et dont quelque

unes ont réussi à faire presque oublier, sinon à oublier elles-mêmes la modestie de leur extraction.

Originaires de Vernon ou des environs de cette ville, les familles Maignart et Jubert ont eu des destinées semblables. Toutes deux apparaissent au XV<sup>e</sup> siècle pourvues de charges de judicature. On les voit remplir d'abord à Vernon les offices de bailli, de prévôt, etc., grandir en richesses, acquérir des seigneuries, puis s'élever à des postes importants dans l'échiquier, puis dans le Parlement de Normandie, dans les Conseils du Roi, dans les armées de terre et de mer ; se faire recevoir dans l'ordre de Malte et échanger leurs titres modestes de sieur ou seigneur de Bernières ou d'Arcquency, pour ceux de marquis, de comte ou de baron. Ces familles, qui marchèrent à peu près du même pas, se cotoyèrent moralement et même matériellement, car elles possédaient à Vernon des habitations voisines (E. Meyer, t. II, p. 333 et 334) ; et nous les voyons s'allier au commencement du XVII<sup>e</sup> siècle. Si aucune de ces familles ne peut montrer des noms historiques, elles comptent toutes deux des hommes qui ont servi l'État très honorablement, et qui mériteraient d'être plus connus. Le premier des Maignart que je mentionnerai est Guillaume, sieur de Bernières, qui, après avoir été conseiller à l'Échiquier de Rouen, posséda la même charge au Parlement de Normandie, lorsque Louis XII en fit une cour sédentaire et permanente en 1499. Guillaume Maignart, lettré et fort dévot à la Sainte-Vierge, se mêlait de poésie, et fut en 1508 président des Palinods de Rouen. On a de lui une pièce de vers en latin intitulée : *Ode ad divam Virginem G. Maignart iuris Cæsarei*. Cette ode se trouve à la dernière page d'un recueil intitulé : *Palinods, chants royaux, ballades, etc., en l'honneur de l'Immaculée-Conception de la toute belle mère de Dieu, Marie, patronne des Normands présents au Puy de Rouen, composez par scientifiques personnages déclarés par la table cy-dedans contenue. Imprimez à Paris*.

Ce recueil, fort rare dit-on, mais qui se trouve à la Bibliothèque Nationale, est sorti de la presse de Pierre Vidouve, vers 1530 ; il se vendait « à Paris, à l'enseigne de l'Élesphant ; à Rouen, devant Saint-Martin, et à Caen, à Froide-Rue, à l'en-

« seigne Saint-Pierre », c'est-à-dire là où est aujourd'hui l'établissement où sont imprimées ces pages.

Ce Guillaume Maignart, qui a sa place dans diverses bibliographies, surtout dans celles qui sont spéciales à la Normandie, fut inhumé en 1524 à Sainte-Croix-Saint-Ouen, de Rouen (Floquet, *Histoire du Parlement de Normandie*, t. I, p. 335; Meyer, t. II, p. 398; Millin, article sur Vernon du t. III des *Antiquités nationales*, p. 38). Ce personnage doit être le trisaïeul du père de Marie Maignart, Charles Maignart, dont on voit la signature d'une belle et ferme écriture sur un acte du dossier de cette famille, à la Bibliothèque nationale.

Si l'on en croyait cette mauvaise langue de Tallemant des Réaux, une des présidentes de Bernières, se serait fait remarquer par une avarice sordide. Voici ce qu'il conte à son sujet : « Le maistre d'hôtel d'une présidente de Rouen appelée « Madame de Bernière (sic), voyant qu'elle faisoit servir trop « longtemps un poulet d'Inde froid, luy dit : — Si vous ne le « mangez, Madame, les vers le mangeront. — Elle le demanda le « repas suivant. — Je l'ay laissé, lui répondit-il, au bas de « l'escalier; il est venu icy tant de fois qu'il en doit scavoir le « chemin. Il y viendra bien tout seul, s'il luy plaist. »

Selon l'édition de Tallemant des Réaux publiée avec les noms de Monmerqué et de Paulin Paris, cette présidente aurait été « *Femme de Charles Maignart de Bernières, président à « mortier en 1621.* » (V. t. VII, publié en 1858, de cette édition des *Historiettes*, dont le savant annotateur fut Paulin Paris.)

Cette identification est plausible en raison de la date à laquelle écrivait Tallemant; mais, Charles Maignart s'étant marié deux fois, resterait à savoir laquelle de ses deux femmes pourrait avoir mérité d'être plaisantée avec une telle irrévérence par un valet. D'ailleurs, faut-il chercher à préciser une pareille anecdote? pour instructifs, au point de vue de la connaissance des usages et des mœurs du XVII<sup>e</sup> siècle, pour curieux et amusants parfois que soient les *racontars* de Tallemant des Réaux, il ne faut pas l'oublier, ce ne sont point paroles d'évangile.

En tous cas, je ne suis pas disposé à taxer du vilain défaut d'avarice Catherine Gouel, la seconde femme du président

Ch. Maignart, cette belle-mère rare, qui fit graver l'inscription que l'on vient de lire en mémoire et à la louange de sa belle-fille, et je n'aimerais pas davantage mettre, sans preuves, une telle accusation sur le compte de Madeleine Voisin d'Infréville, mère de Marie Maignart, la charitable jeune femme dont tant d'inscriptions attestent les nobles qualités.

Charles Maignart, seigneur de Bernières, père de la dame d'Arcquency, arrière-petit-fils de Guillaume, le *prince du Puy de Rouen*, remplit avec honneur d'importantes fonctions; maître des Requêtes en 1595, il devint président au Parlement de Rouen en 1601 et mourut en 1631.

« La nuit du 14 au 15 mai 1610, fut troublée à Rouen par des  
« bruits inaccoutumés de chaises de poste traversant la ville  
« en hâte, de gens heurtant violemment aux portes, d'allées  
« et venues inexplicables, de mots du guet échangés, de  
« patrouilles parcourant les rues. C'est qu'au président Maignart de Bernières, remplaçant, pour l'heure (le premier),  
« Faucon de Ris, absent, avait été apporté un billet ainsi  
« conçu : « Le Roy est mort; il fut, le jour d'hier, frappé  
« dans son carrosse. » Villars, gouverneur du Hâvre, Sigognes,  
« gouverneur de Dieppe, partis de Paris en hâte, et traversant  
« Rouen, la nuit, pour se rendre à leurs postes, avaient apporté  
« la lamentable nouvelle. Présidents, conseillers, gens du  
« Roi, convoqués sur l'heure, étaient aussitôt accourus au  
« Parlement; et le président Maignart, qui y arriva le dernier, parce qu'il lui avait fallu pourvoir, d'abord, à quelques  
« soins pressants, trouva en arrivant, la compagnie comme  
« toute désespérée. Mais, dit-il aussitôt, ce n'est assez de se  
« plaindre du malheur; et il faut aller aux remèdes. »

C'est encore le président Maignart qui, au milieu de l'inquiétude qui régnait à Rouen, le 16 mai 1610, disait : « C'est à ce  
« coup qu'il se faut évertuer en ung tel désastre et déposer  
« toutes simultés, animosités particulières, ains, ensemblement  
« et d'une même affection, contribuer à ce qui est nécessaire  
« pour la conservation de l'État et repos public. »

C'est dans l'*Histoire du Parlement de Normandie*, due à l'un des plus distingués membres de la Société des Antiquaires de Normandie, à Floquet, que je rencontre ces deux passages,

au tome IV<sup>e</sup>, page 270 et suivantes, et c'est à lui aussi que j'emprunterai deux portraits de conseillers du Parlement Rouen, écrits en latin par Baptiste Le Chandelier, le conseiller-poète, lauréat des Palinods, qu'il a traduits en ces termes dans son remarquable ouvrage, à la page 335 du tome I : « Il y avait encore (au commencement du XVI<sup>e</sup> siècle) « *Guillaume Jubert*, un Jean de Barala, verbeux tous deux « prolixes à l'excès en opinant, » et plus loin « un *Maignart* « (*sic*) de *Bernières*, brutal, inaccessible pour les plaideurs « leur fermant la porte. »

Je ne pense pas comme le conseiller Le Chandelier; j'aime assez ce magistrat qui ferme sa porte aux plaideurs, comme cela est probable, c'était pour n'écouter que sa conscience et ses lumières.

Je laisse aux curieux le soin d'identifier les deux personnages pourtraicts par Le Chandelier, ce qui me prendrait à fois temps et espace et je continue ma revue des personnages les plus intéressants de la famille Maignart.

Je mentionnerai d'abord un autre Charles Maignart, sieur Bernières et de La Rivière-Bourdet, conseiller du Roi et maître des requêtes, né à Rouen en 1617, mort en exil à Issoudun 31 juillet 1662, avec le glorieux surnom de *Procureur des pauvres*. C'était un fervent janséniste dont Sainte-Beuve parle avec détails dans son *Histoire de Port-Royal*, et que l'on a vu avoir été un des convertisseurs de la duchesse de Longueville (Voyez *Histoire de Port-Royal*, à la table des matières, au nom Bernières). Sainte-Beuve fait observer qu'il ne faut pas confondre ce Bernières janséniste avec M. de Bernières-Louvigny, un mystique très opposé au jansénisme, et qui n'était pas de la famille Maignart. M<sup>me</sup> de Sévigné parle d'un livre de Bernières-Louvigny, *Le chrétien intérieur* (V. l'édition de ses lettres dans les grands écrivains de la France, t. VIII, 122, 123, 139. — V. aussi Frère, *Manuel de Bibliographie normande*, t. II, etc., etc.) Le *Procureur des pauvres* avait épousé Marie Amelot, dont il eut plusieurs enfants; c'est le grand-père d'un président de Bernières dont Sainte-Beuve parle comme d'un ami de Voltaire, lequel fut surtout celui de la précédente. En effet, il y eut, au commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle



une présidente de Bernières qui paraît n'avoir pas brillé, comme la dame d'Arcquency au commencement du XVII<sup>e</sup>, par la piété et les vertus domestiques. Marguerite-Madeleine du Moutier, femme de Gilles-Henri Maignart, marquis de Bernières, seigneur de la Rivière-Bourdet, etc., président à mortier au Parlement de Rouen, fut grande amie de Voltaire. On a de celui qui devait être le philosophe de Ferney plusieurs lettres, plus familières que celles de Cicéron, adressées d'ordinaire à M<sup>me</sup> la présidente de Bernières, à la Rivière-Bourdet. Cette terre, qui appartenait à la famille Maignart depuis le XV<sup>e</sup> siècle, est dans le voisinage de Rouen, et l'auteur de la *Henriade* y séjourna souvent. Clogenson, l'un des plus fervents admirateurs de Voltaire, parlant de M<sup>me</sup> de Bernières, dit que son héros « fut « très lié avec elle, pendant plusieurs années, avant de connaître la marquise du Chatelet, qui était bien autrement « aimable. » (Voyez t. I<sup>er</sup> de la *Correspondance*, dans l'édition des œuvres de Voltaire de Baudouin frères, p. 102, note.) Voyez aussi dans le tome I<sup>er</sup> de cette même édition, *Vie de Voltaire*, par Condorcet, p. 79 et la note 1. On peut comparer aussi dans la belle édition de la maison Didot, t. XXXIII, les lettres de Voltaire à M<sup>me</sup> de Bernières, mais c'est la note de Clogenson qui y est reproduite avec l'indication du nom de ce commentateur (V. p. 73).

M<sup>me</sup> la présidente de Bernières était âgée de 34 ans et le philosophe de 28, lorsque commença, en 1722, leur correspondance publiée. Devenue veuve en 1734, la présidente de Bernières se remaria, selon La Chesnaye des Bois, à un ancien garde du corps nommé Henri Prudhomme. Clogenson, dans la note de la XXXIX<sup>e</sup> lettre de Voltaire (t. I<sup>er</sup> de la *Correspondance*, p. 102), dit qu'après son veuvage, elle ne tarda pas à épouser un garde du corps nommé Prudhomme ; mais ni le *Dictionnaire de la noblesse*, ni Clogenson, ne donnent la date de ce second mariage ; elle était cependant curieuse à connaître ; le duc de Luynes, qui, dans ses curieux mémoires, confirme le fait du mariage, en parle en ces termes et nous apprend cette date :

« Du samedi 8 février 1755. —.

« M<sup>me</sup> de Bernières (Lourailles), sœur du président de Lou-

• railles, a épousé M. Prudhomme, qui a été garde du corps.  
• M<sup>me</sup> de Bernières garde son nom. »

Ce passage n'a pas besoin de commentaire; on fera seulement remarquer que les gardes du corps avaient une garnison à Vernon au XVIII<sup>e</sup> siècle (Meyer, t. II, p. 340), que Bernières est aux portes de cette ville, et aussi que ce mariage tarda plus que ne l'a cru Clogenson, attendu qu'en 1755, il y avait plus de vingt ans que le président de Bernières était mort et que M<sup>me</sup> de Bernières, qui mourut âgée de 69 ans, en 1757, en avait 67 lorsqu'elle se remaria en gardant son nom.

Le nom de Lourailles, que le duc de Luynes donne à M<sup>me</sup> de Bernières, est sans doute un nom de terre qui remplaçait parfois le nom patronymique de la famille du Moutier, comme Bernières celui des Maignart; car il est clair qu'il s'agit, dans le passage des mémoires du duc de Luynes, de la présidente voltairienne dont parle Clogenson, et qui est citée peu avantageusement dans le *Journal* de Collé (t. I, p. 326). Voyez aussi sur la présidente de Bernières les *Lettres de la marquise du Châtelet*, publiées par M. E. Asse, en 1879.

Dans un autre endroit de ses curieux mémoires où le noble duc parle du chemin que, depuis le commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle, avaient fait les gens de robe, il nomme avec plusieurs femmes d'intendants une M<sup>me</sup> de Bernières, et dit que ces dames furent présentées à la cour, mais n'y furent pas saluées. Au moment où il écrivait, présentées au Roi, elles auraient été saluées; et il ajoute : « Il n'est pas difficile de croire que les présidentes à mortier voudraient présentement être assises. Les gens de robe ont pris un vol bien différent. »

Et, en effet, nous venons de voir une présidente à mortier qui, si elle ne prétendit pas à l'honneur d'être *assise*, contracta une sorte de mariage morganatique, tout comme si elle avait appartenu à une famille souveraine. Il faut lire tout le passage. (V. *Mémoires du duc de Luynes*, t. VIII, p. 378, à la date de juillet 1747.)

Comme les mémoires du duc de Luynes, le *Journal du marquis de Dangeau*, son aïeul, parle souvent des Maignart, mais ne les désigne de même que par des noms de terre, et le plus souvent par celui de celle de Bernières, qui était devenu pour

si dire leur nom patronymique. Je renvoie à la table de ce vieux document historique ; on y trouvera des faits plus remarquables que l'histoire de la présidente du commencement XVIII<sup>e</sup> siècle. En 1706, on rencontrera un M. de Bernières, major général de l'armée, tué dans une affaire en Flandre, près l'abbaye de Bonneffe (t. XI, p. 112). Dans le même volume, paraît un marquis de La Vaupalière, frère du major général, colonel d'un régiment de cavalerie, qui meurt à Rouen le 10 octobre 1706 (t. XI, p. 220) ; je passe sur d'autres faits relatifs à Maignart, mais je m'arrêterai pour rappeler une conversation entre un M. de Bernières, intendant de Flandre et de l'armée en Flandre avec Louis XIV, rapportée par Dangeau, parce qu'elle fait grand honneur au vieux Roi et à son loyal serviteur.

Vendredi 30 (février) à Versailles. Le roi, après son lever, vint à M. de Bernières, intendant de Flandre : — Vous m'avez mandé souvent, l'année passée, des choses tristes et dures ; mais je vous en sais bon gré, car je veux qu'on me mande toutes les vérités, quelque fâcheuses qu'elles puissent être ; mais j'espère que, cette année, vous ne me manderez rien que de bon. — M. de Bernières l'assura que tout l'argent pour les magasins et pour la subsistance de l'armée, durant la campagne qui vient, avait été donné par M. Desmarets, et si quelque chose manque, Sire, ce sera par ma faute, et vous ne devrez vous en prendre qu'à moi ; et on m'a mis en état de faire subsister votre armée dès le 15 mars, de quelque côté qu'elle se tourne en Flandre » (t. XIII, p. 332).

Cet intendant, qui savait dire de dures vérités au roi et qui savait si bien son pays, est Charles-Étienne Maignart de Berres, neveu du mari de la présidente amie de Voltaire ; il fut né en 1667 et mourut le 20 décembre 1717.

La terre de Bouville fut pour les Jubert ce que celle de Berres fut pour les Maignart : une sorte de nom patronymique qui fit oublier le véritable et que portaient généralement les uns. C'est sous ce nom surtout qu'il faut les chercher dans les mémoires. Dangeau parle souvent d'un M. de Bouville, alors intendant à Alençon, qu'on envoya à Limoges en 1689, à Orléans en 1694, conseiller d'État en 1709 ; il était le beau-frère de M. Desmarets, le ministre d'État (V. t. II, p. 296 et 454 ;

t. IV, p. 440; t. XIII, p. 10). Il fut l'un des commissaires chargés d'examiner l'idée de la dîme royale de Vauban et d'autres personnages, ainsi que d'une recherche des malversations dans les finances (t. XIII, p. 249, 445), en 1710 et 1711. Dans le même volume (p. 131), Dangeau mentionne un M. de Bouville, brigadier de cavalerie et de dragons, et dans le tome IX, page 90, en 1705, on voit le conseiller d'État dont on vient de parler acheter pour son fils un régiment à M. d'Asfeld moyennant 84,000 francs.

Je ne mentionne plus qu'un fait de l'histoire des Jubert, et seulement parce qu'il concerne l'histoire des artistes chez nous. La Chesnaye des Bois parle du mariage d'un membre de la famille Jubert, de la branche de Brécourt, Anne Jubert, sieur de Brécourt, avec Marie Varin, fille de Jean Warin alias Varin, le fameux graveur de monnaies et médailles de Louis XIII et de Louis XIV. De ce mariage naquit une fille, Marie-Anne Jubert, qui épousa en 1674 Jacques de Malortie, dont elle eut des enfants; mais ce que ne nous apprend pas le *Dictionnaire de la noblesse* de La Chesnaye des Bois, c'est que cette assertion est confirmée par le testament de Jean Warin, dans lequel figure cet article : « Item ledit testateur donne et lègue à damoiselles Anne-Marie-Jeanne et Marie-Anne Jubert de Brécourt, ses petites-filles, la somme de six vingt mil livres, qui est soixante mil livres pour chacune d'elles, à prendre sur les plus clairs et apparens biens et effaicts de la succession future dudit sieur testateur. Et en cas que dam<sup>lle</sup> Marie Jubert de Brécourt, leur sœur, à présent religieuse novice dans le monastère des religieuses de la Congrégation à Vernoy (*sic*, pour Vernon), n'y fasse pas profession, led. s<sup>r</sup> testateur veult et entend que lad. somme de six vingt mil livres soit partagée également et par tiers entre lesd. dam<sup>lles</sup>, ses deux sœurs, et elle, lesquelles dam<sup>lles</sup> led. sieur testateur substitue l'une à l'autre en cas qu'elles décèdent sans enfants nés en légitime mariage », etc.

On a vu plus haut que le tombeau de la femme d'Alphonse Jubert d'Arcquency avait été exécuté par un artiste du nom de Jubert et qu'il était permis de supposer qu'il était de cette vieille famille Vernonnaise. Voici un mariage d'un Jubert avec la fille d'un artiste qui semblerait montrer que cette

famille aimait les arts et les artistes ; il est vrai que Warin, dans ce même testament, prend les qualités de conseiller du Roy en ses conseils, intendant des bastimens de S. M., conducteur et graveur général des monnoies et moulins de France (moulins à battre monnaie s'entend) ; mais enfin, c'était un homme de naissance obscure ; c'est un fait qui m'a paru devoir être mis en lumière, parce qu'il n'est pas encore très connu. En effet, quoique ce document ait été publié dès l'année 1852, Jal, qui a consacré un curieux article à Warin et aux siens dans son *Dictionnaire critique d'histoire et de biographie*, publié en 1867, ne l'a pas connu et ne parle ni du mariage de l'une des filles de Warin avec un Jubert de Brécourt, ni de celui de l'une des petites-filles de ce grand artiste avec un monsieur de Malortie. C'est à Eudore Soulié, mort prématurément, que l'on doit la publication du testament de Warin. (Voyez t. I, p. 287, des *Archives de l'Art français, recueil de documents inédits relatifs à l'histoire des Arts en France, publié sous la direction de Ph. de Chennevières*). Ai-je besoin d'ajouter qu'il s'agit de l'ancien directeur de la Société des Antiquaires de Normandie ?

J'aurais encore bien des faits curieux à rapporter sur les familles Maignart et Jubert ; à citer leurs alliances, à mentionner leurs diverses seigneuries, mais il faut savoir se borner ; je m'aperçois que cette note a presque pris les proportions d'un mémoire, et je finis en exprimant le vœu que les autorités compétentes civiles et ecclésiastiques de Vernon veuillent bien prendre des mesures pour la conservation du tombeau de Marie Maignart ; ce monument mérite à tous égards qu'on l'empêche de se dégrader, et je dois dire que M. Ed. Meyer faisait observer, il y a plus de dix ans, qu'il serait grand temps que l'on s'en occupât (V. t. II, p. 278).

---

Il est certain qu'il ne faut pas lire Vernoy, mais Vernon, dans le testament de Warin. Il y avait à Vernon (Meyer, t. II, p. 368 et suiv.) un couvent de la Congrégation de N.-D., ordre enseignant de religieuses de la règle de Saint-Augustin. Ce monastère était assujetti à une redevance d'un

bouquet de roses envers le seigneur de Biszy. Or, cette terre, plus tard érigée en marquisat, appartenait dès le XVI<sup>e</sup> siècle à Jubert, et cette redevance était motivée par le don d'une portion de terre faite au monastère par un Jubert. Il était donc naturel qu'une fille de cette famille, dont les libéralités envers monastères et les pauvres sont souvent mentionnées par M. E. Meyer, eût choisi pour y faire profession le monastère de la Congrégation de N.-D. de Vernon. Marie-Anne Jubert Brécourt, la novice que J. Warin ne nomme que Marie, n'abandonna pas la vie religieuse, car nous la voyons supérieure de son monastère en 1740. Cette congrégation d'Augustines autorisée en France : elle y possède plusieurs monastères dont deux à Paris : l'un est établi à l'Abbaye-aux-Bois, l'autre à l'avenue Hoche.

Je ne sais s'il existe des représentants des Maignart de Banières ; mais il est probable que les MM. de Brécourt, nommés par M. Meyer (t. II, p. 288), sont issus de la famille Jubert. M. Meyer nous apprend que ces messieurs, l'un lieutenant de vaisseau, l'autre capitaine de dragons, donnèrent en 1862, à la ville de Vernon, une collection d'oiseaux et de papillons qui forment l'origine du Musée.

P. 66 : N<sup>o</sup> 1. — *Histoire du jeton au moyen âge*, par J. Rouyer et Eugène Hucher (Paris, 1858, 1 vol. in-8<sup>o</sup>, p. 116, 117, et pl. X, n<sup>o</sup> 85).

N<sup>o</sup> 2. — Voyez page XXIII du tome I<sup>er</sup>.

P. 67 : N<sup>o</sup> 1. — Montfaucon. *Monumens de la monarchie française* (t. IV, pl. XXVI, p. 143).

P. 68 : N<sup>o</sup> 1. — V. t. I<sup>er</sup>, p. 326, 327.

N<sup>o</sup> 2. — Baluze était bien l'homme, je ne dirai pas *le* docteur, mais *divers* de Montaigne. Le savant qui retenait ce passage, pour son propre cabinet, un diplôme de Charles Chauve, à lui envoyé pour la bibliothèque de Colbert par le trésorier de France à Montpellier, Boudon, qui, lui-même l'avait emprunté aux religieux de l'abbaye de Montolieu, sachant qu'il ne leur *serait pas restitué*, est le même, le croirait-on, a écrit un testament dans lequel l'éminent érudit qui,

1868, révélait cette mauvaise action, ne put s'empêcher plus tard, en publiant ce document, de louer la délicatesse des dispositions prises par le testateur en faveur de la famille de Théodore Muguet, l'imprimeur de ses œuvres (Voyez Léopold Delisle, *Le cabinet des manuscrits de la Bibliothèque impériale*, t. I, publié en 1868, p. 472; et du même savant, *Testament d'Étienne Baluze*, t. XXXIII de la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, publié en 1872, p. 195).

P. 241 : N° 1. — Un érudit distingué, M. Anatole de Charmasse, de la Société Éduenne, par moi consulté sur le sort de ces précieux ornements d'église, a bien voulu me faire savoir qu'on l'ignore, mais m'a appris en même temps qu'ils existaient encore en 1770, puisque Courtépée en parle dans sa *Description... du duché de Bourgogne*, comme étant conservés aux Carmes de Chalon au moment où il écrivait (Voyez la nouvelle édition du livre de Courtépée, t. III, p. 231).

P. 242 : N° 1. — *Origine des ornements extérieurs des armoiries*, 1 vol. in-12, 1680 (V. p. 162).

P. 243 : N° 1. — Dom Lobineau. *Histoire de Bretagne* (t. I, p. 791).

N° 2. — Montfaucon. *Monumens de la monarchie française*. Sur la pompe funèbre d'Anne de Bretagne (V. t. IV, p. 129 et suiv., et pl. XV, XVI et XVII).

N° 3. — Dom Lobineau. *Histoire de Bretagne*. I, p. 837.

P. 244 : N° 1. — On peut voir la figure de ce cœur dans les *Monumens de la monarchie française*, de Montfaucon, t. IV, pl. XVIII. Texte, p. 126.

N° 2. — *Manuscrits français*. (N° 5091.)

N° 3. — Le Roux de Lincy. *Vie de la reine Anne de Bretagne*. (IV. p. 107.)

P. 245 : N° 1. — « État des bagues et bijoux rendus par la reine Éléonore. » « ... Et premièrement le collier, fait de dix neuds de cordelière, enrichis chacun neud de quatorze perles, et aux deux bouts, entre chacun desdits neuds,

« y a unze festons à cordelière de canetille, en chacun des-  
« quels festons sont assis les diamants cy-après désignés. »  
Suit la description desdits diamants.

« Item, une grosse poincte de dyament nommée *la belle  
pointe* avec ung beau et excellent ruby à jour en perfection,  
enchâssé en une lectre de A, pendant à une petite chesne  
à chesnons ronds, émaillée de noir et cordelière esparguée  
d'or.

« En marge, *la petite chesne a été ostée.* »

« Item, une poincte de dyament, moindre que la précédente,  
« appelée *la poincte de Bretagne*, assis en un rond de cor-  
« delière de canetille, à laquelle pend une grosse perle en  
« poire, attachée ladicte bague à une cottuère de soie noire. »

(Voyez *Nouvelles archives de l'art français, recueil de  
documents inédits publiés par la Société de l'histoire de l'art  
français*. (Année 1878. T. VI, p. 248 à 252. Document communi-  
qué et annoté par M. E. Bonnaffé.)

P. 246 : N° 1. — On peut voir la reproduction de l'une de ces  
F dans la *Monographie du palais de Fontainebleau*, par  
R. Pfnor, 1863 (t. II, pl. CXL, n° 29 de publication).

N° 2. — Doüet d'Arcq. *Inventaire des sceaux des archives*  
(t. I, n° 170).

P. 247 : N° 1. — *Ibid.*, n° 171.

N° 2. — *Ibid.*, n° 175.

N° 3. — *Ibid.*, n° 177.

N° 4. — *Ibid.*, n° 181. Les sceaux de Marie Leczinska et de  
Marie-Antoinette ne sont pas entourés de cordelières. — *Ibid.*,  
nos 184 et 185.

P. 251 : N° 1. — *Traité de la noblesse et de ses différentes  
espèces, etc., etc.*, par messire Gilles André de LaRoque (édition  
de 1710, p. 228).

N° 2. — *Mémoires de la Société archéologique et historique  
de l'Orléanais* (t. XVII, 1880. V. p. 136). — Le mémoire de  
M. Boucher de Molandon a été tiré à part, avec la date de 1878.



## RAPPORT SUR LES TRAVAUX DE L'ANNÉE

Par M. Eug. de BEAUREPAIRE

Secrétaire.

---

MONSIEUR LE DIRECTEUR,  
MONSEIGNEUR,  
MESSIEURS,

Je viens vous soumettre, conformément à notre règlement, le compte-rendu des travaux de la Société pendant l'année 1886. Comme dans mes rapports précédents, je me bornerai à noter les faits principaux, m'en référant pour les détails aux procès-verbaux des séances mensuelles que vous trouverez dans le *Bulletin*.

Les recherches historiques, toujours en faveur parmi nous, ont embrassé les époques les plus diverses et se sont portées sur les sujets les plus variés.

Parmi les travaux qui vous ont été soumis, nous citerons tout d'abord des fragments d'une *Histoire de Caen*, dont les éléments sont empruntés aux archives municipales, et qui a pour auteur notre jeune, laborieux et très zélé confrère, M. Pierre Carel. M. Carel, avec l'audace qui sied aux jeunes,

s'est imposé la tâche assez lourde de refaire, sur de nouvelles bases, à l'aide de documents ignorés jusqu'ici ou peu connus, l'histoire entière de notre cité. Comme début, il en a détaché pour nous un épisode dramatique, fort bien étudié déjà par M. Canivet, l'émeute de 1639, et tout récemment il a publié, en le dédiant à ses concitoyens, un nouveau volume qui va de Philippe Auguste à Charles IX, qui, à bref délai, sera suivi de plusieurs autres. Nous aurons à revenir plus tard sur cette intéressante entreprise ; il nous suffit, pour le moment, de signaler à votre sympathique attention.

M. Henri Moulin nous a fait parvenir une étude mi-partie historique, mi-partie archéologique, sur le Passais normand. Notre confrère est mort peu de temps après cet envoi, et ces pages nous sont d'autant plus précieuses qu'elles sont, à vrai dire, les dernières qu'il ait écrites.

M. Desprairies, dont nous avons eu déjà l'occasion de signaler les recherches sur l'instruction publique dans les campagnes voisines de Carentan, sur l'ancien régime, a achevé pour nous un Mémoire important sur les *Assemblées du général de la paroisse dans le Cotentin*.

M. Joly, doyen honoraire de la Faculté des Lettres, dont vous n'avez certainement pas oublié la dissertation tout à la fois probante et ingénieuse sur la Fosse de Sousy, y a ajouté cette année un commentaire mais utile complément.

M. Émile Travers vous a fait profiter des résultats de recherches longues et laborieuses qu'il a fait porter sur deux sujets bien différents : les Sceaux topographiques, — le lieu de la sépulture de Christophe Colomb.

Le savant et très obligeant archiviste du département, M. Benet, a tracé un tableau impressionnant de la famine dans la généralité de Caen à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. La situation de l'Avranchin était exceptionnellement lamentable. M. Benet nous réserve encore un document très curieux : l'état du mobilier d'une église au XV<sup>e</sup> siècle.

On s'occupe en ce moment, de divers côtés, de recueillir tout ce qui se rattache à la famille du philosophe Helvétius et au court séjour qu'il fit chez un de ses parents, à Caen, pendant son adolescence. Grâce aux notes qui nous ont été remises par M. de Lioncourt, nous avons pu répondre avec précision aux questions qui nous ont été adressées à ce sujet par M. le baron de Longuerue.

M. Gasté, dont nous rencontrons toujours le nom quand il s'agit d'études normandes, nous a entretenus de l'abbé Coutard, fondateur des premières écoles de filles à Neuville, près Vire, et de Pierre Corneille. Il n'était pas question dans ce dernier travail, hâtons-nous de le dire, d'appréciations ou de vues nouvelles sur quelques-uns des chefs-d'œuvre du grand tragique français, mais tout simplement du point de savoir si, dans sa jeunesse, le futur

auteur du *Cid* et de *Polyeucte* n'aurait pas pris part aux concours palinodiques de Caen.

Ce serait là, à coup sûr, un grand honneur pour le Palinod ; mais, bien que la chose n'ait rien d'impossible et qu'elle ait été affirmée *solennellement en latin* par un *recteur de l'Université*, nous restons en défiance et nous ne nous sentons pas absolument convaincu. M. Gasté se contente, du reste, de poser le problème, sans avoir la prétention de nous en donner la solution.

Dans une de nos dernières séances, notre dévoué président, M. de Panthou, vous a raconté les vicissitudes étranges d'un christ en ivoire du grand sculpteur Girardon. Il nous paraît inutile d'insister sur l'intérêt de cette communication dont vous allez dans quelques instants, entendre la lecture.

Pour compléter cette énumération, ajoutons qu votre secrétaire vous a lu la biographie d'un de nos anciens présidents, M. Cauvet ; un récit de l'assassinat du comte d'Aché ; des observations sur quelques chansons populaires, à propos d'un recueil manuscrit du XVI<sup>e</sup> siècle, avec musique de Le Jeune appartenant à M. de La Sicotière.

En dehors des questions historiques, vous avez eu à vous occuper d'un certain nombre de découvertes locales qui ont été successivement portées à votre connaissance.

A Torteval, au cours de travaux de restauration entrepris à l'intérieur de l'église, on a retrouvé sou

le badigeon, des peintures murales, sur lesquelles MM. Senot de La Londe et Chifflet nous ont fourni quelques détails. A May-sur-Orne, M. Aimé Jacquier, et l'un de nos correspondants les plus dévoués, M. Simon, nous ont signalé une pierre tombale du XIV<sup>e</sup> siècle, à double personnage, dont notre vice-président, M. l'abbé Montcoq, a bien voulu prendre la défense, et qui sera sauvée, grâce à l'intervention de notre honoré confrère, M. l'abbé Révérony.

C'est encore au chapitre des découvertes qu'il faut placer les inscriptions d'Ussy et de Soliers, la grotte-abri de l'époque de la pierre éclatée, signalée à la *Brèche au Diable* par M. Costard ; une patène en plomb du XVI<sup>e</sup> siècle, couverte de sujets étranges dont nous devons un excellent dessin au même M. Costard ; un fragment du registre des délibérations de la ville de Caen pour l'année 1549, retrouvé à Paris dans un lot de vieux papiers par M. le vicomte de Blangy ; un chapiteau de cheminée en style roman du XII<sup>e</sup> siècle, ramené inopinément un jour par M. Huart, architecte, dans une maison d'aspect insignifiant, au n<sup>o</sup> 105 de la rue Saint-Pierre ; enfin, pour couronner le tout, au n<sup>o</sup> 52 de la même rue, cette curieuse façade polychromée du XV<sup>e</sup> siècle, qui, débarrassée de l'enduit sous lequel elle était cachée, nous rend aujourd'hui l'ancien logis des de Mabrey avec sa physionomie et son éclat primitifs. Cette restauration consciencieuse fait le plus grand honneur aux intelligents propriétaires de l'immeuble, MM. Bouet, négociants en papiers peints. Nous leur avons déjà adressé toutes vos féli-

citations ; nous vous demandons la permission de les leur renouveler aujourd'hui.

Nous ne sommes pas encore en mesure de vous entretenir du rétable de Rouvre, dont le caractère archaïque nous a été signalé par un homme fort compétent en pareille matière et très dévoué à notre Société, M. Francis Jacquier. Nous espérons pouvoir très prochainement vous soumettre, avec un dessin de ce petit monument, les observations qu'il nous a suggérées.

Sous la direction vigilante et éclairée de son conservateur, M. Charles Duplessis, notre Musée a pris depuis quelque temps de notables accroissements. Parmi les généreux donateurs de 1886, nous devons une mention spéciale à M<sup>me</sup> Pépin, de Saint-Pierre-sur-Dives, veuve de notre regretté confrère, M. le docteur Pépin.

Cette année encore, malgré les ressources très amoindries de notre budget, nous avons tenu à offrir une médaille d'honneur aux élèves qui ont obtenu le premier prix d'histoire, en rhétorique, dans les six lycées de Normandie. Les jeunes élèves qui ont mérité cette distinction sont : MM. Zimmermann (Maurice) pour le lycée d'Évreux, Jouvin (Georges) pour le lycée d'Alençon, Larsonneur (Victor) pour le lycée de Coutances, Dibadier (Louis) pour le lycée de Rouen, Morand (Victor) pour le lycée du Havre, Bacon (Ernest), de Courseulles, pour le lycée de Caen.

En 1866, nous avons admis dans nos rangs, comme membres titulaires : MM. Zevort, recteur de l'Académie, dont la haute bienveillance nous est infiniment précieuse ; Couraye du Parc, ancien élève de l'École des Chartes, attaché à la Bibliothèque nationale ; Tardif (Joseph), docteur en droit à Paris ; Delalande, curé-doyen de Saint-Jean ; de Saint-Pol, vicaire de Saint-Julien ; Tony Genty, avocat à la Cour d'appel ; de Longuemare, avocat à la Cour d'appel ; Henri Lecourt, auteur de nombreux travaux généalogiques, notaire à Deauville ; Coville, ancien élève de l'École des Chartes, maître de conférences à la Faculté des Lettres de Caen, et Henri Cordier, professeur à l'École des hautes études, à Paris.

Malheureusement, jamais, à notre connaissance, dans un seul exercice, nous n'avions éprouvé des pertes aussi nombreuses et aussi douloureuses.

Nous avons, en effet, à déplorer la mort de MM. Lamotte et Auvray, architectes à Caen ; Gassonde, ancien conseiller d'État, ancien député ; Le Beurier, archiviste en retraite du département de l'Eure ; Alfred Ramé, membre de la Société des Antiquaires de France, conseiller à la Cour d'appel de Paris ; Denis-Dumont, chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu ; Henri Moisy, juge honoraire à Lisieux ; Henri Moulin, ancien maire de Mortain ; Quenault (Léopold), sous-préfet honoraire, membre du Conseil général de la Manche, tous travailleurs infatigables et ayant contribué, chacun dans son genre, au progrès intellectuel dans notre province et au bon renom de notre Compagnie.

Membre de la Société française d'Archéologie depuis bien longtemps, M. Lamotte était entré dans nos rangs le 5 février 1865. Il se fit distinguer rapidement par la précision de ses connaissances, par son goût pour les recherches locales, par son amour de l'art, si vif, si désintéressé.

Le 26 avril, au moment des obsèques, j'ai dû, en lui adressant, en votre nom, les derniers adieux passer en revue et apprécier les divers édifices construits ou réparés par ses soins. Ce n'est pas le moment d'y revenir. Architecte habile et plein de ressources, M. Lamotte était aussi un admirable restaurateur d'églises ; personne n'entendait mieux la construction d'un clocher. Les flèches si élégantes et si bien venues de l'éclésiolo de Venoix et de la chapelle des Bénédictines à Caen suffiraient, à elles seules, à perpétuer sa mémoire.

M. Auvray était aussi un homme d'une réelle valeur, dont les travaux divers ont été parfaitement jugés par M. le Maire de Caen, dans le discours prononcé au moment de l'inhumation, le 21 avril dernier. Nous en détacherons quelques lignes : « J tiens, a dit M. le Maire, à vous signaler au moins une partie de l'œuvre de M. Auvray, dans laquelle il a montré la meilleure part de son savoir et la profonde connaissance qu'il avait de la science archéologique. Je veux parler de la restauration de nos édifices religieux qu'il a dirigée, comme architecte des monuments historiques. Soit en collaboration avec M. Ruprich Robert, soit seul, il a restauré Saint-Pierre, Saint-Étienne, l'Abbaye-aux-Dames



Saint-Julien, Vaucelles, Saint-Jean, l'église de Saint-Contest, le prieuré de Saint-Gabriel. Regardez tous ces édifices et admirez avec quel goût, avec quelle science M. Auvray a réparé les ravages du temps, de quelle main sûre, autant que respectueuse, il a touché à ces vieilles pierres auxquelles il rendait les splendeurs d'autrefois. »

M. Auvray avait fait en particulier de l'église Saint-Pierre l'objet d'études longues et approfondies. Il se flattait qu'un jour ou l'autre, il aurait l'honneur d'attacher son nom à la restauration définitive de l'œuvre du grand architecte caennais, Hector Sahier. Ses espérances ont été déçues. Dieu veuille que son fils, qui occupe aujourd'hui son emploi et qui a entre les mains ses plans, ses dessins, puisse, sous les auspices de la ville et de l'État, reprendre et mener à bien cette entreprise patriotique. Le temps presse, et pour peu que l'on attende, il n'y aura plus rien à restaurer. Un coup d'œil jeté en passant sur cette merveilleuse abside permet de se faire une idée de la marche effrayante de la destruction. C'est encore plus triste, lorsque de l'ensemble on passe à l'examen des détails. Je ne sais, Messieurs, si vous avez eu entre les mains la première livraison d'une publication, très digne d'attention et d'encouragement, *La Normandie archéologique*, de MM. Douin et Peret. Une des planches reproduit un pinacle renaissance de la grande chapelle absidale. Ce ne sont que ruines et débris. Les plus gracieux motifs, effroyablement mutilés, se laissent à peine entrevoir. Dans sa réalité brutale, je ne connais rien de plus expressif et de plus navrant.

M. Gaslonde, né à Avranches en 1812, a été l'un des élèves les plus remarquables du collège de cette ville, l'un des plus brillants professeurs de la Faculté de Droit de Dijon.

La Révolution de 1848 lui ouvrit les portes de la vie politique. Membre de l'Assemblée nationale, il devint plus tard conseiller d'État, député après 1870, conseiller général du département de la Manche. Très mêlé aux luttes actives des partis, M. Gaslonde n'appartenait à notre Compagnie que par l'intérêt que tous les esprits élevés portent au développement des études historiques. Cet intérêt, il nous le témoigna en toutes circonstances ; il se proposait de faire mieux en écrivant, à notre intention, quelques considérations sur l'administration ancienne de notre province. Ses études spéciales l'avaient admirablement préparé pour un travail de ce genre. Mais personne ici-bas n'est maître de sa destinée ; le Mémoire qui nous avait été promis resta toujours à l'état d'ébauche ; la politique, qui s'était emparée de M. Gaslonde après la chute de Louis-Philippe, ne nous le rendit jamais.

Bien qu'il n'ait jamais résidé dans notre province, M. le conseiller Alfred Ramé n'en faisait pas moins depuis longtemps partie de notre Association. C'était un antiquaire sagace, pénétrant, consciencieux jusqu'au scrupule, que la lutte n'effrayait guère et qui était merveilleusement armé pour la soutenir.

Nous laissons à d'autres l'appréciation complète de ses publications archéologiques. Pour nous, nous ne saurions jamais oublier l'attachement qu'il avait

pour le Mont-Saint-Michel et avec quelle spontanéité et quelle ardeur il se joignit à nous pour le défendre. Il avait fait de cet incomparable monument l'objet d'études approfondies, poursuivies sur les lieux pendant de longues années ; il avait préparé à ce sujet un Mémoire étendu dont quelques pages vous ont été soumises, et pour l'illustration desquelles il s'était assuré la collaboration de M. Bouet ; puis, tout à coup, il s'était arrêté et en avait remis à un autre moment l'achèvement. Difficile pour lui comme il l'était pour les autres, il désirait, avant d'exposer son système au grand jour, procéder à de nouvelles et minutieuses vérifications. Le temps lui manqua pour le faire, et voilà comment un travail original, dont la rédaction était achevée, et que nous avons eu, un instant, tout entier entre les mains, ne paraîtra probablement jamais.

Que dire maintenant d'un autre confrère, que nous voyions pour ainsi dire chaque jour, et qui, en plein succès, en pleine vigueur de talent, a été enlevé subitement à l'estime et à l'affection de tous, M. le docteur *Denis-Dumont*. Ce n'est pas à nous qu'il appartient d'apprécier la carrière médicale de M. le docteur Denis ; un de ses plus chers et de ses meilleurs élèves, M. le docteur Lesigne, nous dira plus tard ce qu'a été le médecin, ce qu'a été le chirurgien ; mais, dès maintenant, nous avons le droit et le devoir de proclamer ici qu'il n'était pas de nature plus sympathique, d'esprit plus ouvert à tous les genres de recherches. M. le docteur Denis-

Dumont s'intéressait à tout parce qu'il pouvait tout saisir, tout comprendre.

Les *Rapports sur les épidémies cholériques* dans le Calvados, les biographies de *M. Dan de La Vauterie*, des *docteurs Vastel* et *Leprestre*, se lisent facilement et sont remplis d'intéressants détails ; son livre sur *Le Cidre*, arrivé aujourd'hui à sa troisième édition, a été un événement et exerce encore sur l'opinion publique, trop longtemps égarée, la meilleure et la plus salutaire influence. Par un côté, d'ailleurs, le volume nous appartient. L'auteur y traite, en effet, non seulement la question médicale, mais la question économique et la question historique, et c'est précisément cette multiplicité d'aspects qui donne à l'ouvrage sa grande originalité. Le volume sur le cidre avec le complément, présenté plus tard au Congrès pomologique de Rouen, sur la culture du pommier, restera, nous en sommes convaincu ; l'œuvre importante du docteur Denis-Dumont ; elle fera inscrire son nom sur le Livre d'Or des médecins normands, à côté de ces praticiens érudits qui dissertèrent aussi sur le jus de la pomme et sur le pommier : Jacques de Cahaignes, professeur et recteur de l'Université de Caen, et le médecin des rois Charles IX et Henri III, Julien Le Paulmier de Grentemesnil.

M. Denis-Dumont songeait à d'autres travaux d'un genre un peu différent, dont il m'avait fait confidence, et qu'il réservait à notre Société. Les *Mémoires du sire de Gouberville*, dont nous achevons en ce moment l'impression, l'avaient vivement frappé, et il avait eu l'idée d'en extraire les éléments

d'une double étude sur la chasse et la médecine dans le Cotentin à la fin du XV<sup>e</sup> siècle. Il était encore occupé à recueillir des notes lorsque la mort est venue le frapper.

Comme M. Denis-Dumont, M. l'abbé Le Beurier est originaire du département de la Manche. Né à Iledieu, le 5 février 1819, M. Le Beurier, après avoir été membre de la Congrégation des missionnaires de France, professeur de dogme à la Faculté de Bordeaux, revint en Normandie comme architecte du département de l'Eure, le 12 mai 1851. Il occupa ce poste avec une véritable distinction jusqu'au 5 novembre 1875, date de sa mise à la retraite.

Chanoine titulaire de la cathédrale d'Évreux, puis déjà quelque temps, il résigna également ces fonctions en 1882 pour aller se fixer à Mantes et se consacrer tout entier, en qualité de supérieur, au développement d'un couvent de Bénédictines qui, comme établissement d'éducation, avait eu ses jours de vogue, mais qui, par suite de circonstances diverses, se trouvait réduit à l'état le plus précaire. Ce que, dans cette œuvre de pieuse reconstitution, l'abbé Le Beurier a dépensé de dévouement, d'activité, d'argent, avec une abnégation et une simplicité admirables, nous ne le saurons jamais. Qu'importe, après tout ? Notre confrère ne travaillait pas en vue de l'approbation des hommes ; c'est ailleurs que lui venaient ses inspirations et qu'il attendait sa récompense.

Ce prêtre zélé, cet habile administrateur, n'en

était pas moins un savant très avisé et, à l'occasion un contradicteur redoutable. Il a fait beaucoup pour l'histoire du département de l'Eure, et son nom restera attaché aux discussions archéologiques plus retentissantes de ces dernières années.

Avec toute sa science, et peut-être même à cause de sa science, M. l'abbé Le Beurier était sujet à des distractions les plus étranges et avait de plus, dans ses manières, une brusquerie familière qui le rendait absolument impropre au maniement des objets d'art et de curiosité. Nous nous le rappelons, il y a une vingtaine d'années, à Alençon, oubliant jusqu'à son nom et brisant une merveilleuse faïence qu'il tenait à la main, sans interrompre pour cela sa dissertation qu'il avait entamée sur les caractères essentiels des céramiques normandes.

La solidité, hélas, n'était pas au nombre des caractères essentiels dont il parlait si bien. Ce désordre artistique lui fut vite pardonné, mais, nous devons l'avouer, le premier moment fut difficile.

Avec M. Joret, professeur de littérature française à la Faculté des Lettres d'Aix, avec M. Le Hérieux, président de la Société d'archéologie d'Avranches, avec M. Henry Moisy, juge honoraire à Lisieux, nous entretenions la science philologique. Il nous est entré dans nos rangs en 1871, et, depuis, nous avons toujours entretenu avec lui les rapports les plus suivis et les plus intimes.

Après nous avoir adressé plusieurs communications, il publia en 1875, dans notre *Bulletin*, un travail important qui remplit tout un volume et

porte pour titre : *Noms de familles normands, étudiés dans leurs rapports avec la vieille langue et spécialement avec le dialecte normand.*

L'ouvrage, tiré à part à quatre cents exemplaires, s'écoula rapidement. Il est sérieusement fait, très intéressant, et valut à son auteur les suffrages des hommes les plus compétents.

Encouragé par un succès sur lequel, tout d'abord, il n'avait pas cru pouvoir compter, notre confrère s'engagea de plus en plus dans cette voie.

Il y a quelques mois à peine, il publiait un volume beaucoup plus considérable : *Le Dictionnaire du patois normand*, mentionné très honorablement par l'Académie française dans le dernier concours, et il corrigeait l'épreuve d'un supplément qu'il avait cru devoir y ajouter, lorsqu'il a été atteint de la maladie à laquelle il a succombé.

Il laisse en portefeuille un autre ouvrage non moins important, le *Glossaire comparatif anglo-normand*, donnant plus de 5,000 mots aujourd'hui bannis du français et qui sont communs au dialecte normand et à l'anglais. Grâce aux arrangements pris par la famille de M. Moisy avec notre jeune et intelligent imprimeur, M. Delesques, ce dictionnaire, qui mettra le sceau à la réputation philologique de notre regretté confrère, sera publié dans le courant de l'année 1887.

La linguistique n'était pas la seule préoccupation de M. Moisy. Tout ce qui avait trait à l'histoire et aux antiquités de la ville de Lisieux l'intéressait particulièrement. Bien peu de jours avant sa mort, nous recevions de lui une note précise, comme tout

ce qu'il écrivait, sur un sceau en plomb trouvé des terrassements, aux environs de la cathédrale.

Mais sa grande découverte, celle qui marque entre toutes dans l'histoire du vieux Lisieux cette tête de satire en marbre de l'époque romaine si pure de style, si expressive, qu'il nous présenta triomphalement à l'une de nos séances et qui a donné lieu, dans les *Mémoires de la Société Antiquaires de France*, à une très curieuse dictation de notre ancien directeur, M. Heuzey.

C'est dans les premiers jours de novembre seulement que nous avons appris la mort de M. J. Moulin, ancien maire de Mortain, qui faisait partie de notre Compagnie depuis l'année 1864. Un de nos amis, M. Arthur Legrand, publiciste distingué, ancien député du département de la Manche, dans une notice remarquable, a rendu pleine justice aux qualités de l'homme, à l'habileté et au dévouement de l'administrateur. Nous n'avons pas l'intention de vous redire ici ce qui a été ailleurs si complètement et si bien dit ; permettez-moi seulement de rappeler que M. Moulin a été l'un de nos plus fidèles collaborateurs. Il représentait parmi nous une contrée pittoresque, mais où les travailleurs, depuis le départ de M. Sauvage, n'abondent pas, le département de la Manche. M. Moulin, lui, s'efforçait de suppléer à la disette des chercheurs et de combler les lacunes. La direction des anciennes voies, les vieilles églises, quelques-uns des monuments mégalithiques encore sur le sol, lui fournirent tour à tour le sujet de d'instructives monographies. Qui recueillera au



d'hui la succession littéraire de M. Moulin ? Qui continuera les investigations commencées ? C'est une question que nous nous posons et à laquelle il nous serait, en ce moment, difficile de répondre.

Ce que M. Moulin était pour le Mortainais, M. Quenault, que nous avons perdu le 23 mars dernier, l'était pour le Cotentin ; ses communications avec notre compagnie ont été d'ailleurs si nombreuses, son rôle dans son arrondissement, au point de vue archéologique, si prépondérant, que vous me permettez d'entrer à son sujet dans quelques détails.

Né à Coutances le 4 avril 1808, M. Quenault a été successivement maire de sa ville, conseiller de préfecture, secrétaire général d'Eure-et-Loir, sous-préfet à Tournon, à Vire et à Coutances.

Dans ses diverses résidences, nous le retrouvons avec le même caractère, les mêmes préoccupations, étudiant consciencieusement les ressources économiques du pays, très soucieux en même temps de son histoire, de ses monuments, de ses mœurs, de ses usages. Si le Folk-Lore eût été inventé, M. Quenault, on peut l'affirmer, eût été l'un de nos Folk-Loristes les plus passionnés et les plus convaincus. A défaut de ces investigations spéciales, il avait au moins, grand ouvert devant lui, le champ de l'histoire et de l'archéologie, et en disciple fidèle de M. de Caumont, il ne manqua pas une seule occasion de s'y engager.

A Chartres, il profite d'une mission du Ministre de l'Instruction publique pour explorer les Archives

municipales et y transcrire le texte des lettres des Rois de France aux gouverneurs et échevins de ville, de 1520 à 1711. La récolte avait son importance et le 27 décembre 1860, dans une lettre qu'il m'adressait, il me signalait avec raison l'intérêt de quelques-uns de ces documents pour l'Histoire de la Saint-Barthélemy.

A Tournon, c'est autre chose. Pendant qu'il administre cet arrondissement, il en dresse la statistique monumentale, s'inquiétant tour à tour des reliques des saints, des pierres tombales, des inscriptions romaines et des débris plus ou moins mutilés de l'architecture nationale qu'il rencontre un peu partout. Il y a plus !!! Le sous-préfet de Tournon prend son rôle de protecteur-né des monuments anciens tellement à cœur, qu'il intervient à l'occasion officielle, et qu'il contribua pour sa bonne part à sauver le chœur roman de l'église de Saint-Jean Muzols.

« Lorsque je suis arrivé à Tournon, nous dit-il  
« un monument curieux était voué à la destruction.  
« L'édification d'une nouvelle église était résolue  
« pour subvenir à la dépense, on devait vendre  
« le terrain et les matériaux de l'ancienne. J'ai obtenu  
« que le pourtour du chœur, qui est en pierre  
« taillée, fût transporté à la nouvelle église, où  
« servira, soit de chapelle, soit de sacristie (1). »

Nous ne voulons médire de personne, mais pas les plus hauts fonctionnaires, sous tous les régimes.

(1) *Recherches historiques et archéologiques sur la Basse Normandie, etc.*, p. 331.

combien pourrait-on en citer, ayant eu l'idée, à propos d'un chœur d'église, fût-il roman, d'entrer sérieusement en campagne et d'ouvrir des négociations.

Ces vues élevées, que nous ne saurions trop louer, ne firent que s'accroître chez M. Quenault après son retour en Basse-Normandie.

Dès 1845, à l'époque où il était maire de Coutances, il les avait affirmées en publiant un Mémoire sur la ville de Coutances. Ce travail est une œuvre de début, mais il peut être considéré comme le point de départ des brochures et des volumes qui parurent dans la suite. C'est, en effet, à la ville de Coutances, à son histoire, à ses grands hommes, que M. Quenault revenait toujours, et nous devons constater que ce patriotisme local l'a généralement bien inspiré et lui a presque toujours porté bonheur. Dans ce genre, l'œuvre capitale de notre confrère est le petit volume intitulé : *Recherches historiques, archéologiques et statistiques sur la ville de Coutances*. Sous une forme et avec un titre un peu différents, c'est à vrai dire une seconde édition corrigée et augmentée de l'essai de 1845. M. Quenault devait nous en donner une troisième, très abrégée cette fois, dans le *Guide de l'étranger à Coutances et aux environs*.

Nous y joindrions volontiers les *Mélanges historiques et littéraires*, *La chapelle et le pèlerinage de la Roquette*, les *Nouvelles recherches archéologiques*, les notes sur le *Buste du Musée*, sur la *Vierge de Saint-Nicolas*, sur le *Vase d'Urville*, l'*Étude sur les grands baillis du Cotentin*, enfin et surtout les

*Recherches historiques et archéologiques sur la Bas-Normandie, le Vivarais et le pays Chartrain.* En mettant de côté, dans ce volume, ce qui a trait Chartres et à l'arrondissement de Tournon, nous rencontrons quelques dissertations sur des points d'histoire ou d'archéologie monumentale, qui ont eu le privilège de passionner longtemps les érudits normands, et qui peut-être les passionneraient encore aujourd'hui.

Les habitants de la Manche ne peuvent pas, nous en convenons, soulever pour leur compte une question aussi palpitante que celle de l'emplacement plus ou moins problématique de l'ancienne *Ales*. Aucun antiquaire, jusqu'ici, n'a eu l'audace de transporter cette localité célèbre dans leur voisinage ; mais ils ont le droit, tout au moins, avec quelque apparence de raison, de chercher sur leur territoire l'endroit précis où le lieutenant de César, Labienus, défait le chef gaulois Viridovix.

Comme on pouvait s'y attendre, ils n'y ont rien manqué. Diverses opinions se sont produites, et des discussions ardentes se sont engagées, mais nous ne nous sommes pas aperçu jusqu'ici que du choc jaillisse la lumière.

Dans l'armée des combattants, on peut distinguer trois groupes principaux : les partisans de Mortain, commune de Lithaire, ceux de Champrepus, ceux du Châtellier, dans la commune du Petit Celland, arrondissement d'Avranches.

Comme les abbés Lefranc et Desroches dont s'approprient les idées, M. Quenault tient résolument pour Champrepus et donne à l'appui de son opinion

de bonnes et aussi, pourquoi ne pas le dire, de mauvaises raisons. Nous rangeons sans hésitation au nombre des mauvaises raisons les interprétations étymologiques qui nous sont proposées. C'est un tribut payé, en passant, à une archéologie imaginative qui fut trop longtemps en faveur. Les constatations matérielles faites sur les lieux et l'énumération des objets antiques rencontrés dans le voisinage, si elles ne résolvent pas toutes les difficultés, procèdent d'une critique de meilleur aloi et ont au moins plus de valeur.

Non moins ardu et non moins importants sont deux autres problèmes : l'origine de l'aqueduc de Coutances, la date exacte de la cathédrale. Il y a là des questions infiniment délicates qui nous intéressent d'autant plus que les raisons de décider sont plus nombreuses, plus saisissantes, nous pouvons ajouter d'un caractère moins conjectural.

Sur l'une d'elles : la question de l'origine de l'aqueduc, M. Quenault a eu la rare bonne fortune de pouvoir faire la lumière. S'appuyant sur des documents authentiques, il a démontré, en effet, péremptoirement et contrairement à la légende accréditée, que ce singulier monument, dont les ruines sont encore si pittoresques, datait du moyen âge et n'avait rien de romain. Le travail de notre confrère est définitif ; il ne sera pas refait, et ses conclusions ont reçu la plus éclatante confirmation de l'examen attentif des constructions et du résultat des fouilles qui ont été entreprises.

Sans arriver à un résultat aussi décisif, les observations sur la cathédrale de Coutances ne sont point

indignes d'attention. Ce n'est point ici le lieu de revenir sur cette vieille querelle qui a mis aux prises M. de Gerville et M. de Caumont, M. Vitet, Mgr Dela mare, M. l'abbé Pigeon, M. l'abbé Lecanu et l'inventeur des moines celtiques, M. Didier, de Saint-Lo sans parler des autres.

Dans cette mêlée ardente et quelque peu confuse M. Quenault eut tout d'abord le mérite de se faire une opinion à lui. Il ne fut pas de ceux qui rêvèrent pour la cathédrale une antiquité en désaccord avec son aspect architectural. Malgré les réclamations de l'amour-propre local, il eut l'audace de la rajeunir. Quand il émit pour la première fois cette opinion ce fut dans le pays un véritable scandale. Le système cependant, on doit en convenir aujourd'hui, avait un caractère assez spécieux et contenait, somme toute, une large part de vérité.

D'après M. Quenault, la cathédrale, dans son ensemble, aurait été reconstruite et remaniée de fond en comble par Silvestre de La Cerveille à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle.

Les témoignages des historiens affirmant que l'édifice avait été à peu près ruiné par le siège de 1356 et les sommes considérables qui paraissent avoir été dépensées pour sa réfection, un peu plus tard, par l'évêque de Coutances, donnent certainement quelque couleur à cette manière de voir. Les recherches dont le monument a été l'objet dans ces dernières années ont été d'ailleurs de nature plutôt à la confirmer qu'à l'infirmer. Elles n'établissent certainement pas l'impossibilité d'une construction au XIII<sup>e</sup> siècle, mais elles donnent aux réparations

IV<sup>e</sup> une importance dont, jusqu'ici, on n'avait assez tenu compte.

Quenault n'a pas été le dernier à s'en apercevoir, mais, en somme, il a eu le triomphe modeste réservé. Nous trouvons même qu'il ne triomphe pas assez, car il finit par découvrir que tout le monde aurait bien avoir eu raison dans cette mémorable passion.

Notre cathédrale, nous dit-il, qui semble, tant qu'elle est homogène, ne pouvoir être l'œuvre que d'un seul artiste, a été retouchée, remaniée, restaurée et reconstruite de siècle en siècle, depuis sa fondation, par les évêques Robert et Geoffroy de Montbray, au XI<sup>e</sup> siècle. Tous les antiquaires ont eu raison, en partie, quand ils ont attribué sa construction au XI<sup>e</sup>, au XII<sup>e</sup>, au XV<sup>e</sup>. Peut-être en est-il même de ceux qui l'attribuent au XIII<sup>e</sup>, ce qui n'est pas prouvé par des titres authentiques, comme pour les autres restaurations. »

Comme on le voit, il est impossible d'être plus modérant !! Il est vrai que, un peu plus tard, dans ses *Recherches archéologiques* se rattrape un livre, avec une sincérité plus absolue, sa pensée tout entière. Le passage est court et vaut la peine d'être reproduit. « Je prétendais, écrit-il, que la restauration dont on voyait les traces ne pouvait avoir eu lieu qu'après le siège. *Suivant ma méthode, qui m'a si bien réussi pour l'aqueduc, je me suis fermement appuyé sur une charte authentique.* — Je n'étais pas loin de la vérité qui commence à se faire jour. — On trouve, en effet, des traces de cette restauration dans toutes les parties du

« chœur, que l'on considère généralement comme le spécimen le plus pur du XIII<sup>e</sup> siècle. »

Dans les recherches historiques proprement dites l'initiative prise par M. Quenault ne mérite pas moins d'éloges. Nous faisons ici allusion à ses publications relatives à la Révolution française : *L'Enlèvement du chevalier Destouches, Le Procès d'Ésoteux dit Cormatin, L'Abbé Toulorge, La Terre dans une ville de province, Le Combat de la Fosse (12 brumaire an VIII)*.

Dans toutes ces monographies, M. Quenault s'est attaché à réfuter des erreurs et à rétablir la véritable physionomie des personnes et des choses. Ce n'est pas toujours une tâche facile, notre confrère y a généralement réussi.

Vers la fin de sa vie, un problème d'un ordre un peu différent — l'explication des causes des invasions de la mer sur les côtes du Cotentin — s'était imposé à son esprit. Il y a consacré de nombreuses brochures. Il nous avait même envoyé à ce sujet un prospectus d'un travail définitif qui n'eût pas compris moins de deux volumes in-8° avec plans et carte à l'appui. Inutile de dire que ce projet n'a pas reçu d'exécution.

La fondation de la Société académique du Cotentin fut un des derniers bonheurs de notre confrère. Ce nouvel établissement avait pris naissance sous le auspices du savant et vénéré Mgr Bravard, avec la coopération très active de M. Quenault.

C'était là la réalisation d'un de ses rêves les plus anciens. Au sein d'une association de ce genre, il lui semblait reprendre possession de son véritable terrain



Dans cette atmosphère fortifiante, loin des luttes irritantes et stériles de la politique, il retrouva pour un instant l'activité de la jeunesse et écrivit coup sur coup de nouvelles et substantielles notices. Nous en avons déjà énuméré quelques-unes. Les autres ont trait à l'histoire de la misère et de la bienfaisance publique à Coutances avant la Révolution. C'était un sujet qui tenait au cœur de Mgr Bravard et que, dans son discours d'inauguration, il avait recommandé aux membres de la nouvelle compagnie.

En parlant plus tard de cet éminent prélat, dans la notice nécrologique dont la rédaction lui fut confiée, M. Quenault a loué son goût des lettres et des arts, son amour désintéressé de la science et cette ardeur généreuse qui le portait à se dévouer pour sauver les monuments et répandre autour de lui le feu sacré dont il était animé.

A ce point de vue, notre confrère avait quelques traits de ressemblance avec son modèle. Comme lui, il défendit contre le vandalisme les édifices religieux qui font la gloire de notre pays, comme lui il prodigua à tous ceux qui l'approchaient les nobles excitations et les encouragements.

Je ne sais trop à quoi aboutiront tous ces efforts. J'espère toutefois que les jeunes qui nous succéderont conserveront dans leur souvenir une place pour le devancier qui les accueillait si bien, pour le Coutançais qui, par amour de sa ville natale, s'en constitua l'historiographe et comme le cicerone officiel.

UN .

## CHRIST HISTORIQUE

Par M. LANFRANC de PANTHOU

Ancien procureur général.

---

Les hommes de loi, il faut bien l'avouer, dût leur amour-propre en souffrir, passent d'ordinaire, surtout en Normandie, pour gens essentiellement pratiques et positifs. Le culte de la science, pour la science, même dans les matières les plus sérieuses, ne les attire, en général, que médiocrement. Et si, en dehors de leurs travaux professionnels, quelques hommes éminents que leur modestie ne vous empêchera pas de désigner, sans que j'aie besoin de les nommer ici, se sont faits, avec tant de profit pour notre Société, les vulgarisateurs autorisés de la science archéologique, j'ai, plus que tout autre, le devoir de proclamer que ce ne sont là que de très honorables, mais de très rares exceptions.

On devinera facilement, dès lors, l'embarras de l'un de ceux qui sont en dehors de cette catégorie privilégiée, lorsque, comme celui qui vous parle, il se trouve appelé, par la trop grande bienveillance de ses collègues, à présider, pendant une année, les travaux d'une Compagnie comme la Société des Antiquaires de Normandie.

Se faire Antiquaire, même pour un temps, et par

reconstance, n'est pas si facile qu'on pourrait le penser, surtout quand on n'a guère le loisir de cesser d'être en même temps autre chose.

Heureusement, pour une fois, la procédure, cette science si aride dont les plus fervents disciples ont eux-mêmes quelque peine à goûter les douceurs, est venue au secours de votre président, et lui a donné l'occasion, sans pour cela désertier la bazoche, d'appeler l'attention de ses collègues sur un objet d'un prix inestimable, au point de vue artistique et historique, et d'une antiquité déjà respectable, puisqu'il remonte à près de 250 ans.

Le cas m'a paru, et à d'autres aussi, assez rare pour mériter d'être raconté ici même, dans cette réunion solennelle où, chaque année, notre Société convie autour d'elle les représentants les plus éminents de la science et des lettres, en même temps que ceux du clergé et des diverses administrations publiques, qui tiennent à honneur de ne pas se désintéresser de tout ce qui a rapport à la vie intellectuelle de notre pays normand.

Un jour donc, on vint, pièces en main, m'exposer qu'un objet d'art d'une valeur pécuniaire considérable, ayant été confié par son honorable propriétaire, la marquise de....., habitant notre département, à un industriel de la ville voisine, de sa profession marchand d'antiquités, avait été transmis par ce dernier, à un intermédiaire soi-disant chargé d'en proposer la vente à un illustre personnage, aujourd'hui en exil ! Il y avait de cela alors deux ans et demi, et l'objet n'avait pas reparu. Bien plus,

l'intermédiaire choisi, il faut le dire, plus qu'à la légère, n'était autre qu'une de ces personnes connues à Paris et ailleurs, sous le nom de *dames seules*, et dont le train de vie ne correspond que bien rarement à des ressources normales et régulières.

Or, il était advenu que cette peu intéressante personne, à bout d'expédients, avait remis en gage à son propriétaire, pour paiement de loyers importants, le précieux objet dont je viens vous entretenir, et qui n'était ni plus ni moins qu'un admirable christ de *Girardon*. Naturellement, on refusait de le restituer, sinon contre paiement de la dette de la dame seule.

Heureusement, Messieurs, la procédure allait venir à notre secours ; le contrat de gage ne nous parut pas plus en règle avec le Code qu'avec la morale, et le procès a pu être gagné, d'abord devant le tribunal de Bayeux, et, plus tard, il y a quelques mois, devant notre Cour d'appel.

La lutte avait été longue, et on a pu dire, avec vérité, lors de la clôture des débats, que le christ était, une fois encore, tombé entre les mains des infidèles, et qu'il avait fallu une véritable croisade pour le délivrer.

Du procès, je n'ai rien de plus à vous dire, sinon qu'après mille péripéties de mise à exécution de l'arrêt, le beau chef-d'œuvre qui en a été l'occasion est rentré entre nos mains, et que nous avons été assez heureux pour obtenir l'autorisation de le faire photographier, à l'intention de la Société, en même temps que l'AUTHENTIQUE qui en atteste l'origine.

Mais, si le procès n'importe pas autrement à l'honorable assemblée qui me fait l'honneur de m'écouter, je pense qu'elle entendra, avec quelque intérêt, la description du christ lui-même, et surtout son histoire ; car, ce précieux chef-d'œuvre a une histoire, et une grande. Et ce n'est pas, je pense, d'un objet d'art que l'on peut dire, comme des peuples, que les plus heureux sont ceux qui n'en ont pas.

Du sculpteur lui-même, dont ce christ est l'œuvre, je ne vous parlerai pas longuement. Girardon est assez connu, et son éloge n'est plus à faire. Nous l'avons tous lu dans Boileau, qui le compare, dans un quatrain bien connu, aux plus grands maîtres de l'antiquité.

Nous pouvons, d'ailleurs, l'étudier dans ses œuvres les plus célèbres, qui décorent soit le parc de Versailles, soit les monuments ou les rues de la capitale. Citons ici, pour mémoire, le Bain d'Apollon, l'Enlèvement de Proserpine, la Statue de l'Hiver et les sculptures du Bassin de Neptune, à Versailles ; à Paris, les sculptures du plafond de la galerie d'Apollon, au Louvre ; la statue du Fleuve, dans la même galerie, et, par dessus tout, le mausolée du cardinal de Richelieu, à la Sorbonne.

Le christ qui fait l'objet de cette notice n'est pas le seul qu'on doive à Girardon, mais il est, à coup sûr, le plus beau. Il est connu, dans les catalogues archéologiques, sous le nom de *Christ de Louis XIV.*

Voici comment cette dénomination se justifie.

Girardon était né à Troyes, en 1628. Son père, fondeur de métaux, le destinait au barreau et le plaça chez un procureur. Ce qu'il y étudia, je vous le

laisse à deviner, et, sans songer à médire, il m'est bien permis de penser qu'il se fût difficilement reconnu dans les méandres de la procédure, à laquelle son christ devait plus tard donner lieu. Quoi qu'il en soit, les remontrances, les menaces mêmes n'y purent rien, et il fallut aviser. On le confia alors à un menuisier sculpteur, chargé avant tout, paraît-il, de le dégoûter du métier. C'est le contraire qui advint, et le patron, émerveillé des progrès de son élève, se fit bientôt le complice de l'enfant contre le père, et obtint de celui-ci que le jeune apprenti pût enfin se livrer librement à la pratique de l'art pour l'art.

Ses débuts furent des coups de maître. Mais il est probable que sa réputation n'eût que bien difficilement franchi les limites de sa province natale, si le hasard ne lui avait fait rencontrer un homme qui ne fut pas seulement un magistrat illustre, mais aussi un zélé protecteur des lettres et des arts : j'ai nommé le chancelier Séguier ! Il vit Girardon, fut charmé de son entrain et de la vivacité de son amour pour l'art, et le recommanda à Louis XIV. On ne connaissait pas, à cette date, ce que, depuis, on a appelé le budget des Beaux-Arts. Mais la cassette royale était là, et, dans la circonstance, c'est elle qui fit les frais.

Girardon partit pour Rome, où il séjourna plusieurs années, et où il se lia d'amitié avec le peintre Mignard, étudiant avec lui les chefs-d'œuvre de la sculpture antique. « C'est là qu'il puisa l'amour des  
« belles et pures formes, qui est l'un des caractères  
« de son talent. »

Parmi les travaux exécutés après le retour en France du jeune sculpteur, et qui attestaient à la fois son labeur opiniâtre, et l'élan imprimé à son génie par l'étude des modèles de la Rome chrétienne, se trouvait un christ en ivoire qui, dès le premier jour, excita l'admiration de ses contemporains.

Il faut croire que Girardon lui-même avait conscience de la valeur artistique de son œuvre, puisqu'il ne crut mieux pouvoir témoigner sa reconnaissance au Grand Roi qu'en offrant ce christ à la jeune Reine Marie-Thérèse, à son arrivée en France, en 1660.

En voici la description aussi exacte que possible : La hauteur est de 50 centimètres. Le corps entier est d'une seule pièce, à l'exception des bras qui sont rapportés. La tête est inclinée sur l'épaule droite et, vue de ce côté, d'une expression saisissante. Les deux pieds sont fixés séparément sur une grande croix d'ébène, au dos de laquelle se voient encore trois cachets, aux armes de la Maison de France.

La perfection des formes et le fini des détails, depuis la tête jusqu'à l'extrémité des pieds et des mains, sont admirables. Comme étude anatomique, c'est impossible, croyons-nous, de rien voir de plus parfait.

Mais c'est surtout la physionomie de l'Homme-mort qui doit nous arrêter. Ses traits sont reproduits dans toute leur mâle beauté. La douleur, sans pitié, et la mort, y ont laissé leur funèbre empreinte ; mais on sent, si l'on peut ainsi dire, que

c'est une douleur et une mort volées, tant l'expression est restée et de majesté. Sous les traits de l'homme d'exhaler son dernier soupir, on voit Dieu qui survit, après avoir accompli, sa divine mission.

Les yeux sont encore ouverts, et le sentiment de douce compassion qui se lève à ce moment où tout allait être accompli, levés vers le ciel, comme pour en demander la pitié et le suprême pardon !

Sur les lèvres entr'ouvertes elle se sent que qu'on puisse saisir encore les dernières paroles de la prière du Dieu martyr, implorant de son père pour ceux qui viennent après lui, ou les derniers murmures des paroles au disciple bien-aimé, quand il lui a dit en larmes, et, en la personne de celui pour laquelle il avait voulu mourir.

Oh ! comme on comprend bien les détails de ce beau chef-d'œuvre éclairé qui animait la pensée de l'homme « admirant », a écrit Lacordaire, on sent plus qu'un homme ! Pour sûr, « foi : il a eu, en faisant ce Christ « surnaturelle. »

Ce témoignage en vaut bien un autre, il est vrai de dire aussi, en général, tout et de tous temps, c'est encore un acte moral et religieux (le mot est dans sa plus large acception), que les artistes ont trouvé leurs plus sublimes





le jour où elle franchissait le seuil Carmélites de St-Denis.

De la cellule de la pieuse fille de et à sa mort, le christ entra en la p *Louis XVI*, qui voulut, de suite, en à ses tantes, sœurs de la défunte *France, les princesses Adélaïde et*

C'est entre leurs mains, c'est de châteaux de Bellevue et de Meudon, objet fut maintes fois admiré par u du temps, le sculpteur de la famille Pajou, l'auteur de la quatrième façade des Innocents. C'est lui qui a recuei des princesses, les détails relatifs à christ, qu'il se plaisait, avec tant d'a pler, quand il était admis à l'intimité amies, détails qu'il devait lui-même l'authentique dont j'ai parlé plus ha

Survint la révolution de 1789, et l tourmente de 1792 et de 1793. Les p s'enfuir en exil, abandonnant der objets les plus précieux, toutes ces qui leur venaient de leur famille, e le christ de Marie-Thérèse et de Lou

Tous leurs biens mobiliers ou im vendus à l'encan, et c'est alors que l sition du chef-d'œuvre de Girardon sentiment de reconnaissance et d'ad la pensée bien arrêtée de le restitue quand elles rentreraient en France.

Mais, comme tant d'autres, elles revoir leur patrie ; elles mourure



lé auprès de

t souvent : «  
), à son arri  
riche, femm  
reine, il p  
Maintenon.  
à notre sœu  
St-Denis ; à  
a donné. »  
meubles e  
t été vendus  
la vente où j  
onnaissais l'  
*beau morce*

ssi à la mên  
beau, conte  
stal de roche  
et sceaux, au  
sses tenaien  
ment éman  
règle, et ab  
indres detai  
pouvait doi  
é, en 1829, l

il se rapporte.

Il ne l'achetait lui-même,  
un sentiment qui n'étonnera  
connu, et qui l'honore profo

Il se proposait de l'offrir au  
bord, le jour de sa premiè



Je j'ai voulu lui consacrer  
mon office. J'aurai atteint mon but  
en attirant à l'attention de mes  
amis les hasards de ma  
vie, et mis d'étudier l'histoire, leur  
offrant la reconnaissance que je

## JUSTICE DE ROI.

par M. G. LE VAVASSEUR.

---

« Le vieux coutumier permit  
de châtier sa femme, pourvu qu'elle  
la *meshaigner*. Voyez *Annales*  
p. 5, l. 8, tome 1<sup>er</sup>. »

(Houard, Dict. de la coutume,  
mandie, au mot M.)

Il rétien depuis quelques semaines.

Chacun eut de l'ardeur qu'ont les catéchumènes

Il voulut en un jour convertir tous les siens,

Et de païens douteux faire de bons chrétiens.

Il n'était que de sorte habile au dialogue,

Mais homme d'action. Il prit le décalogue

Et voyant au début : Tu ne voleras point,

Il se dit : Je serai sévère sur ce point.

Alors, il suspendit aux rameaux bas des chênes

Tous ses bracelets d'or, ses colliers et ses chaînes

Déflant les voleurs et narguant les méchants,

Il dit aux laboureurs de laisser dans les champs

Les contres, les liens et les socs des charrues,



Les gens de Longueville à l'épreuve du feu,  
Je ne puis être ici meilleur juge que Dieu,  
Et si quelqu'un n'est pas chrétien, qu'on le bapt  
Sans faire la grimace au brasier qu'on attise,  
Les gens de Longueville, innocents ou prudents,  
Marchèrent les pieds nus sur douze socs ardents  
Et, le troisième jour, ayant les plantes nettes,  
Ils furent reconnus et déclarés honnêtes.

— Archevêque Francon, ceci m'étonne fort.  
Que fait le dieu de mon baptême ? Est-ce qu'il d  
Sait-il que l'on nous vole et que l'on nous ranço  
Pourquoi le fer bénit n'a-t-il brûlé personne ?

— C'est qu'il n'a point touché jusqu'ici le volen  
— Ou la voleuse, dit le duc. Pour son malheur  
L'homme à qui j'ai donné cinq sols l'autre sem  
N'a-t-il pas femme ? — Oui. — Bonne ? — Hum ! q  
L'homme revint pensif, plein d'angoisse et d'ennu  
Sa femme, à petits pas, marchait derrière lui.

— Bonhomme, quand tu fus volé, je le suppose  
Ton premier mouvement fut de conter la chose  
A ta femme, à ton maître ? — Hélas ! les médis  
Seigneur, n'épargnent point les pauvres paysan

— Tais-toi. L'homme va loin quand la femme  
Moi, je n'aurais rien dit, je t'assure, à la mienn  
Et ta femme a bien pris la chose ? — D'un ton  
Elle m'a conseillé de recourir à vous

— Sans te chanter sottise ou te chercher querell  
— Oui, seigneur. — Je connais la voleuse, c'est

La femme demeura stupéfaite un instant,  
Puis se mit à pousser des cris en protestant.  
Son œil était hagard et sa voix glapissante ;  
— Moi ! je suis innocente, innocente, innocente  
Si j'ai volé, je veux ce soir être en enfer.



1

Dans son roman de Rou Wace, a chanté la chose  
Que Dudon, tout d'abord, avait contée en prose.  
Le droit que la coutume accordait aux maris  
A fait saigner les cœurs et jaser les esprits.  
Des Normands désireux d'être heureux en ménage  
L'ont cherché dans Bérault, dans Flaust et dans Bas  
Ministres sans mandat du pouvoir temporel,  
D'autres l'ont exercé comme un droit naturel,  
On a diversement conté la pastorale ;  
Mais chacun à sa guise a tiré la morale.  
La mienne est celle-ci :

Battre est un peu brutal.

Exhorter est plus doux, mais le point capital  
Est de ne point céder aux caprices des femmes.  
Il vaut mieux battre un corps que de perdre deux âmes  
L'homme de Longueville et notre père Adam,  
En des âges divers, l'ont appris à leur dam.  
D'autres y seront pris encore, quoi qu'on fasse ;  
La mère Ève a laissé des filles de sa race ;  
Certaines, jusqu'au bout, les hommes tenteront,  
Et jusqu'au bout aussi, certains succomberont.  
Pour dérober cinq sols ou pour croquer des pommes,  
Ils risqueront leur âme et la hart.

Pauvres hommes !



**Séance du 7 Janvier 1887. — Prés  
Mencey.**

Après la lecture et l'adoption  
des séances du mois précédent,  
lecture des lettres de MM. Cha  
Champeaux.

Le premier remercie la Société  
a reçu au mois de décembre der  
exprime sa gratitude à l'occasion  
aux fonctions de directeur pour l

Dans une brochure offerte par  
le Secrétaire signale une versio  
célèbre complainte *sur la m*  
*Longue Épée*, dont le texte a e  
première fois, dans la Bibliothè  
Chartes, par notre ancien directe  
Il dépose ensuite sur le Bu  
M. l'abbé Charles, du Mans, un  
généalogie de la maison du Bu  
M. Ruprich-Robert, le 1<sup>er</sup> fasci  
ouvrage sur l'architecture norma

Des remerciements seront adr  
Charles, Léopold Delisle et Rupri  
sion de ces envois.

M. Zévort, recteur de l'Acadér  
d'observations importantes qui  
haut point l'intérêt de la Socié  
ment en deux propositions distin

Dans la première, M. le Recte  
l'intérêt supérieur du développ



relatives aux exercices du tir à l'arc à la XIII<sup>e</sup> siècle. Ces pièces sont un mandement Charles VI, au bailli de Caen, du 20 mars 1324, autre mandement du même roi au bailli de Caen du 1<sup>er</sup> février 1324, expédié par celui-ci au v. de Falaise, le 28 du même mois. Le texte de ces deux documents est précédé d'une courte substantielle introduction. Ces pièces et quelques autres du même genre démontrent que, en l'ouest et particulièrement en Normandie, les concours de tir et de gymnastique ne sont pas une nouveauté datant pas précisément d'hier.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est

**Séance du 4 février 1905. Présidence de M. Monod.**

Le Secrétaire donne lecture d'une lettre postale anglaise, M. Indgson, signalant à la Société des Antiquaires de Normandie le mauvais état d'une inscription lapidaire placée à l'extérieur de l'église de Saint-Étienne, laquelle inscription fait connaître le nom de l'architecte de l'édifice.

Une Commission, composée indépendamment du Président et du Secrétaire, de MM. Émile T. Huet, vicaire de Saint-Étienne, Huet, architecte nommé à l'effet de vérifier le mérite de la proposition de M. Indgson et d'indiquer, s'il y a lieu, les mesures de préservation qui pourraient être prises.

Le Secrétaire fait connaître que le rapport



Le Secrétaire donne lecture du rapport fait au nom du Conseil d'administration sur la communication adressée à la Société par M. le Recteur de l'Académie.

Les conclusions du rapport sont mises aux voix et adoptées à l'unanimité des membres présents.

M. Gaston Le Hardy présente à la Société le texte de deux lettres inédites de Montcalm, découvertes par M. Benet, archiviste, dans les papiers du marquis de Cresnay, déposés aux Archives du Calvados.

L'une de ces lettres est à la date du 24 juillet 1757.

La seconde est à la date du 27.

Toutes deux ont été écrites au camp de Carillon.

Ces deux documents fournissent à M. Le Hardy l'occasion d'entrer dans quelques détails fort intéressants sur le caractère de Montcalm et sur les actes héroïques par lesquels il illustra sa trop courte carrière.

Depuis la lecture de M. Gaston Le Hardy, les deux lettres de Montcalm ont été publiées par M. Émile Bourgeois dans la *Revue Historique* (n° de mars et avril 1887, p. 305). Dans cet article, M. Bourgeois résume ainsi son appréciation :

« Au moment d'entreprendre sa première campagne, qui fut décisive et se termina par la ruine du fort William-Henry, la clef de la vallée de l'Hudson (août 1757). Montcalm, dans une lettre écrite du camp de Carillon, faisait connaître ses inquiétudes, ses espérances, ses efforts. Dans le succès qu'il souhaitait, il prétendait modestement que « la fortune aurait plus de part que le bien joué ».



Le succès vint dès le début, il se hâta trois jours après d'en informer le marquis de Cresnay.

Ces deux lettres sont un fragment, trop court malheureusement, du journal d'un héros à la veille de l'action, au lendemain de la première victoire.

M. Gasté fait passer sous les yeux de ses confrères les fragments d'un livre domestique d'une famille protestante de Caen, à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle. Les feuillets qui ont été conservés sont malheureusement peu nombreux et les faits qui s'y trouvent relatés peu importants. Peut-être cependant pourraient-ils fournir à celui qui les étudierait avec soin quelques renseignements utiles.

Le manuscrit appartient à M. Le Roy, marchand de curiosités, rue du Moulin.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée.

*Annexes des procès-verbaux des séances du 7 janvier  
et du 4 mars.*

**Proposition de M. Zévort, recteur de l'Académie, à la  
Société des Antiquaires de Normandie.**

MESSIEURS,

Je prends la liberté de vous soumettre quelques idées qui méritent peut-être l'attention de votre société. Vous connaissez le mouvement d'opinion qui s'est produit, il y a une quinzaine d'années, en faveur des universités régionales et qui a abouti aux décrets de juillet et de décembre 1885. Ces décrets, aucun de vous ne l'ignore, n'ont pas fait de chaque chef-lieu d'académie. un chef-lieu d'univer-

sité provinciale. Bien des causes s'opposaient à ce que ce résultat, désirable pourtant, fût atteint. En premier lieu, la dispersion des établissements d'enseignement supérieur dans différentes villes; en second lieu, l'absence, dans la majeure partie des académies, de l'une ou de l'autre des quatre Facultés nécessaires pour constituer un groupe d'enseignement supérieur. Je citerai quelques exemples pour mieux me faire comprendre. L'Académie d'Aix a des établissements d'enseignement supérieur à Aix et à Marseille; l'Académie de Douai à Douai et à Lille; Poitiers, outre ses trois Facultés et son École de Médecine, a une seconde École de Médecine à Tours, une troisième à Limoges. Rennes, outre ses trois Facultés et son École préparatoire de Médecine, a une École de plein exercice. Nantes; Caen, vous le savez, a deux Écoles de Médecine, l'une à Caen, l'autre à Rouen, et de plus dans cette dernière ville, une École préparatoire à l'Enseignement supérieur des Sciences et des Lettres. En dehors de Paris, quatre villes seulement en France, possèdent les quatre Facultés de Droit, des Sciences, des Lettres et de Médecine; ce sont Nancy, Lyon, Montpellier et Bordeaux; à Toulouse la Faculté de Médecine, créée par décret, n'est pas encore organisée. Si le mouvement d'opinion en faveur des Universités régionales continue; si d'autre part, deux villes riches et populeuses comme Lille et Marseille, réussissent à attirer elles les Facultés qui végètent dans des villes où manquent à la fois les ressources et les élèves; si en dernier lieu, Marseille transforme en Faculté

son École de plein exercice et Toulouse son École préparatoire, il y aura en tout six grandes villes en France qui rempliront les conditions nécessaires à la création d'Universités, qui auront un organisme complet d'enseignement supérieur. Le fait se produira un peu plus tôt ou un peu plus tard : sa réalisation n'est pas douteuse ; il faut l'envisager de sang-froid, en prévoir les conséquences et tâcher de les conjurer si elles sont inquiétantes. L'une des premières et des plus graves sera l'attraction exercée par les villes pourvues d'une Université. Il est certain que l'Université de Lyon, par exemple, attirera à elle une partie des étudiants de Dijon, de Besançon, de Grenoble et de Clermont ; que Bordeaux et Toulouse auront la même action au détriment de Poitiers. Rennes et Caen souffriront moins, à cause de l'éloignement de Bordeaux et de Paris ; mais Rennes et Caen n'en seront pas moins diminuées par le contraste, par la comparaison qui s'établira entre elles et les villes pourvues d'Universités. Telle sera, Messieurs, fatalement la situation dans un certain nombre d'années. Sans doute, nous pouvons compter sur l'État, pour l'atténuer dans une certaine mesure ; mais, en vrais libéraux, nous devons surtout compter sur nous-mêmes, et je voudrais, avec votre collaboration, entreprendre cette œuvre. Avec notre population de 40,000 âmes et nos ressources modestes, nous ne pouvons pas essayer de lutter avec les gros bataillons de Lille ou de Bordeaux, ni avec les millions de Marseille ou de Lyon ; ne pourrions-nous lutter avantageusement sur un autre terrain et avec d'autres armes ? Telle est la

question que je voudrais proposer à vos délibérations.

C'est un précieux avantage pour une ville que d'avoir un passé, des traditions scientifiques et littéraires ; rien de tout cela ne manque à la ville de Caen. Elle est, en outre, la véritable capitale intellectuelle de la Normandie, assez éloignée de la vallée de la Seine pour ne pas trop ressentir une influence envahissante. Enfin, elle possède des Sociétés Savantes qui pourraient, en unissant leurs efforts à ceux de nos Facultés, faire de cette ville un centre d'études locales, très actif, qui pourraient constituer une véritable Université, moins le nom. Mais le nom, vous l'avouerez, importerait peu, si nous avions la chose. Et cette chose, en quoi consiste-t-elle ? Dans une communauté de travaux et d'efforts, si intime, qu'aucune force ne se perdrait et que toutes contribueraient à la puissance morale et intellectuelle de cette ville, à la prospérité de l'Université normande. Dois-je vous indiquer les voies et moyens après vous avoir présenté l'idée générale ? Il y aurait peut-être de ma part quelque témérité à le faire. Je me permettrai pourtant d'en signaler quelques-uns, me réservant de les développer ultérieurement, si vous voulez bien donner suite à ce projet.

Vous savez que le décret du 28 décembre 1885 accorde aux Facultés réunies en Conseil général le droit d'autoriser les cours libres. Le Conseil général des Facultés de Caen a adopté un règlement très large, très libéral, qui permet à toutes les initiatives de se produire, qui ouvre à deux battants la

porte de l'enseignement libre. Cette porte, j'ai le regret de le constater, n'a pas été encombrée ; seul, un jeune et vaillant professeur du Lycée a demandé à faire un cours, et aujourd'hui il a la satisfaction de voir une douzaine d'auditeurs assister régulièrement à ses excellentes leçons d'anglais. Un cours d'anglais, c'est fort bien, surtout dans une ville qui entretient des relations constantes avec la Grande-Bretagne. Mais combien d'enseignements qui ne rentrent pas dans le cadre officiel et qui sont sans auditeurs parce qu'ils sont sans professeurs ! Il n'y a pas de chaire à Caen pour l'histoire de la Normandie, pas de chaire pour la littérature et la philologie normandes ; dans une ville, si riche en archives départementales et municipales, il n'y a pas de chaire pour la paléographie ; dans une ville où vous existez, où vous travaillez, où vous produisez, Messieurs, il n'y a pas de chaire pour l'archéologie. Ne vous semble-t-il pas qu'il serait digne de la Société des Antiquaires d'attacher son nom, au moins à la fondation d'un cours libre, subventionné par vous, si vos ressources vous le permettent, qui serait professé par l'un d'entre vous et professé avec quel éclat et quel succès ?

Il est un autre moyen, Messieurs, de parvenir jusqu'au grand public, de faire œuvre utile à tous et de contribuer au travail commun, sans rien perdre de votre autonomie. La Faculté des Lettres publie un Bulletin et des Annales qu'alimentent des abonnements et une subvention de mille francs donnée par l'État. Pourquoi ce bulletin, en élargissant son titre et son format, ne ferait-il pas une place à vos

compte-rendus comme à ceux des autres Sociétés savantes de cette ville? Est-il admissible que les Facultés de l'État, la Société des Antiquaires de Normandie, l'Académie, la Société Linnéenne, continuent à vivre isolées, séparées, sans lien commun, sans se pénétrer mutuellement? Est-il admissible que tant d'efforts soient disséminés, que tant de sérieux travaux soient perdus dans trois ou quatre recueils, au lieu de figurer dans un organe unique auquel serait assurée une grande et fructueuse publicité?

Je me garderai, Messieurs, de développer ces deux points. J'ajouterai seulement que dans deux de nos centres universitaires, à Rennes et à Nancy, on étudie déjà l'histoire locale avec le concours des Sociétés savantes; à Poitiers, on vient de créer une chaire d'histoire du Poitou, subventionnée par le Conseil municipal. Ne penserez-vous pas que l'histoire de la Normandie mérite le même honneur et offre un égal intérêt?

Il m'a semblé qu'il y avait, dans le sens que je viens d'indiquer, une œuvre de haute valeur à accomplir, digne d'une société comme la vôtre. Je n'avais qu'à poser la question : c'est à vous de la résoudre.

**Rapport fait par M. de Beaurepaire**

*Au nom du Conseil d'Administration chargé de l'examen de la proposition de M. le Recteur.*

MESSIEURS,

Vous avez renvoyé à votre Conseil d'administration l'examen d'une proposition de M. le Rec-

teur, relative tout à la fois à la création de nouveaux cours dans la Faculté des Lettres de Caen, et à certaines modifications qui pourraient être introduites dans le mode et la forme extérieure de nos publications.

Ces propositions, hâtons-nous de le dire, révèlent les intentions les plus libérales et témoignent tout à la fois du sérieux intérêt de M. le Recteur pour le développement de l'enseignement public dans la Faculté de Caen, et de son zèle pour la prospérité des sociétés savantes groupées autour d'elle. Facultés, sociétés savantes, par des moyens différents, tendent en définitive à un but commun : propager l'instruction et créer dans la cité un véritable centre littéraire et scientifique ayant son homogénéité, ses traditions, sa physionomie.

Aussi convient-il d'examiner avec un soin scrupuleux tout ce qui pourrait être proposé dans le but d'augmenter l'influence et le prestige soit de l'enseignement public, soit des associations vouées au culte des lettres, des arts et des sciences.

Ainsi que nous l'avons déjà dit, la communication de M. le Recteur comprend deux parties distinctes ; l'une ayant trait à la création de nouveaux cours, avec l'aide et sous le patronage des sociétés savantes ; l'autre au mode de publication des mémoires et bulletins de ces mêmes sociétés.

Sur le premier point, voici comment s'exprime M. le Recteur :

« Il n'y a pas de chaire à Caen pour l'histoire de  
« la Normandie, pas de chaire pour la littérature et  
« la philologie normandes ; dans une ville si riche

« en archives départementales et municipales, il n'y  
« a pas de chaire pour la paléographie ; dans une  
« ville où vous existez, où vous travaillez, où vous  
« produisez, il n'y a pas de chaire pour l'archéolo-  
« gie. Ne vous semble-t-il pas qu'il serait digne de  
« la Société des Antiquaires d'attacher son nom au  
« moins à la fondation d'un cours libre subventionné  
« par vous, si vos ressources vous le permettent.  
« qui serait professé par l'un d'entre vous avec quel  
« éclat et quel succès ! »

Nous avons reproduit textuellement les paroles de M. le Recteur. Elles attestent des vues élevées et patriotiques, et elles honorent la Société des Antiquaires par le fait même qu'elles lui sont adressées.

Nous allons maintenant vous soumettre succinctement les observations qu'elles nous ont suggérées.

Il convient tout d'abord d'écarter absolument l'idée d'une subvention que la Société fournirait pour la fondation d'un cours à la Faculté des Lettres. Quelle que fût sa bonne volonté, l'état de ses ressources lui interdit même l'idée d'une pareille générosité.

Dans une lettre adressée le 15 juillet 1886 à M. le Préfet du Calvados, j'ai fait connaître en votre nom d'une manière complète, à ce haut fonctionnaire, la situation financière de la Compagnie. Je vous demande la permission d'emprunter à ce rapport quelques lignes.

« Les revenus de la Société se composent :

« 1° Des cotisations des membres résidents et non résidents ;

« 2° Des arrérages d'une rente 3 % sur l'État ;



« 3° De la subvention du Conseil général.

« Les cotisations des membres de la Société varient par suite de l'assiduité plus ou moins grande des sociétaires résidents, et aussi par suite des décès et des refus de paiement.

« Mais en prenant pour base la moyenne des cinq dernières années, le montant du produit des cotisations brut peut être fixé à . . . 2.500 fr.

« La rente sur l'État est de. . . . . 232

« La subvention du Conseil général de . . . 400

---

« Au total. . . . . 3.132 fr.

« Les dépenses, pour traitement du concierge, ouverture du musée, médailles, correspondances, frais divers, varient de six à sept cents francs, en sorte qu'il ne reste pour les publications que 2,500 ou 2,600 fr., »

C'est vous dire qu'à moins de vouloir tuer la Société en arrêtant son fonctionnement, il est impossible de distraire somme quelconque d'un pareil budget.

Mais si l'idée d'une subvention doit être écartée, il ne s'ensuit pas que nous devons renoncer à l'espoir de voir s'établir à la Faculté des cours soit d'histoire locale, soit d'archéologie, sous notre patronage. Nous ne saurions, en effet, oublier que l'un de nos fondateurs, M. de Caumont, a professé publiquement à Caen, dès 1827, le cours d'antiquités monumentales qui a fondé sa réputation et qui a exercé en France sur le mouvement archéologique une si décisive influence. Pourquoi ce vulgarisateur actif et dévoué ne trouverait-il pas parmi nous sinon

des émules, au moins des imitateurs ? Nous adressons donc aux membres de notre Société un chaleureux appel, et nous avons l'espoir que cet appel sera entendu et provoquera de généreuses initiatives qui répondront, dans une certaine mesure, aux vœux exprimés par M. le Recteur.

La seconde proposition nous arrêtera moins longtemps. Nous la trouvons formulée en ces termes :

« Il est un autre moyen, nous disait M. le Recteur,  
« de parvenir jusqu'au grand public, de faire œuvre  
« utile à tous, et de contribuer au travail commun  
« sans rien perdre de votre autonomie. La Faculté  
« des Lettres publie un bulletin et des annales  
« qu'alimentent des abonnements et une allocation  
« de 1,000 fr. donnée par l'État. Pourquoi ce bulletin, en élargissant son titre et son format, ne  
« ferait-il pas une place à vos comptes-rendus  
« comme à celui des autres sociétés savantes de la  
« ville ? Est-il admissible que les Facultés de l'État,  
« la Société des Antiquaires de Normandie, l'Académie, la Société Linnéenne, continuent à vivre  
« isolées, séparées, sans lien commun, sans se  
« tenir ? Est-il admissible que tant d'efforts soient  
« disséminés, que tant de sérieux travaux soient  
« souvent perdus dans trois ou quatre recueils, au  
« lieu de figurer dans un organe unique auquel  
« serait assurée une longue et fructueuse publication ? »

Après y avoir longuement et mûrement réfléchi, les membres de votre commission ont pensé que le mode de publicité en commun des travaux

des diverses sociétés et des articles de la Revue académique présenterait, au point de vue de la Société des Antiquaires, les plus sérieux inconvénients et ne pouvait être accepté.

La Société des Antiquaires de Normandie, reconnue comme établissement d'utilité publique depuis longues années, a un passé dont elle a quelque droit d'être fière. Ses publications forment à l'heure qu'il est 31 volumes de mémoires, 13 volumes de bulletins. La collection complète tient un rang honorable parmi les recueils d'érudition les plus estimés ; quelques-uns de nos volumes atteignent dans les ventes des prix très élevés. Il suffit du reste de parcourir la *Bibliographie des Sociétés savantes*, que vient de publier M. de Lasteyrie, pour se rendre compte de l'importance que l'on a bien voulu jusqu'ici attacher à l'ensemble de nos travaux.

Qu'on ne l'oublie pas, d'ailleurs, la spécialité de notre recueil, consacré exclusivement à des recherches d'érudition et d'archéologie normandes, a été et est encore l'une des causes de son succès. Nous n'avons rien à gagner à juxtaposer ces travaux si particuliers à d'autres travaux d'une valeur égale ou supérieure, mais absolument différents. Les formats mêmes de nos publications ne sauraient d'ailleurs se prêter à de pareilles transformations. Nous avons, par conséquent, pensé à l'unanimité qu'il y avait lieu de persister, sans modification, dans le mode de publication qui a été suivi jusqu'ici.

Est-ce à dire qu'il n'y ait aucune suite à donner sur ce point aux idées émises par M. le Recteur ? Telle n'est pas notre pensée.

Autrefois, en effet, il existait dans le ressort de l'Académie de Caen une *Revue de l'Instruction publique*, publiée sous les auspices de l'autorité universitaire, et à la création de laquelle contribua, pour une très large part le vénérable doyen de notre Société, M. Julien Travers. Dans tous ses numéros, cette revue consacrait quelques lignes aux travaux des sociétés savantes. C'est là une tradition que la *Revue académique* pourrait reprendre. Pour arriver à un résultat utile, il nous suffirait de transmettre un extrait de chaque séance mensuelle, destinée à être inséré dans la Revue, soit au Recteur, soit au directeur de la publication. De cette manière, le public spécial auquel s'adresse la *Revue académique* serait mis au courant des travaux des sociétés savantes, et celles-ci, sans rien changer à la forme extérieure ni au mode d'émission de leurs volumes, bénéficieraient d'une large et désirable publicité. Telles sont, Messieurs, les résolutions auxquelles les membres de votre commission se sont arrêtés ; ces résolutions répondent, dans la mesure du possible, aux vœux formulés dans la communication de M. le Recteur ; nous avons l'espoir que vous voudrez bien les ratifier.

**Séance du vendredi 1<sup>er</sup> avril. — Présidence de  
M. l'abbé Monceq.**

Après la lecture et l'adoption du procès-verbal de la dernière séance, il est procédé au scrutin sur la candidature de M. Salles, ancien sous-préfet, présenté par MM. Hettier et de Beaurepaire, comme membre titulaire résident.

M. Salles ayant réuni le nombre voulu de suffrages, est proclamé membre de la Société.

Le Secrétaire donne lecture d'une lettre inédite de Bossuet, sans date, adressée à l'archevêque de Paris. Ce billet, fort intéressant par son contenu et par le personnage illustre qu'il rappelle, a été communiqué à M. de Beaurepaire par un des membres de notre Société, M. le comte d'Osseville.

M. Carel communique à ses confrères des extraits très intéressants du Cérémonial de la ville de Caen. Ce manuscrit, qui fait partie des archives, renferme des détails précieux qui ne paraissent pas avoir été utilisés jusqu'ici et dont M. Carel se propose de tirer parti.

Les passages cités par M. Carel ont une réelle importance et méritaient d'être mis en lumière.

Le Secrétaire donne lecture de diverses circulaires relatives à la prochaine réunion des délégués des sociétés savantes à la Sorbonne, et invite les membres qui désireraient représenter la Société ou faire des lectures, à bien vouloir lui faire connaître leur nom le plus promptement possible.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée.

• **Séance du 6 mai. — Présidence de M. l'abbé Moncoq.**

En l'absence du Secrétaire, M. Émile Travers fait connaître les principaux ouvrages offerts à la Société et signale tout particulièrement les envois importants faits par M. Léopold Delisle et par M. Ruprick Robert.

M. de Beaurepaire étant arrivé et ayant pris séance,

continue l'énumération des volumes qui nous ont été adressés et il appelle l'attention sur une brochure de notre confrère, M. Jules Tessier, relative à la question d'Étienne Marcel. La publication de M. Tessier est une réponse aux critiques dont son travail avait été l'objet de la part de M. Noël Valois dans dernière livraison de la Bibliothèque de l'Ecole de Chartes.

M. de Beaurepaire, à propos d'un ouvrage de M. Léopold Delisle, intitulé : *La commémoration du Domesday Book à Londres en 1886*, donne lecture d'un passage de ce travail dans lequel le savant directeur de la Bibliothèque Nationale exprime le désir de voir la Normandie organiser en 1887 une exposition à l'occasion du huit centième anniversaire de la mort de Guillaume le Conquérant. Ce passage est ainsi conçu :

« Ne serait-il pas fort intéressant de rapprocher en 1887, à l'occasion du huit centième anniversaire de la mort de Guillaume le Conquérant, dans une exposition temporaire, à Paris, à Rouen ou à Caen, toutes les pièces normandes du temps de Guillaume le Conquérant que renferment nos dépôts français, sauf à y représenter par des reproductions photographiques les documents dont le déplacement ne serait pas possible. Une telle exposition n'offrirait pas seulement un intérêt de curiosité. L'examen comparatif des chartes ainsi rapprochées aiderait singulièrement à en déterminer les dates et à discerner les originaux véritablement authentiques. »

M. Charles Hettier fait connaître que la maison manable du Mesnil-au-Val, ayant appartenu au sieur

de Gouberville, a été détruite récemment par un incendie.

D'après des renseignements fournis par M. de Chanterenne, un accident du même genre vient d'amener la ruine du modeste logis où naquit l'un des hommes qui ont le plus honoré l'ancienne Université de Caen, le maître de Daniel Huet, Antoine Halley, professeur royal d'éloquence au collège du Bois.

La maison d'Antoine Halley était située à l'entrée du bourg de Bazenville; il avait été souvent question d'y placer une plaque de marbre, pour rappeler la mémoire du célèbre régent; il n'en reste plus rien aujourd'hui.

La Société délègue, pour la représenter au prochain congrès de la Sorbonne, M. le comte d'Osseville et M. de Beaurepaire.

Le Secrétaire signale dans la section de l'architecture, au salon de cette année, des dessins qui nous intéressent, soit par le nom de leurs auteurs, soit par les monuments qu'ils reproduisent.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée.

**Séance du 13 juillet. — Présidence de M. l'abbé Moncoq.**

Après lecture du procès-verbal de la précédente séance, qui est adopté sans modification, le Secrétaire fait connaître que la cloche de Bernesq, du XIV<sup>e</sup> siècle, qui a dû être remplacée, a été achetée par M. le vicaire-général Révérony et sera conservée comme objet d'antiquité. Cette cloche, que notre

président, M. l'abbé Moncoq, nous avait s  
qu'il avait prise sous sa protection, porte u  
tion qui a été soigneusement relevée et q  
conçue : S. VIGOR. L'AN DE GRACE MIL CCCC XI.

L'estampage de cette inscription a été  
M. le curé de St-Ouen par M. Eugène J  
merciements à M. l'abbé Moncoq et à son  
correspondant, M. Jeanne.

M. Carel continue la lecture de son  
travail sur l'histoire de Caen, d'après les  
déposés aux archives municipales.

M. l'abbé Huet reçoit ensuite la parole  
tient ses confrères des inscriptions de 7  
détails révélés par M. le vicaire de St-Étienne  
faits pour piquer au plus haut point l  
des membres de la Compagnie.

La première inscription relevée par  
Huet est relative à Nicolas Levilain, ori  
La Haye-Pesnel, qui, étant curé de Te  
faire une sépulture au-dessus de laquel  
une verrière donnée de ses deniers.

La sépulture se composait d'une épi  
grâce à M. Huet, nous avons le texte int  
bas-relief sculpté où l'on aperçoit Jésus  
Vierge tenant le corps inanimé de son  
genoux, et en regard saint Nicolas, pr  
Jésus et à Marie le curé de Tessel à genc  
le l'étole et de la chape.

La verrière qui accompagnait cette pe  
ure n'existe plus, disparition d'autant p  
able que l'inscription nous en faisait c  
late avec une rigoureuse précision.





composée de MM. Dupont, Huard, l'abbé Prêtre, Président et du Secrétaire.

Cette commission devra se rendre au monument et lui soumettre ultérieurement les résolutions qu'il y aurait lieu d'adopter.

M. Le Roy fait connaître que la maison de la rue d'Armes vient de changer de propriétaire et qu'il y aurait peut-être lieu de tirer parti de cette situation pour assurer la conservation d'un intéressant spécimen de l'architecture de la Renaissance.

Le Secrétaire de la Société est chargé de recueillir des renseignements à ce sujet et de s'en occuper en relations avec le propriétaire et avec M. le Maire de la ville de Caen.

M. Gasté fait part à ses confrères de la découverte faite par lui tout récemment d'une charte de la chartreuse de la Madeleine le Conquérant. Cette charte, du XIII<sup>e</sup> siècle, a été remise à M. Béranger et déposée par lui aux archives du Calvados.

Le Secrétaire donne lecture d'une lettre de correspondance du comte de Lisle avec le duc de Maintenon et les principaux hommes de lettres de son temps de Louis XIV. Cette correspondance, communiquée par M. le comte d'Osseville, présente un sérieux intérêt historique et trouvera sa place dans notre Bulletin.

L'ordre du jour appelle le vote sur la proposition de M. Regnier comme membre titulaire et de M. Aicardi, avocat et professeur à Milan, comme membre correspondant.



travers présente à ses con-  
herches qu'il a entreprises  
il a été presque négligé ju-  
s inscrites sur les sceaux,  
poésie sigillographique.

**décembre 1887. — Présidence**

ouvrages offerts, le Secrét  
on du grand ouvrage de  
architecture romane en No  
aux XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles. Il  
an texte de la chanson des I  
lets, existe dans un man  
municipale de Rennes, pr  
le M. le président de Robl  
ne copie a été obligeamme  
it, on lit très distinctement  
eu de Roisieau, Choisiaux o  
uccessivement proposés. I  
de Rennes avait été, des 1  
la Langue par un des plu  
u ministère, M. Ramé.

arel donne lecture d'un tra  
el il fait connaître, avec les  
ide de la magistrature caer  
ville au moment de la supp  
ir le chancelier Maupeou, e  
rétablissement. Ces reche  
des documents dont il  
usage, éclairent d'un jo  
essant de notre histoire pr



# IS ET COMMUNICATION



## DOCUMENTS

IR A L'HISTOIRE DE L'ART EN NORM



## INVENTAIRE

DU

LA COLLÉGIALE D'ÉCOUIS

EN 1565

blié par **M. Armand BÉNET**,

Membre de la Société des Antiquaires,  
ure de la Société des Beaux-Arts de Cac



llégiale d'Écouis (1) fut fondée  
par Enguerrand de Marigny, l  
Philippe le Bel.

s travaux imprimés que l'on p  
n histoire (3), il faut citer le f  
arlementales de l'Eure où l'on  
documents, l'original (4) de  
n accordées par Philippe le F  
u, en février 1311 (nouveau s  
une copie informe et une tradu



« dedans ung estuite qui est de cuyr noir d  
 « batton de ladicte croche est de boys bien  
 « subtil, taillé de plusieurs ymaiges ellevés de  
 « et de la mort de Nostre Seigneur, qui sont  
 « d'or et d'azul depuis le bas jusques au hault  
 « crozillon est d'argent doré d'or et d'azul, «  
 « a dedans ung ymaige de telle qualité que  
 « feu de bonne mémoire Messire Jehan de Ma  
 « archevesque de Rouem et évesque de Beau  
 « qui sert le jour des Innocens à celluy qui es  
 « évesque et non aultrement », et « ung mictr  
 « ces apartenances, qui est de soye verte, in  
 « de plusieurs imaiges, principalement de  
 « l'un de saint Pierre, qui a son mictr de  
 « de fil d'or de Cypre, et l'autre de saint Éloy  
 deux derniers objets, grâce à un cordonnier d'É  
 nommé Allan, purent traverser sans encombr  
 période révolutionnaire, où disparut la plus g  
 partie du riche trésor dont on va lire la de  
 tion (10). Ils passèrent entre les mains d'un sup  
 du petit séminaire d'Écouis, M. l'abbé Jouen  
 plus tard chanoine d'Évreux et président de la  
 mission du Musée de cette ville, les a récem  
 légués à cet établissement avec son important  
 lection.

Notre inventaire est malheureusement inac  
 il occupe les folios 2-10 r° d'un cahier, moyen f  
 de dix-huit feuillets, dont le reste est demeuré l  
 Ces lacunes sont d'autant plus regrettables q  
 description des livres se trouvait dans la part  
 fait défaut. Mais d'autres documents, conser  
 Écouis même, peuvent servir à les combler,





non signalée dans l'état des fonds publié en 1848. — V. ment Bibl. Nat. Lat. 9785, f<sup>o</sup>s 20 et 92.

(2) Et non en 1510, comme porte le *Manuel du bibl. nor* de Frere, II. 232. — Et non plus en 1312, comme l'affi *Dictionnaire du département de l'Eure*, publié par l'impr Hérissey, Évreux, 1882, in-8<sup>o</sup>, p. 115. Ce court article sur fourmille de fautes. « La basilique (*sic*) d'Écouis fut cor en 1310. » Erreur, 1313. — Les chapelles n'appartienn « aux premières années du XI<sup>e</sup> siècle », mais du XV chapelles au XI<sup>e</sup> siècle ! dans un édifice construit au mancement du XIV<sup>e</sup> !). — Jean de Marigny, archevêque de n'est pas le père d'Enguerrand. — Ce n'est pas « la seign d'Écouis qui fut donnée en 1308 par Philippe le Bel à E rand de Marigny, mais la « haute justice » lui appartenn ses biens. Le père d'Enguerrand était déjà seigneur d'l — « Écouis, baronnie possédant haute-justice, apres passé dans plusieurs familles, était, au XVII<sup>e</sup> siècle celle de Roncherolles. » Elle y était auparavant, au XVI<sup>e</sup> comme le montre notre inventaire, comme le prouvent ment d'autres pièces, notamment l'état des maisons, m et terres labourables, baillé en 1586 par les doyen et cha de la collégiale à haut et puissant seigneur messire Cha Roncherolles, gentilhomme ordinaire de la chambre « seigneur des baronnies du Pont-St-Pierre, Escouys, M etc. Arch. dép., G. 239, n<sup>o</sup> 1. Cf. également, Charpillor (II. 20), à la fin du XV<sup>e</sup> siècle, Pierre de R., seigneur d' et Le Prévost (II. 30), Pierre III de R. en devenant propi par mariage, en 1452. Il suffit d'ailleurs pour reconnaî erreurs — il aurait suffi, pour les éviter — de suivre exac les sources imprimées que je signale dans la note suiva

(3) DUPLESSIS, *Description géographique et historique Haute-Normandie*, t. II (Paris, 1740, in-4<sup>o</sup>), p. 336-339 ; METH, *Notices sur diverses localités du département de* (Évreux, Gaillon, Château-Gaillard, Écouis), Rouen, san p. 79 et suivantes, LE PRÉVOST, *Mémoire sur quelques ments du département de l'Eure*, Caen, 1839, reprod *Mémoires et notes pour servir à l'histoire du départer l'Eure*, t. II (1864), p. 30 et suivantes ; le *Dictionna*

CHARPIL

Dans l'ou

d'intéres

d'autres

rand de l

source, l

dont le

ce dernu

du Tréso

justificat

*Annuaire*

style, da

Voici que

guerrand

1305 (V

quod nos

Marrigny

noster, n

incessant

ipsiusque

libet hab

bamus ve

seu nemo

a capella

Mesnilho

ranni qui

situatis, j

dictos bo

eximenter

quolibet

tibus nos

nem, mei

(f° 56). —

universis

de Marre

claudendi

sura mur

tione cuj

seu clausura predicta str  
cheminum vel senterum p  
unt, faciendi quoque in  
gratia, tenore presencium  
Volumus tamen quod iden  
clausura viam cheminum  
le consilio ballivi nostri Gi  
vias seu stratas, chemini  
ata fideliter necessitate et  
ocere teneatur. Quod ut firm  
n, presentibus litteris nos  
in aliis jure nostro et in or  
domini M<sup>o</sup> CCCVII<sup>mo</sup>, men  
}, traduction française). —  
Notum facimus universis ta  
os dilecto et fideli Ingerr  
Media villa, militi et camb  
cii nobis ab ipso diucius fid  
ii de Fermen cum omnib  
onem membri lorice de M

petuo concedimus tenendum ab ipso suisque  
successoribus, vel ab eo causam habituris, cum  
lorice ad unum homagium deinceps imposter  
nostris successoribus exhibendum. Quod ut perpe  
firmitatem, presentibus litteris nostrum fecimus  
lum, salvo in aliis jure nostro et in omnibus qu  
Actum apud Asnerias, anno domini M<sup>o</sup> CCC<sup>o</sup> o  
octobr. (f<sup>o</sup> 65).

(4) *Archives départementales de l'Eure*, G. 22  
sur une cote y attachée la note suivante, XVIII<sup>e</sup> s  
« peu ou point du tout util au chapitre. »

(5) On trouvera, dans le Cartulaire d'Enguerran  
d'autres documents y relatifs émanés de Philyp  
cette année 1311 (nouveau style). — I, f<sup>o</sup> 146 v<sup>o</sup> :  
hippus Dei gratia Francorum rex. Notum facimus  
sentibus et futuris, quod cum dilectus noster magi  
de Leonibus, karissimi primogeniti et fidelis n  
Navarre medicus, in augmentationem canoniar

bendarum quas fide  
Marrigniaci, miles e  
apud Escoyes, Roth  
xxx<sup>a</sup> libras annui re  
ritorio de Leonibus  
et possidere se asse  
et perpetuam clemos  
tur. redditus similis  
usus similes conver  
magistri Johannis lau  
progenitorum nostr  
Francie et Navarre re  
animarum remedium  
quod idem magister J  
tamen omni justicia,  
acquirere, quodque  
jam donatas quam c  
sibi per eundem mag  
dere, percipere et h  
quiete, absque conc  
ponendi seu prestan  
nostris successorib  
aliis et alieno in om  
litatis robur obtineat  
impressione muniri.  
M<sup>o</sup> CCC<sup>o</sup> X<sup>o</sup>, mense j  
— II, f<sup>o</sup> 144 r<sup>o</sup>. Phil  
facimus universis ta  
dilectus et fidelis Ing  
et cambellanus nost  
d'Escoyes collegiate,  
tur. annui et perpet  
piendas ad duo sca  
donec tantum redd  
per dictum militem  
eisdem fecerit asside  
nostre Johanne, qu  
progenitorum nostr

concedimus per presentes quod dictus miles, aut colle predictae ecclesie, ipsius nomine, redditum ipsum in f vel retrofeodis nostris acquirere valeat, quodque colle ipsum eundem redditum taliter acquisitum teneat ac poss in futurum, absque coactione vendendi vel extra manum : ponendi et absque prestatione finantie cujuscumque. Qu ratum et stabile perseveret, facimus nostrum presen apponi sigillum. Actum apud Fontembliaudi, anno Dc M<sup>o</sup> CCC<sup>o</sup> X<sup>o</sup>, mense febr. — III, f<sup>o</sup> 144 v<sup>o</sup> et 145 r<sup>o</sup>. Dei gratia Francorum rex. Notum facimus universis presentibus quam futuris, quod cum dilectus et fidelis li rannus, dominus de Marrigniaco, miles et cambell noster, canonicis collegiate ecclesie quam in parro ecclesia d'Escoyes, Rothomagensis dyocesis, de novo func videlicet cuiuslibet xii quadrigatas bosci, qualibet ad iij e donaverit, percipiendas ab ipsis anno quolibet in fores Basqueville juxta Layam que ibidem fuerit novissime surata, nos, quia dictus miles non percipiebat in dicta fo preterquam centum quadrigatas bosci, ad faciendum c modam suam voluntatem, ob nostre carissime consortis n Johanne quondam regine Francie et Navarre, ac progenit nostrorum animarum remedium et salutem, xliij quadri bosci ad supplendum numerum ab eodem predictis conce canonicis per presentes concedimus eisdem una cum missis c quadrigatis in dicta foresta cum et quandocu ipsis et eorum singulis placuerit capiendas absque im mento seu contradictione quacunque, set ita libere miles predictus illas c quadrigatas antea in predicta p piebat foresta. Quod ut ratum et stabile perseveret, fec nostrum presentibus apponi sigillum. Actum apud Fon bliaudi, anno Domini M<sup>o</sup> CCC<sup>o</sup> X<sup>o</sup>, mense februar.

(6) *Archives départementales de l'Eure*, G. 1827, n<sup>o</sup> 1.

(7) *Ibid.*, G. 221, n<sup>o</sup> 2. Voici des extraits de cette pièc ce qui concerne la charte de fondation de la Collég faite par Enguerrand dans l'église paroissiale : J'ordon veux que l'on dise tous les jours pour les voyageurs, pointe du jour, une messe du St-Esprit à l'autel qui est de le crucifix de la nef de l'église, et, après celle-là, une



onem. Devotionis tue sincerit  
tuis quantum cum Deo po  
Cum itaque, sicut nuper ex  
collatio prebendarum ecclesi  
magensis dyocesis, ad te tu  
pertinere noscatur, nos, vole  
tuosque heredes dominos de Marreign., qui pro t  
fuerint in dicta ecclesia plenius honorare, ut, quando  
apostolicam vobis magis graciosam senseritis, tant  
studeatis sincerioris devotionis studio revereri, quoniam  
heredes predicti prebendas, alias vicarias, capella  
quecunque alia beneficia tam a vobis quam ab aliis  
cunque personis domesticis vel extraneis in ecclesia  
dicta fundanda conferre personis idoneis, easque in  
modi prebendis, vicariis, capellanis et beneficiis per  
litteras vel mandatum nostrum instituere vel institu  
libere valeatis, non obstantibus quibuscunque consue  
tibus et juribus contrariis, auctoritate tibi presencium  
genus. Nulli ergo omnino hominum liceat hanc pre  
nostre concessionis infringere, vel ei ausu temerario co  
Si quis autem hoc attemptare presumpserit, indigni  
omnipotentis Dei et beatorum Petri et Pauli apostolorum  
noverit incursurum. Datum Vienne, xi kl. maii, pontificatus  
nostri anno VII<sup>o</sup>. — II (n<sup>o</sup> 148 v<sup>o</sup>). Clemens, episcopus,  
servorum Dei, dilecto filio Ingerranno, domino de  
gniaco, salutem et apostolicam benedictionem. Me  
devotionis exposcunt ut personam tuam nedum in  
set etiam in alius prerogativa favoris et gratie hominibus  
uis itaque supplicationibus inclinati, ut duo ex canonicis  
ecclesie sancte Marie de Escois, Rothomagensis diocesis  
dignitatem seu personatum vel officium in eadem  
continentes quos duxeris eligendos, quilibet eorum  
nam parrochiam si alia sibi canonice cor  
bere recipere possit et una cum hujus dignitate seu  
atu vel officio licite retinere, constitutione generalis  
et qualibet alia contraria non obstante, cum eis au  
postolica de speciali gratia dispensamus, proviso quod  
modi personatus seu dignitates vel officia et parr



ecclesie debitis non frauden  
eis imminens nullatenus negli  
gendum liceat hanc paginan  
gere vel ei ausu temerarie  
attemperare presumpserit, ind  
beatorum Petri et Pauli apc  
surum. Datum Avinion. iij  
anno VIII°. — III (f° 151). Clen  
Dei, dilecto filio nobili viro  
gnaco, salutem et apostol  
devotionis exposcunt ut pe  
quantum cum Deo possumu  
cationibus inclinati, ut tibi e  
ex te et ipsa natis jam et  
quem ex quondam Johann  
dignosceris, viventibus liceat  
ipsos migrare de hac vita  
eorum corpora dividantur et  
et maluerint in ecclesia sar  
gensis diocesis, et pro alia pa  
ecclesiastice sepulture, sine  
constitutione felicis recordat  
cessoris nostri, seu qualibet  
edita, non obstante, tibi et  
speciali gratia indulgemus. N  
hanc paginam nostre concess  
ratio contraire. Si quis autem  
indignationem omnipotentis  
apostolorum ejus se noverit  
iij kl. Januarii, pontificatus r

(9) *Archives départementales*  
ventaire signale les premiers  
pièce En voici d'autres : M  
Hutin, possesseur de tous l  
de donner au chapitre ce qui  
sa mort et à celle de Philippe  
terre d'Authie estimée à 187 l.  
des 420 l. promis par la fond.

5 s. 1 d. de rente sur des terres à Tou  
de Vascceuil, l'Île-Dieu, Mortemer, l  
compléter les 420 l. Pont Ste-Maxence.—  
donne des terres à Écouis pour pa  
26 décembre 1329. Philippe VI de  
Humbert de Vienne, ayant épousé C  
de Louis X, en la possession des t  
meville, comme si lad. dame vivait,  
au Parlement de Paris par Louis de  
mandait les terres du Plessis et de  
Enguerrand lui avait données par s  
Roberge de Beauvais, ou la somme  
s biens et notamment sur lesl. terr  
à foi et hommage par le roi pour l  
envoyé par le roi pour poursuivre se  
ur lesl. terres. — Août 1335. A Par  
Hienne, fonde une messe pour tous les  
solennelles de la Vierge, et pour ce  
une 60 s. parisis, au doyen le do  
risis, et à la fabrique 20 l. parisis ex  
1335. Humbert de Vienne donne cor  
me de mettre le chapitre en posses  
en l'art. précédent, ce qui fut fait pa  
novembre, le clergé et les habita  
s 1349. Philippe VI permet à Jean de  
de Beauvais, et à Robert, son frère, c  
phin de Vienne toutes les terres qu'  
lliage de Gisors, provenues d'Engue  
ion d'en faire foi et hommage à Jean  
fils, et de les donner à Ide de Mari  
é de mariage qu'elle contractait ave  
1350. Jean de Marigny, archevêque d  
son frere Robert, décédé sans enfan  
1, qui avait épousé Ide de Marigny,  
Marigny, toutes ses terres et posses  
sance sa vie durant, et la dispositio  
mme aussi la disposition de la terre d  
te avec la réversion de sesdites ter

ours  
n jo  
Noi  
350.  
arisi  
ttre  
au  
350.  
de  
ût 1  
Mari  
etc.  
Ide  
de  
re 1  
pos  
lett  
roi  
arle  
, à  
et  
, les  
firm  
préc  
illet  
noin  
gny,  
oud  
va le  
anel,  
Bout  
arge  
ont  
420  
able  
r 14  
— 8  
au

l'archidiacre du Vexin  
led. archidiacre voula  
lige à renoncer à ses  
e de notables faite par  
nneville et du Plessis  
tait apparemment pour  
t de Paris, suivant le  
t G. 229. 11 novembre  
oble homme Jean de Ma  
one, et Marie de La M  
de Marigny, écuyer, le  
l'église N.-D. d'Écouis,  
ches, moyennant 79 fr.  
an pour lesd. mariés  
« Et pour ce faire allu  
authel quatre sierges  
sa femme, brulans à  
trépasement desdits n  
n drap d'or ou de soye  
a tombe d'iceulx marié  
etc.

Prévost (Notes, II, 32), i  
es d'argent. On peut v  
ntéressante descriptio  
M. Le Prévost a recon  
ite sur l'identification  
marqué que le marteau  
naissant aucune circon  
Marigny ou à l'église  
mitre la présence de l'e  
'il prend pour un mart  
doit pas voir dans ce  
de Beauvais. Notre in  
— M. Le Prévost com.  
rès lequel la crosse a  
ny, mais à saint Aubin.



s, nappes des aultres extencilles de li  
 mme aussi les étui  
 um en son endroict,  
 s d'érain, encenciers  
 tain et aultres vaisse  
 inventayre des libv  
 chozes servantz à dire  
 rnellement faict et  
 st déclaré et mis par o  
 e tout fait pour sca  
 , uzé et non uzé, p  
 e advenu aux église  
 esquelz biens ains

gâts commis aux archive  
 ment de Rouen, en date  
 ntée par les doyen, char  
 e N.-D. d'Écouis, diocèse  
 s troubles et guerres civ  
 e royaume, principaleme  
 1561, les lettres, titres e  
 s, dignités et libertés de  
 is et égarés, les autres  
 is de guerre qui ont ten  
 e dans l'enclos de ladite  
 à raison de quoi les re  
 épendant de ladite églis  
 desdites lettres, ont de  
 reconnaître ni payer lesd  
 nt moyen de satisfaire au  
 qu'il convient faire jou  
 service divin . . . . .  
 ur produire leurs quitta



es de toille jaulne, ayan  
ne grosse bouffe de fil d  
chapperon par derrière,  
lesdictes chappes armoyés des armes du fon  
et moytié des armes de feu Madame Si  
de Gysancourt, femme et espouze dudict  
Heugueville, lesdictes chappes ont estez fa  
Paris et servent aux festes les plus sollemnez  
et célébrer le divin service, tant à matines  
vespres.

4. *Item*, troys aultres chappes, fasson de B  
qui sont de vellours noir, orfretz de damas  
figuré avec le chapperon de fleurs de lys de  
de Cipre, doubletz de toille rouge avec leur  
vertures et manteaux de toille jaulne, aya  
derrière les armes du fondateur, et servent le  
chappes aux obitz du Roy et de la fondation.

5. *Item*, troys aultres chappes de vellour  
semez de estoilles d'or de Lucque, orfretz de  
de Lucque, avec le chapperon, où il y a plu  
ymaiges ellevez pourtantz par derrière les  
armes de Chastillon, le tout doublé de toille  
et servent lesdictes chappes à d'aulcunes fe  
lennes et octaves d'icelles comme Pasques, l  
thecouste et le Saint Sacrement de l'autel.

6. *Item*, deulx aultres chappes anglois  
vellours violet, semetz de fleurons d'or  
d'une fine soye ayantz les orfretz et le cha  
de derrière de drapt d'or frizé à fleurons de v  
cramoizy avec une frange de fil d'or de Ci  
bas dudict chapperon, et sont doublés de  
bleue, et servent lesdictes chappes aulcu



aux festes sollenn  
chappes comme la

7. *Item*, une a  
rouge cramoisy, a  
margueritez, qui  
chapperon de me  
l'anunciation Nos  
Chastillon, et est  
fretz de toille roug  
et sert pour la tierce

8. *Item*, troys  
figuré qui comme  
orphetz et chappe  
de Lucque, imag  
estant doublés de  
chappes au cinq fi

9. *Item*, troys a  
noir figuré double  
et chapperons de  
lours cramoisy, e  
d'aulcuns obitz so

10. *Item*. deux  
qui sont figurés d  
aux chapperons d  
avec les orphetz c  
examinés, et sont  
aux festes treples

11. *Item*, deux  
semetz de fleurs  
nombre, ayant le  
ancienne, double  
lesdictes deux cha

12. *Item*, deux aultres chappes assès usez et dépourtés qui sont de toille d'or de Lucque qui est faulce, les orphetz avec les chapperons sont de satin de burge bleu doublés de toille rouge assès endommagés, et servent lesdictes chappes à la feste dominicalle et aulcunesfoys à celle qui est du tier respond. Il seroit bon d'en avoir d'aultres pour servir ausdictes festes.

13. *Item*, troys aultres chappes de satin blanc de burges ayantz les orphetz et chapperons de satin rouge figuré, doub[le]etz de toille rouge, qui servent la feste des vierges et au samedi quand on fait de *beata*.

14. *Item*, troys aultres chappes de demye ostade noyre ayantz les orphetz et chapperons de damas rouge figuré, qui sont doublés de toille rouge, et servent aux petits obitz dangereux qui sont à nouvelles lessons.

Voilla toutes les chappes tant bonnes que mauvaises que nous avons trouvez en l'église de céar depuis le désastre advenu.

15. Après les dictes chappes inventoriez, avons trouvé en ung coffre bien ancien la cotte d'arme qui souloit pourteur messire Anguerran de Marigny nostre fondateur, que Dieu absouille ; icelle cotte est de soye perse figurée, estant faicte à l'esguille sur le mestier, armoyée des ces armes devant et derrière, et sert ladicte cotte à parer le lieu où l'on met reposer le *corpus domini* sus le grand autel le jour et les octaves du Saint Sacrement.

16. *Item*, avons trouvé une croche dedans un estuite qui est de cuyr noir dont le batton de ladicte



orfretz de fil d'or de Cypre avec yma semblable dorure pourtant sus le de du fondateur, le tout doublé de to leurs manteaulx de toille jaune, f augmentée de nouveau.

20. *Item*, une aultre chappelle de fasson de Rouem, guarnie de chazul damaticque avec deulx estolles et tro les orfretz de damas blanc figuré, de lys de fin or de Cypre où sont mi les armes dud. fondateur, et sert le aux obitz du Roy, du fondateur, trépassés (1).

21. *Item*, une aultre chappelle de cramoisy où il y a chasuble, tunicqu guarnie de deulx estolles et troys blable vellours, ayant les orfetz de fin or de Cypre, semetz de marguerite armoyez par derrière des armes de de Roncherolles avec l'aliance de Cl ladicte chappelle à d'aulcunes festes s le jour le requiert.

22. *Item*, une aultre chappelle de semée de estoilles d'or de Lucque, a de fil d'or aussi de Lucque avec in plusieurs sorte, et est guarnie de cha

(1) Cf. *Archives départementales de l'Eure* ficat du 18 avril 1656, où il est parlé «  
« velours noir enrichis en fleurs de lys d'or  
« les 4 obits solempnels pour le Roi qui se dis  
Quatre-Temps.

et damaticques avec deux est semblable velours où il y a bout des manches et au-dess

23. *Item*, une aultre chapp gris brun guarnie de chazuticque avec les orfretz, le t et d'argent, et est le chazubl sur le noir, le tout armoyé de Monsieur de Henguevil de Roncherolles, qu'il don fabricque.

24. *Item*, une aultre chapp assés dépourtée où il y a damaticque, ayant les orfretz toile d'or bien riche, guarn troys fanons de semblable ve

25. *Item*, une aultre chasuble, tunique et damaticque troys fanons, les uns rouges, les autres noirs, le tout est de fil d'or et d'argent broché dessus satin tenné ayant petis paremens aux aubes et au-dessus des émitz armoyez par derrière des armes de Chastillon.

26. *Item*, une aultre chappelle de soye perse semée de fleurs de lys doublée de toile rouge, où il y a chasuble, tunique et damaticque, deux estolles et troys fanons, et sert ladicte chappelle aux festes doubles.

27. *Item*, une aultre chappelle fournye de chasuble, tunique et damaticque avec deux estolles et troys fanons qui est de satin blanc de burges, ayant les orfretz de satin rouge figuré, doublée de toile

rouge, et sert icelle chappelle aux festes des vie  
et au samedi quand on faict *de beata*.

28. *Item*, une aultre chappelle guarnie de  
suble, tunique et damaticque, avec deux estoll  
troys fanons, qui est de demye ostade noire, a  
les orfretz devant et derrière de satin rouge fig  
le tout doublé de toile rouge, et sert ladicte ch  
pelle aux petits obitz dangereux.

29. *Item*, une chappelle de damas blanc fig  
assez dépourcée, guarnie de chasuble, tunicqu  
damatique avec deulx estolles et troys fanons, p  
mens des aulbes au bout des manches que au-de  
des émitz, le tout bien examiné, et seroit bon  
avoir ung aultre pour les festes Nostre-Dame.

30. *Item*, une aultre chappelle guarnie de  
zuble, tunique et dalmaticque, qui est de t  
d'or faulce, ayant les orfretz devant et derrière,  
sont de plusieurs pièces figurés sans aucun im  
avec deulx estolles et troys fanons de diverse s  
le tout fort usé et examiné, et sert ladicte chap  
par chascun jour à la férie et aux festes de t  
lessons, il seroit bon d'en avoir une aultre.

Ensuivent les chazubles simples servantz à la  
à dire par chascun jour les messes :

31. Premièrement, avons trouvé ung chasuble  
est de soye blanche, semé de fleurs de margue  
en soye rouge de fil d'or de Cypre, guarney  
estolle et son fanon, ayant par derrière une c  
saint André avec le parement de l'aube doubl  
toile bleuee, pourtant les plaines armes de  
maches et Feccan.

3  
me  
de  
gua  
toil  
arn  
loz  
sai

3  
ten  
d'u  
qu  
d'u  
flei  
doi  
poi

3  
vic  
il  
dei  
d'u  
no  
au

3  
da  
ori  
ble  
cu

3  
est  
rot  
im

les orphetz guarney d'un estolle et son icelluy à dire et célébrer la messe Nos chascun jour.

37. *Item*, ung aultre chasuble qui noire doublé de toille rouge, ayant devant et derrière de toille d'or faulce pièces assés uzé et dépourté, et sert ice par chascun jour estant guarney d'estolle à dire par chascun jour les obitz fériau

38. *Item*, troys aultres chazubles sem l'aultre guarneys de troys estolles et fano soye perse semez de fleurons qui sont Lucque doublés de toille rouge ayant et la croix de derrière de sarge rouge, chascun jour aux chappelles de la nef subles ont estez faictes d'une chappelle estoille qui servoit à la férie anciennem fort endommagée, et du milleur d'ic ces troys chasubles qui servent à dire basses messes de fondation ainsy com dict.

39. *Item*, ung aultre chasuble qui blanc (1) figuré doublé de toille bleue et dépourté par devant et a les orphetz et derrière d'imaiges ellevez pourfillez de fil plusieurs couleurs, icelle chasuble sert ment à dire la messe Nostre Dame.

40. *Item*, ung aultre chasuble assé pourté principalement par devant, qui rouge ayant les orphetz de sarge ve

(1) Ces deux mots en interligne après surchu



toille noire guarney d'un estol  
sont de soye rouge pourfilletz c  
les deux chazubles ci dessus

44. *Item*, en faisant ledict inv  
s robes servantz à l'imaige  
t filz Jesus.

a première est de vellours  
rons de couleurs avec ung  
is qui est aussi de vellours  
a seconde robe est de toille  
sert aux dimanches et au  
epmaine ;

a tierce robe est de toille  
lipre bordée de vellours  
ée et couverte de plusieurs  
re où il y a en escript au b  
*e partum, virgo in partu*  
e une robe pour le petit Je  
gent assès ample, le tout c  
lette, le toutl pourtant les  
st la dicte robe fort riche,  
le seigneur de Heugueville  
cherolles, chevallier, patro  
cinq cens soixante.

2. *Item*, avons trouvé ung  
de vellours noir doublé  
grand croix au milleur d  
donna feu Madame Susa  
son vivant femme et espou  
igueville, laquelle trépassa  
mil cinq cens cinquante  
nt armoyé de costé et d

ladicte deffuncte sert à faire représenter l'obit du fondateur, du Roy, et de l'obit noynes qui ce dict le lundi d'après les quat de septembre.

43. *Item*, ung aultre grand drapt des qui est aussy de vellours noir assés uzé et doublé de toille noire qui a une grand milleur de satin blanc figuré, armoyé des la maison de Heugueville, et sert le dict d'obit qui sont fondez de la dicte maison.

44. *Item*, ung aultre grand drapt aussy passés qui est de demye ostade noire de toille semblable, ayant une croix au milieu et de travers de demye ostade blanche, ser obit communs où il y a représentation.

45. *Item*, ung aultre grand drapt en fassément d'autel par ault doublé de toille n une petite croix au milieu qui est de taffet qui (1) sert au grand autel depuis que la Pa entrée jusques au samedi de Pasques que le jour des trépassés.

46. *Item*, avons trouvé ung poille ou au une courtine, qui est de velours gris brun lettres d'or et d'argent avec des ronches d frangée de costé et d'aultre devant et de fil d'or et de fine soye blanche, doublée par d bonne soye rouge et par dessus soustenues de toille bleuee, armoyée des armes de Heu donné par icelluy signeur par dévotion, et s

(1) Ici les mots suivants raturés : est frangé de l noir.

poille ou courtine le jou  
pourter le *corpus Domini*

47. *Item*, une aultre pe  
et fasson ci dessus qui est  
ou environ, semée de (1) t  
ronches blanches et jaulne  
de Heugueville, à present l  
pour reposer le *corpus Dom*  
jour et les octaves du saïn

48. *Item*, ung parement  
lours gris brun semé de se  
d'or et d'argent doublé de  
dessus.

49. *Item*, ung aultre bes  
bas des doubliers du grand  
brun cramoisy doublé de  
franges qui sont meslez d  
soye vermeille, qui est re  
sont de fin or de Cypre, ay  
croix d'or, armoyé au de  
fondateur et Madame Susa

50. *Item*, ung aultre pa  
qui est de vellours noir ne  
ayant aux deux boutz les e  
à mettre au bas des doub  
parer au jour d'aucunes b

51. *Item*, ung aultre p  
dépourté qui est de satin  
fleurons de fine soye de  
guille, ayant au millieur

(1) Ici le mot *lettres* raturé.

enant son petit filz Jesus de sen  
sert de parement au jour des

ng aultre parement assès usé  
rt à toulx les jours et ne bouge  
grand autel au bas de la nap  
e burges rouge semé du non de  
u milleur du bas une coronne bl  
de toile noire.

ng aultre grand parement qui  
l'argent figuré et enrichi de plu  
z de la passion de Nostre Signe  
r dudict parement ung ymaige  
tient son jugement, estant dou  
icelluy parement sert le joi  
à la devanture du grand aute  
lt.

ng aultre grand parement semb  
is qui est de toile d'or et d'argen  
sieurs imaiges ellevés, doublé d  
illeur duquel il y a ung grand  
atherine, et sert à parer le des  
ssiet le prebstre, diacre et souf  
nues festes, et n'y a que ces de  
nce.

g aultre parement d'autel faict d  
le demye ostade noire doublé d  
ivre de sa grandeur la devantu  
et a une croix au milleur de  
e (1), et est frangé de franges q

suivants raturés : doublé de toile roi

de blanc et de noir, servant au grand autel les jours de la Passion et des Trépassés.

56. *Item*, ung aultre parement pour la devanture du grand autel servant à toulx les jours, qui est de toile d'or faulce sans frange, ayant les deux boutz de satin de burges bleu environ d'un pied.

*Item*, ont esté trouvez les estuictz avec leurs coporaulx mitz ensemble comme il s'ensuit. Premièrement :

57. Ung grand estuict couvert de satin rouge tissu de fil d'or de Cypre avec fleurons figurez, ensemble le couvretoyr du calice de satin blanc tissu de fil d'or, ayant par dessus escript en lettres de fil d'or *Jesus Maria* bourdé de fil de soye.

58. *Item*, ung aultre estuict couvert de soye bleuee en carreaux qui sont de plusieurs couleurs, estant d'or de Cypre, armoyé des armes de Gammaches et son alliance, assez riche et beau.

59. *Item*, ung aultre estuict assès ancien qui pourte ung lac de soye où il y a dessus en lettre d'or de Lucque *Jesus Maria*, couvert.

60. *Item*, ung aultre estuict qui est de damas blanc figuré, faict de nouveau, couvert de troys fleurs de lys qui sont de fin or de Cypre.

61. *Item*, ung aultre estuict ou corporalier couvert de velours cramoyssi assès usé, où il y a escript par dessus *Jesus Maria*.

62. *Item*, ung aultre estuict couvert de vellours pertz avec son corporalier.

63. *Item*, ung aultre estuict couvert de soye blanche semé de fleurs de marguerites à fermant d'argent doré d'or.

64. *Item*, ung aultre estuict assès usé et qui est couvert de fleurs de lys partoult.

65. *Item*, quatre corporaliers ou aultre tuictz qui sont couvert de tripe de vellours

66. *Item*, ung aultre estuict couvert de d'épourté tissu de tripe de vellours rouge des armes de Rambures et son alliance.

Toulx lesquelz estuictz sont guarnys de cc chascun à part soy, et oultre iceulx fourn trouvé encores vingt corporaulx tant b mauvais.

67. *Item*, six couverturés à calice dont l'u est fort beau, qui sert aux bonnes festes, aultres sont telz quelz.

68. *Item*, une paix d'ivoire ayant pour fl crucefix qui est guarney d'argent.

69. *Item*, a esté trouvé aux chappelles huict rideaulx avec quatre paremens du haultel en bas, qui sont les ungs de couleur rouge les aultres de bleu, tant les rideaulx que paremens sont frangés et servent par chascu

70. *Item*, avons trouvé sus le grand a tapis de drapt vert de deux à troys au couvre ledict aultel et sert à toulx les jours

71. *Item*, ung aultre tapis assès grand q gros violet de troys à quatre aulnes, es l'autel du chappitre pour apposer dessus mens et aultre choze, et ne bouge de là.

72. *Item*, ung aultre tapis vert de deu qui est dessus le banc attaché où l'on cc l'introite de la messe.

73. *Item*, cinq pendans de taffetas r

siziesmo a esté prins et perd  
lesdictz pendans servent aut  
jour des bonnes festes et sont  
et n'y en a qu'un qui oit des

74. *Item*, ung voile de t  
tire sus le pertz, presque se  
frangé de soye rouge guarney  
de cuire, et sert en karesme  
cœur.

75. *Item*, six aultres pende  
rouge et verte frangés de tell  
vant toulx les jours autour  
aneaux par toulx.

76. *Item*, six aultres penda  
sont frangés de fil blanc, et r  
des aneaulx, et servent en l  
grand autel et non aultreme

. . . . .

Cahier, moyen format, de 18 feuil  
portant, au f° 1, la mention suiv  
*fabrique*, et au f° 2, en marge : *f  
brique* (également d'une main po

Archives départemen

## NOTICE

SUR LA

D'UN DOLIUM A FLACQ

de VILLE-D'AVRAY.

---

Énumération des objets renfermés dans le dolium que j'ai découvert à Flacq, je pense que ce petit travail, utile de réunir en quelques lignes les connaissances, peut se rapporter à l'histoire des dolia faites dans ces grands vases de terre cuite. Je me rends compte, par ce travail, de ma découverte.

NOTICE SUR LES DOLIUM.

Les dolia de dolium : celui de Dio Cassius (l. Sat. XIV, p. 308), qui est un dolium d'oreillons.

Le dolium *demersum*, *depresum*, *defossum*, qui a la base en pointe (1). Plinius nomme *dolium fictile* le dolium en terre cuite.

D'après une inscription relevée sur un dolium

(1) *Dict. des Antiquités romaines et grecques*, par André Rich.



la ville d'Albani, le dolium contenait dix-huit amphores (1).

En 1780, dans le Grand-Étretat, au lieu dit la Haye-au-Curé, on trouva un dolium contenant une urne en verre bleu remplie d'os brûlés.

M. Dubocage de Bléville vint, au XVIII<sup>e</sup> siècle, faire à Grainville-l'Allouette une fouille qui lui donna en un seul jour, dans un espace de six toises en carré, cent cinquante vases en terre et en verre, au nombre desquels étaient sept dolium de 0<sup>m</sup>,66 de hauteur sur 0<sup>m</sup>,60 de large. Chacun de ceux-ci contenait une urne d'un beau verre épais et de couleur verte (2).

En 1833, un dolium fut trouvé à La Cerlangue, dans la terre de M. Yon, au hameau du Claque, où il se trouvait, dit-on, au milieu d'urnes cinéraires tombant de vétusté.

En 1835, à St-Denis-le-Thiboult, on trouva dans une prairie un beau dolium en terre cuite renfermant une urne en verre de forme carrée, haute de 0<sup>m</sup>,32, contenant les os brûlés d'un adulte. Ce dolium avait 1<sup>m</sup>,73 de circonférence. A côté, on a rencontré une autre urne en terre, qui a été brisée par les ouvriers (3).

La même année, un dolium en terre cuite fut trouvé à Yébleron.

Un autre dolium fut trouvé, en 1844, dans le

(1) Deville, 1842.

(2) *Normandie souterraine*, par l'abbé Cochet, p. 123.

(3) *Répertoire archéologique du département de la Seine-Inférieure*, p. 294.

terrain du sieur Bachelet, et à une faible profondeur. Il était haut de 0<sup>m</sup>,61, large de 0<sup>m</sup>,52, et avait un bouton pointu à la base.

En 1851, en faisant un chemin dans le bois de Loges, on découvrit un dolium rougeâtre, haut de 0<sup>m</sup>,70 et large de 0<sup>m</sup>,50, dont l'ouverture avait été violemment élargie. Il renfermait une belle urne en verre, contenant elle-même des os brûlés. Cette trouvaille engagea l'abbé Cochet à faire des fouilles et il reconnut ainsi un cimetière romain de 16 mètres de long sur 8 mètres de large. Il en tira cent vingt vases, dont cinquante contenaient des os brûlés. Parmi ces vases se trouvaient trois doliums à peu près semblables à ceux trouvés ailleurs.

M. Davois trouva aussi à Lillebonne un dolium ayant 1<sup>m</sup>,90 de circonférence (1).

En 1852, M. Bettencourt a rencontré, tout près du point où la voie de Dreux passait la Seine, sur la pente du coteau qui sépare le presbytère de l'école de St-Maurice-d'Ételan, un dolium semblable à ceux de Lillebonne, mais légèrement ouvert au sommet pour laisser entrer cinq vases funéraires (2).

En 1862, à Rançon, on trouva en face l'église un dolium contenant un petit vase noir et des os brûlés. A droite et à gauche, se trouvaient des urnes cinéraires. Ce dolium, déposé à Rouen, a 0<sup>m</sup>,61 de hauteur sur 1<sup>m</sup>,85 de circonférence.

En 1865, on trouva à Quincampoix, en défrichant un bois, un dolium en terre cuite contenant un

(1) *Norm. souterraine*, p. 108.

(2) *Id.*, p. 122.

de l'  
elle  
B, 2  
1 te  
7  
Ca  
ngl  
erv  
; el  
bou  
n q  
ach

part  
ns,  
eme  
l qu  
ser  
iter  
ime  
sen  
con  
dola  
nt c  
sau  
rti  
dan  
pe

toir  
p.  
. 50

1<sup>m</sup>,50 de circonférence et portant d  
C'est peut-être une des dernières inc  
ce genre, car cette sépulture de Nér  
époque où Tétricus déposa dans  
dolium les cendres de Mertorix, et je ne sais  
depuis, on a fait encore usage de ce mode  
sépulture.

Comme on peut le voir, les dolium ne figure  
qu'en très petit nombre dans les sépultures à inc  
nération, et généralement ils ne renferment qu'u  
urne en verre avec un vase contenant fort p  
d'objets.

#### DÉCOUVERTE DU DOLIUM DE FLACQ.

Le 21 mars 1882, en allant visiter, au Flacq (1)  
des ruines gallo-romaines que le mascaret venait  
mettre à découvert et qu'il a déjà enlevées, j'aperç  
dans le talus d'une route nouvellement faite  
débris de poterie épaisse. Reconnaisant à sa for  
qu'il provenait d'un vase de forte dimension,  
fouillai avec la lame de mon couteau. Dès les p  
miers coups, je fis sortir de la terre argileuse c  
boutons, appelés ordinairement jetons ou tali, te  
empâtés de terre, car il pleuvait.

Je trouvai bientôt d'autres fragments du vase q  
je reconnus être un dolium fctile en terre rougeât  
malheureusement en partie écrasé et rempli  
terre, mais contenant aussi une foule d'objets d'

(1) Le Flacq est un petit hameau, situé sur la rive gauche  
la Seine, dans la commune d'Aizier, arrondissement de Po  
Audemer, et au pied de la forêt de Brotonne.

grand intérêt, qu  
essayer de faire l

Ce dolium se t  
deur, et son ouv  
comme les Gall  
ment, il s'était r  
que l'orifice en :

outre, le poids du sol, et peut-être celui de cons-  
tructions aujourd'hui disparues, contribuèrent à  
l'écraser en partie. Par un curieux hasard, les ou-  
vriers qui ouvrirent cette route effleurèrent de leur  
pioche ce dolium, auquel ils ne firent pas attention,  
vu qu'il était, comme je viens de le dire, rempli de  
terre semblable à celle qui l'entourait.

*Dolium* (pl. I, n° 1). — Je pus reconstituer ce do-  
lium, quoique avec beaucoup de peine, car il étai  
brisé en plus de cinquante morceaux.

Ses dimensions sont 0<sup>m</sup>,60 de hauteur sur autan  
de diamètre extérieur, comme celui trouvé par  
l'abbé Cochet, en 1853, dans le cimetière de Lille-  
bonne.

Sur les deux côtés se trouvent, vers le haut, près  
de l'orifice et en opposition, deux sortes d'oreillons  
peu proéminents ; à la base, un bouton pointu.

Comme je l'ai dit, le dolium de Flacq avait tout le  
côté tangent au talus de la route complètement brisé  
et aplati ; mais l'autre, celui qui se trouvait dans  
l'épaisseur du sol, était en place, quoique fendu en  
bien des endroits. Au milieu de ce dernier côté se  
trouve une ouverture circulaire de 0<sup>m</sup>,10 de dia-  
mètre. Cette ouverture, quoique paraissant faite de  
prime-abord assez grossièrement, date de l'époque

où la sépulture a eu lieu, et de plus, il est facile constater, par la manière dont les bords ont brisés, que cette ouverture a été exécutée avec certain soin et avec intention. Maintenant, quel est le but de cet autre orifice ? Avait-il été fait antérieurement à l'usage final qui lui était réservé, ou l'avait-il été, au contraire, pour donner plus de facilité dans l'accomplissement des détails de la cérémonie funèbre ? Je ne saurais le dire. Cependant, la profondeur du vase n'étant que de 0<sup>m</sup>, 6 était bien facile d'y déposer au fond, sans les laisser tomber, les divers objets qui composaient le mobilier funèbre, et cela à la main, par l'ouverture supérieure qui était plus grande que le trou latéral.

Je me bornerai donc à constater l'existence d'un trou fait intentionnellement, sans en chercher davantage le but.

Si le dolium de Flacq ressemble à la plupart d'autres par ses dimensions, il en diffère par la grande quantité d'objets qui s'y trouvaient, et dont voici le détail :

NOMENCLATURE DES DIFFÉRENTS OBJETS CONTENUS DANS  
LE DOLIUM DE FLACQ.

Nombre  
d'objets.

- 581 Boutons ou tali en os.
- 15 Boutons en bronze émaillés.
- 2 Boutons en bronze représentant des lions.
- 7 Petits boutons coniques en bronze.
- 3 Boucles en bronze.
- 2 Strigiles en bronze.
- 1 Tête de vis d'un tour en bronze.

**Nombre  
d'objets.**

1 Pointe du tou

2 Objets indéte  
probableme

4 Fibules en br

3 Monnaies ron

7 Bagues en br

1 Petite boîte re  
en relief su

1 Sorte de tube

2 Sonnettes en

2 Sonnettes en

3 Outils ou poi

1 Morceau de l

1 Poignée en b

Divers outils de

1 Tablette en n

1 Vase ou coup  
miettes.

2 Petits morce

9 Perles de col

Enfin, un coffret  
et divers autres ob  
et qui, au mome  
séparés, tels que d  
serrure en fer ave  
rure en bronze, cl  
1 clou en fer, 80 cl

En considérant tous ces débris, ayant fait partie  
du coffret, comme ne constituant avec lui qu'une  
seule unité, nous avons un chiffre de 657 objets ren  
fermés dans le dolium. C'est un total énorme, qu  
doit rarement avoir été atteint. |

Le dolium contenait en outre des ornements. Ces débris, quoique peu nombreux, permettent toutefois de voir qu'ils provenaient d'une femme ou d'un jeune homme, mais ce sont les objets du mobilier funèbre lèvent le doute clairement que c'était une femme ; en effet, les bagues que j'ai trouvées dans ce dolium devaient, d'après leurs dimensions, appartenir à une femme ; de plus, le collier de perles avait la même destination. Les outils dont on se servait, et qu'on avait ensevelis avec elle, attestent en outre que ce devait être une ouvrière, une tourneuse de boutons (1).

Ainsi que je l'ai dit plus haut, cette sépulture fermait principalement des boutons. Ces boutons, quoique de plusieurs formes, ont généralement ce qu'on appelle des têtes de clous ; l'usage de ces têtes ? Parmi les divers objets trouvés à Lillebonne par M. Deville, on remarque un jeton à jouer en os ; ce jeton a été trouvé lui-même dans le cimetière d'enfant. « un petit coffret de bois recouvert de têtes de clous ; dans celui-ci se trouvait un double jeu de dés et 25 jetons en os, entièrement semblables à nos pions de trictrac. Le fond en est uni, mais le couvercle est orné de trois cercles tracés en creux ; ils paraissent avoir été faits au tour ; ils pourraient encore servir aux dames (1). »

Or, le talus ou jeton en os repré-

(1) *Norm. souterr.*, 119, pl. V, fig. 4.



Cochet est identiquement semblable au plus grand nombre de ceux que j'ai trouvés dans le dolium de Flacq !

La découverte faite à Flacq est intéressante, non seulement par le grand nombre d'objets qu'elle a fournis, mais encore parce qu'elle nous présente des échantillons d'une industrie gallo-romaine ou gauloise, échantillons qui démontrent que même les vulgaires boutons en os, percés de cinq trous, en usage aujourd'hui, étaient également connus dans notre région, il y a 1600 ans.

Ces boutons ont été façonnés au tour et sciés. Je crois avoir retrouvé des débris du tour employé à cette fabrication ; dans tous les cas, j'ai reconnu au milieu des objets placés dans le dolium un fragment de scie qui a dû servir aussi pour le travail.

Le plus grand nombre de ces boutons ou *tali* affectaient la forme de disques et ressemblaient à de petits palets du jeu de dames. Un de ces *tali*, plat des deux côtés, était, ainsi que nous l'avons déjà dit, percé de cinq trous, comme nos vulgaires boutons en os. Un certain nombre de ces *tali* pourraient toutefois être rangés dans un groupe à part ; ils sont, en effet, plats d'un côté et à peu près hémisphériques de l'autre.

La présence d'un bouton percé de cinq trous est assez insolite dans une sépulture. Cela tient probablement à ce que des objets de ce genre, cousus aux vêtements, ont été généralement incinérés avec eux, ou peut-être aussi à ce que, par leur insignifiance, ils ont échappé jusqu'ici aux regards des explorateurs (pl. I, n° 2).

les cas, leur présence est connue par un échantillon certain, et il y a eu à se douter de la destination de la plupart des trous et non trous, comme nous le verrons, que notre sépulture renferme des objets en métal ayant incontestablement une destination (pl. I, n° 2).

Outre les os, j'ai en effet recueilli dans la sépulture quinze beaux boucles de ceinture le dessus garni de rainures circulaires remplies d'émaux de diverses couleurs. Parmi eux se trouvaient d'autres boucles de ceinture, un ornement et une paire de boutons de ceinture représentant deux lions couchés. On trouve aussi des perles formées de petites perles en verre (pl. I, n° 6).

Les accompagnent : quatre en bronze rehaussé d'émail.

Autres objets, j'ai à signaler une fibule et une petite boucle incomplète et une petite boucle incomplète en bronze provenant de l'armature d'un coffret. On trouve aussi la forme d'une fleur de lys

sept bagues ; à l'exception d'une seule, toutes de fabrication communale, on ne peut dire qu'elles n'ont pu appartenir à une personne (pl. I, n° 3).

De ces objets en bronze se trouvent aussi une plus précieuse, une boîte en bronze ayant 35<sup>mm</sup> de diamètre sur 9<sup>mm</sup> de hauteur. Le couvercle, un artiste du tem

figuré une scène  
chevaux, on aper  
dessous, un lièvre  
lièvre poursuivi  
être une boîte de  
luxé (pl. III, n° 1)

Quatre sonnettes  
méritent qu'une s  
est de même d'un  
côtelées, de disqu  
a rencontré fréq  
clous et de débr  
usage difficile à d

Le coffret renfe  
possible de recons  
dans le dolium, d  
posait d'une boi  
cuivre garnies de

Le couvercle s'  
charnières dont l'  
au moment de la  
une serrure éléga

Cette petite cl  
forée, formée de  
d'une certaine ép  
permettait de la  
passer un cordon

Au centre du d  
fer et de bronze  
avons recueilli tr  
intrinsèque, mais  
approximativemer

ont deux moyens bronzes et un grand bronze figurés des empereurs Vespasien, Nerva et Hadrien.

Le grand bronze d'Hadrien, le plus moderne, ne peut pas avoir été frappé après la mort de l'empereur, c'est-à-dire après l'année 138 de notre ère. On peut en conclure que la sépulture de Flaccien, à laquelle ne se rencontre aucune monnaie postérieure, pourrait être datée avec assez de probabilité vers le milieu ou, au plus tard, de la fin du II<sup>e</sup> siècle. L'exception d'une tablette en marbre gris bleuté, pareille à celle dont les Romains se servaient pour écrire, et qui était posée à plat au fond du cercueil, tous les objets que nous avons recueillis dans la partie du coffret ou y avaient été vraisemblablement renfermés.

L'usage de placer de semblables coffrets dans les cercueils fut constaté une fois par M. Deville dans les deux cercueils en pierre, qui avaient été trouvés à Quatre-Mares, en avril 1843 ; il y avait dans l'un d'eux un vase en cristal, et deux médailles d'or. Ces vases, parfaitement romains pour leur forme, avaient été déposés aux pieds et devaient être renfermés dans un coffret de bois dont M. Deville a marqué les clous. Cet usage de coffret de bois pour renfermer les vases et le mobilier funéraire d'un défunt, était général à l'époque gallo-romaine, sur lequel M. l'abbé Cochet.

Il nous devons ajouter que la nature même du monument funéraire permet de penser qu'il appartenait vraisemblablement à la sépulture, ou d'une urne funéraire, ou d'une modeste tombe de boutons.

Il paraît (dit l'abbé Cochet) c'était l'usage chez les anciens c des pions dans le tombeau de l

En 1868, l'abbé Cochet trou sépultures et 45 vases de terre urnes « contenait 35 *tali ou pa*

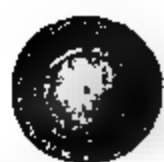
En 1867 et 1868, M. Moutier tillon des boutons et des palets d'une seule sépulture. Une des quables était un bouton émaillé

A Caudebec-lès-Elbeuf, M. 1875, près de la Fosse-aux-Mou ture gallo-romaine, des jetons o Le Musée de Rouen possède 6 trouvés à Lillebonne par l'abbé

Un bouton simplement com parmi cette grande quantité c deux faces les traces évidentes de centre du tour n'existe que vrière avait commencé de tour de ce bouton ébauché qui donn la sépulture était celle, non d' d'une fabricante. Cette supposit la rencontre dans le dolium d'un tour très facilement reco

Nous pourrions nous étendi particularités de cette découve dans lesquels nous sommes ent accompagnent notre travail sui à déterminer sa physionomie portance.

1



2



3



4

DOLIUM,

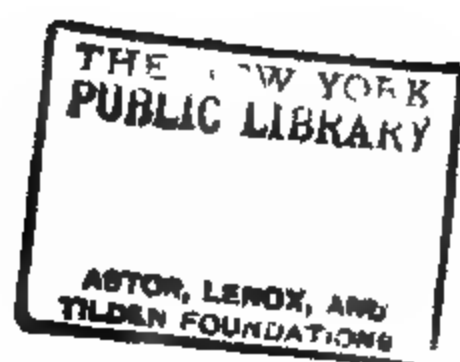
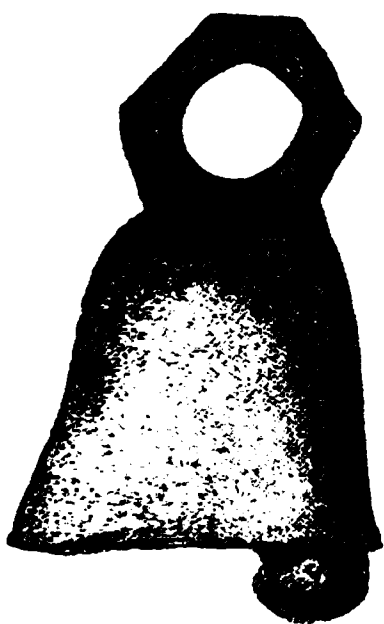
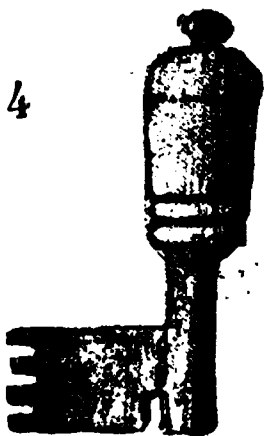


Planche III.

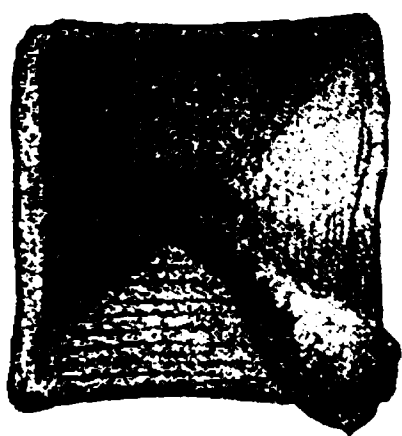
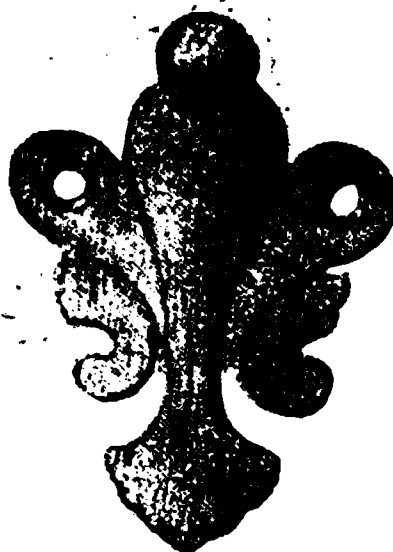
1



4



5



6



BOÎTE , CLOCHETTE , CLOUS , CLEF , APPLIQUE , BOUTONS .



THE NEW YORK  
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX, AND  
TILDEN FOUNDATION

4

;

THE NEW YORK  
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX AND  
TILDEN FOUNDATION

—

Él

Écl

—

ET

R,

rm

—

rem

i pr

ra)

3 d

i 16

lev

le

ur

co.

ure

re

in

on

me

3 de

remettre le soin de les c  
personnalité de l'auteur,  
la question de l'attribut  
utile compilateur du M  
tout en regrettant fort  
lecteur — et de la confi  
de me témoigner, et de  
de revenir sur un sujet  
ce premier travail, de po

Aussi bien, comme n  
sence de deux lettres au  
tion n'est vraiment pas  
prendre la peine d'étud  
documents, il suffit d'en  
ques et de rechercher da  
ture, une signature iden  
signatures Le Batelier e  
vées (3), j'en ai distir  
personnages suivants :

I. Jacques l'ainé, av  
présidial d'Évreux (4), av  
marié à Marguerite Mo  
écuyer, sieur d'Aviron e  
*laie*, bourgeois d'Évreu  
Nicolas (7), et de Mar  
en 1608.

II. Jacques le jeune, f  
bailliage et siège pré  
Catherine Le Clerc, fil  
tenant général criminel  
en 1623.

III. Jacques, fils du

1) aux bailliage et siège  
de Marie Guyot, fille  
de Beauficel (12)  
décédé le 27 août 1661  
fils de Jacques le je  
pelle dite épiscopale,  
de, St-Gilles et St-Tho  
en 1635, des canonicat  
lise cathédrale d'Évreu  
e cette ville (17).

de Jacques III et de l  
écédent auquel il suc  
d en 1661 (19). C'est  
1672 « commis à la  
glise cathédrale », c  
par le chapitre pour  
liques de St-Gaud, et c  
le d'Évreux, le 21 o  
de Turenne (21).

s de Jacques III, auqu  
office de conseiller au l  
réalogie — dressée p  
el choisir ? Il faut d'a  
eux chanoines. Jean  
3 signatures sont tota  
e même des deux cor  
se rapproche fort, sui  
(26), de celles que pr  
les dates, en effet,  
l faut remonter plus  
identification certain  
s l'ancien, qui offre u

—

—

—

—

—

Nicolas (36); en 1617, Pierre (37); en 1622, Nicolas (39). C'est l'acte qu'enregistre le curé de la paroisse seule avait été capable d'arrêter ce mariage, car si l'acte de son décès fait défaut, il ne peut être attribué, avec certitude, à une autre date, 1623 (40).

Il est facile maintenant de répondre à la question initiale : le correspondant de Dupuy pour le *Mémorial* ? Si cette compilation présente un caractère nouveau des filles grises, après le concordat de 1680, elle « va jusqu'à l'extrême » (41); l'auteur a donc dû vivre au XVIII<sup>e</sup> siècle. Mais si Jacques Neveu, mort en 1623, n'est pas, s'il n'est pas l'auteur du *Mémorial*, il n'en a pas moins dû s'être soigneusement étudié le passé de sa ville, sa famille, la généalogie des six comtes d'Évreux, les ducs de Normandie » (42), dont Dupuy a conservé dans ses papiers une copie. Ses travaux consacrés à notre histoire locale ne font pas doute l'érudition contemporaine. Dans ce premier essai des incorrections sont nombreuses, sans doute, par exemple, il est facile de trouver Guillaume de Jumièges pour le XI<sup>e</sup> siècle, l'*Hypodigma Neustriæ* de 1025 pour un autre fait du XI<sup>e</sup> siècle, ou le commencement du XII<sup>e</sup> ; mais les citations ne sont pas rigoureusement choisies. Il faut s'abstenir de coudre les notes qu'il recueille dans ses lectures, ne sommes-nous pas à



l'érudition, à  
matériaux in  
exhume lent  
cience, on r  
ébroïcien de  
des sources  
diplomatique  
suffira de li  
M. Delisle ;  
recherche de  
qu'il prend  
recherches n  
grand'peine,  
historiques q  
hommage à s

tout explorer, de tout connaître ; après l'histoire locale, c'est l'origine des fiefs et communes, c'est la distinction des juridictions et territoires, c'est la diversité des *réages* des champs, de leurs limites et séparations... ; et il remonte jusqu'aux sources de l'antiquité romaine pour essayer de résoudre ces multiples et délicates questions ; il se tient au courant des publications nouvelles (43), et les demande à ses correspondants, de manière à combattre, autant qu'il le peut, la « stérilité du pays » où l'avait confiné le hasard de la naissance.

Pas aussi stérile, d'ailleurs, qu'il le pensait, — tout au moins qu'il le disait, — et malgré de réelles difficultés, son activité ne fut pas infructueuse et n s'agita point désespérément dans le vide ; ces vie de saint Louis, par Geoffroy de Beaulieu et Guillaume de Chartres, qu'il a découvertes chez les Jacobin

d'Évreux, et dont il annonce la transcription sa première lettre, furent publiées pour la première fois par Ménard, d'après ce même manuscrit d'Évreux, en 1617 (44), et l'on comprend comment dans sa lettre de cette même année, il demandait indirectement — à Dupuy un exemplaire de sa publication : c'est qu'elle était certainement due par l'intermédiaire de son correspondant — à une heureuse trouvaille, et le service qu'il rendait à cette occasion à la science suffirait pour sauver son nom de l'oubli (45).

On comprend, dans ces conditions, — et tout le prouve du reste, — que ses relationsistolaires avec Dupuy ne se sont pas bornées à deux seules pièces. A côté de ces originaux, la bibliothèque conserve, avec la transcription de sa lettre à Peiresc (46), copie d'une troisième lettre de Dupuy (47), l'un et l'autre document intéressant divers titres, et dont je relègue en note l'analyse des extraits. De plus, on a vu dans ma notice une autre correspondance qu'il n'est pas inutile de rappeler : Dupuy le consulte et transmet ses observations à Saumaise ; celui-ci répond, le 9 août 1617, en termes trop flatteurs pour qu'il n'y ait pas intérêt à les reproduire (48) : « ... j'ay veu la lettre  
« Mons. le Battelier touchant le passage d'Am  
« Marcellin, sur lequel je vous avois escrit il  
« quelque temps. Voulez vous que je vous dise  
« un mot ce qui m'en semble ? Il ne se peut  
« de mieux sur ce sujet : et je ne sçai pas si  
« pourroit apporter à l'esclaircissement de  
« endroit rien de plus vray-semblable et de p

« prc

« sui

« a d

« recherches, et à vous, Monsieur, de m'en avoir  
« fait part. » Sans doute, ces jolies phrases de poli-  
lesse sentent encore terriblement le XVI<sup>e</sup> siècle,  
mais Saumaise n'en fait pas moins à Le Batelier  
l'honneur de discuter très longuement son opinion :  
l'estime, l'amitié de ces deux illustres représentants  
de l'érudition française, Dupuy et Saumaise, celle  
de Peiresc, celle de Rigault, pour le modeste avocat  
ébroïcien, n'est-elle point la meilleure preuve de la  
place qu'il occupait, malgré l'isolement de la pro-  
vince, malgré le manque de livres, l'absence de  
concitoyens livrés aux mêmes études, malgré l'occu-  
pation impérieuse de ses « vacations », — de la  
place qu'il eût occupée si son activité intellectuelle  
avait trouvé, pour se développer, un milieu plus  
favorable, des circonstances, une époque plus pro-  
pices aux multiples et laborieuses recherches de  
l'histoire. Et l'on comprend que, dans sa filiale  
admiration, l'auteur du Mémorial ait rendu hom-  
mage à l'« éminente doctrine » de ce « grand génie...  
« en toutes les sciences, mais particulièrement dans  
« la recherche de l'antiquité de l'histoire, ce qu'il  
« témoigna assés dans le livre qu'il fait de la  
« noblesse et que sa mort empescha de voir le jour,  
« et dans la recherche des médailles antiques, dont  
« il en avoit de si belles, que feu Monseigneur le  
« duc d'Orléans le fit acheter après sa mort, cet pour  
« cete raison que les scavans lui ont doné le tître  
« de *Rosa inter spinas* pour sa devise (50). » E

verbole du « grand ge  
t réellement plus près  
nd qui a couvert plus  
e de l'avocat antiquair  
en soit, en publiant,  
rédigée en grande par  
is — à Mâcon en 1882,  
es Ébroïciens actuels,  
gné de l'histoire, mai

famille bourgeoise de modestes sav  
y aurait tout profit, pour l'honne  
remettre en pleine lumière : sur  
du Mémorial (51) ; sur son père,  
mentateur de la Coutume de Nor  
duquel tous les biographes se sont  
son petit-fils lui-même, au XVII<sup>e</sup>  
dernière publication : l'auteur du  
sant deux personnages différents d  
de la Coutume de Normandie et de  
1608 (52) ; M<sup>me</sup> Oursel (53), en lui a  
Commentaire la Généalogie des co  
le Mémorial, qui appartiennent,  
Jacques II, le correspondant de L  
selon toute probabilité — à son peti  
Sa part, pour être restreinte au pre  
inspiré la réforme de la Coutume, r  
d'attention, en raison de la faveur  
ouvrage (54) dont le manuscrit,  
mains du premier président Groulai  
de l'impression. Et ce ne fut  
posthume, comme on l'a répété,  
ut pas, suivant l'assertion d

1500 » ; en 154  
grâce à toute  
vert dans les ar  
il traite avec R  
primeur du Ro  
de son livre. I  
ristique, de l'av  
au Puy de mus  
au XVI<sup>e</sup> siècle  
toyens appela  
ville (57). Je l'a  
novembre 1605  
sa santé. Il deva  
*januariis*, le 13  
manuscrit de  
derrière le chœ  
St-Nicolas, a ét  
dont je reprodu

*Jacobi Batile  
prefecturæ adv  
sitatis consiliar  
summi ignorat  
vindictis acerr  
tissimi simul  
colloquiis prod  
angustias fugit  
delatæ ibique a  
susseptæ tipis e  
et tandem aut  
LXIII ibibus j*

*I (50) articulari morbo confretus et long  
lestia in quo per continuum retro tri  
1) maximis cum doloribus et incredib  
iacebat solo spiritu vivens, obdormivit  
imo et optimo provinciæ et bonis omnib  
erium relinquens et Margaritæ Morer (8  
jugis carissimæ cum qua vixit XXXI  
2).*

borne à ces indications sommaires : je t  
dans cette préface déjà trop touffue  
bien incomplète, si différente cependa  
et lecteur impartial, de ce qu'on ava  
jusqu'alors, étudier spécialement l'histoi  
des autres membres de cette famille ébroïcienne  
Elle sera longue à faire, mais curieuse, difficile  
terminer, à cause de l'éparpillement infini des m  
tériaux, de la perte à jamais regrettable de sourc  
de premier ordre, mais intéressante toujours, ca  
tivante parfois, comme tout ce qui touche  
passé intellectuel de la patrie normande, au dévelo  
pement fécond et souverain de ses lumières. J'av  
songé à l'écrire un jour et j'avais soigneusement no  
un à un, dans mes recherches, les documents q  
me présentait le hasard. Mais la récente découper  
par M. Prévost, avocat à Évreux, d'un nouve  
manuscrit du Memorial, a fait, de la vie et des œuvi  
des Le Batelier, un fief lui appartenant en propre,  
c'est à lui que je dois laisser — non sans quelq  
regret, je l'avoue — le soin d'édifier l'histoire défi  
tive de cette famille, dont les générations successiv  
perdues dans la solitude morne de la province,

lèguèrent — *et quasi cursores* — de père en fils, d'oncle à neveu, l'amour désintéressé de la science pure, délassement souvent fatigant aux charges somnolentes de judicature, aux longues « vacations » pénibles du barreau, pour chasser un moment « la poudre du greffe » ou l'aridité pointilleuse de la théologie, pour bercer dans ses loisirs la grasse oisiveté tranquille d'un bienheureux canonicat.

## NOTES DE LA PRÉFACE.

---

(1) *Notes sur l'historiographie normande. Le Batelier, auteur du Mémorial historique des évêques, ville et comté d'Évreux, contribution critique, par ARMAND BÉNET. Mâcon, 1881, in-8°.*

(2) Je dois remercier ici, d'une manière toute spéciale, M. Chassant, l'excellent et vénérable conservateur des Archives municipales d'Évreux. Je ne puis oublier non plus la gracieuse obligeance avec laquelle M<sup>e</sup> Leviez, notaire à Évreux, a bien voulu mettre à ma disposition les anciennes minutes du tabellionage, source de premier ordre dont le dépouillement méthodique et complet fournirait sur les Le Batelier — comme sur les divers points d'histoire locale, depuis le XVI<sup>e</sup> siècle, — des matériaux aussi instructifs que divers.

(3) Pour les autres signatures qui ont survécu, voir au tabellionage d'Évreux, entre autres actes : 12 juillet 1597, transport par Jacques Le B. à Michel Le B. ; acte relatif à la succession de Claude Le B., bourgeois de Verneuil ; signature dud. Michel ; — 24 septembre 1597 ; 19 décembre 1598, Jacques Le B. l'aîné, s<sup>r</sup> d'Aviron, par. St-Nicolas, acquiert de Michel Le B., de Grandvilliers (cant. de Damville), 5 écus de rente évalués à 15 livres, assignés spécialement sur les biens et héritages venus de la succession de défunt Claude Le B., leur cousin, en son vivant

bourgeois de Verneuil ; led. d'Aviron décharge en cette vente led. Michel du paiement de 50 écus sol. livres, qu'il lui devait à cause de l'achat de sa part de la succession dud. Claude, suivant acte du 12 juillet 1599 « faict par la prière et requeste dudit vendeur d'iceul » ; — 30 octobre 1599, obligation envers Michel Le B. Georges Le B., demeurant à Grandvilliers, d'apporter à Georges le métier de *telher* ; signatures desd. Michel et Georges ; — 27 juillet 1605 ; 30 janvier 1606, Michel Le B., de Grandvilliers, bail à Georges Le B., son neveu ; même jour, Georges Le B. jeune, fils André, de Grandvilliers, et led. Michel ; — 1606, Georges Le B., de Grandvilliers, gage de 100 livres à Le Grip, sieur de La Gresilhère, et Clair Chevallier, forains, 138 l. t. pour vente de deux chevaux de poney, etc. — Si l'on en rapproche la résidence à Verneuil de son cousin Claude, on pourrait peut-être supposer que celle-ci était venue du sud de l'Eure à Évreux, où, en 1170, *laume Le Battelier, sieur d'Aviron*, est, d'après le jugement du temporel de l'évêché et chargé de faire informer les biens de l'évêché d'Évreux, dont les chartes étaient en partie et peu lisibles (Cf. *Mémorial*, éd. de l'Annuaire, 1888, passage le concernant diffère notablement dans l'original de Rouen, qui, par suite de suppressions, le fait vivre au XIII<sup>e</sup> siècle. — Je n'ai pas à m'étendre sur l'histoire antérieure ou postérieure aux deux personnages ci-dessus, et encore moins des anciens seigneurs d'Aviron, individus ayant jadis porté ce nom. On trouvera à ce sujet, dans Le Prévost, dans le présent tome, dans Charpillon, etc. En voici quelques autres : *Helmu quem dicimus Aviron* (XII<sup>e</sup> siècle) Caumont, par Lejeune, Bibl. Nat., latin 10107, p. 204. — Robert d'Aviron, doyen d'Évreux (XIII<sup>e</sup> siècle), donna à l'abbaye de Bonport un manuscrit des évangiles de saint Jean et de saint Marc, au fonds de la Bibliothèque Nationale, latin 801. Cf. DELISLE, *des manuscrits*, I. 536 — Guillaume d'Aviron et Emmeline, Amy d'Aviron et sa femme Emmeline



d'Aviron et Héloïse sa femme, vendent à l'abbaye de l'Estrée, en 1246, devant l'official d'Évreux, moyennant 7 l. t., 4 setiers, dont 2 de blé et 2 d'avoine, à la mesure de Dreux, qu'ils percevaient en lad. abbaye. Les éditeurs de M. Le Prévost (II, 155) ont eu tort de confondre cette charte avec celle de Jean, évêque d'Évreux. Cf. le document (original et traduction française), Archives de l'Eure, H. 323. La date est de février 1246, vieux style, etc.—Je trouve dans mes notes les actes suivants sur cette famille, extraits de l'état civil : 20 juillet 1624, baptême de Jean, fils de Jean Le Doux, bailli des huit chanoines d'Évreux, et de Catherine Le Batelier, sa femme ; parrain, Charles Le Doux, chanoine d'Évreux ; marraine, Catherine Le Clerc, veuve de M. d'Aviron (Reg. de St-Nicolas, de 1613 à 1686, f° 24). Cf. ibid., f° 28 v° : 23 décembre 1626, baptême de Joseph, fils desd. Le Doux et Le Batelier. Reg. de St-Denis, au greffe : 16 mai 1622, *honestâ mulier Catharina Le Battelier, conjux magistri Johannis Ledoulx. advocati, ex parrochia St-Nicholai Ebroic.* Reg. de St-Nicolas, de 1668 à 1673, f° 57 : Marie Le B., femme de M. Duprey, avocat, marraine de Madeleine, fille de François Le Batelier, 22 octobre 1670. Cf. registre de 1613 à 1686, f° 118 v°.

(4) Cf. Tabell., 1<sup>er</sup> septembre 1570, vente de rente par Jacques Le B., avocat aux bailliage et siège présidial, aux doyen, chanoines et chapitre d'Évreux.

(5) Voir notes 29 et 30.

(6) Cf. Tabell., 9 oct. 1570. Transport par Jacques Le B., avocat à Évreux, à Marie Le Breton, sa mère, et Marguerite Mohier, sa femme, par donation entre-vifs irrévocable, de la tierce partie de ses biens et héritages, en récompense de 5 acres de terre assise à Grandvilliers, etc.

(7) Cf. Tabell., 10 mars 1547. Vente par Jean Le B. et Catherine de La Fontaine, sa femme, Jacques Le B., sieur d'Aviron et du Rossey, bourgeois d'Évreux, et Jacques Duval, licencié en médecine. — 21 décembre 1547. Vente par Jacques Le B., écuyer, avocat en *court laie*, demeurant paroisse St-Nicolas d'Évreux, et Jean Le B., son frère, demeurant paroisse St-Pierre — led. Jacques ne s'obligeant que pour faire plaisir à son frère — à Adrien Le Moine, vicomte du temporel de

Évreux et bailli de Damville, de 10 l. de rentes, moyennant 100 l. t. En marge, racquit 10. — 17 octobre 1550. Vente par Jacques Le B. d'Aviron, aux vicaires et chapelains de l'église d'Évreux.

Tabell., 24 octobre 1552. Marie Le Breton, veuve de Jacques Le B., sieur d'Aviron et du Rossay, tutrice de ses enfants. — Cf. *Rôle des taxes de l'arrière-fief d'Évreux* en 1562, publié par M. l'abbé Leboucq, *Recueil des travaux de la Société libre de l'Eure*, t. 39 : les enfants de feu M<sup>e</sup> Jacques Le B., seigneur de Rossey, vicomte de Breteuil. — En 1569, dans un acte conservé aux Archives municipales (CC), on trouve le deff. M<sup>e</sup> Jacques Le Bastellyer et son fils », après correction de V. s.). — Voir également entre autres, une pièce du bailliage d'Évreux (série B) (1649). A Évreux, au prétoire royal, par Charles Le Maréchal, vicomte. Vu le mandement du noble homme M<sup>e</sup> Jacques Le B., s<sup>r</sup> d'Aviron, bailliage et siège présidial d'Évreux, et par la personne M<sup>e</sup> J. Le B., chanoine et théologal en l'église N.-D. d'Évreux, frères, fils et héritiers de feu Jacques Le B., vivant avocat aud. bailliage et de feu honnête dame Catherine Le Clerc, de permission à eux accordée de faire ajours de Christophe Cossard, fils de feu Cossart Chartrain, en paiement d'arrérages de rentes transportées à défunt Jacques Le B., leur père, au tabellionage royal d'Évreux, le 29 décembre 1606, etc. Cette rente transportée aud. défunt par tabellionage le 27 novembre 1606, etc. Cette exploit, en date du 22 janvier 1632, de somme due à défunt Christophe Cossart par le sergent dudit. Le B., conseiller du Roi, lors tuteur de son fils, note que Charles Le Maréchal, vicomte d'Évreux, rencontrée dans ma notice sur les Paroissiens, ne figure pas sur la liste des vicomtes dressée par M. Bonnin (*Opuscules et mélanges*).

*riques sur la ville d'Évreux et le département de l'Eure*, p. 82. Il fut reçu à l'état et office de vicomte d'Évreux par résignation de Nicolas Petit, suivant provisions de décembre 1645 (Archives départementales de l'Eure, B. 7, p. 373, ss.). Ce dernier avait été pourvu en 1638 par résignation de Philippe Damonville, sieur de Fumesson (B. 7, p. 167).

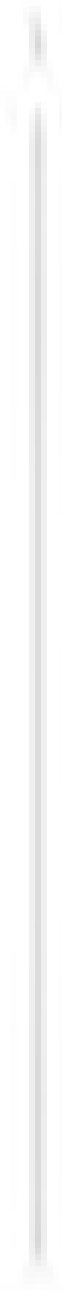
(10) C'est de lui qu'il est question dans les « plès de meuble d'Évreux » tenus par le vicomte Philippe Damonville le 7 juillet 1628. Cf. *Registre de la vicomté pour 1628* (Arch. de l'Eure, f° 1 v°). Voir également, entre autres, même registre, 17, 21 et 31 juillet, etc.

(11) Archives départementales. Bailliage et siège présidial. Chambre du conseil. B. 7, p. 290. 27 mars 1638. Quittance à « maistre Jacques Le Battelier » de 2,000 livres pour l'un des offices de conseiller du Roi aux bailliage et siège présidial, nouvellement créé par édit de décembre 1635, aux gages de 100 livres et aux honneurs, autorités, prérogatives, prééminences selon leur ordre de réception, privilèges, pouvoir, fonctions, droits, profits, revenu et émoluments dont jouissent les autres conseillers du bailliage et siège présidial, duquel office led. Le Batelier a été pourvu à Paris, le 20 mars 1638 ; quittance au même de 42 livres pour droit de marc d'or dud. office. — Ibid., p. 291-293. Lettres de provision accordées à Jacques Le B., avocat au Parlement de Rouen. 13 avril 1638. — P. 293. Réception et prestation de serment à Rouen, en Parlement, le 10 avril 1642. — Cf. Arch. de la Seine-Inférieure, C. 1320.

(12) Tabell., 13 septembre 1629. Traité de mariage de noble homme M<sup>e</sup> Jacques Le B., sieur d'Aviron, avocat au bailliage et siège présidial d'Évreux, fils aîné de feu noble homme M<sup>e</sup> Jacques Le B., vivant sieur d'Aviron et du Rossey, avocat aud. bailliage et siège présidial, et de dame Catherine Le Clerc, ses père et mère, et demoiselle Marie Guiot, fille de feu Claude Guiot, écuyer, sieur de Beauficel, et de demoiselle Marie Declaires. La mère de la mariée donne 3,000 liv., dont 1,500 liv. pour le don mobil du futur époux, et 1,500 liv. pour la dot matrimoniale de lad. Guiot, en attendant plus ample partage aux successions ; de plus, elle s'oblige à nourrir les futurs époux deux ans entiers et leurs enfants, s'ils en ont. Pour paiement

de la dot, elle cède 100 liv. de rente, partie de 300 prend sur les gabelles de Normandie, valant 1,400 li autres, 1,600 liv., elle cède une maison paroisse Cf. au tabellionage, entre autres : 30 janvier 1630 et 1 — 22 mars 1631. Ledit Jacques, sieur d'Aviron, bailliage et siège présidial, demeurant paroisse St-F à Adrien Deshayes, écuyer, procureur au bailliag présidial, une maison sise paroisse St-Pierre, à lui sa belle-mère pour partie de son don mobil, ainsi qu en son traité de mariage reconnu au tabellionage le 1630. — 9 avril 1636. Donation par lad. Marie Declair de la mort de Jean Guyot, son fils, et pour la be qu'elle leur porte, à Jacques Le B., sieur d'Aviron, Marie Guyot, sa femme. — 10 juin 1639. Accord d avec sa belle-mère. Il lui paiera 80 liv. par an pour ture, à condition de se loger hors de sa maison signaler également, au 5 mai 1631, la donation par v discrète personne Jean Le B., prêtre, et honn. hom Le B., sieur d'Aviron, avocat, en leurs noms, et le comme tuteur de ses autres frères, aux Ursulines de la somme de 2,400 l. t. pour recevoir en le tère, comme religieuse de chœur, Marie Le B. Led Jean donne 800 livres sur sa part de la success père et mère. — Le 3 décembre 1630, baptême de dud. Jacques et de Marie Guyot de Beauficel ; par crette personne M<sup>r</sup> Jehan Bastelier, prestre ; ma moiselle Marie de Saint-Léger, veuve de M. de Be St-Pierre. Registre des baptêmes de 1627 à 1653, 31 janvier 1632. Baptême de Nicolas, leur fils ; parr Guillard, président en l'élection ; marraine, la vetv Brettemare, avocat. Registre de St-Nicolas, de 1 f 44. — 1635, novembre (le jour en blanc), baptême leur fils ; parrain, Hébert, pénitencier. Ibid., f 46.

(13) Tabell., 13 juin 1660. Noble et discrète person Le B. d'Aviron, prêtre, conseiller au bailliage et siè d'Évreux, paroisse St-Nicolas, héritier de feue demo Guyot, sa femme, héritière de feue demoiselle René noué, constitué son procureur général et spécial no



Ronde d'Évreux, docteur en la Faculté de t  
ies représentants soutenaient qu'un chanoi  
ésigné, à cause d'incompatibilité entre le  
près altercation avec l'évêque, qui employ  
t *impudents*, on procéda également à la n  
udit Le Grand (Voir le carton du collège a  
pales, GG.) On y trouvera également d'autre  
ean comme principal (cf. 8 mai et 30 ju  
660), et aussi une requête présentée à l'int  
670 par le principal Duvaucel : il rappel  
oût 1664, il trouva les bâtiments, tant de la  
lasses, montées, chambres, en si mauvais  
écadence, qu'il eût été dans l'impossibili  
exercice pour le refus de réparations opp  
ins. Il les fit exécuter à ses frais, etc. — V  
archives départementales, série D, acte  
Évreux par led. Jean, chanoine et princip  
ant quittance à Jean Le Cousturier, lieutenan  
u bailliage d'Évreux, de 70 liv. pour rachat  
uivant contrat de 1627 (26 novembre 1659).

(18) Archives départementales, D. Collège  
u bailliage entre Duvaucel, chanoine et pi  
t « noble et discrète personne M<sup>e</sup> Nicolas I  
bachelier en théologie, chanoine théologal  
dralle Nostre-Dame d'Évreux, et M<sup>r</sup> M<sup>e</sup> Fr  
d'Aviron, cons<sup>r</sup> du Roy au baill et siège  
héritiers de feu noble et discrète person  
lier, prestre, chanoine théologal et préce  
du collège d'Évreux, leur oncle », concer  
ent d'une rente au collège. « Comme c'es  
fort accommodé de biens », ils demanden  
echerche (1671). Ibidem, suite du procès  
673, condamnation par le bailliage d'Évr  
rrérages depuis le décès de Jean et à c  
id. rente. Le 24 juillet 1673, opposition  
eniers de la vente de l'office de conseiller s  
enant à François Le B., héritier en partie  
même, après la mort du théologal, Duvaucel

1679, sur les d  
ment du prin  
aux Archives c  
carton Évreux)  
relative. Devan  
Madeleine Le B  
assigner Jacqu  
collège, pour l  
partie de 100 sc  
principal du co  
royale de 100 li

(19) Le 15 fé  
droit, trésorier  
vicaire général  
Le B., prêtre de  
et prébende t  
l'église cathéd  
sa faveur par J  
seur, suivant le  
décembre de l  
collation ainsi  
Gilles Boutault,  
année. Le ve  
possession (Gr  
Arch de l'Eure  
sur la présent  
canonicat et pr  
de Claude de l  
conseiller au  
Michel-des-Vig  
Cf pour son s  
14 mars 1679,  
confère de plei  
du Mans, archi  
canonicat et pr  
dernier chanoir

(20) Cf. ma n

(21) Ibid., p.

ation de son père, il avait été nommé sur lettres de provision données à Fontainebleau le 18 mai 1661. Après la mort de celui-ci, arrivées le 27 août 1661, il prêter le serment et fut reçu le 2 décembre 1661 au Parlement de Rouen (Arch. dép., B. 8, p. 581 et suivantes). — Suivent, entre autres pièces : p. 583, extrait des registres du grand Conseil recevant au serment d'avocat pour postuler au Conseil « maistre François Le Bastelier d'Aviron », licencié en l'université de Caen (12 oct. 1660) ; p. 583, lettres de provision de l'office de conseiller, vacant par la résignation faite par lui au profit de son fils (18 mai 1661)... ; p. 587, quittance de 440 liv., dont 40 pour les 2 sols pour livre, pour deux tiers de lad. résignation de l'office de conseiller du Roi au bailliage et siège présidial d'Évreux, l'autre tiers appartenant au duc de Bouillon (Paris, 31 décembre 1660) ; p. 588, quittance de 432 liv. pour les droits de marc d'or dud. office (9 oct. 1660), etc.

Parmi les notes d'état civil le concernant, je signale : 18 août 1668, baptême de Catherine, fille de François Le B., sieur de Perdrielle, conseiller au présidial d'Évreux, et de Madeleine Rosse ; parrain, Nicolas Le B., théologal ; marraine, la femme de Bouchard, vicomte de Breteuil (Reg. de St-Denis, 1668, f° 7). — 23 août 1669, baptême de son fils Jacques, né le même jour ; parrain, Pierre Duprey ; marraine, Catherine de Bretigné, femme de Jacques Rosse (Reg. de St-Denis, f° 8). — 22 octobre 1670, baptême de sa fille Madeleine, née le même jour ; parrain, Charles Rosse, écuyer, sieur de La Roussière, gendarme ordinaire du Roi, demeurant à Verneuil ; marraine, Marie Batelier, femme de Duprey (Reg. de St-Nicolas, 1668 à 1673, f° 57 ; cf. le registre de 1643 à 1686, f° 118 v°). — 20 décembre 1671, baptême d'une fille dud. François Le B., sr d'Aviron ; parrain, François Rosse, avocat du Roi au siège de Conches, Breteuil, contrôleur général de la maison de la duchesse douairière d'Orléans ; marraine, demoiselle Marthe Behn, femme de Duvaucel de Berville (*Ibid*, f° 120 v°, et reg. de 1673, à la date). — 28 août 1673, baptême de Louise-Jeanne, fille de François Le B. d'Aviron, écuyer, sieur de La Perdrielle, demeurant à Champignolles, et de demoiselle Madeleine Rosse, née le même jour (Reg. de St-Denis, 1673, f° 7 v°). — Cf. Reg.



St-Thomas, 1669, f° 19, led. F  
municipales, série GG, ca  
donnée par demoiselle M.  
François Le B., écuyer, sie  
leurs enfants, 12 février 16  
pièces de lad. année y rela  
de rente aud. François, du

(23) Voir les signatures  
d'Évreux, par exemple, act  
tembre 1638, 21 décembre  
frère Jacques), 3 août 1655,  
de dîmes), 18 mai 1658, 26  
concernant, mais sans se  
« comptes des trésoriers  
dép., G. 1123, f° 41 v°. Acte  
« noyne théologal d'Évreux  
« du Sac et de Rully », d  
1640) Cf. f° 46, 14 septem  
Voir également f° 52, 15 oc  
62, 20 octobre 1652 ; 66 v°  
tobre 1657, 72, 26 juillet;—  
au bas de l'intéressant doc  
l'Eure, 2<sup>e</sup> cartulaire du c  
399): « Jean Le Battelier, p  
cathédrale Notre-Dame c  
ville, estant menacé de re  
infirmité, dont il avoit esté  
eu recours à Dieu par les p  
mier évesque d'Évreux, du  
et les saintes reliques es  
église en un reliquaire as  
obligé que s'il plaisoit à Di  
mettre les dictes saintes  
se sentit peu de temps apr  
appréhension, sy bien que  
chasser plus dignement ce préteux et ancien trésor, il a donné  
à lad. église le chef de Saint Taurin en argent du poix de  
seize marcs ou environ, fondé sur un pied d'estail façon

enrichy de cartouches dentellées et d'une f  
ù son vœu est gravé et les armes de sa m  
ant receu de nouvelles graces du ciel par la s  
n qui luy feut apportée en une grande malad  
t qu'aux jours que le très saint sacremer  
it publiquement exposé, c'estoit en un tabernac  
qui ne corespondoit nullement ny à un sy ado  
à la majesté de l'église ny à la beauté assez c  
soleil d'argent cizelé vermeil doré où l'on le m  
y des autres ornemens et parures qui l'acco  
gnoient, il a offert à Dieu un tabernacle composé de  
figures représentantes la Foy qui tient une croix et l'Espè  
un ancre, lesquelles portent une couronne sur leurs t  
pour placer dessous et au milieu d'elles le soleil qui coi  
le très saint sacrement, au pied de chacune figure  
appliquées ses armes comme sur la base revestue d'ébèn  
soustient lesd. figures, le tout pesant environ quarante  
marcs d'argent. Lesquels présentes il a prié Monsieur  
Chapitre d'avoir agréables comme une marque de sa r  
gnoissance envers Dieu et de ses affections pour la décor  
de l'église. Et qu'à cette fin il leur plaise que l'acte d  
irrévocables donations soit incéré dedans ce livre de  
archives où telles libéralitez sont escrites avec approb  
du secrétaire de leur chapitre, ce qui luy a esté accord  
lundy vingt neufiesme jour de mars mil six cens cinq  
cinq. \* Signé : Lebatelier et Le Batelier (son neveu).

A propos des reliques et objets d'art de St-Taurin, le M  
rial publié par M. l'abbé Lebeurier (*Éd. de l'Annuaire*, p  
a signalé le vol en 1564 « des pierreries, or, argent, dor  
« reliques des evesques St-Taurin et St-Lau estoient en  
« sées, d'images, de croix, de calices et autres reliquair  
« grande valeur » ; le manuscrit de Rouen (*Histoire  
évêques, ville et comté royale d'Évreux*, fonds Martain  
Y. 65, f<sup>o</sup> 85-86) en a donné la liste suivante d'après un a  
manuscrit de ce temps qui fut présenté à M. Cosse, lieuten  
« Premièrement le chef de Saint Taurin, premier év  
d'Évreux, avec son mitre de tout d'argent doré et orné  
grand nombre de pierreries. Une croix d'argent doré en laq

sont figurés de deux côtés les images de saint Jehan, au bas de laquelle image de Madelaine, le tout d'argent dont il y en a quatre seulement dorés par la pope p calices, il y en a deux brissés portoit en procession le corps jours de la fête du Saints Sac aux deux côtés qui sont d'or en la sainte hostie avec un croix qui en esmail. La croix de la dite image de saint Jehan d'argent esmaillé. Un image de saint Benoist tour d'argent doré. Deux chopins par le milieu et par les hauts. Un reliquaie que l'on appelle Christophe enchassée du bois porté de trois piliers d'argent. Blaise enchassé dans du cristal. La grande chasse en laquelle est Taurin qui est d'argent d'argent piliers que le haut qui sont déposées sur le dossier du maître. Saint-Taurin, de laquelle chasse demi en environ on a pris derobé l'on appelle communément l'image avec plusieurs pieds d'argent enchassés en la même chasse et de la couverture de cete chasse plus une coquille d'argent de laquelle l'incens dans l'encensoir » (text

(24) Parmi les signatures du t d'Évreux, par exemple, 13 jui départementales de l'Eure, G. 1 26 juillet 1663, visite de la paroisse noine et théologal, patron et Reully et du Sacq. Cf. f° 76 (12 septembre 1677). On trouve

es ornements, linges et autres meubles ;  
Sacq, fait suivant l'ordonnance de M. le  
vieux, archidiacre de lad. église, en sa v  
bre 1672 ; — acte de baptême, le 18 août  
berine, fille de François Le B., sieur de  
seiller au présidial d'Évreux, dont il es  
ne d'Ézy, femme de Bouchard, vicomte d  
St-Denis, 1668-1669, f° 7) ; — note que j'a  
nt Augustin de la Bibliothèque d'Évreux  
f° 159 v°), etc.

ouvera des signatures du conseiller Franc  
bailliage d'Évreux, aux Archives de l'Eure  
utes de 1667 ; aux actes d'état civil, par e  
parrain, avec Elisabeth de Saint-Amand,  
procureur au bailliage, de Henry Duni  
St-Thomas, 1669, f° 19) ; 21 mai 1671, parrain, a  
rvet, fille de Guillaume Nervet, contrôleur au gre  
vieux et chambre de Conches, de François Mas  
St-Pierre, 1627-1672, f° 88), au tabellionage, etc., e  
26) Parmi ses signatures, voir tabell. d'Évreux, enti  
septembre 1629, 30 janvier 1630, 22 mars 1631, 9 a  
avril 1636 (caution de Jacques Le B., avocat, pa  
trasse, chef de goblet de la Reine : concerne la te  
); 11 septembre 1636 ; 12 novembre 1636, qui  
ques Le B., sieur d'Aviron, avocat aux bailliage  
sidial d'Évreux, ci-devant trésorier en charge e  
Nicolas, à Nicolas Musset, élu d'Évreux, pour fon  
glise ; 27 mai 1638, Jacques Le B., avocat en la Cou  
rent de Rouen, « cy devant paroisse de Ste-C  
lestiers », vente de pièce de terre à Aviron ; 3 a  
septembre 1638, vente par Jean Le B., théologal, e  
B., sieur d'Aviron, avocat aux bailliage et siège  
vieux, de biens provenant de leur père ; 6 décem  
te par Jacques à François Viorney ; 3 juin 1639, '  
. Jacques, avocat au Parlement de Rouen, dem  
ville d'Évreux ; 10 juin 1639 ; 3 septembre 164  
rente aux Ursulines ; 14 septembre 1640, 26 e  
bre 1639, 29 septembre 1642 (conseiller aux ba

siège pré  
1646; 15 r  
faveur de  
13 juin 16  
à celles d  
table), s'  
(Cf. par ex  
trait bouc  
que ces d  
ex. 21 déc  
aux Arch  
d'Évreux,  
(27) Cf.,  
1570.....  
11 mars 1  
avocat, Je  
amiables  
respective  
l'Hôpital l  
court); 2  
19 déceml  
(28) Arc  
(29) Arc  
receu du  
muns de l  
une année  
le jour de  
Fait à Évr  
quittance  
Le B., •  
ville d'Évr  
Jacques L  
des habita  
Je soubzsi  
conseil or  
pour l'ann  
on le trou  
domaine e

**Bastellier**, avocat au siège présidial, plaidant les ville, 50 s. Cf. bougies de Noël 1587, torches M. d'Aviron, avocat pour la ville, 1 torche). Mémoi convient être délivré le jour de l'élection des nouve de ville faite le 28 novembre 1593 (A M. d'Aviron, ville, 1 pot). État des bougies de cire qu'il convien la fête de Noël 1593, etc. Cf. A honn. homme M Battelier, s. d'Aviron, advocat de lad ville, pour l'année du présent compte, la somme de cinqu son acquit XXVIII<sup>e</sup> de may V<sup>e</sup> IIII<sup>xx</sup> quinze cy ren Compte rendu par M<sup>e</sup> Martin Le Blond, receveu communs et patrimoniaux de la ville d'Évreux, commençant le 1<sup>er</sup> janvier 1594, f<sup>o</sup> 8. Cf. C<sup>ie</sup> de J 1598-1600. — Sa signature au bas d'une requête au l dans le procès de la communauté contre Nicol Abraham Troussey pour entreprises d'une place v trou-bailli et pour dégradations aux murailles ( principales, FF.). — En 1575, c'est Simon Le Mercier q et conseil plaidant pour la ville (Ibid., CC.).

(30) Archives communales, CC. Je soubzsi bailliage et siège présidial d'Évreux, confesse d'honeste personne Robert Picot, recepveur des muns de la ville d'Évreux, la somme de cinqu une année des gaiges deues à M<sup>e</sup> Jaques Le Batel ad<sup>te</sup> et conseil ordinaire de lad ville, escheue a feste de Toussaintz dernière, le quel n'a peu signe pour son indisposition et maladie de goutes En j'ay signé la présente ce XXV<sup>e</sup> de novembre mil si — Déjà en 1604, le 27 décembre, il n'a fait que sign blant fort ; la pièce est de l'écriture de son fils quittance du pénultième de janvier 1607, même une année des gages de M<sup>e</sup> Jacques Le Batelier, et conseil de la ville, lequel à cause de son indi pu signer la présente.

(31) Pour une rente de 60 sols tournois due l'église (Archives communales, CC. Comptabilité)

(32) Voir 4 juin 1597; 14 octobre 1598; 29 octobre 1601 par Catherine Le Guay, veuve de Guillaume Mailla

Cochart, receveur  
 Conches, demeur  
 de rente, en prés  
 dits Le Bastellier  
 1599; 23 décembre  
 au droit de sa fen  
 docteur en médec  
 vembre 1606 (tran  
 de la vicomté d'Év  
 Léger Duprey, p  
 Le B, avocat, de l  
 audit Jacques par  
 Thomas d'Évreux,  
 Chertain); 5 févri  
 cerain, bourgeois  
 d'Anne Chertain,  
 (vente par Jacqu  
 a lui adjugées au  
 1608 (comme trêsc  
 (en cette année, Je  
 chanoine, et lui, s  
 compositeurs par  
 de Fourquettes); .  
 1621 (acte avec Pu  
 mandie, concernai  
 a la succession Ma  
 (33) Lots et parti  
 immeubles de défu  
 appartenant à Cat  
 laume Maillard l'a  
 d'Évreux, qu'elle a  
 quitte la propriété  
 leine Maillard, veu  
 et M<sup>r</sup> Jacques Le  
 épousé Catherine l  
 Maillard et feu no  
 général criminel a  
 porte par son acco

lesquels led. Le Batelier présente  
procédé à la choisie et élection d  
auxd. successions et l'autre demeur  
gnation. Chacun de ces lots, pen  
laisser jouir la dame Le Guay de ce  
termes de l'accord fait entre lad. d  
24 novembre 1598. Madeleine Mailla  
Quittebeuf et environs, tant de l'a  
de l'échange fait par lui du fief du  
Grancher, et à St-Gilles d'Évreux,  
terre et bois à St-Germain, vignes et  
seigneuriaux) ; Le B. a le premier  
charge d'une rente de 15 livres au s  
maisons » rue Chartraine, paroisse  
terre labourable au village d'Osn  
1 pièce de pré et la moitié d'un  
des-Prés (Navarre) ; moitié d'une  
« en la coste des Petits-Monts », et  
426 livres 10 sols 6 deniers. 29 no  
ment au tabell., 9 décembre 1598  
Maillard, Michel Coippel, de St-G  
fin d'héritage à Catherine Le Gua  
lard, acceptant pour et au nom de  
d'Aviron, avocat, époux de sa petit  
lots de ses biens, entre led. d'Av  
veuve de Jehan Patry, s' de St-Lan  
sion, au lot duquel d'Aviron sera  
savoir : une maison mesure, lieu e  
chargée de rente envers le trésor  
laquelle maison lad. dame avait v  
remise ainsi faite moyennant et par  
l'ont déchargé de la faisance de 9 li  
d'arrérages dont il était chargé par

(34) Archives communales, GG. 1  
1613 à 1686, f° 1. Le vendredi 7 mai  
Monsieur Le Batelier, sieur d'Avir  
rain, Charles de Langle, avocat ;  
Le Moine, femme de Framboisier,



(35) Ibid., f° 3 v°, 7 juillet. Parrain, Jean Le Doux, bailli du temporel ; marraine, Marie Le Gay, femme de M. Morise, avocat. En marge : est décédé.

(36) Ibid., f° 6, 24 octobre. Parrain, Jacques Le Blond, docteur en médecine ; marraine, Catherine du Vaucel, femme de M de Langle, receveur des décimes. En marge : décédé le 6 juillet 1621.

(37) Ibid., f° 8. Ce jeudi 19 octobre 1617 a esté baptisé à St-Nicolas le fils d'honorable homme M<sup>e</sup> Jaques Bastelier sr d'Aviron et de Catherine Le Clerc sa femme et par vénérable et discrète personne M<sup>e</sup> Jean le Jau chanoine et pénitentier en l'église cathédrale N<sup>re</sup>-Dame d'Évreux ayant été prié par mond. sieur d'Aviron père dud. enfant parce qu'il m'aurait prié d'en être le parrain et lui ai donné le nom de Pierre, et a eu pour marraine honnête femme Magdeleine Le Moine, femme de Monsieur Desmarès. (Note : M<sup>r</sup> d'Aviron était son ami).

(38) Ibid., f° 12, 24 juillet 1619. Parrain, Jean Le Doux, avocat ; marraine, demoiselle Geneviève Boulée, femme de M. du Val, sieur d'Ectomare.

(39) Ibid., f° 18, 19 mars 1622. Cérémonies du baptême suppléées à raison du baptême à la maison par la sage-femme. Parrain, Nicolas Damonville, conseiller au bailliage d'Évreux ; marraine, Marie Le Moine, fille de M. de Bretemare. — Le registre montre (f° 7 v°) Le Batelier parrain le 21 mai 1617. Il fut également, le 1<sup>er</sup> juillet 1622, parrain de la fille de noble homme Charles Duvalet, sieur du Framboisier, et de demoiselle Barbe Le Moine, etc. — Je lui attribuerais, plutôt qu'à son père, l'acte de baptême de Jacques Le Grand, fils Pierre, où J. Le B. figure comme parrain, le 16 février 1597 (1<sup>er</sup> reg. de St-Pierre, f° 6 v°).

(40) Les actes de décès de St-Nicolas n'existent pas pour cette époque. Mais le 8 janvier 1623, Jacques Le B. donne quittance, au tabell., à Vigor, sieur de Fontenay, conseiller au Parlement de Normandie, de 54 liv. t. qu'il lui redevait pour reste du franchissement de rente que percevait Le B. à cause de sa femme, héritière de Guillaume Maillard. La même année, le 15 juillet, Catherine Le Clerc constitue, comme veuve de Jacques Le B., un procureur pour comparaître en son nom aux

pled et gages-plèges d'Osmoy e  
ces deux dates, le 8 janvier et le  
mort. Mais il est possible de  
du tabell. de 1622-1623, f° 387 v°,  
« Fut présent en sa personne  
« transporté par ces présentes à  
bailliage d'Évreux, y demeurant  
led. cédant à droit d'avoir et  
demeurant à Aviron, etc. D<sup>re</sup>  
L'acte préparé ne fut donc pas  
contractant, qui dut suivre de tr

(41) Cf. Lebeurier, *Éd. de l'A*  
reconnaître d'évidentes interpol.  
compilateur fit d'ailleurs inconn  
de ses ancêtres.

(42) Bibl. Nat., Coll. Dupuy,  
appendice.

(43) Mon ami M. Omont a bien  
épaves de la bibliothèque de La  
*finium regundorum*, Nicolai I  
*item glossæ agrimensuræ*. Lute  
tion suivante, mise de sa main  
*Jacobi Bateleri Avironi*, et ce  
2<sup>e</sup> un Porphyre, éd. de Lyon, 16<sup>e</sup>  
graphe de propriété et le prix E  
corrections manuscrites attestées  
sur les rayons poudreux de sa b

(44) Republiée par Du Chesne,  
les Bollandistes, août, t. V, etc.

(45) Voir ci-après, note 5 des l

(46) Bibl. Nat., Coll. Dupuy, v  
lettre de M. d'Aviron à Pierre  
satisfaire à sa promesse, espérai  
copie du petit livre de la success  
M. du Parc fait transcrire pour  
achevée, et « Mons<sup>r</sup> le Pénitenc  
voyage et du dessein qu'il avait  
« creu manquer à mon devoir

occasion sans vous faire  
 moy. » Il trouvera avec  
 l'extrait de lettre que l'  
 quelques discours qu'ils  
 une médaille de Consta  
 gardiesse de vous l'en  
 avis. Je scay que cela  
 c'est pécher contre le p  
 les occupations où vous  
 la France. Mais, estim  
 ugées avoir quelque j  
 inutile et pourroit réus  
 public en tant qu'il pou  
 le nos hérétiques, qui  
 puisse estre sans sacr.  
 point désagréable d'y a  
 de m'en donner vostre j  
 autre chose je déféreray  
 liberté dont j'use enver  
 l'honneur et courtoisie  
 Et je demeure pour jam

« Monsieur,

« Votre t

« A Evreux, le 5 février  
 Y joint le dessin à la p  
 illes romaines de Cor  
 83-87 : « Discours de  
 ques médailles de Const  
 s dans l'examen de ce  
 istoire locale, mais qui  
 son amour éclairé de l  
 47) Ibid , vol. DCLXIII.  
 Batelier sr d'Aviron,  
 Mr du Puy l'aîné sur  
 Vous me surchargez d  
 gations en me commun  
 en votre ville en laq

toute l'Europe comme à leur centre. Je vous en  
ces très humbles. Et puis que je suis tenu de droict  
ne vous m'avez donnée en me donnant la coppie de  
cription que l'on dict avoir esté de nouveau trouvée  
e, je vous dirai franchement ce que j'en  
tant néanmoins ma censure à la vostre et  
je crois que cette inscription prétendue est  
la présomption d'un jeune esprit que des  
ue Rome. Je me persuade cette suppositi  
ces que j'y rencontre avec l'ancienne ortho  
é de l'histoire. » Je ne le suis pas dans tou  
philologiques ou autres, montrant à chaqu  
s'occupant de l'antiquité avec passion. V  
our ce qui concerne la grammaire, premiè  
d point que l'antiquité ayt jamais escript  
oi au lieu de l'v, et bien que l'on puisse  
d'exemples pour prouver que au lieu de l  
roit de ceste dyphthongue, néanmoins je  
er qu'elle l'aye faict en ceste diction, laquell  
end son origine, etc. .... ; elle l'eust escri  
ple comme en celles-cy *populus*. .... au m  
final long ne peult avoir esté changé en  
e faisant telles eschanges que lors que l'i es  
avoient de coutume d'exprimer cet i long  
gue *ei* comme le tesmoigne *Victorinus* et se  
lle consulaire de *Memmius CEREALIA PI*  
... On ne pourroit confirmer par aucun ex  
nt jamais prononcé ou escript un nom de l  
clinaison au quatriesme cas du premier n  
s en *om*, etc , etc. Quant à l'histoire, la supp  
ust plus certainement, car en premier lieu *L*.  
quel triomphe de la Sardaigne et de la  
ar. anno V. C. *CDXCIV* estoit filz d'un autre *I*  
de *Cnæus*, comme sont foy les *Fastes* de  
t partant ne peult estre filz de *P. Corn. cn*  
s nous tesmoignent avoir esté créé dictat  
VIII et qui seul des *Scipions* se treuve avo  
é *BARBATUS*, mais bien de *L. Corn Scipio*.

« qui fut  
« CENTVM  
rations su  
un Scipie  
de Tite-L  
et jusqu'à  
« de là l  
« devro  
« persuad  
« monsie  
« setez, c  
« part de  
« copie.

(48) Pa

(49) Cl

*mus... a*  
*typ. Adri*  
d'Inguibe  
Le Batelic  
me fourn  
insérés e  
La premi  
grands fe  
l'histoire  
texte d'Al  
que comp  
des Turin  
côté de R  
avec la p  
ait été co  
question.  
par la let  
longue di  
M. de Lar  
que vous  
auteurs e  
leur aboli  
le texte d'



*Sanctæ linguæ b*  
*Pietas patro*  
*Sorbona doctore*  
*Ecclesia colo*  
*Morum probi exe*  
*Pii ducem vi*  
*Solatum senecta*  
*Juventa, pat*  
*Afflictum asy*  
*Rebus secun*  
*Socium optimu*  
*Justi magist*  
*Studiosi amicu*  
*Normania o*  
*Urbes Dieppa, m*  
*Dolore gravi*  
*Ula orthodoxe ori*  
*Vigili suo cu*  
*Animarum abige*  
*Adversus her*  
*Contrarium ejus*  
*Et pestilente*  
*Morbique gemine*  
*Qui prescio c*  
*Qui incolas dum*  
*Charus et an*  
*Rectori morum l*  
*Privata meti*  
*Laris habenis ac*  
*Sublime desi*  
*Miraris hosp*  
*J.*

(51) M. l'abbé Lebe  
 morial donnée par l'a  
 attribuer la rédaction  
 chure, j'étais disposé  
 ma découverte, dans  
 des fonctions de cor

drale remplies par Nicolas en 1672. Dans l'édition i contre de nouveaux documents modifia ses idées, Jacques Le B., pourvu en 1638 de l'office de c bailliage. Le manuscrit de Rouen semble justifie bution en parlant du Le B. qui fait l'objet de l'auteur l'appelle « mon pere » (f° 102 v°). Je n' pas à discuter ici cette question d'attribution nomi

(52) F° 101 v°, il donne l'épithaphe de Jacques Le 1608, et l'appelle mon aïeul. « Je ne puis ici passer « la mort de mon aïeul... » F° 96, il l'appelle « m dans le passage relatif à la réforme de la Coutu mandie (Cf. *Éd. de l'Annuaire*, p. 144), seule ad leurs, que fournisse sur ce sujet le Manuscrit.

(53) Sa *Biographie normande* (1886) donne pour « Jacques Le Bathelier, seigneur d'Aviron, avocat les dates suivantes : « Né dans cette ville en 15. 1590. » Frère (I. 58) avait fourni les mêmes dates naître « dans les environs d'Évreux. » Charpillo trompe également en plaçant sa mort vers les dern du XVI<sup>e</sup> siècle. — En ce qui concerne la confusi auteurs, les prédécesseurs de M<sup>me</sup> Oursel n'ava plus heureux. C'est ainsi que Louis du Bois (suiv a identifié avec le commentateur de la Coutume l' Généalogie. Cf. *Nomenclature alphabétique des ar artistes normands*, dans son *Itinéraire de la* p. 592, etc. Antérieurs à la publication de M. l'abb ces écrivains ne pouvaient parler du Mémorial ; pillon (I. 178) ne manque pas d'en confondre l'au commentateur de la Coutume.

(54) On connaît les éloges enregistrés par Le quelqu'un ayant reproché au premier préside d'avoir fait imprimer le manuscrit sans y mettre l'auteur, il aurait répondu que l'ouvrage faisait ass l'auteur. Ce livre, dit-il, est tant beau, qu'il ne peut que de Jacques Le B. ni connu sous un autre autres commentateurs de la Coutume n'eurent Le B., cet esprit de sot dénigrement qu'on porte tr ses devanciers. Cette Coutume étoit à peine for



Batelier, sieur d'Aviron, la par  
clarté, et offre aux élèves du b  
(BASNAGE, éd. de Rouen, 1778,  
logue raisonné des ouvrages  
Normandie, copié sur l'*Abrégé*  
Saas, chanoine de Rouen), 1760  
in-4° 90, p. 142 : « L'ouvrage d  
et d'habiles gens prétendent  
mencer par là l'étude de notre  
ment les vers que lui consac  
autre commentateur de la Cou

Desja le Batelier d'une b  
Avec son aviron avoit ro  
Et marqué le passage au  
Personne toutesfois n'alk  
Attendu qu'il n'avoit en  
Qui pouvoient exeroer le  
Bérault, cher nourriçon  
Tu as enfin rendu la Co

Cf. la Coustume réformée d  
par Josias Bérault, 4<sup>e</sup> éd., Roue  
(55) Le dimanche 27 septen  
Charpentier, tabellion royal, et  
l'hôtel du sieur d'Aviron, M<sup>e</sup>  
avocat au bailliage et siège pré  
lieu, lequel ayant eu avertisse  
libraire et imprimeur du Roi  
commandement de plusieurs  
tant du corps de la Cour que d  
lieu, fait plusieurs frais, dépen  
ques paraphrases et commen  
coutume de ce pays de Norm  
usage de procéder en jugemen  
qui lui avait été baillé sans no  
ses mains par quelques-uns  
avaient informé, tant afin de d  
que cette impression fut mis  
constituer en perte s'il advena

commentaires par autre que  
B. lui promet de ne délivrer n  
lui aucun exemplaire de son  
re après par correction ou ad  
e, à autre personne qu'aud.  
r qu'il trouve moyen de se ré  
t fera, lui promettant d'y em  
comme ayant avoué lesd. pa  
ns par ordre par le travail  
rd, avocats en lad. Cour. F  
ame Postel, sieur de Sivigné  
uil, et M<sup>e</sup> Martin Colenée, li  
Leb. (Registre du 20 juillet a  
Voter soigneusement que Bér  
*réformés*. L'acte ci-dessus  
r'en relient que ce fait indén  
ivre et doit être identifié, à cau  
ec l'avocat mort en 1608. — M.  
r Josias Bérault, commentate  
ie (*Revue de Rouen*, 1838, 2<sup>e</sup> se  
: « Cet auteur, qui garda lon  
imer son ouvrage à Rouen,  
t-Val. »

*musique érigé à Évreux en*  
*écule*, publié par Bonnin et Ch  
ment pages 33 et 34 : Il fut  
u disner, et lendemain desjeus  
rèspassez, francz, en sa mai  
soupper du Puy à l'ayde des cc  
r le Prince d'Espinoy et mad  
tout en grande honneste et  
ges 9, 62, 65, 74 et 85.

9.

0.

paraît confirmée par les do  
spondant de Dupuy est, aupa  
abell, 25 novembre, 8 et 9 d  
es pièces postérieures (Cf. 4 et

cette qual  
l'ayant fai  
rigueur ab  
rable du u

(60) Voi  
auparavan  
« M<sup>re</sup> Jacq  
cats, recon  
ou pourrai  
avoir acqu  
avec l'autr  
cent, tant

*antiquité et maladie*, déclarant qu'ils n'entendent répondre des faits, dettes et hypothèques l'un de l'autre, etc

(61) Lire *Mohier*. Cf. note 6. Le chiffre xxxiii est donc faux, et on les trouve mariés plus de 33 ans auparavant. C'est encore une erreur du copiste.

(62) Ms. de Rouen, f<sup>o</sup> 101 v<sup>o</sup>. « Je ne puis ici, dit le compilateur, passer sous silence la mort de mon aïeul qui mourut le dixième du mois janvier, come le témoigne son épitaphe qui est derrière le cœur de l'église de Saint-Nicolas d'Évreux, « que l'on attribue si l'on veut à la vanité la recommandation que je fais de mes pères, je ne puis m'empescher de rendre à des témoignages de ce qu'ils ont été dont cet épitaphe conserve la mémoire à la postérité. » Le jour des ides de janvier est le 13, et non le 10.

---

## E LE BATEL

---

### I.

le, collection De

re response at  
sixieme de ce moys jusques à  
sieur nostre poen

estant resouvent  
sieur La Biche (3)  
t transcript un vie  
language par  
vivoit du siècle  
t temps, et ayant  
le Monsieur l'abbé  
e Rouen (4), je p  
La Noë, de sçavo  
postérité et donne  
r à ce faire, sa  
eur, je luy di qu'  
ren d'œterniser sc  
ne manqueroit p  
sienne libéralité  
erois prier par le  
à cette fin, et qu

d  
si  
le  
r  
n  
n  
n  
fe  
e  
d  
se  
m

n  
v  
ti  
e  
m  
G  
r  
N  
e  
in  
m  
r  
a  
G  
vi  
to  
m  
de  
m  
n'

resent l'ignorance et la si-  
ufridus commence ainsy: A  
Guilermus en ces mots : M  
e premier a écrit devant  
depuis. Je ne sçay si Surius  
desja faits imprimer dans son rama  
saints (10). Je ne l'ay peu recouvrer en  
me lever ce doute.

Pour le fait des auteurs *de limitit*  
vérité est que je les ay lens superficières  
de les lire encores pour la seconde  
tement, et en espérance d'y trouver qu  
me peust servir à reconnoistre l'origine  
communes, la distinction de nos jurisc  
toires et la diversité des réages de nos

d'iceux, comme en ef  
le ces livres y peut be  
une infinité de lieux  
que en chaque page nouv  
esquelles despend part  
ie, optique et cosmogr  
onnoissance de l'hystoir  
on des villes, bourgades  
l'Italie que pour les col  
qui y ont esté menées  
ps et par diverses perso  
res singulières dont le  
ervoint, l'usage desque  
tre les nostres, en le  
s point du tout ou peu  
ies aveques lesquelles  
res de pareil argumen

lesquels je puisse estre instruit, j'ay quitte là l'esperant de venir au bout de ma pretention re que ma vacation requiert la meilleure partie du temps, et ne me donne loysir de vaquer à un de si longue haleine. Ce labour requeroit un tel qu'est Monsieur Rigault (11, c'est-à-dire un tel en la lecture des bons auteurs de l'annee et de la langue, sçavant es mathematiques et bien en l'hystoire et en la jurisprudence romaine. Un tel sans doute tomberoit soubz un tel fardeau. Je suis extrêmement fâché que ma capacité ne s'étende si loin qu'il espéroit de moy, et que je n'ay le moyen en mon pouvoir de luy faire paroistre le desir que j'ay de rendre le service que j'ay de tout temps voué à son service de son mérite, et pour tesmoignage de ce que cela le meritast je luy communiqueray tout le moyen, s'il vous plaist en prendre la peine. J'y aultrefois marqué sur la marge de mon ouvrage qu'est en la CC<sup>e</sup> page, ligne VIII<sup>e</sup>, en laquelle est écrit *sequeris cursum ejus Asion*, je croy que l'on a mis *Ascium*, pour signifier la partie de la borne depuis son costé oriental jusques à l'occidental, l'autre partie appelle *Asion*, à cause qu'elle est incluse du soleil, à la différence de la partie septentrionale qui ne l'est jamais; en la mesme façon que dans l'ine, livre II, chapitre LXXIII, les regions qui sont au dessus de la ligne œquinoctiale sont appelez *loca* si j'y eusse trouvé aultre chose, feust bon ou mauvais, je les eusse reputé à grand bien d'en avoir sa résolution et jugement, auquel je me soubmetteray tousjours vous suppliant luy présenter mes humbles recommandations et l'assurer que si, en quelque chose,

able de luy faire ser  
volontiers.

mercie de vostre Me  
a pleu me faire parl  
ays (12) ne peut pro  
je m'en peusse reve  
n, et cependant je de

/ostre très humble et

LEBA

, ce XXVII<sup>e</sup> octobre  
e permission, je baia  
fit l'honneur de n

ur,  
Du Pui, demeurant

---

II.

Nationale, collection I

NSIEUR,

ses ont retardé ces  
né au bénéfice de M  
roines en général de  
lieu, et en particuli  
ivez, afin de vous  
encores j'attendois



voiage de  
lequel m'  
de luy en  
au manqu

Il est  
beaucoup  
commissa  
abbaye à  
mois ou si  
estre tran  
confirmé  
exécuté t  
attent sur  
encores e  
cause est  
passé, con  
on trouva  
suivant qu  
lettres, un  
chargé à p  
chien n'est  
balles et  
ayant esté  
evesque, s  
refusa de  
verbaux l'  
et son pri  
luy donne  
de bon des  
contre luy  
bien que  
adsubjéty

vous doutez encore de  
moy et je m'en informer  
comme aussy si je puis en co  
ou pour les héritiers de f  
n'espargnez point, et je vo  
e tout mon pouvoir.

us, je ne puis que je ne part  
ne faites de m'aimer, à la d  
la séparation de deux pers  
res, arrivée presque en un  
décedz de feu Monsieur vost  
ement rapporter ces vers : «  
ceidit, Nulli flebilior quam ti  
prise par Monsieur vostre  
ment que en cette vostre s  
s cause. la raison vous y de  
s grandes. Car, quand à l'u  
ours et d'honneur, regreté c  
ture ne pouvant pas luy pr  
ps de vivre en ce monde, et  
temps et de l'envie d'abolir  
avails, mérites et doctrine  
univers. Quand à l'autre, les  
et les inopinées et subites  
is pour le jourd'huy parm  
que ceux là sont les plus he  
et de faire le plus tost en  
t d'autant que cela ne des  
estime ceux là approcher le  
els ne pouvant sortir du to  
quelque lieu séparé hors du  
à l'abri des vents inconsta.

J'espère de ma part  
raison, aussy bon  
luy, par ses bonn  
s'il fust demeuré  
Je desirerais seul  
Chartreuse de Bo  
ville de quatre à  
voir et communic  
occasion de vous  
driez visiter. Ma  
avez de son abse  
ces présentes que  
venant de luy  
mesure.

Je vous suppli  
vous avez fait d  
mander si le R. F  
du grand volume  
de France (14) e  
ce qui a esté imp  
tion laquelle il  
texte de Tite Li  
*Publium*. Mais a  
subposée la veue  
qui ne peut estr  
que les médaille  
laquelle je tiens  
en donne, à cau  
ces choses, je ch  
et l'une des plu  
que nous ayons  
semblable que le



## NOT

pénitencier  
moine et  
nommé le 5  
l'Évreux, g  
ier vacante  
et 1623, il f  
sa démissio  
, archidiacon  
Péricard  
en théolog  
François P  
e heures d  
bouillent. A  
l'Évreux, t.  
eux, le 6 j  
la première  
r n'a pas  
préface : S  
Le Marié,  
à l'usage d  
s religieux,  
pontife (en  
iallia, XL.  
es pièces de  
, CC), aux  
maître de l  
Maîtres Je  
les fondateu  
lu Puy de n  
1607. Cf.

*neur de Madame Sainte Cécile*, pp. 23 et 24. Cf. p. 82, etc. — Députation pour la Coutume (Mémorial, *Éd. de l'Annuaire*, p. 144), etc. — L'ouvrage suivant de Jean La Biche, avocat aux bailliage et siège présidial d'Évreux, fut publié, en 1612, à Rouen, chez Martin Le Mégissier. « Stile et manière de procéder ès juridictions de Normandie. » — Je trouve dans mes notes : Jean Labiche, bailli vicomtal des huit chanoines en 1585 (*Arch. dép.*, B. 6, p. 57), etc.

(3) La Société libre de l'Eure possède dans sa bibliothèque, sous le n° 9 du fonds français, un manuscrit de Juvénal des Ursins qui lui a été donné par M. Banceline, propriétaire au Chesne. « S'ensuivent les croniques ou gestes advenues au royaulme de France du temps de feu de bonne mémoire Charles, Roy de France, sixième de ce nom. »

(4) Charles de La Roque, chanoine et trésorier de l'église de Rouen, fut abbé de La Noe de 1594 à 1616, d'après le *Gallia*, XI. col. 666 et 667, reproduit par Le Prévost, *Mémoires et Notes*, I. 366. — Cf. *Neustria pia*, p. 803. — Le *Gallia* dit : « *per cessionem* « *Ludovici Mainteterne, abbatis Castriciensis, ejus avunculi,* « *consiliarius in Parlamento Normannie admissus 22 octobris* « *1580.* » — Dans la liste des conseillers au Parlement de Rouen, donnée par Steph. de Merval (*Catalogue et armorial des présidents, conseillers, gens du Roi et greffiers du Parlement de Rouen, dressés sur les documents authentiques.....*, publiés par les soins de la Cour impériale de Rouen. Évreux, 1867, in-4°, p. 45), se trouve : « Charles de La Roque, clerc, abbé de La « Noe. *D'azur, à trois rocs d'échiquier d'or, 2 et 1.* »

(5) Il s'agit de la vie de St Louis, publiée par Ménard en 1617, à la suite de son Joinville. *Sancti Ludovici Francorum regis, vita, conversatio et miracula per F. Gaufridum de Belloloco confessorem, et F. Guillelmum Carnotensem capellanum ejus, ordinis Prædicatorum. . . . . omnia nunc primum ex ms. codd. edita studio et cura Claudii Menardi, etc. Lutetiæ Parisiorum, 1617, in-4°.* A la page 1, Geoffroy de Beaulieu ; p. 85, Guillaume de Chartres, et p. 131-140, les miracles de St Louis au couvent des Jacobins d'Évreux : *Miracula facta in Domo Fratrum Prædicatorum Ebroicensium, præsidio B. Ludovici confessoris, quæ fuit prima ecclesia in*

regne  
M. G.  
édité  
Dr, c  
le la  
ujou  
p. 13  
nde  
Ist  
Joh  
San  
- Ce  
tu c  
ser  
dep  
rang  
p. 27  
avis  
Histo  
tre c  
iquu  
onfe  
ensi  
misi  
nteq  
anc  
mtu  
frè  
ma  
la r  
Bib  
fin  
des  
que  
du  
d'a  
d'o  
le r

duite par Daunou dans l'*Histoire littéraire* (t. XIX, p. 235), n'en est pas moins erronée. Que Ménard ait eu besoin d'aller à Évreux, ou que la copie de Le Batelier, par l'entremise de Dupuy, ait servi à son édition, le manuscrit d'Évreux, d'après lequel elle est faite quatre ans après la première lettre de Le Batelier, est évidemment celui qu'avait découvert le savant Ébroïcien. Le couvent ne pouvait avoir deux manuscrits, communiqués, l'un à Le Batelier, l'autre à Ménard, et malgré leur attachement pour ce volume, les Jacobins, pour une cause ou pour une autre, le cédèrent ultérieurement à l'abbaye de St-Germain-des-Prés. Ce monastère, centre des travaux d'érudition dont nous sommes redevables à la Congrégation de St-Maur, cherchait à faire de sa bibliothèque un important recueil de matériaux indispensables aux œuvres des religieux. C'est ainsi, par exemple, qu'elle tira de la bibliothèque du Bec d'anciens manuscrits, en échange de livres imprimés. Ne dut-elle pas en faire autant pour ce texte important, mieux à sa place dans une bibliothèque d'érudits que dans l'humble collection d'une obscure communauté ; des imprimés modernes faisaient bien mieux l'affaire des frères prêcheurs d'Évreux que cet indéchiffrable manuscrit. — Quant à l'objection de Daunou tirée des fautes, des omissions, des incohérences, — ne doit-on pas y voir simplement le fait des éditeurs « *mendosius præ festinatione ab editoribus descriptus* » (XX. 28), — il suffit, pour l'apprécier à sa juste valeur, de voir comment il a publié dans les *Historiens de France* (t. XX, pp. 41-44) les miracles de saint Louis contenus dans le manuscrit latin 13778, f<sup>os</sup> 65-72. Sans compter les rajeunissements (*e* transformé en *æ*, *y* en *i*), voici à peu près les divergences que j'ai notées : 1<sup>er</sup> miracle *parochia*, manuscrit *parrochia* ; *potentiis*, ms. *potenciis* ; 2<sup>e</sup>, *adminiculo*, ms. *aminiculo* ; 3<sup>e</sup>, *nomine Johannes*, ms. *Johannes nomine* ; 4<sup>e</sup>, *Jounna*, ms. *Johanna* ; *de parrochia de Loveris*, avec la note : *Codex noster Loveric* ; le manuscrit donne *Loverce*, c'est-à-dire Louversey, commune du canton de Conches. Le texte fautif des *Historiens* a trompé M. Bonnin, qui a reproduit dans son *Cartulaire de Louviers* (t. I, p. 345, n<sup>o</sup> CCCI) l'extrait y relatif. Suite du 4<sup>e</sup> miracle, *iurato*, a été imprimé dans l'édition *jurato*, lire *juramento* ; *adserebat*,



ms. *asseribat* ; 6<sup>e</sup> miracle : *Robertu*  
*riis*, des Minières (les éditeurs n'o  
 flant *er* qui, cependant, se trouvait (e  
 même volume se trouve un Guilla  
*phana*, ms. *Theofania* ; 8<sup>e</sup>, *apodiani*  
*quidam de Ysaico*, ms. *Ysaico* ; 9<sup>e</sup>,  
*quam* ; 10<sup>e</sup>, *et frequentius laborabat*,  
*gutosa* ; 12<sup>e</sup>, *viderant*, ms. *viderun*  
*transgluciens* ; quod effacé dans le  
*asserit* ; *mulier*, ms. *nutrix* ; 14<sup>e</sup>,  
*Beuvon*, *Choenius Buuron*, le ms. po  
 vron) ; *devotions accessit*, ms. *cum*  
*bati*, le ms. ajoute *infra oct[avus]* ; 1  
*oculorum suorum amiserat*, le ms.  
*serat* ; 18<sup>e</sup>, *Quæ ad ecclesiam bea*  
*auxilium sine intermissione invocai*  
*beati Ludovici auxilium sine interm*  
*villa*, pour *Gauvilla* ; *contracta*, ms.  
 ms. *Houteville* ; 22, *Élisabeth*, ms. *E*  
*Amicia* ; *pater ejus*, ms. *illius*. O  
 variantes orthographiques sans im  
 ramenant le texte aux règles de cor  
 réelles : *Louviers* pour *Louversey* ! I  
 tification des noms de lieux. C'est à l  
*Houteville* sur Iton ' n'y a- t-il pas  
 Louviers, canton de Neubourg, sur  
 même, on ne dit pas Bonneville, m  
 de Conches. De même, Arnières e  
 Cf. Le Prévost (I. 132) ; le fonds de l'  
 ex. aux années 1223, 1225, 1230, 1244  
 1280, 1281, 1283, 1287, 1289, 1290, 1  
 les Cartulaires du chapitre (par ex. 1  
 1209, grand Cartulaire, f<sup>o</sup> x : *de As*  
 Noë à la Bibliothèque Nationale (1202  
 Lat., 5429, n<sup>o</sup> 7. . . . .), etc. Et, par co  
 rogation, ainsi que la dubitative  
 superflus. Sans doute, il n'y a pas li  
 menus détails [que les Bollandist



le cette publ  
 r, reproduire  
 re appellent  
 sence de ces  
 adémie des I  
 ance réelle --  
 variantes or  
 itérieurement  
 f. *Histoire lit*  
*historiæ Fran*  
*ctores XI, pri*  
*ofurti, 1596, i*  
 f. *Histoire lit*  
*bid., t. XIX, 9*  
*De vitis sanct*  
*orum a F.*  
 Venetiis, 154  
 ettre devait j  
 anctorum, es  
 nullis sanctos  
 s illustratos.

Voir sur lui,  
 te, etc.

Le Batelier r  
 . » de la sté  
 ce, M. Raymo  
 « Parker m'  
 ormandie. Al  
 ervations. J  
 à tous deux  
 J'ai, d'ailleu  
 retremper un  
 t-Germain, j  
 avoir un ar  
 trou. Venez  
 AUREFAIRE,  
 n de la Socie





**Jean**, archevesq. de Rouen. **Godeseant**, religieuse  
à St-Sauveur d'Evreux.  
**Guillelme**, surnom-  
mé Crespin, comte  
d'Evreux, décède  
**N.**, épouse de Simon,  
comte de Montfort,  
fils d'Amaury, comte



son père, l'an 1035 (*Idem*, lib. VI, c. iv). Gacey est un bourg dans le bailliage d'Évreux, vicomté d'Orbec, distant d'Évreux de quatorze lieues.

**D.** *Gemetic.*, lib. VI, c. iv, en faict mention sans exprimer son nom qui est en lad. charte de la fondation du monastère de S. Sauveur.

**E.** *Gemetic.* parle de luy (lib. VI, c. iv; lib. VII, c. xvii); il fut banni par Henry I, roi d'Angleterre, l'an 1112 (*Huntindon*, p. 320), où il faut lire sans la copulative *Et proximo anno exulavit rex consulem d'Evreux Wilelmum Crispin*, qui fut cause qu'il prist le party de Louis VI, roi de France, contre l'Anglois, et depuis l'an 1119 fut pris prisonnier et frappe par la teste Henri I d'Angleterre d'une telle force que combien que son coutelas n'eust peu faulser son casque, le sang néanmoins ne laissa de couler (*Walsing. hypod. Neustr., Math. Paris in Henrico I*). Il décéda sans enfans environ l'an 1120 et lui succéda Amaury de Montfort, fils de sa seur (*Gemetice.*, lib. VI, c. xvii). En l'obitier de l'église d'Évreux, au 20 avril, il y a *obitus Wilelmi comitis Ebroicensis qui dedit 60 solidos et Almarici ejus nepotis*.

**F.** *Gemeticensis*, lib. VI, c. xvii.

**G.** Cela se justifie par la susd. charte de l'abbaye de S. Sauveur.

**H.** Il fut : 1<sup>e</sup> évesque d'Avranche sept ans deux mois, depuis fut archevesque de Rouen après le décès de Maurille, l'an 1069. (La chronique manuscrite de S. Estienne de Caen.)

**I.** Il estoit fils naturel de Robert, roi de France, qui érigea en sa faveur le comté de Montfort, qui



encore aujourd'huy en porte  
(Du Tillet, en l'hist. dud. Roy.  
c. vi, n° II).

**K.** Avant qu'il eust succedd  
pelloit comte de Montfort (à  
*Grossi. Gemetic.*, l. VII, c. xvii

**L.** *Gemetic. locis citatis. Fre  
mortem Philippi.*

**M.** *Sugerus*, page 112.

**N.** Il combatit en l'armée  
Estienne, Roy d'Angleterre, l.  
l. VIII). Depuis, ayant suivy l.  
il mit en son pouvoir les places  
en France, comme Montfort et  
*de Monte post Sigebert. anno*  
Philippes, comte de Flandre, l'  
concordat faict à Yvri entre Lou  
et Henri II d'Angleterre, touc  
Terre Sainte, 1177 (*Hoveden*  
menta le revenu dudict mona  
comme il apert en sa charte  
mention d'Amaury, son père  
l'an 1181, délaissant Amaulry,  
cesseur aux comtés d'Évreux  
Simon, son puisné, au comté  
*de Monte*). Son obit est cél  
d'Évreux le 12 mars, où il a fai

**O.** De son temps, au moien  
lui fut baillée, le comté d'Év  
nances fut donné à Louis, fils  
depuis Roi de France, pour la  
d'Alfonse, Roi de Castille, pa

terre, à condition qu'au cas qu'elle décédast sans enfans, ce comté retourneroit à l'Anglois (*Roger de Hoved.*, in *Joanne. Math. Paris*, p. 814) où il dit que Louis de France fit hommage au Roi Jean, lors duc de Normandie, à cause dud. comté.

**P.** *Robert. de Monte, anno 1171.*

**Q.** Il succedda aux terres de France que son père possédoit (*Robert. de Monte, an° 1181*), fut élu chef de l'armée contre les Albigeois l'an 1209 (*Walsing.*, in *Ypodig.*) et décedda assiégeant Tolose l'an 1218 (*Hist. Albigen.*, c. LXXXV).

**R.** Il succedda à son père à la conduite de l'armée contre les Albigeois (*Guil. Brito*, p. 385) et mourut à Montpensier l'an 1226 (*Hist. Albig.*, c. LXXXV).

**S.** Il se retira en Angleterre, estant disgracié et creignant l'indignation de la Reine Blanche, où il fut comte de Leicestre et sénéchal de Gascogne (*Walsing. in Ypodig. Neustr.*).

**T.** *Historia Albigenium.*

**V.** Il espousa la princesse de Sydon (*Historia Albig.*, c. LX).

**X.** Il espousa la fille de Rubeus, comte de Toscane (*Guil. Nangius in gestis Ludovici IX*).

**Y.** *Nangius, dicto loco*, p. 487.

**Z.** *Chopinus, de Domanio*, c. VI, n° II.

LE BASTELIER, sr d'AVIRON.

Copie. Bibliothèque nationale. Collection Dupuy, t. DCXC,  
f° 54-56 v°. Cf. f° 57 de ce manuscrit :



**DEUX PIÈCES**  
**LA COLLECTION CLAIRAMBAULT**  
**Par M. COVILLE.**

---

**MESSIEURS ,**

deux pièces que je désirerais vous communiquer sont courtes et plutôt curieuses qu'importantes : elles proviennent de la collection Clairambault, vol. 217, fol. 9,823 à la Bibliothèque nationale. Je crois qu'elles sont encore inédites et en bien comprendre la portée, quelques lignes commentaires ne sont pas inutiles.

Les sommes en 1398, par conséquent au milieu de la guerre de Cent-Ans. Cette guerre avait commencé par d'immenses désastres. Les journées de Crécy et de Poitiers avaient prouvé la faiblesse et l'incapacité des armées royales et surtout de la chevalerie féodale. Sous Charles V, heureusement éclairé, instruit par la triste expérience de ses prédécesseurs, avait, sans grands moyens, avec de petites troupes bien conduites, livré des combats de détail et remporté de nombreux succès plus que brillants. La confiance que sa valeur inspirait aux hommes d'armes disparut avec lui. Ce fut, avec Charles VI, la lutte contre l'Angleterre menée avec mollement, sans grande vigueur ; il y eut une trêve en janvier 1389, puis en juin 1389 (1).

<sup>1</sup> Gallon, Richard II, t. II, p. 90.

Le roi d'Angleterre, Rich la paix. Les Parlements, au taient l'opinion générale du taient à la guerre. Le dang aussi grand pour la Fran depuis que Charles VI ava ressentir les premières atte et incurable. Le Parlement Winchester, accorda à R. comme pour l'inviter à n profiter de l'incertitude de l. alliance était préparée avo Nantes, Vannes, Quimper, recevoir des garnisons an pour la paix, ouvertes à Lei avec les ducs de Lancast côté, de Berri et de Bourgo blaient pas devoir aboutir(2 se réunit un nouveau Parle en prévoir les conséquences était possible et vraisembl lords et des communes.

Le gouvernement de Ch moyens de se préparer à d'exercer l'armée royale. fournissait un exemple qu'i Une des grandes forces d temps d'Édouard III, ç'a force des archers anglais q

(1) *Rotul. Parl.*. III, 301, 11.

(2) *Rel. de Saint-Deny*, XIV, 5

(3) *Rotul. Parl.*. III, 309. — V

décidé de la victoire. En 1335, en effet, le roi d'Angleterre avait ordonné à « tout seigneur, baron, chevalier et honneste homme parmi le royaume d'Angleterre, que nuls ne jouast ne s'esbaniast ors que de l'arch à main et des saiettez...(1) » Le 1<sup>er</sup> juin 1363, en pleine paix, mais alors que des esprits perspicaces prévoyaient déjà d'une manière certaine le renouvellement des hostilités, l'ordonnance de 1337 fut remise en vigueur. Les exercices de tir avaient été négligés : « Voulant, écrit le roi à ses vicomtes, remédier à cette indifférence, nous vous ordonnons que dans votre comté vous fassiez proclamer que tout homme valide du comté, aux jours de fête, doit apprendre l'art de tirer de l'arc et s'y exercer. Défendez tous les autres jeux inutiles palet, quilles, combats de coqs, etc., sous peine de prison. » Pour plus de sûreté, ces ordres furent réitérés le 12 juin 1365 (2).

Plus pratique que Philippe de Valois, Charles V imita le roi d'Angleterre. A la veille de dénoncer la paix de Brétigny, le 3 avril 1369, il fit expédier des lettres ainsi conçues : « Avons deffendu et deffendons par ces présentes tous jeux de dez, de table, de palmes, de quilles, de palet, de soules, de billes et tous autres telz jeux qui ne chéent point à exercer ne habilitier noz diz subgez à fait et usaige d'armes, à la défense de nostre dit royaume, sur paine de 40 sols parisis à appliquer à nous de chascun et pour chascune fois qu'il en cherra, et voulons et or-

(1) *Fronsart*, éd. Luce, I, 402.

(2) *Rymer*, Foedera, III, 79, 98.

donnons que noz diz subge  
prendre leurs jeux et esba  
habilitier en fait de trait c  
lieux et places convenables  
et facent leurs dons aux  
festes et joie. — Ordre  
Paris d'en assurer l'exécu

Il était urgent, en 1303,  
prescriptions. C'est ici que  
la collection Clairambault.  
titude de l'avenir, la  
longue et difficile. Il faut  
soldats et surtout de bo  
ordonnées à cet effet furent  
quées dans cette Normandie  
exposée aux attaques et  
Voici le mandement que  
bailli de Caux, le 30 avril  
ment de Winchester :

Charles par la grace de  
bailli de Caux ou à son lie  
certaines causes qui à ce n  
avons ordonné estre faite  
pays de Caux. Si vous man  
icelles luittes vous faites c  
bon vous semblera et man  
les meilleurs luitteurs que  
pays. et pour le pris de le  
viconte d'Arques delivrer  
tournois, et par rapportan

(1) *Ordonn.*, V, 172.

on, nous voulons icelles vint livres tournois estre  
lée es comptes du dit viconte et rabatues de sa  
pte per noz amez et feaulx gens de noz comptes  
aris sans contredit ou difficulté aucune, non  
ans quelxconques ordonnances, mandements,  
enses et autres choses à ce contraires. Donné à  
eville, le derrenier jour d'avril l'an de grace mil  
III<sup>es</sup> et treze et le XIII<sup>e</sup> de nostre règne.

Par le Roy Mons. le duc d'Orliens, le viconte de  
un et Messire Guillaume des Bordes presens.

NÉAUVILLE.

en était de même en Basse-Normandie au début  
1394. Le 1<sup>er</sup> février 1394, quatre jours après  
verture du Parlement anglais, du 27 janvier, le  
écrivait encore au bailli de Caen. Puis le lieute-  
t du bailli de Caen expédiait ce mandement aux  
ntes du bailliage, entre autres au viconte de  
ise, le 28 février 1394 :

Guillaume le Fèvre, lieutenant-général de noble  
me mons. Richart de Houdetot, chevalier, bailli  
Caen, au viconte de Faloise ou à son lieutenant  
t. Nous avons receus les lettres patentes du roy  
re sire contenant la fourme qui ensuit : Charles,  
la grace de Dieu roy de France, au bailli de Caen  
son lieutenant, salut. Pour ce que les trièves  
a prinses entre nous et nostre adversaire d'En-  
erre n'ont à durez que jusques au jour de la  
it Michel prochainement venant et ne savons  
l'appointement ou acord nous ou nos gens  
rons trouver à ceste prochaine journée qui se



doit tenir ce premier jour  
la paix avecques nostre d  
et ses gens commis ad c  
nous est néccessité de nou  
en toutes les manières qu  
rons, nous vous mandons  
ment que vous facies crier  
les villes et lieux de nost  
tumé à faire cris que chas  
à ce, se esbate et emploie  
feste à jouer de l'arbaleste  
jeu, et que ainsi le conti  
a apliquer à nous. Et si  
enjoignies de par nous a  
de vostre dit bailliage q  
crier en leurs lieux et juri  
aussi aucun jouel de peti  
chascun mois à cellui qui  
de l'arbaleste, ou de l'arc  
quoy la chose soit conti  
navant, et ceulx qui de  
demeure, punissies ainsi  
faire, et gardes que en  
Donné à Saint-Germain-en  
février, l'an de grace mil  
nostre regne le XIII<sup>e</sup>. Ait  
son conseil Mess<sup>rs</sup> les dus  
léens et plusieurs autres  
desquelles lettres et pour  
mandons que les dictes le  
point en point jouxte le  
icelles faictes crier et pu

vostre dicte viconté acoustumes à faire cris. Ce faictes sy et par telle manière que par vous n'y ait deffault. Donné à Faloise, le pénultimé jour de février l'an mil CCCIIII<sup>xx</sup> et tresze.

Collation faicte.

HARDEVILLE.

Ces précautions furent pour le moment inutiles, car le Parlement autorisa Richard II à continuer les négociations pacifiques avec la France, et la trêve fut renouvelée en mai 1374.

Ces documents peuvent servir de commentaire pour un intéressant passage de l'Histoire de Charles VI, de Jouvenel des Ursins, où il est question de tous ces faits d'une manière générale :

« Et pour ce que souvent les Anglois usent de paroles déceptives, fut advisé qu'on revisiteroit les bonnes villes, et qu'on les fortifieroit. Et en outre fust défendu qu'on ne jouast à quelque jeu que ce fust, sinon à l'arc ou à l'arbalestre. Et en peu de temps les archers de France furent tellement droits à l'arc qu'ils surmontoient à bien tirer les Anglois et se mettoient tous communément à l'exercice de l'arc et de l'arbalestre. Et, en effet, si ensemble se fussent mis, ils eussent esté plus puissans que les princes et nobles. Et pour ce, fut enjoint par le roy qu'on cessast, et que seulement y eut certain nombre en une ville et pays d'archers et arbalétriers. Et ce après commença le peuple à jouer à autres jeux et esbatemens, comme ils faisoient auparavant (1). »

(1) *Jouvenel des Ursins*, éd. Buchon, p. 385.

Ainsi, la noblesse féodale, une fois de plus, se  
du royaume.

A regarder plus près de nous, les pièces qui  
viennent d'être citées peuvent prouver que, en  
France, et particulièrement en Normandie, les  
concours de tir et de gymnastique ne datent pas  
d'hier.

## A PROPOS DE LA FOSSE DU SOUCY

### NOTE ADDITIONNELLE

Par M. A. JOLY.

---

Dans une note insérée dans le 19<sup>e</sup> volume des Mémoires de la Société (1), je donnais l'explication d'un mot qu'on ne rencontre dans aucun lexique, le mot *Soucy* qu'on retrouve en Normandie dans le nom de la *Fosse du Soucy*, auprès de Bayeux. Je voudrais ici dire, en deux mots, comment cette explication m'a paru dernièrement fortifiée et confirmée, en rencontrant dans deux localités de France, fort éloignées l'une de l'autre, et fort éloignées de Bayeux, ce même mot appliqué dans des conditions identiques, et, dans les deux cas, comme

(1) V *Mémoires de la Soc. des Antiq. de Normandie*, année 1876, et *La Fosse du Soucy*. Paris, Vieweg, 1878.

à Bayeux, associé à l'idée de *perte* d'une rivière ou d'un cours d'eau, à sa disparition momentanée à travers une crevasse souterraine. Dans les deux cas aussi, la signification première semble tout à fait oubliée, et, comme on dit à Bayeux Fosse *de* Soucy et non *du* Soucy, on dit ici Creux *de* Soucy et Pas *de* Soucy.

En Auvergne, près du lac Pavin, au pied du Puy de Monchalme, qui s'élève au sud du lac, on trouve le *Creux de Soucy*, profond de vingt mètres et rempli d'eau à la hauteur de deux mètres. On croit dans le pays qu'il est en communication souterraine avec le lac Pavin. Le mot de Soucy s'appliquerait à cette communication. Il voudrait dire ici, comme à Bayeux, une fissure, une brèche du sol par laquelle l'eau s'écoule et disparaît.

Dans le département de la Lozère, sur le cours du Tarn supérieur, dans un site des plus pittoresques, on rencontre un *Pas de Soucy*. « Là, dit une description récente (1), toute navigation est interrompue ; nous sommes à la perte du Tarn... Le Tarn disparaît, écrasé sous un bloc de rochers énormes... Le Tarn s'engouffre sous ces blocs... puis remonte en gros bouillons à quatre cents mètres environ de distance et reprend son cours apparent (c'est-à-dire extérieur, cessant d'être souterrain) au milieu de brisants qui, peu à peu, disparaissent. »

C'est toujours, on le voit, ce nom de Soucy

(1) V. *Le Cagnon du Tarn*, par A. Lequeutre, *Tour du Monde*, t. XXV, p. 289. Paris, Hachette, 1886.

appliqué là où un cours d'eau a une ouverture mystérieuse qui disparaît dans la terre (1).

Je rappelais tout à l'heure que le nom devait être Fosse du Soucy. Je trouve à ce propos un poète normand qui a laissé une œuvre littéraire, chez Segrais, et qui prouve que cette forme s'est conservée au XVII<sup>e</sup> siècle.

La Fosse du Soucy a eu sa part dans la poésie. Dans son poème, l'auteur a signalé cette curiosité naturelle qu'elle était bien connue de tous. « ce célèbre endroit, une source qui fait une des merveilles du pays est si fameuse par tout l'univers que sa description empreinte d'un air de vérité soit par patriotisme local

(1) M. Onésime Reclus, dans son *En France*, Hachette, Paris, 1884, p. 115, s'accorde tout à fait avec mon hypothèse. Le nom générique, se retrouve dans beaucoup de pays d'oc, comme en ancien pays d'oc, où se perdent les eaux. Tels sont le Cubjac (Dordogne) où s'engouffrent les eaux, le Souci de Pierrefiche (Aveyron) où se perdent les eaux. L'auteur ne s'est pas préoccupé de savoir par quelle série de déductions on arrive à la vraie signification et à remonter à l'origine.

(2) V. *Athis*, chant II, v. 238. V. M. Gasté, *Notes sur Segrais*. Caen, 1884, p. 115.

17<sup>e</sup> siècle,  
la poésie soit d'  
mené son héros

Tant de va  
s vallons, tant de

e en ce lieu éto  
ers avec la géog  
oète ajoute :

1<sup>er</sup> nomme encor l  
sa douleur l'a fa  
que ce fut pour l  
bre endroit ce tri  
admira ce gouff  
l'univers est mai  
mirable où deux  
e Océan s'englou  
canaux cachés et  
it leur course à l'  
n ce point une si  
qu'au moins on en  
ignorait, mille et  
nt encor l'ignorer

tile de reprod  
voie au poème  
e vaut ses inté  
ne nous arrête  
que l'on voit c  
u de mots sur  
que lui a caus

et dédaigné pour la nymphe Isis,  
dinaires du poème pastoral au X.  
On remarquera cependant cette  
de *la fosse*, simple déchirure du  
soins de la poésie une *grotte*. I  
le poète veut qu'Athys y ait c  
déflerait bien le plus désolé des  
de se retirer dans la grotte du t  
nous voulons retenir de ces i  
médiocres, que Segrais croit pe  
prunte plus ou moins à Virgil  
comme nous le disions plus hau  
nom qu'il constate tout en le tr

## UNE LETTRE DE

CONSERVÉE AUX ARCHIVES

Note de M. Gaston L.

---

M. l'Archiviste du départeme  
signaler une lettre du marquis  
a trouvée dans un des curieu:  
du marquis de Cresnay. Il eut  
sance de collationner la copie  
de faire et m'a permis ainsi de  
confiance ce souvenir d'une de  
nales, inexplicablement négligé

Louis-Joseph de Montcalm-Gu  
chevaleresque, était un des ar



Méodat de Gozon, le vain  
Rhodes.

é en Rouergue, le 28 fé  
il entra comme enseig  
.. — Un enseigne de neu  
frère de ce très jeune  
s et onze mois, et tous  
ues ont inscrit le nom  
me du zèle pédagogique  
hébreu, de latin, d'hist  
e géographie, succomba  
, en 1726.

militaire reçut aussi un  
soignée, mais s'il devi  
à 17 ans, il reçut son bre  
militaire le sauva sans doi  
31 ans quand il quitta  
fanterie pour devenir col  
s, en 1743.

il fut nommé brigadie  
Il venait de faire la ca  
réchal de Maillebois, ava

Plaisance, et les deux  
à la tête n'étaient pa  
tait, la tête enveloppée  
teint de deux coups de  
r de Belle-Isle fut tué.

it mestre de camp et au  
le son nom.

maréchal de camp, il fu  
, pour aller à la Nouvell  
utenant-général des arm



La belle conquête de Champl  
des autres Missionnaires cathol  
condamnée à l'abandon.

Le marquis de Montcalm étai  
nos frères du Canada le souv  
nobles types de la vieille patrie  
vrai chevalier, le chrétien sans pe

Voici comme le *Mercur* de  
article du numéro de janvier  
services en Amérique :

« C'est là qu'il a fait voir à que  
la bravoure du soldat et la grande  
la prudence du conseil et l'acti  
ce sang-froid que rien n'altère,  
rien ne rebute, et cette résolut  
ose prétendre au succès, dans des  
timide spéculation aurait à pei  
sources.

« C'est là qu'au milieu des sa  
devenu le père, on l'a vu se pl  
féroce, s'endurcir aux mêmes  
treindre aux mêmes besoins ; les  
douceur, les attirer par la conf  
par tous les soins de l'humanit  
faire dominer le respect et l'ar  
également indociles au joug de  
frein de la discipline.

« Il était venu à bout de les  
donner ni vin ni eau-de-vie, ni m  
ils avaient un besoin réel, et d  
l'armée. Mais il avait le plus gran  
lades et de leurs blessés. — « Il c



des instructions au chevalier de La Moignon, en second, revient à Montréal et mène au lac Ontario où il trouve trois forts et environ douze cents hommes du pays.

Avec cette petite armée, qu'il a renforcée, il court à Chouéguen, y aborde avec dix, douze et vingt pièces de canon, et avait sur ce lac, forme un siège, et enlève en cinq jours à l'ennemi le fort Ontario, le fort Chouéguen, et

Il y fait 1742 prisonniers, parmi lesquels valent 80 officiers et deux régiments d'infanterie anglaise qui avait combattu.

Il rase les forts, revient à Montréal et au lac St-Sacrement avec ses troupes.

Là, il fait face de nouveau au général Amherst, est obligé de se retirer à Albany et ne peut attaquer malgré la supériorité de ses armes.

Il revint de cette expédition à la fin de l'été, sur les glaces, souffrant depuis plusieurs jours d'un froid excessif, et ayant parcouru de juin, environ 800 lieues de pays.

La campagne de 1757 ne fut pas moins brillante. M. de Montcalm réunit ses forces, 2 bataillons de troupes réglées, environ 2000 de milice, et 1,800 sauvages de 32 nations, à la chute du lac St-Sacrement.

Là, il divise son armée en deux corps : l'un marche par terre, se frayant une route à travers les montagnes et dans des bois jusqu'à la chute du lac. L'autre est embarquée sur le lac.

Après 14 lieues de marche, il entreprend de forcer l'ennemi retranché dans son camp sous le fort Guillaume-Henry.

Ce fort est défendu par une garnison de 500 hommes continuellement rafraîchie par les troupes du camp. Il l'attaqua, il le détruisit, et, s'il ne retint pas la garnison prisonnière, ce ne fut que dans l'impossibilité où il eût été de la nourrir. Les habitants de Québec étaient alors réduits à un quarteron par jour.

Peut-être n'en serait-il pas resté là, s'il n'avait été obligé de renvoyer les milices pour faire la récolte, et de laisser partir les sauvages, dont quelques-uns étaient venus de 800 lieues, uniquement pour voir par eux-mêmes cet homme prodigieux.

Est-ce pendant cette campagne que Montcalm écrivit la lettre que voici au marquis de Cresnay ?

Au Camp de Carillon, le 24 juillet 1757.

MONSIEUR LE MARQUIS DE CRESNAY,

C'est moi, Monsieur, qui ai des remerciements à vous faire de toutes les politesses dont j'ai été comblé pendant ma traversée par M. le chev<sup>r</sup> de Cresnay. Vous m'honoriez, en Bohême, de trop d'amitié pour n'être pas persuadé que vous avez pris un grand intérêt à tout ce qui me regardoit, et j'en suis très reconnaissant. Je chercherai dans ce nouveau monde à faire tous les plaisirs possibles à M. Dauseville, que vous me recommandés. Il m'a remis hier votre lettre, et m'a joint au moment où nous pourrions avoir besoin des officiers d'artillerie.

Les ennem  
et sur Qu  
échouer p  
sur Québec  
faisoient j  
campagne  
aurès vu j  
un temps  
a été dans  
de vivres e  
nous a em  
été décisif  
sembler et  
quinze jou  
De concilie  
l'arrangem  
*portage* de  
l'artillerie,  
font pas ui

Voilà ma  
soit le suc  
plus de pa  
dévoue à l  
choses de  
paix l'hive  
vienne me

J'ai l'ho  
chement,  
sant servi

Ce 27.

Depuis ma lettre écrite, nous venons d'avoir deux avantages de quelque considération sur l'ennemi. Un détachement de 350 hommes, commandés par un colonel, cinq capitaines, cinq lieutenants et un enseigne a été entièrement défait par un de nos partis. Ça a été un combat naval sur le St-Sacrement entre 22 berges anglaises, et nos canots d'écorce. Il ne s'est sauvé que deux berges. Nous avons 164 prisonniers, y compris 5 officiers et 13 blessés. On a tué une centaine d'hommes aux ennemis qui ne se sont pas deffendus.

Un autre détachement de 200 hommes a été par le fond de la baye jusques vers le fort Lidiu où les ennemis ont fait prendre les armes à tout leur camp et n'ont pas osé suivre notre détachement qui leur avoit déjà égorgé un poste avancé. Il y a eu une grande fusillade de part et d'autre où nos sauvages doivent leur avoir tué d'autant plus de monde qu'ils tiroient à leur manière, qui est bonne, et les Anglais à l'européenne. Ces sauvages n'ont ramené qu'un prisonnier et rapporté 32 chevelures. Ils ont tué beaucoup d'hommes dont il n'eût été ni sage, ni prudent d'aller chercher la chevelure au milieu des rangs. M. de *Corbières*, lieutenant de troupes de la Colonie, ci-devant page du Roy, commandoit le premier détachement; M. Marin, lieutenant des mêmes troupes, commandait le second.

Cette lettre est datée du 24 juillet 1757, mais elle est écrite *au camp de Carillon*.



laisse un bataillon pour commencer l'ouvrage, et en même temps pour garder le fort ; puis avec sa petite armée il se porte audacieusement quatre lieues en avant, envoie reconnaître et reconnaît lui-même la marche de l'ennemi, l'examine, le tâte, lui en imposant par sa contenance.

« Cette manœuvre, digne des plus grands maîtres, ralentit l'ardeur de la multitude ennemie, et occasionne dans ses mouvements une lenteur dont M. de Montcalm sait tirer avantage. »

Ceci se passait le 7 juillet 1758. Il écrivit le soir en ces termes à M. Doreil, commissaire ordonnateur :

« Je n'ai que pour huit jours de vivres, pas un seul sauvage, ils ne sont point arrivés ; j'ai affaire à une armée considérable ; malgré cela je ne désespère de rien, j'ai de bonnes troupes.

« A la contenance de l'ennemi, je vois qu'il tâtonne. Si, par sa lenteur, il me donne le temps de gagner la position que j'ai choisie sur les hauteurs de Carillon et de m'y retrancher, je le battrai. »

M. de Montcalm se replia dans la nuit du 6 au 7, et fit faire à la hâte son retranchement auquel il travailla lui-même.

L'abattis n'était pas encore achevé lorsqu'il fut attaqué le 8 juillet par 18,000 hommes avec la plus grande valeur.

M. le chevalier de Lévis, commandait la droite de notre armée, M. de Bourlamaque la gauche, M. de Montcalm le centre.

L'ennemi, toujours repoussé, revient sept fois à la charge, ou plutôt on combat sept heures presque sans relâche, depuis midi jusqu'à la nuit. Alors le



ouragement

cherchant le

pace de dou

fort Georges, laissant en chemin leurs blessés, ]  
rs vivres et leurs équipages.

ette journée coûta à l'ennemi, de son propre  
u, 6,000 morts ou blessés.

e marquis de Montcalm était partout. Ses dispo  
ns avaient préparé la victoire, son exemple l'i  
da. Les soldats, pendant le combat, criaient à  
que instant : Vive le Roi et notre Général !

'est cette confiance portée jusqu'à l'enthousiasme  
me qui fait le sort des batailles.

e vainqueur, aussi modeste dans le triomphe  
ntrépide dans le combat, écrivant du champ de ba  
ille, à huit heures du soir, s'exprimait ainsi :  
'armée, et trop petite armée du roi, vient de vaincre  
re ses ennemis. Quelle journée pour la France !  
avais eu deux cents sauvages pour servir de tête  
n détachement de mille hommes d'élite dont j'  
rais confié le commandement au chevalier de Lévis,  
is, il n'en serait pas échappé beaucoup dans leur  
e. Ah quelles troupes, mon cher Doreil, que les  
es ! Je n'en ai jamais vu de pareilles. Que  
aient-elles à Louisbourg ! »

ans la relation qu'il envoya le lendemain à  
e marquis de Vaudreuil, après avoir fait l'éloge  
troupes en général, celui de MM. de Lévis, de  
rlamague, officiers supérieurs et de la plus grande  
inction, il ajoutait :

Pour moi, je n'ai que le mérite de m'être  
ivé général de troupes aussi valeureuses. »

Il eut toujours la même attention de rendre à chacun de ses officiers la part qu'ils avaient à sa gloire. J'ai lu dans une lettre qu'il écrivit du camp de Carillon, le 28 septembre : « M. le chevalier de Lévis, qui connaît très bien cette frontière, y a fait les meilleures dispositions du monde, et je les ai suivies. »

Le lendemain de la bataille, quand ceux qui avaient succombé furent enterrés, Montcalm fit dresser une grande croix sur leur tombe.

Je demande pardon à la Compagnie de l'avoir retenue si longtemps à propos d'une lettre dont le destinataire seul était normand.

Mais j'espère qu'on m'excusera d'avoir esquissé cette belle figure de héros chrétien, près de laquelle on ne peut passer indifférent.

Les Anglais, ses ennemis, lui rendirent eux-mêmes de suprêmes honneurs quand ils entrèrent enfin dans Québec, un an après la bataille de Carillon; ils laissèrent les survivants des soldats de Montcalm déposer le cadavre de leur général dans la fosse martiale qu'une bombe avait creusée en éclatant au milieu de l'église des Ursulines de la ville de Québec, et plus tard ils associèrent dans un même monument la gloire de Wolf, leur chef, à celui du grand vaincu.

Nous qui sommes plus ou moins insciemment les arrières-neveux de tant d'héroïques compagnons du grand Marquis, nous saluons sa gloire trop oubliée.

---

## NOTE :

La qu  
et des plus sérieuses dont les hommes ont dû s'occuper ; les grottes naturelles et les rochers surplombants ont été certainement leurs premiers refuges. C'est d'un refuge de ce genre que je vais essayer de donner une esquisse.

Il y avait sur le Mont-Joly un atelier pour la taille du silex de l'époque néolithique ; d'après la quantité et la variété des objets qu'on y récolte, cet atelier devait être considérable. On y trouve aussi de petites pièces paléolithiques de forme ovoïde et amygdaloïde, mais en si petite quantité que je ne saurais affirmer qu'il y ait eu là un atelier de cette époque.

La majeure partie des ouvriers qui travaillaient sur le Mont-Joly devait y avoir ses habitations.

Les huttes en branchages, semblables à celles que les sauvages élèvent encore aujourd'hui, ont disparu sans laisser de traces, mais il est certain qu'on a dû, à des époques éloignées, utiliser dans le même but les excavations et les cavernes naturelles.

En cherchant à mi-côte, parmi les blocs renversés souvent d'une manière très pittoresque, j'avais remarqué un rocher surplombant, assez saillant pour pouvoir couvrir facilement plusieurs personnes. Il est évident qu'on ne pouvait s'y tenir debout comme

dans une caverne, excepté cependant à l'entrée qui est assez élevée pour cela, mais sous la majeure partie de cette voûte, on pouvait s'y tenir assis ou couché.

Cet abri, qui est dû à l'inclinaison d'une masse de rochers, doit dater probablement de l'époque où a eu lieu le cataclysme qui a séparé la bruyère de Potigny de celle de Saint-Quentin (1) et formé la Brèche-au-Diable : dans cette dislocation, des blocs se sont détachés de la cime et ont roulé jusqu'au pied du mont ; d'autres se sont arrêtés à mi-côte, et enfin parmi ceux qui sont restés inclinés et comme suspendus, il s'est détaché une masse de roches qui a formé cet abri. L'ouverture mesure dans sa partie la plus haute 2<sup>m</sup> 30, la profondeur est de 2<sup>m</sup> 60 et la longueur 7<sup>m</sup> 50, mais il y a peu de saillie dans les bouts. Ce que j'appellerai le plafond est assez uni, il n'y a aucunes aspérités trop marquées et pouvant gêner les habitants ; en garnissant d'herbes, de feuilles ou de peaux l'aire de cette habitation, elle devait offrir un refuge excellent et qui n'était pas à dédaigner. La plus grande partie de l'ouverture devait être fermée avec des peaux ou avec des claies faites de branches d'arbres. Un petit mur en pierre grossièrement fait, haut d'à peu près 0<sup>m</sup> 60, formait une sorte de demi cercle devant l'ouverture, un petit passage avait été ménagé vers le milieu. Il est supposable que c'était sur ce petit mur que devait être appuyé ce qui servait à clore l'abri.

(1) On a donné le nom de Mont-Joly à cette partie de bruyère, depuis que Marie Joly y a été enterrée.

Ces dispositions

Bien des siècles  
couche d'humus  
pu s'y former. A  
chercheur passionné  
fouillé cette couche  
provenant de quel  
dans un coin, j'ai  
variés, de beaux  
toutes ces pièces  
délicatesse, le tr  
venaient d'être fa  
jamais servi, car il  
levé par le service  
c'était peut-être

En continuant  
perçoirs, burins,  
clés, et quantité  
vice, le tout avec  
silex sans intérêt  
un petit atelier.  
poteries faites au  
minces sont cou  
épaisse; comme c  
est due probabl  
fragments d'une  
vases faits à la m  
qu'on y distingu  
qui les ont façon  
plusieurs épaisse  
verses épaisseurs  
de pâte; il n'y a

ces débris, qui sont  
pression les broie ; mal  
ix sont trop petits pour  
la dimension de ce  
trouver le diamètre  
vase gris noir devait a  
20 $\frac{1}{2}$  mill.; quant à  
e la panse, je n'ai  
le le permettant pas.  
inué les recherches,  
j'ai trouvé un beau f  
réenne. de beaux ri  
ez imparfaites, mais  
main d'homme ; t

oir fouillé à environ  
, nous avons rencon  
inée, mesurant 1<sup>m</sup>, 15  
ir dégagée avec un t  
riser, au cas où el  
objets fragiles, et  
constaté qu'elle était  
remplie de gravie  
lex blancs sur lesque  
ées, car ils paraisse  
ucun travail marqué  
in vaste champ aux s  
ous les objets récolté  
er qu'il a été habité, é  
rès éloignées les une  
ite découverte, qui es  
dans nos régions, r

deux cents pièces, toutes intéressantes, la majeure partie est de l'époque néolithique. Il n'y en a que quelques-unes de l'époque paléolithique.

Je termine en recommandant aux géologues, aux archéologues et aux artistes qui ne connaissent pas la Brèche-au-Diable, d'aller y faire une excursion. Le site est admirable, et, malgré les explorations qui ont eu lieu, cette région réserve encore plus d'une découverte intéressante à ceux qui voudront sérieusement l'étudier.

---

## BIBLIOGRAPHIE ET NOUVELLES DIVERSES.

---

**BIBLIOGRAPHIE.** — *Recherches de la noblesse faite par ordre du Roi en 1666 et années suivantes, par messire Guy Chamillart, intendant, publié intégralement et pour la première fois, par un membre de la Société des Antiquaires de Normandie, 2 vol. in-8°. Caen, Delesques, 1887.* — *Notice historique sur l'ancien couvent de la Congrégation de Notre-Dame, à Carentan, 1635-1742, par M. A. Desprairies, membre de la Société des Antiquaires de Normandie. Caen, Delesques, 1887.* — *Liste des Manuscrits de la collection Mancel à l'Hôtel-de-Ville de Caen, chez tous les libraires, 1887.* — *Supplément à l'inventaire des Manuscrits mégalithiques d'Ille-et-Vilaine, par Béziers. Rennes, 1886.* — *Revue historique, archéologique et monumentale de l'arrondissement de Mortain, par M. Hippolyte Sauvage, t. II, III, IV.* — *Saint Regnobert, ou les Origines de l'église de Bayeux, par l'abbé Lecointe, in-8°. Étienne Chesnel, 1887.* — *Saint Taurin, premier évêque d'Évreux au I<sup>er</sup> siècle; nouvelles Recherches antiques et historiques, par M. l'abbé Do, chanoine de Bayeux, in-8°. Caen, Delesques, 1887.* — *Artistes Normands, XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, par M. le marquis de Chennevières (Revue de l'Art français ancien et moderne, sep-*



tembre 1886). — *L'affaire Argentan*, par M. Vimont (la Société Flammarion). — *Normandie*, par M. Charles J. Faculté des Lettres d'Aix, in 1887). — *Les Esquisses du b Jules Lecœur*, 2 vol. in-8°. *Blason populaire de Villedieu traditions, dictons comparés provinces de France*, par le Cloche, batteur sur cuivre. nopolis, 1887.

Les questions généalogiques à la mode comme chacun sait nous sommes en République depuis quelque temps, à un ti publications. Parmi les plus ré importantes est, sans contredi volumes, sans nom d'auteur, l'intendant Chamillart, de 1666, souvent commentée.

L'intendant, dans son travail maintenues en trois catégories l'a fort bien indiqué M. Gustave du deuxième volume de son *H. de ses Iles*.

Les plus anciennes familles r avouées, soit par titres, aveux, immémoriale, composent la pr conde sont rangées les bonne familles n'ayant pu produire le

soit par poste pendant les guerres ou tout autre accident, mais pouvant justifier au moins de quatre degrés de noblesse sans anoblissement connu ; dans la troisième figurent les familles anoblies avant le 1<sup>er</sup> janvier 1611 ; tous les anoblissements, postérieurs à cette date, ayant été annulés et supprimés par la déclaration du Roi du mois d'août 1664.

Il convient aussi de remarquer que des copies de cette Recherche que l'on peut consulter, notamment à la Bibliothèque nationale à Paris, et à la collection Mancel, à Caen, contiennent en plus quatre autres parties, savoir : 1<sup>o</sup> l'état des anoblis par l'édit du mois de mai 1624, dit du Canada, rendu en faveur des associés de la Compagnie de la Nouvelle-France ; 2<sup>o</sup> l'état des anoblis postérieurs au 1<sup>er</sup> janvier 1611, qui ont été confirmés par lettres-patentes et brevets postérieurement à la Déclaration de 1664 ; 3<sup>o</sup> l'état des usurpateurs de noblesse de la Généralité de Caen, dont quelques-uns étaient des descendants par bâtardise de maisons nobles ; 4<sup>o</sup> l'état des usurpateurs prétendus, maintenus sur leur pourvoi, par arrêt du Conseil d'État.

Tous ces documents, qui ne sont pas toujours absolument concordants, ont été reproduits par l'éditeur, dans un ordre méthodique, avec la plus scrupuleuse exactitude. Nous croyons même savoir qu'il prépare en ce moment un supplément qui améliorera encore le travail en rectifiant les erreurs qui y ont été signalées ou en complétant des indications jugées insuffisantes.

L'édition de la Recherche de Chamillart est une

publication bien  
écrit. Elle j  
ulement au p  
point de vue  
tous les noms  
lume.

Dans une not  
otre-Dame, à  
l'histoire d  
s titres.

Avant la Rév  
e Carentan re  
andie, l'Ordre  
stitué en Lori  
Les Augustin  
vouaient à l  
digente.

La fondatrice  
uve de Jacqu  
euil, seigneur  
rtoville et St-  
Mais sur cette  
ngué parmi les  
ous n'avions  
signifiants : u  
lmanach de B  
on de Tousta  
mmentaire de  
ontaumont. M  
ntingent une  
nsidérer comr

Il en a trouvé les éléments dans un curieux manuscrit, conservé encore aujourd'hui au couvent de Carentan. Ce manuscrit porte pour titre : *Relation de la vie et des vertus de vénérable Françoise Thuret, dite Catherine de Jésus, première supérieure du monastère de Carentan.*

M. Desprairies a pu également consulter plus de trois cents actes disséminés dans les études de notaires, et beaucoup d'autres documents déposés aux archives de la Manche.

Le résultat de toutes ces recherches, qui fait honneur au zèle et au bon esprit de M. Desprairies, laisse au lecteur un profond sentiment de respect pour les pieuses filles de la congrégation de Notre-Dame.

Quand vint la tourmente révolutionnaire, la communauté, qui était gouvernée par Marguerite Morel du Fresne, en religion sœur Béatrix, ne connut plus une seule défaillance. Aucune religieuse ne se soumit au nouvel ordre de choses ; plusieurs furent poursuivies, condamnées à l'emprisonnement ou détenues comme suspectes.

Les bâtiments conventuels, dont quelques parties subsistent, présentent un certain cachet d'élégance : sur l'un des murs on remarque les débris d'un cadran solaire, avec cette devise, qui a échappé aux investigations de M. le baron de Rivières :

VIVE JÉSUS ET MARIE !  
NOTRE DERNIÈRE NOUS EST CACHÉE.  
SONGEZ PLUTÔT A L'HEURE DE LA MORT  
QU'A LA PRÉSENTE.

---

Un anonyme vient de publier la liste complète des

manuscripts faisant partie très convenablement installés à Caen. Cette énumération, malgré ses lacunes et des déficiences, est d'éviter; mais, telle qu'elle est, elle est appelée à rendre quelque service que le catalogue officiel soit.

Notons aussi, en passant, un autre genre : le supplément à l'inventaire des mégalithiques de l'Ille-et-Vilaine.

La Normandie, nous le recommandons, ni par le nombre ni par la qualité de ses monuments mégalithiques, n'est pas moins fâcheuse que la Bretagne pour nous en donner une description et dresser la statistique. Quoiqu'il en soit, nous aurons disparu, on regrette de ne pas avoir eu à temps une enquête aussi complète.

Nous tenons tout particulièrement à mentionner ce Bulletin de deux ouvrages, l'un de M. de la Haye et qui reprennent, au point de vue de la préhistoire, Bayeux et d'Évreux, la question de la préhistoire dans ces derniers temps, et l'autre de M. de la Haye, sur la préhistoire de notre pays et de la Normandie. Dans une revue de la préhistoire, nous saurions songer à discuter l'importance et nous devons nous contenter de brèves indications.

Le premier de ces vol

*gnobert et les origines de l'église de Bayeux*, est dû à la plume du savant curé de Cormelles, M. l'abbé Lecointe. Le second a beaucoup plus d'étendue. Il porte pour titre : *Saint Taurin, premier évêque d'Évreux au premier siècle : nouvelles recherches critiques et historiques par M. l'abbé Do, chanoine de Bayeux*.

M. l'abbé Lecointe, sur la date de l'épiscopat de saint Regnobert, adopte le système déjà soutenu par M. l'abbé Do, par M. l'abbé Tapin et par l'historiographe du diocèse, M. l'abbé Laffetay. Sa brochure résume ces travaux recommandables, les complète et discute avec ordre et habileté les divers témoignages sur lesquels ils s'appuient.

L'œuvre de M. l'abbé Do se distingue également par ces qualités de méthode, de clarté et de convenance dans la discussion. Je ne sais si cette dissertation modifiera l'opinion accréditée chez beaucoup de personnes par Dubousquet, Tillemont, Le Brasseur, Auguste Le Prevost, pour ne citer que quelques noms, mais tous ceux, amis et adversaires qui la liront, ne pourront s'empêcher de rendre hommage à l'érudition du savant chanoine, à la conscience de ses recherches, à la sincérité de ses convictions, à la courtoisie de son argumentation.

Nous avons eu souvent l'occasion d'analyser les Notices consacrées par M. Sauvage à l'arrondissement de Mortain ; aujourd'hui, nous pouvons encore mentionner trois fascicules détachés de cette *Revue historique, archéologique et monumentale*. Ces monographies, qui s'inspirent visiblement du grand

ouvrage de M. Le Héricher  
nent les cantons de Barer  
Juvigny-le-Tertre. Elles aj  
ceux que l'auteur a con  
*Mortainaises* et dans son  
*monumental*.

L'ancien Directeur des  
Directeur de notre Société  
mandie, M. le marquis  
notre province a de si gra  
obligations, continue, dans  
des études à la fois neuv  
artistes normands au XVI<sup>e</sup>

L'article que nous avons  
tout entier à Georges d  
Doudeauville, Fauvel, de  
Stockovc, Pierre Le Pellet  
Favray, Marin Élienne,  
Lasson, Jean Joustel, Br  
R. J. Charpentier, Josep  
François Chauvel.

Dans les notes recueilli  
fort inégale valeur, je rel  
ciation très délicate et ti  
Huet :

« Daniel Huet, notre é  
« M. de Chennevières, le  
« apologiste de l'Église fi  
« de Maistre exaltait de pa  
« fut certainement le pat  
« son pays natal, le plus .

« particularités dont se puisse enorgueillir la Nor-  
« mandie. Ce qu'il mit de soin et de conscience à  
« préparer les éléments de son livre excellent des  
« *Origines de la ville de Caen*, ne se peut bien juger  
« que par les questions dont il assaillait perpétuel-  
« lement son souffre-douleur, le R. P. F. Martin,  
« docteur en théologie, au couvent des RR. PP. Cor-  
« deliers de Caen. »

On doit encore noter, dans cette étude, les détails relatifs à Chauvel de Cantepie, un artiste de grand mérite, et aux sculptures dont il décora notamment l'église d'Almenèches. Nous avons vu disparaître, dans ces derniers temps, avec un véritable sentiment de regret, un certain nombre d'œuvres remarquables du XVII<sup>e</sup> et du XVIII<sup>e</sup> siècles. Nous voudrions espérer que les jugements d'un homme aussi compétent que M. de Chennevières, pourront préserver de la destruction celles qui ont été jusqu'ici épargnées.

Jacques de Cantepie, qui ne prévoyait certainement pas ces variations de goût lorsqu'il s'appliquait avec tant d'ardeur à la décoration des églises de sa contrée, a été inhumé à St-Germain de Falaise. Son épitaphe a été relevée par M. Bouet. Nous la reproduisons ci-dessous :

ICY REPOSE  
HONORABLE  
HOMME JOSEPH CHAU  
VEL DE CANTEPIE  
BOURGEOIS DE CETTE  
VILLE, SCULPTEUR DE



— 1 —  
L'ACADÉMIE  
LEQUEL S  
PAR SA F  
BEAUX  
L'ESTIME  
L'ONT  
REMARQUÉ  
DE SES TRAV  
NOUS L'A ENI  
DE 72 ANS  
1736. PRIE  
LE REPOS

Le travail de M. Vimont

*mensuel de la Société Fl*

11 mars 1793, dans l'Orne

le nom de la ville d'Argentan ; mais, hélas ! nous, quittons les régions sereines de l'art pour entrer dans le champ clos des agitations politiques. C'est, en effet, un des épisodes les plus curieux de l'histoire révolutionnaire en Basse-Normandie que M. Vimont s'est proposé de rappeler à notre souvenir. J'avais déjà eu l'occasion de m'en occuper moi-même, dans une notice consacrée au Tribunal criminel de l'Orne (1); l'écrivain argentanais, qui ne paraît pas en avoir eu connaissance, a ajouté aux renseignements puisés dans les documents judiciaires, des détails recueillis sur place ou extraits des archives publiques et privées de la localité. L'histoire ainsi

(1) *Le Tribunal criminel de l'Orne*, 1866. In-8°, ch. III, p. 51-68.

reconstituée, reflète encore l'animation de la lui et les passions du moment. Elle n'en est pas moi intéressante et sera utilement consultée.

Dès sa fondation, en 1867, la Société de Linguistique, sur la proposition de M. Gaston Paris, a inscrit dans son programme la composition d'une Flore populaire de la France.

Pour arriver à la réalisation de ce projet, un d anciens secrétaires de la Société, M. Havel, aujourd'hui professeur au collège de France, suggéra notre compatriote, M. Charles Joret, l'idée de réunir les noms de plantes épars dans son Dictionnaire du patois du Bessin et de nous donner une Flore populaire de la Normandie.

Le désir exprimé par M. Havel a reçu aujourd'hui son exécution et le travail de M. Joret sera incontestablement l'un des éléments essentiels de ce grande Flore populaire que prépare M. Rolland, qui laissera loin derrière elle, on peut l'affirmer sans témérité, toutes celles qui ont été déjà publiées jusqu'ici.

Le plan suivi par M. Joret a pour base la classification naturelle. Notre compatriote a pris, en effet pour cadre, la Flore, si justement estimée de M. Alphonse de Brébisson, en y introduisant simplement des modifications portant sur deux ou trois familles que les auteurs de la *Nouvelle Flore française* MM. Gillet et J.-H. Magne, ont rangées dans un ordre plus satisfaisant.

La Flore, proprement dite, est suivie d'un index général de noms vulgaires, qui permet de se reporter

aussitôt, du nom populaire et scientifique et fixe. On a ainsi, l'index, les noms réunis par ordre d'un autre côté, dans la Flore, et groupés autour du nom latin et scientifique sont les équivalents : « dispositif qui permet de suivre d'un coup-sons ont pu amener le peuple espèces voisines ou éloignées de identiques, mais grâce à laquelle important, on peut encore se faire richesse vraiment extraordinaire *populaire de Normandie* dispos certaines plantes qui, pour les le plus souvent qu'un seul et même

Le travail de M. Joret présente un mérite. Non seulement il indique le nombre de dénominations spéciales mais il fait connaître les localités d'usage et les formes dialectales auxquelles elles se présentent possible sous lesquelles elles se produisent

Pour arriver à ce résultat, le savant a parcouru lui-même la Normandie, interrogé les érudits du pays, aux instituteurs de campagne et ayant la pratique de la campagne et il ne s'est servi des listes de plantes populaires de patois publiés avant lui que comme un moyen de vérification et de contrôle

L'œuvre est consciencieuse et scientifique. On n'y voit pas des vaines données audacieusement comme données et les désignations proven

Bray ne sont pas confondues avec celles du Cotentin, de l'Avranchin ou du Bessin.

La Flore de M. Joret est précédée d'une introduction fort intéressante. L'auteur y passe en revue les travaux de ses devanciers, rend justice à l'initiative prise par M. Le Héricher, dans son *Essai sur la flore populaire de Normandie*, et indique en passant la contribution importante que les légendes relatives aux plantes apportent au Folklore de notre province.

C'est aussi au Folklore que se rattachent les Esquisses du Bocage Normand de M. Jules Lecœur, dont le deuxième volume vient de paraître.

En annonçant, il y a cinq ans, le premier volume, nous écrivions les lignes suivantes : « Il y a dans  
« les *Esquisses du Bocage normand* deux parties  
« distinctes. La première est une œuvre d'érudition  
« dans laquelle l'auteur passe en revue les opinions  
« émises avant lui, les systèmes imaginés par ses  
« devanciers ; la seconde est surtout une œuvre  
« d'observation directe et personnelle ; sans mécon-  
« naître la valeur de la première, c'est la seconde  
« que nous préférons. Elle est à la fois plus instruc-  
« tive, plus neuve, plus originale. »

Le jugement que nous portions sur le volume de 1883 est, à peu de chose près, celui que nous croyons pouvoir formuler sur le volume de 1887.

La méthode de l'écrivain n'a pas changé, et c'est surtout par les observations minutieuses recueillies par lui sur place que les *Esquisses* se recommandent encore à l'estime des curieux et des érudits.

M. Lecœur, on s'en aperçoit tout d'abord, a bel et bien parcouru le pays dont il nous entretient, et cela

à toutes les époques  
directions. Il a étudié  
aise, et il a noté avec  
qui, dans son langage  
croyances, dans sa n  
d'intérêt. Le livre es  
avec méthode par un  
ces aperçus fantaisi  
souvent certains litté  
vrir la Normandie en  
et qui en dissertent  
mirable !

M. Jules Lecœur a  
aimables impression  
et entendu, et l'on p  
foi à ses constatation

Un livre de ce genre  
mais l'indication seu  
permettra tout au m  
d'œil, l'étendue du ch  
triotte a opéré ses rec

Le second volume  
*mand*, ne comprend  
pitres relatifs aux si  
guérisseurs, aux fêt  
dévotions populaires.  
à certaines silhouet  
assemblées, au jour  
baptêmes, aux légèr  
revenants et aux lut  
nirait aisément la m  
M. Jules Lecœur a ap

quelquefois nouvelles, qui sont venues grossir le trésor de nos traditions populaires, et qui assignent à l'auteur un rang distingué parmi nos Folkloristes normands.

M. Dergny, membre de la Commission des Antiquités de la Seine-Inférieure, suit la même voie. Après avoir publié des notices sur les usages, les coutumes et les croyances, il a singulièrement élargi son cadre en faisant porter ses investigations sur plus de soixante-quinze départements. L'œuvre nouvelle, nous dit le prospectus, « est plus générale  
« que provinciale. Elle s'étendra des Pyrénées aux  
« bords de la Manche et des Alpes à l'Atlantique. »

M. Victor Brunet, commis-greffier au tribunal civil de Vire, se distrait de son labeur judiciaire en fouillant avec une louable persévérance le coin du Bocage normand où il a fixé sa résidence.

Les sujets les plus divers l'ont successivement attiré : Saint-Pair, Saint-Ortaire, les châteaux du voisinage, les barons de Montchauvet, etc. Un jour il a fait une excursion dans l'époque révolutionnaire en nous entretenant de Charlotte Corday, de l'abbé Rondel ; dans ces derniers temps, après avoir écrit une excellente notice biographique de l'abbé Lecanu, l'historien du diocèse de Coutances, il s'est décidément enrôlé, avec toute l'ardeur des néophytes, dans le groupe des Folkloristes. Dans cet ordre d'idées, nous devons d'abord citer une première série des *Contes populaires du Bocage*. Cette première série aura évidemment un complément,

mais, tout en réunissant les  
nous faire prendre patience  
cale différent sous ce titre :

• Blason populaire de  
• gendes, traditions, dicto  
• autres provinces de Frai  
• de La Cloche, batteur si  
• *Sourdinopolis*. •

Il n'y a pas à le contester  
ou *Sourdin*, a été, depuis  
l'imagination moqueuse d  
d'une naïveté invraisembl  
sement ridicule. « La popu  
« dieu, dit M. Sébillot, fr  
« Normandie ; en Haute-Br  
« dans le pays de Fougères  
« les héros d'un assez gr  
« facétieuses. »

D'où vient cette fâcheuse  
torité ? Le compère Jean d  
problème ; nous ne voudri  
résolu. Mais, si nous somm  
sans preuve à l'appui, que  
limitrophes aient calomnié  
esprit de jalousie, nous ne  
de convenir que les habitan  
industrielle de Villedieu en  
qu'ils ont, en somme, fouri  
table d'hommes distingués.

Il n'en est pas moins pi  
jourd'hui les drôleries plu  
qui leur ont été gratuite

que pour constater que ces histoires, pour la plupart, ont été mises au compte d'une infinité de personnes habitant les localités les plus différentes.

Le volume renferme quarante-deux contes, sans parler d'un appendice intitulé : *Facéties normandes*. Tous n'ont pas le même intérêt, mais ils sont tous, sans exception, répétés encore journellement dans les arrondissements d'Avranches, de Mortain, de Coutances. MM. Sebillot et Luzel, les maîtres du genre, n'ont pas dédaigné d'en annoter et d'en commenter quelques-uns. C'est là un *satisfecit* qui a dû réjouir le compère *Jean de La Cloche*, et dont il faudrait une singulière audace pour contester la valeur.

E. DE B.

## LETTRE DE M. MOISY

**Relative à la découverte faite à Lisieux d'un sceau  
en plomb du pape Urbain V.**

MON CHER SECRÉTAIRE,

Dans les démolitions apportées, pour servir de remblai, sur un terrain, situé à Lisieux, lieu dit le *Grand-Jardin*, avoisinant la nouvelle route de Lisieux à Pont-l'Évêque, on a découvert un sceau rond en plomb, du pape Urbain V. Ce sceau, d'une remarquable conservation, a un diamètre de 27 millimètres ; il a deux faces, autour desquelles règne un filet ponctué.

Sur l'une on lit :



Sur  
les  
int  
oix

Le  
le  
est-  
mn  
s d  
rec  
L'o  
ail.  
Avi  
squ  
stat  
ence  
vigi  
On  
ntr  
isce  
ies  
out  
Li  
stat  
star

diction ; la propriété même de la cathédrale ; le droit qu'il prétendait avoir et que lui contestait le Chapitre de célébrer des messes solennelles dans la cathédrale, d'y faire des ordinations, etc. L'affaire fut déférée au Saint-Siège, et le pape, alors résidant à Avignon, donna au cardinal Guy d'Auvergne, évêque de Porto, la mission d'aller à Lisieux pour y résoudre le débat pendant entre l'évêque et son Chapitre. Serait-il téméraire de supposer que le sceau trouvé dans le « Grand-Jardin » pourrait être celui qui fut attaché à la lettre-patente d'Urbain V, conférant au cardinal la mission dont il vient d'être parlé ?

## UNE LETTRE DE MONSEIGNEUR DE BELBEUF

ÉVÊQUE D'AVRANCHES

A PROPOS DE LA CONSTRUCTION DES BATIMENTS DU COLLÈGE.

---

Nous publions ci-dessous une lettre de Monseigneur de Belbeuf, évêque d'Avranches, adressée à l'intendant Feydeau de Brou, le 26 février 1784 ; elle prouve que ce n'est pas d'hier que l'on s'est occupé, dans notre pays, des mesures à prendre pour la bonne organisation et le développement de l'instruction publique. Le document, dont nous devons la communication à l'obligeance du savant archiviste du Calvados, M. Benet, est, à ce point de vue, aussi honorable pour le prélat qu'intéressant par les renseignements qu'il nous fournit sur

l'état de la v  
siècle.

A M.

J'ai différé,  
répondre que ;  
surer quelque  
entière de not.

On m'a près  
de l'année, les

Il nous reste  
nous avons r  
dant y sacrifie  
pourroit regre

Avec quelq  
mille francs q  
térêt et sans a  
nous serons e  
circonstances  
peux vous as  
couvert en ent

Il est vrai q  
pièces indispe  
la solidité néc

Vous voyés  
ce moyen, vo

(1) Cf. Mgr God  
pat, par M. l'abb  
*ciété d'Archéolog*

et que les  
ont point ab  
par la suite, l'i  
nous resteron  
a rien, les hab  
au simple ne  
des siècles, po  
ment étrangers  
it pour nous.

manquons c  
nécessité. Poin  
avais puits, t  
t lui donner ce  
ncendie , et  
!!

prisons en ru  
où les homm  
ce qui est le  
e la barbarie.  
ribunal dans u  
public pour l  
i taudis , qui r  
ssous et dessus  
seulle place,  
ranger pour r  
notre ville a é  
emps de la de  
, Monsieur, ce  
s nous console  
nt déplorable.  
st pour une s  
ne et très int

enfants à élever pour l'éducation de les faire instruire ailleurs regrette l'emploi de la bourse, payée cent fois par an superflu et la décoration par des moyens !!

Vous penserez autrement que nous vous présentons de défendre d'un mauvais exemple que peu conséquent. Et la ville payera-t-elle ce qui est une dépense particulière, le plus souvent pour les dépenses

Vous vous assurerés, comme votre prédécesseur, et ce qui soient mieux que le Mirabeau fera trouver dans celle d'aujourd'hui actuel les ressources qui nous donne le droit d'exercer

Vous verrés des travaux, des projets, de multiplier à peu de frais tous les moyens si indispensables. Vous avez la connaissance des besoins et la facilité autant que la nécessité

C'est moins pour la dépense que elle tient à l'utile, que pour ce qui portent la vie, que je réclame les ressources : je viens de se plaindre, le malheur d'un pays, une intempérie cruelle, la misère publique ; des p

ment les mains à d'autres pauvres, je ne parle pas de ceux dont la mendicité est l'état, ils le feront toujours, mais je me suis assuré combien ceux qui paroissent aisés touchoient de près à la misère. Voilà ce que j'avois trop prévu depuis longtemps, et c'est pourquoi je sollicite, avec ardeur, les moyens qui nous ranimeront, qui sont autour de nous, et qu'il ne s'agit que de mettre en valeur.

Tout ceci tient à des spéculations qu'une lettre, déjà trop longue, ne permet pas, mais que j'aurai l'honneur de vous présenter quelque jour.

Il me reste à vous remercier, Monsieur, de l'intérêt que vous voulés bien nous porter, que vous avés marqué pour notre collège à M. de Marville, et qui vous engage à solliciter M. le cardinal de Rohan. Je l'ai sollicité l'année passée, M. de Vergennes qui veut bien se souvenir de ce que je lui ai dit de nos besoins et y prendre une part bien digne de ses vues pour le bien et de son activité qui embrasse tout, en parla lui-même; mais le Roi a des reprises considérables à faire sur les biens de ce collège du Mont, comme sur tous ceux des Jésuites, par ce qu'il a fait des avances; d'ailleurs, les charges en sont encore multipliées et le secours que nous pourrions en retirer ne peut être qu'éloigné; nous l'emploirions à faire un petit fonds à notre collège.

Il nous faudra un secours plus prochain pour remplir le vuide de ce bâtiment qui nous sera inutile sans cela et qui nous est absolument nécessaire. Nous le refusera-t-on? Non, Monsieur. Vous voudrés bien vous attacher à nous le procurer, M. le comte

de Vergennes, j  
à s'y intéresser.  
et nous le trou  
mellés moi de  
qu'il m'a toujc  
éprouvé les eff  
épuisait tous le

Je ne puis vo  
j'attends le mor  
noitre et de vo  
conflance que  
J'y joindrai tou  
pectueux attacl  
d'être, Monsieu  
serviteur.

## A PR

Nous emprunton  
triotte, M. Canivet  
touchent particulie  
Formigny.

J'ai raconté,  
bataille de For  
militaires qui l'  
cette date ayan  
extraordinaire q  
une borne avec  
journée qu'un ai

perpétueraient et mettraient au premier rang dans leurs annales. Ce n'est pas la première fois que j'ai l'honneur d'écrire au sujet de la bataille de Formigny. Je retrouve, à la date du 15 septembre 1879, un article où j'écrivais ceci :

« Le seul souvenir qui restât de cette journée historique, en dehors de la borne qui se dresse au bord de route, est une leçon introduite alors dans le bréviaire du diocèse de Coutances, par reconnaissance patriotique de l'évêque. Mais la chapelle du comté de Clermont, quoique debout, n'était plus que de la pierre morte, lorsque le roi Louis-Philippe, dans son voyage à Cherbourg, en 1833, s'arrêta à Formigny et demanda s'il n'y restait point quelque souvenir de 1450. On lui montra la grange. Comme bien on pense, il fut indigné et ne put s'empêcher de s'exprimer assez vivement sur cet acte de vandalisme et d'oubli, et c'est sur sa cassette particulière que la chapelle fut aussitôt restaurée autant qu'il fut possible, et remise en l'état où on la peut voir aujourd'hui, blason d'honneur sur la terre française, dont les assises baignent dans le ruisseau qui fut empourpré, dans un jour de délivrance, par le sang des conquérants. »

Il y a cinquante ans aujourd'hui que le roi Louis-Philippe fit cet acte de patriotisme. Le correspondant qui m'écrit pour relever quelques-unes de mes assertions, est-il bien sûr que l'on dise encore la messe, dans la chapelle du comte de Clermont, tous les matins ? En tous cas, ce dont je suis sûr moi-même, c'est qu'un tel monument n'est pas digne d'une pareille date, et qu'il faudrait autre chose, ne



lât-

pose

Je

nig

cette

ors

ad

fran

notr

cepe

Con

Anti

men

s'en

e C

siste

poin

lépe

our

ene

mis

téli

Je

pays

ins

que

patr

se p

Bret

loul

ani,

gens

les fleuves. Le 12 août 1450 est la date même de ce miracle, et c'est pour cela qu'il est permis de s'étonner qu'il n'y en ait pas d'autre souvenir qu'une chapelle presque ignorée, et une borne dont l'inscription, effacée par le soleil et par la pluie, n'est même pas régulièrement restaurée.

Je sais bien que je prêche dans le désert, et que ces quelques lignes auront le sort des articles de journal, c'est-à-dire un oubli très prompt. N'importe ! C'est un devoir de rappeler de tels faits et de prendre le public par le bras, pour le ramener, ne fût-ce qu'un instant, vers les véritables gloires nationales. Celle-ci est du nombre et elle est oubliée, sinon ignorée. Le correspondant, qui a bien raison de me prendre pour un vrai Normand, tout en se trompant sur mon origine, et qui me fait l'honneur également, j'espère, de me croire un vrai Français, m'apprend que, l'année dernière, la Société française d'Archéologie a voté l'urgence de la restauration de la borne commémorative. Il ajoute même qu'un propriétaire voisin proposa de donner, à titre gracieux, le terrain qui serait nécessaire pour y établir un monument digne de ce fait d'armes. Qu'est-il advenu de cela ? Je l'ignore. Il paraît, cependant, que rien n'a été fait. Eh bien, je ne m'en plains pas. Formigny n'est pas qu'un souvenir local, c'est un souvenir français, et si l'on admet qu'il puisse être solennellement perpétué, ce n'est point par une localité, mais par le pays, par la France, qui devait traverser encore des heures douloureuses, mais qui, ce jour là, n'eut plus qu'à s'occuper de ses propres affaires, après avoir secoué l'étranger dans la mer.

## OBSÈQUES

Nous reproduisons ci  
qui constitue à vrai dire  
confrère, M. Gaslonde.

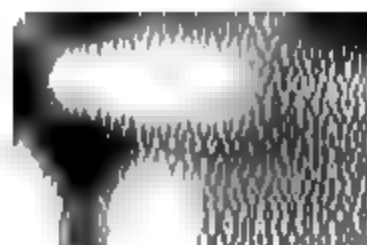
MESSIEURS,

Une belle et vaste  
un homme de bien  
profonde douleur  
M. Gaslonde, dont l  
dans le sein du Co  
France, dans celui  
des intérêts du dép.

Charles-Pierre Ga  
au collège d'Avranc  
docteur en droit de  
obtenait en 1841,  
place de professeur  
de Dijon.

Ses concurrents a  
veilleuse facilité de  
même temps qu'ils  
naissances.

Bientôt il obtenai  
à la Faculté de Dijo  
per autour de sa ch  
élèves, mais encore  
tionnaires que sa r  
tenait le charme de  
ment.



En 1847, M. Gaslonde était signalé comme l'un de nos plus brillants professeurs de droit, et M. Vandy, ministre de l'instruction publique, lui donnait une place dans le jury qu'il venait de réorganiser pour les concours du professorat.

Nommé officier de l'instruction publique, il était sur le point d'être appelé à la Faculté de Paris lorsqu'éclata la Révolution de 1848, qui devait ouvrir les portes de la vie publique.

Aidé par ses anciens camarades du collège et par ses branches, et servi par une éloquence qui séduisait tous ses auditeurs dans les grandes réunions qui précédèrent les élections, M. Gaslonde fut élu représentant à l'Assemblée nationale. Il conquist rapidement une place importante dans cette Assemblée qui comptait tant de grands talents, et lorsqu'il revint devant les électeurs de la Manche, ceux-ci n'hésitèrent pas à l'envoyer à l'Assemblée législative.

Son mandat politique l'avait contraint d'abandonner sa chaire de droit ; mais il retrouvait bientôt ses études favorites pour faire partie de la commission consultative et prendre une place de maître des requêtes au Conseil d'État.

Pendant dix-huit ans, M. Gaslonde a siégé dans la section du contentieux, soit comme maître des requêtes, soit comme conseiller d'État. On peut dire hautement qu'il en était une des lumières, car ses connaissances juridiques appliquées au droit administratif, lui avaient assuré une incontestable supériorité.

Après le 4 septembre, M. Gaslonde rentra dans la vie privée, mais ses concitoyens ne l'avaient pas

blié, et de nouveau i  
nationale, avec la list

Vous savez, Messier  
préparation de nos d  
lièrement des lois d  
toutes les Commission  
de son éloquente par

Après la séparati  
M. Gaslonde fut élu,  
conscription de Cou  
trouva en ballottage  
électeurs, préféra se  
cependant les chance

Au Conseil généra  
sept ans son cher ca  
les époques lui deme  
nouveler les preuves  
sympathies.

De 1874 à 1880, M.  
Conseil général, et, d  
la Légion d'honneur.

M. Gaslonde ne s'o  
politique: il apportai  
ration de nos associa  
expérience et de sa  
fonda, avec le regret  
amis MM. Piquot et  
cantons de Lessay et  
cessa d'être le préside

Vous parlerais-je,  
par M. Gaslonde? Voi  
ne s'adressa vaineme

une bonne parole, un bon conseil, un gement.

Le temps du repos était venu pour M. Depuis 1881, il vivait dans une retraite par les soins touchants, par l'amitié la d'une sœur affectionnée, d'une famille groupée autour de son chef vénéré.

Il se voyait revivre dans son neveu, primé, notre cher collègue et ami, de La à qui il a légué l'héritage de son haut et son dévouement au pays. Aussi, Messieurs, nous dire que de M. Gaslonde une reste et qu'il ne meurt pas tout entier.

La mort est venue non pas le surprendre, hommes comme lui sont toujours prêts) lever à la terre pour lui donner dans le monde la récompense d'une vie de foi, de dévouement et de patriotisme.

## OBSÈQUES DE M. LAMC

ARCHITECTE A CAEN.

Les obsèques de M. Pierre-Noël Lamc, architecte, ont eu lieu, à dix heures du matin, à l'église Notre-Dame.

Une foule nombreuse, dans laquelle se trouvaient plusieurs membres du clergé et de nos savantes de notre ville, se pressait dans l'église.

Le cercueil disparaissait sous les fleurs.

couronnes : trois grandes couronnes d'entrepreneurs de la ville de Paris, par M. Lamotte, par M. Saint-Joseph, qui assistaient à la cérémonie, portées à bras.

La couronne offerte par la Société d'énorme dimension, était

Les cordons étaient tenus par M. Verrine, architectes ; M. de l'École de médecine, membre de la Société Colas, juge au Tribunal de Commerce, avocat à la Cour d'appel, droit ; E. de Beaurepaire, membre de la Société des Antiquaires de France, Société française d'Archéologie, E. Travers, secrétaire de la Société.

L'inhumation a eu lieu dans la sépulture de la famille au cimetière des Quatre-Frères.

Au nom de la Société d'Archéologie, M. de Beaurepaire a prononcé l'éloge de M. Lamotte.

#### MESSIEURS,

La Société des Antiquaires de France, heureusement éprouvée. Au moment de la mort de M. Lamotte, l'un de nos meilleurs confrères.

Membre depuis bien longtemps de la Société française d'Archéologie fondée par M. Lamotte était entré dans la Société.

1858 ; il nous appartenait véritablement par sa science archéologique, par son goût pour les recherches locales, par son amour de l'art si vif et si désintéressé.

Les grands travaux que provoqua l'administration éclairée de M. Bertrand, en transformant la ville de Caen par l'ouverture de nouvelles voies de communication, mirent en pleine lumière l'habileté consommée de M. Lamotte comme architecte dans les constructions civiles. Beaucoup de grands hôtels de la *rue de Strasbourg* et de la *rue du Cours-la-Reine* sont son œuvre et frappent agréablement le regard par leur belle ordonnance et leurs heureuses dispositions.

Les mêmes qualités se révèlent dans une infinité d'autres édifices industriels, scolaires ou agricoles. A cet égard, il suffit peut-être de citer la *gare du chemin de fer de Caen à la Mer* et le *pensionnat Saint-Joseph de la rue des Rosiers*. L'étude de ces deux édifices, placés à quelques pas l'un de l'autre, permet de se faire immédiatement une idée de l'esprit flexible et plein de ressources de M. Lamotte. Les bâtiments sont tout à la fois solides et élégants, les distributions intérieures bien conçues, habilement aménagées, et, avec une certaine sobriété de moyens, l'artiste a su donner aux grandes façades un aspect monumental. C'est l'impression qui frappera tout d'abord les personnes, même les plus étrangères aux choses de l'art, en entrant dans la cour d'honneur du pensionnat de Saint-Joseph.

Mais M. Lamotte n'a pas été seulement un architecte de constructions civiles ; de bonne heure et jusque dans les derniers temps de sa vie, il s'est oc-





d'une façon si heureuse les lignes monotones du paysage.

A peu de distance de cette enceinte, au centre même de la ville, M. Lamotte a restauré, ou plus exactement refait en entier, la splendide chapelle des Bénédictines, dont la portion réservée aux religieuses ne le cède en rien à celle qui est accessible au public. Là encore, il a couronné l'édifice par une flèche gracieuse, admirablement proportionnée, qui, avec sa physionomie à part, ne semble pas déplacée au milieu de ces merveilleuses pyramides de St-Étienne, de St-Pierre, de St-Sauveur, qui forment à la ville de Caen une incomparable couronne.

Ces œuvres d'élite, dont je n'ai pu qu'imparfaitement indiquer la valeur, assureront à notre Confrère une durable notoriété. Son nom appartient désormais à l'histoire monumentale de notre ville. Il sera, soyez-en convaincus, Messieurs, précieusement conservé.

Ces clochers, que M. Lamotte aimait à réparer ou à construire de toutes pièces, et qui toujours lui ont porté bonheur, évoquent tout naturellement des idées de foi et d'immortalité qu'il est doux de rappeler près d'une tombe. Au moment de la séparation, elles nous permettent d'espérer que nous retrouverons ailleurs l'homme excellent, l'artiste distingué et sincèrement religieux que nous avons perdu.

Au nom de tous ceux qui m'écoutent, au nom de la Société française d'Archéologie et de la Société des Antiquaires de Normandie, cher et honoré Confrère, adieu.

## L'EXPOSITION TYPOGR

ET L.

## MUSÉE CERAMIQUE

---

### VISITE DE L'ASSOCIATION NOU

---

Le lundi 11 juillet, à une heure, les membres de l'Association ont été reçus à déjeuner par le général de la compagnie pour le Seine-Inférieure, M. le comte d'André, rendus à l'Exposition typographique leur ont été faits avec empressement par M. l'abbé Sautou, plusieurs des membres du Comité.

Le premier livre imprimé à Rouen, le très beau volume des *Chroniques* sorti en 1487 des presses de Guillemot, typographe célèbre, dont sa vie a été illustrée avec raison.

C'est pour fêter le quatre centième anniversaire de cet événement que l'Exposition de Rouen avait été organisée et qu'en 1880 la Société des Antiquaires de Normandie avait célébré à Caen, par une exposition analogue, le quatre centième anniversaire de la publication dans cette ville du 1

Jacques Durandas et Gilles Quijoue, date de l'introduction de l'imprimerie dans notre province de Normandie.

L'idée de fêter l'apparition du premier livre connu, à date certaine, dû aux presses rouennaises, fut émise pour la première fois par M. E. Pelay, dans les derniers mois de 1886.

Dans une ville lettrée où abondent les amis des livres et les collectionneurs érudits, ce projet était de nature à être accueilli favorablement.

Grâce au haut patronage de Monseigneur l'Archevêque et au concours bienveillant de l'Administration, il devait se réaliser sans trop de difficultés et dans des conditions exceptionnellement favorables, sous la direction d'un comité dont voici la composition :

M. le chanoine Belavoine, bibliothécaire du Chapitre, *président* ; MM. Charles Lormier et Ch. de Beaurepaire, vice-présidents ; MM. l'abbé Sauvage et Ed. Pelay, *secrétaires* ; M. F. Bouquet, archiviste ; MM. Garetta, adjoint au maire de Rouen ; Beaurain, conservateur-adjoint à la Bibliothèque municipale ; Lesens et l'abbé Tougard, membres.

C'est le résultat de tant d'efforts intelligents et désintéressés que l'Association Normande était à son tour appelée à apprécier.

L'Exposition typographique occupe les salles de la bibliothèque et du trésor de la cathédrale, récemment restaurées par les soins de Sa Grandeur Monseigneur l'Archevêque et du vénérable Chapitre. On y accède par le merveilleux escalier construit par l'architecte Guillaume Pontifs en 1479,

précis  
graph

L'E:  
mière  
la tro  
la cin

Au  
extéri  
vérita  
sembl  
spécia

Dan  
splenc  
dont c

« C'es  
« chal

« Mgr  
« son  
vénér  
chose  
grand  
*l'Ecce*

Ce s  
tapissi  
secon  
sujets  
*Charl*  
derriè  
brodei  
devan  
nous c  
tre, da

C'est encore dans la même salle que figurent de magnifiques châsses : la châsse de *Notre-Dame*, la châsse des *Saints Pontifes* et la fameuse *fière* châsse de *saint Romain*.

Dans une vitrine plate, on voit en outre des reliques et méreaux de la confrérie de Saint-Romain, une chaînette que portait le prisonnier le jour de son exécution.

Les livres, ainsi que nous l'avons déjà dit, sont relatifs à l'histoire de la cathédrale, aux traditions de la ville et aux origines de l'imprimerie.

Il faudrait des détails infinis, dans lesquels nous ne saurions entrer, pour apprécier, à ces trois points de vue différents, l'Exposition typographique. Nous tentons-nous de signaler dans la première partie les rituels, les antiphonaires, les graduels, les livres particuliers à l'usage des églises de la ville de Paris, les eucologes ; dans la seconde, à propos des éditions originales des œuvres des deux poètes, une pièce capitale, propriété de M. de La Sicotière, le contrat de mariage de Marie de Corneille, fille du grand Corneille, avec M. de Farcy, qui fut l'aïeul de l'héroïne de *Charlotte Corday*.

Cette pièce, grâce à l'obligeance de M. de La Sicotière, a paru dans le splendide volume publié par M. Cagniard, sous les auspices de Mgr Thomassin, pour perpétuer le souvenir de la grande fête du centenaire de Pierre Corneille à l'Archevêché.

Le temps nous manquerait pour passer en revue, avec les détails nécessaires, les richesses accumulées dans la quatrième salle.

Au centre de la grande  
volume de Guillaume  
*de Normandie*, en  
avait été organisée.  
plaires du volume d  
exposé appartient à

On connaît trois e  
à Caen, en 1480 ; un  
de la Bibliothèque N  
M. Dutuit ; le tro  
bibliothèque de l'orc  
que Rouen, Caen, le  
phique, n'avait pu  
de son Horace pou  
l'admiration des vis.

A côté des *Chron*  
vaient rangés de s  
marques des Le Bc  
Olivier, des Rauli  
Mauditier, des Gou  
lingue.

Jamais nous n'av  
nion de raretés in  
bibliophile, les vitri  
tout à la fois une  
Elle éclairaient en  
l'imprimerie rouen  
santants de cette  
grands libraires de  
Poitiers. Tous les o  
justice à l'Expositio  
seraient bien pâles

l'objet de la part de l'homme le plus compétent en pareille matière, le savant conservateur de la Bibliothèque Nationale, M. Léopold Delisle, et du libraire érudit, M. Claudin.

---



**YORK  
LIBRARY**

**X, AND  
ATIONS**

## TABLE DES MATIÈRES

121

*Séance publique* du 17 décembre 1885, présidence de Mgr

Thomas, archevêque de Rouen. . . . .

Discours de Mgr Thomas, archevêque de Rouen. . . . .

Rapport sur les travaux de l'année, par M. Eugène de  
Beaurepaire . . . . .

Les découvertes d'Yquelon, par M. de Lomas . . . . .

Sonnets rustiques, par M. G. Le Yavasseur . . . . .

Extraits des procès-verbaux des séances. . . . .

Notes et communications . . . . .

Les assemblées du général de la paroisse dans le Cotentin,  
par M. Desprairies . . . . .

Esquisses de quelques monuments anciens d'architecture  
religieuse dans le Passais normand, par M. Henri  
Moulin. . . . .

Communication au sujet de la découverte de quatre feuil-  
lets de matrologe, par M. le vicomte de Blangy. . . . .

Le « Livre des Simples » inédit de Modène, et son auteur,  
par M. Joret . . . . .

Bibliographie et nouvelles diverses. . . . .

Bibliographies, par E. de B. . . . .

Hommage à la mémoire de l'abbé Cochet. . . . .

Hôtel Clarendon, à Rouen. . . . .

Découverte d'objets romains à Rolleville . . . . .

L'Exposition rétrospective de Rouen (E. de B.) . . . .

*Séance publique* du jeudi 16 décembre 1886, présidence  
de M. Chabouillet, conservateur du cabinet des Mé-

dailles et Antiques. . . . .

Discours de M. Chabouillet. . . . .

Rapport sur les travaux de l'année, par M. Eugène de Beaurepaire . . . . .	306
Un Christ historique, par M. Lanfranc de Panthou, ancien procureur général . . . . .	331
La justice de Rollon, par M. G. Le Vavas seur. . . . .	343
Extraits des procès-verbaux des séances. . . . .	348
Proposition de M. Zévort, recteur de l'Académie à la Société des Antiquaires de Normandie . . . . .	354
Rapport fait au nom de la Commission, par M. de Beaurepaire. . . . .	359
Notes et communications . . . . .	375
Documents pour servir à l'histoire de l'art en Normandie, Inventaire du trésor de la collégiale d'Ecouis (Eure), en 1565, par M. Armand Bénét. . . . .	375
Notice sur la découverte d'un dolium à Flacq, par M. A. de Ville-d'Avray. . . . .	409
Un savant ébroïcien au XVII <sup>e</sup> siècle. — Deux lettres de Jacques Le Batelier, sieur d'Aviron, commentées par M. Armand Bénét . . . . .	423
Deux pièces de la collection Clairambault, par M. Coville. . . . .	487
A propos de la Fosse du Soucy, note additionnelle, par M. A. Joly. . . . .	494
Une lettre de Montcalm, conservée aux archives du Cal- vados: Note de M. Gaston Le Hardy. . . . .	498
Note sur l'abri du Mont-Joly (1882), par M. Costard. . . . .	510
Bibliographie et nouvelles diverses . . . . .	515
Lettre de M. Moisy, relative à la découverte faite à Lisieux d'un sceau en plomb du pape Urbain V . . . . .	531
Une lettre de Mgr de Belbeuf, évêque d'Avranches, à pro- pos de la construction des bâtiments du collège. . . . .	533
A propos de Formigny . . . . .	538
Obsèques de M. Gaslonde. . . . .	542
Obsèques de M. Lamotte, architecte à Caen . . . . .	545
L'Exposition Typographique et le Musée Céramique de Rouen. — Visite de l'Association normande. . . . .	550

1

2

3

## MÉMOIRES DE LA SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES DE NORMANDIE.

1<sup>re</sup> série, 10 volumes in-8° avec atlas, épuisée.

2<sup>e</sup> série, 10 volumes in-4° avec planches. Quelques exemplaires des t. X, XI, XII, XIV, XVI, XVII, XVIII, XIX et XX restent encore dans les dépôts de la Compagnie. Prix : le volume, 20 fr.

3<sup>e</sup> série, 10 volumes in-4° (t. XXI à XXX). Prix : le volume, 20 fr.

### BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ

Le t. I, in-8° de 578 pages, pour les années 1860 et 1861. Prix : 8 fr.

Le t. II, in-8° de 688 pages, pour les années 1862 et 1863. Prix : 8 fr.

Le t. III, in-8° de 564 pages, pour les années 1864 et 1865. Prix : 8 fr.

Le t. IV, in-8° de 656 pages, pour les années 1866 et 1867. Prix : 8 fr.

Le t. V, in-8° de 444 pages, pour les années 1868 et 1869. Prix : 8 fr.

Le t. VI, in-8° de 428 pages, pour les années 1870, 1871, 1872 et 1873. Prix : 8 fr.

Le t. VII, in-8° de 507 pages, pour les années 1874 et 1875. Prix : 8 fr.

Le t. VII supplémentaire, in-8° de xxiv-450 pages, 1875, Prix : 8 fr.

Le t. VIII, in-8° de 526 pages, pour les années 1876 et 1877. Prix : 8 fr.

Le t. IX, in-8° de 576 pages, pour les années 1878, 1879 et 1880. Prix : 8 fr.

Le t. X, in-8° de 544 pages. Prix : 8 fr.

Le t. XI, in-8° de xvi-634 pages, pour les années 1881 et 1882. Prix : 8 fr.

Le t. XII, in-8° de 674 pages, 1884. Prix : 8 fr.

Le t. XIII, in-8° de 533 pages, 1885. Prix : 8 fr.

*S'adresser à MM. les libraires HENRI DELESQUES, LESTRINGANT et CHAMPION, ou au Secrétaire de la Compagnie.*

JW

87.



10

11

12

13

14

15

16

17

18

19

20

21

22

23

24









MAY 11 1932

